
colorchecker CLASSIC
x-rite
mm

FACULTÉ DES LETTRES

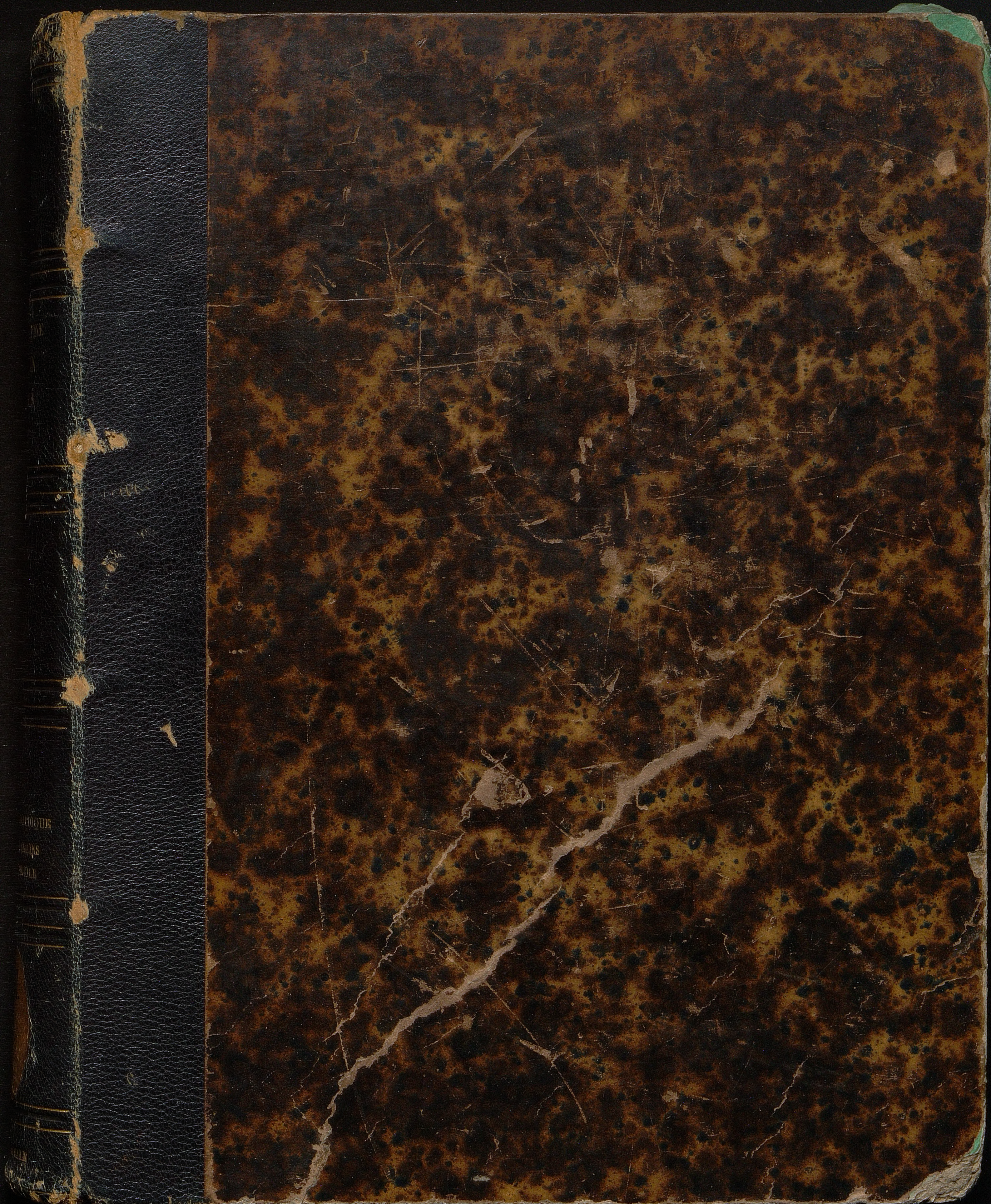
POÉSIE LATINE
M. PATIN
PROFESSEUR
1856-57

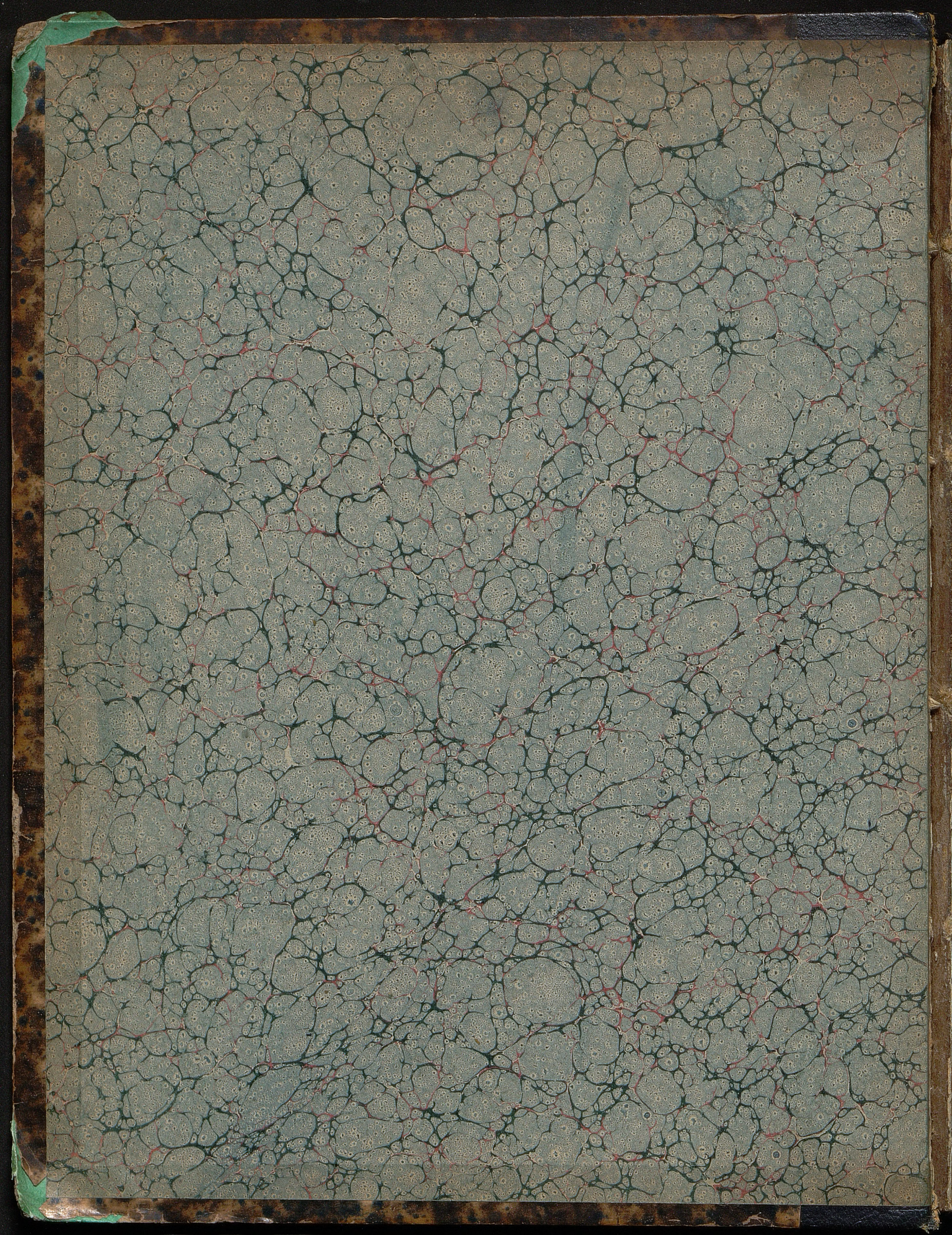
2

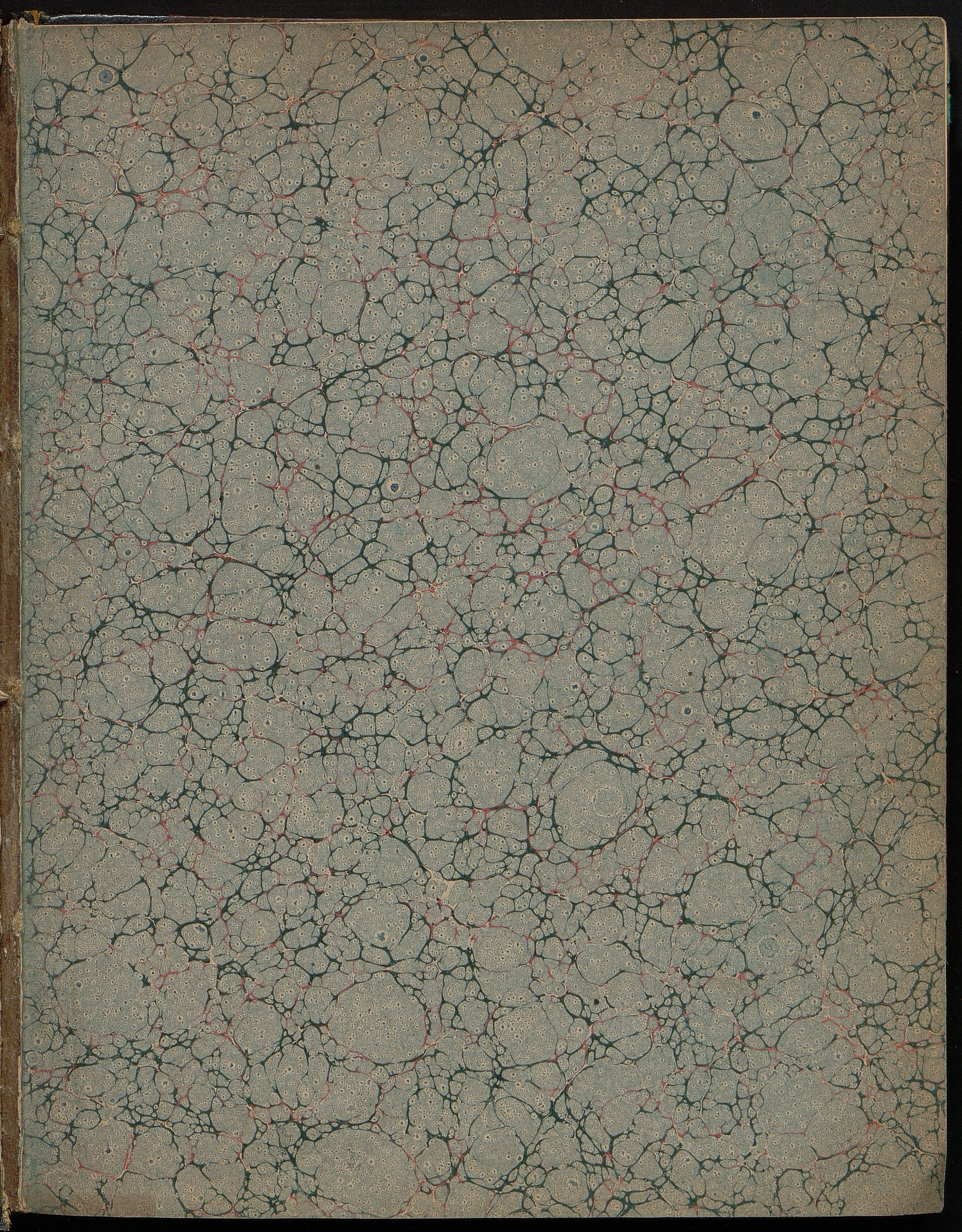
—

DE LA POÉSIE DIDACTIQUE
CHEZ LES ROMAINS
LUCRÈCE. VIRGILE

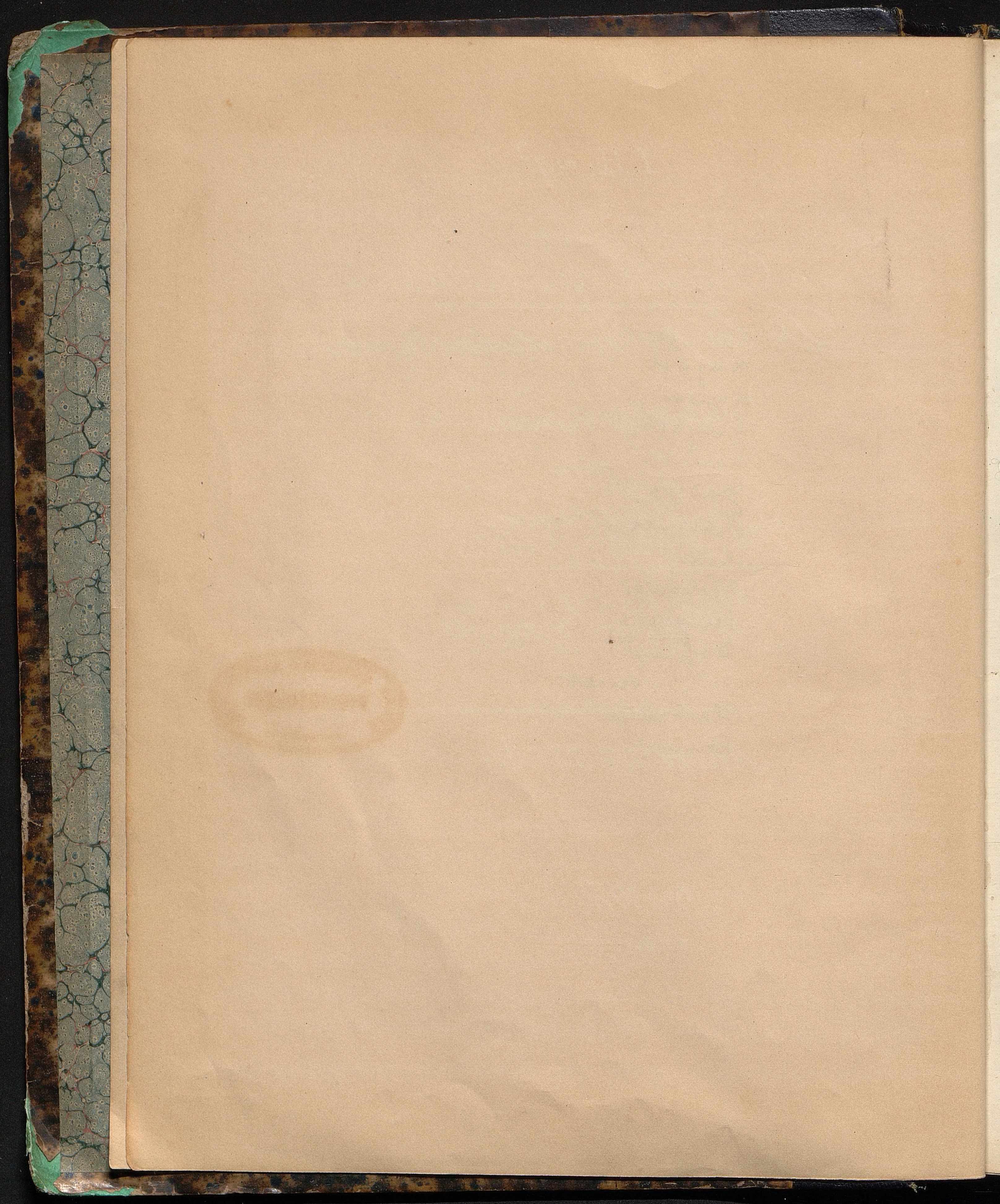
ÉCOLE NORMALE







Luguet
Lemas
Guyot
Laurent
Gendron
Harquel
Remy
- Desdouits
- Fougère
Dossenx
- de Trévenet
Herbault
- Foucart



Faculté des Lettres.

Cours de poésie latine.

M. Patin, professeur.

Année 1856-57.

2e Volume.



De la poésie didactique

chez les Romains.

Lucrèce.

Virgile - Géorgiques.

25e Leçon.

De l'imitation chez Lucrèce.

Admiration de Lucrèce
pour Homère – Ennius – Empédocle.

On souhaiterait encore un peu plus d'élégance dans cette rédaction qui est d'ailleurs un bon travail

25e leçon.

De l'imitation chez Lucrèce.
Admiration de Lucrèce
pour Homère — Ennius — Empédocle.

Dans les précédentes leçons, nous avons étudié comment par son enthousiasme, sa conviction morale et son imagination Lucrèce avait exposé en poète une doctrine antipoétique. A ces influences heureuses qui ont inspiré son génie, il faut ajouter l'imitation. Il ne s'agit pas de cette imitation servile qui copie faiblement de grands modèles, mais de cette imitation féconde que la vue du beau rend créatrice, imitation qui se concilie avec l'originalité et qu'a décrite Longin : « Il s'en voit beaucoup que l'esprit d'autrui ravit hors d'eux-mêmes, comme on dit qu'une sainte fureur saisit la prêtresse d'Apollon sur le sacré trépied ; car on tient qu'il y a une ouverture en terre d'où sort un souffle, une vapeur toute céleste qui la remplit sur le champ d'une vertu divine et lui fait prononcer des oracles. De même ces grandes beautés que nous remarquons dans les ouvrages des anciens sont comme autant de sources sacrées d'où il s'élève des vapeurs heureuses qui se répandent dans l'âme de leurs imitateurs et animent les es-

prits même naturellement les moins échauffés ; si bien que dans ce moment ils sont comme ravis et emportés de l'enthousiasme d'autrui. » C'est de cette imitation seule qu'il peut être question en parlant de Lucrèce.

(Trad. de Boileau, ch. XI)

Lucrèce non moins poète que philosophe semble relever d'Homère en même temps que de Démocrite et d'Epicure ; c'est sa poésie même qui nous en fournit le témoignage. A la fin du troisième livre où il passe en revue les grands rois, les hommes puissants, les généraux illustres, les hommes de génie qui ont consacré par leur exemple la nécessité de la mort, il nomme Homère, et il le nomme même avant Démocrite et Epicure :

« Adde repertores doctrinarum atque leporum ;
Adde Heliconiadum comites quorum unus Homerus
1049-1052 Sceptra potitus eadem aliis sopitu' quiete est. »

Il est naturel qu'un poète qui est en même temps philosophe réunisse dans une expression complexe la philosophie et la poésie : <u>repertores doctrinarum atque leporum</u> ; ces deux mots le conduisent à parler d'Homère et ensuite de Démocrite et d'Epicure. On sent dans ces vers un accent pénétré qui atteste cette dou-

ble passion de Lucrèce. Adde répété donne du mouvement à la phrase. Heliconiadum est encore un trait de ce paganisme littéraire que nous avons déjà reconnu dans Lucrèce. Unus Homerus : on comprend toute l'admiration de l'auteur pour le poète qu'il place seul, à l'écart des autres, sans que personne puisse approcher de lui. Ce n'est pas tout, il marque cette supériorité d'une manière plus vive et plus précise par une grande image et lui met en main le sceptre de la poésie, Sceptra potitus. Et cependant, celui qu'il nous a peint comme unique, unus, comme le roi des poètes, il a subi le même sort que tous les autres, eâdem aliis sopitu' quiete est. Son argument tire beaucoup de force de cette opposition frappante entre la grandeur d'Homère élevé par son génie au-dessus de tous les compagnons des Muses, et confondu par la mort avec le reste des hommes.

Ce beau passage de Lucrèce où éclate son enthousiasme fervent pour Homère nous conduit naturellement à des passages semblables où la royauté poétique est attribuée à tel ou tel poète. Virgile, dans sa description des Champs-élysées où est descendu son héros (En. VI), ne pouvait pas donner le sceptre

à Homère, comme le fit plus tard Silius Italicus qui plaçait son poème au temps de Scipion. A défaut d'Homère, il met à la tête des poètes Orphée et Musée:

« Pars pedibus plaudunt choreas et carmina dicunt.
Nec non Threicius longa cum veste sacerdos
Obloquitur numeris septem discrimina vocum,
644-648. Jamque eadem digitis, jam pectine pulsat eburno. »

Un peu plus loin il nous représente dans un autre groupe les poètes qui ont fait un digne usage de leur talent:

662. « Quique pii vates et Phœbo digna locuti »

Au dessus de toute cette foule domine Musée:

« Quos circumfusos sic est affata Sibylla,
Musæum ante omnes: medium nam plurima turba
Hunc habet atque humeris extantem suspicit altis. »
666-669.

Ainsi dans Virgile Orphée d'abord, puis Musée jouent au milieu des bons poètes à peu près le même rôle qu'Homère dans Lucrèce.

Horace (Odes, II. 13; 21) développe ce trait Sceptra potitus que nous avons admiré et, comme c'est une ode qu'il compose, il est conduit à donner ce sceptre à deux poètes lyriques, Sapho et Alcée. Après avoir maudit un arbre dont la chute avait failli l'écraser; il pense à tous les accidents auxquels l'homme est exposé et combien il a été près d'aller voir les Champs-élysées:

Quam pœne furvæ regna Proserpinæ,
Et judicantem vidimus Æacum,
Sedes que discretos piorum, et
Æoliis fidibus querentem
Sappho puellis de popularibus;
Et te sonantem plenius aureo,
Alcæe, plectro dura navis,
Dura fugæ mala, dura belli.
Utrumque sacro digna silentio
Mirantur umbræ dicere: sed magis
Pugnas, et exactos tyrannos
Densum humeris bibit aure vulgus."

Une citation de la littérature moderne a un rapport plus étroit avec le passage de Lucrèce. Dante, dans son Enfer (chap. IV) fait un tableau des grands poètes présidés par Homère et

parmi lesquels il est admis sur la présentation de Virgile.

« Je vis venir quatre personnages majestueux. Leur visage n'annonçait ni tristesse ni joie. — « Vois, me dit mon maître, celui qui, un glaive à la main, précède les autres comme leur roi : c'est Homère, le prince des poëtes. Après lui s'avance Horace le Satirique. Ovide est le troisième : le dernier est Lucain.... » Je vis alors se réunir cette école imposante du prince de la haute poésie, qui, comme un aigle, plane sur la tête des autres poëtes. Ces illustres personnages parlèrent quelque temps ensemble ; ensuite ils se tournèrent vers moi. Leur salut amical fit sourire mon guide. Ils m'honorèrent encore davantage, puisqu'ils m'admirent dans leur auguste compagnie, et je me trouvai le sixième parmi des grands hommes si renommés. »

Ce passage de Lucrèce a pu servir de point de départ au poëte italien.

D'après ce langage qui montre tant d'enthousiasme et un autre endroit où il lui donne l'épithète de Semper florens, on est porté à croire qu'Homère est son poëte de prédilection et qu'il l'a imité, mais il l'a imité d'une manière féconde et originale. Nous avons déjà étudié plusieurs passages où Lucrèce traduit des détails empruntés

à Homère. Mais il ne les emploie point de la même façon ; par la place qu'il leur donne, il se les rend propres. Ainsi dans ce beau morceau du livre II. 24, où il oppose au luxe des riches la vie simple des champs, il se sert des couleurs employées par Homère pour la description du palais d'Alcinoüs, mais il les rend nouvelles en opposant et en préférant à ces richesses les charmes d'une vie champêtre. Au livre III. 19, quand il cherche à se figurer les dieux épicuriens dans leur repos, il emploie les mêmes expressions qu'Homère pour les dieux de l'Olympe. Dans le même livre, lorsqu'il fait le tableau du supplice de Titye et de Sisyphe (997-1016) il emprunte les détails au récit d'Ulysse dans le chant XI de l'Odyssée ; mais ces détails deviennent chez lui non plus des réalités, mais des emblèmes des supplices que les passions nous infligent sur la terre. Tous ces passages portent la trace d'une imitation évidente, mais d'une imitation féconde.

Dans le détail, on trouve ces épithètes caractéristiques si fréquentes chez Homère :
« Quae mare navigerum, quae terras frugiferentes. »
On trouve la même manière de composer les épithètes et de peindre par un seul mot. Il peut

même sembler que la répétition du même morceau dans plusieurs passages n'est pas la marque d'un poème inachevé, mais une liberté empruntée d'Homère. Il est surtout son disciple par les caractères généraux, la grandeur, la grâce, l'éclat de l'imagination, l'harmonie, l'art de peindre d'un seul trait; ce sont ces qualités qui le font reconnaître pour un imitateur fidèle et heureux d'Homère. C'est pour Lucrèce un modèle étranger qu'il appelle Semperflorens, et par cette simple épithète il lui rend un hommage plus heureux et plus original que les beaux vers de Chénier si souvent répétés.

A Homère, il faut associer Ennius qui était pour le poète de la nature un modèle plus prochain et plus accessible. Ennius, pour les Romains, était un second Homère, alter Homerus, comme le répète Horace avec une nuance d'ironie dans l'épître où il agite la question des anciens et des modernes. Lucrèce ne le traite pas avec autant de sévérité que le satirique; il en parle avec respect et admiration dans un morceau du 1er chant où il recherche quelle est la nature de l'âme:

v. 118 « Ignoratur enim quae sit natura animaï,
Nata sit an contra nascentibus insinuetur,
Et simul intereat nobiscum morte diremptа,

An tenebras Orci visat vastasque lacunas,
An pecudes alias divinitus insinuet se. »

C'est un résumé curieux des opinions que les poètes et les philosophes ont exprimées sur la nature de l'âme. Le souvenir des doctrines Pythagoriciennes amène la mention d'Ennius qui est traité comme le successeur latin d'Homère :

« Ennius ut noster cecinit, qui primus amoeno
Detulit ex Helicone perenni fronde coronam,
Per gentes italas hominum quae clara clueret. »

C'est le plus magnifique témoignage qui ait été rendu à Ennius et il le méritait, malgré la rudesse et l'imperfection de son langage. Quoique le dernier vers n'ait rien de répréhensible en lui-même, il fait tort à l'effet produit et l'imagination se reposerait avec plus de plaisir sur cette couronne éternelle que le poète a rapportée de l'Hélicon. Horace s'est évidemment souvenu de cette couronne poétique et il en a décoré le front de son prédécesseur Lucilius, pour faire passer des critiques assez vives sur ses œuvres :

« Neque illi detrahere ausim
Haerentem capiti multa cum laude coronam. »

(Sat. I, 10, 48.)

C'est un écho du beau vers de Lucrèce.

Il arrive à relever une sorte de contradiction chez Ennius qui admet la métempsycose et qui néanmoins parle des enfers et des ombres. Comment concevoir cette double existence de l'âme dans un autre corps et dans les enfers? Il est conduit à parler de l'apparition d'Homère:

« Etsi præterea tamen esse Acherusia templa
Ennius æternis exponit versibus edens;
Quo neque permaneant animæ, neque corpora nostra
Sed quædam simulacra modis pallentia miris:
Unde sibi exortam semper florentis Homeri
Commemorat speciem, lacrymas que effundere salsas
l. I v. 118-127 Cœpisse, et rerum naturam expandere dictis. »

La conciliation, c'est qu'aux enfers il n'y a rien qu'un fantôme, un simulacre. Cette idée singulière était déjà celle d'Homère qui représentait Hercule vivant parmi les dieux, tandis que son ombre restait aux enfers; c'était une religion poétique pour Ennius. Ce morceau qui consacre et réunit la gloire d'Homère et d'Ennius nous autorise à les regarder à des titres inégaux comme les initiateurs qui ont

suscité le génie de Lucrèce par leur exemple.

D'ailleurs, Ennius lui-même provoque à ce rapprochement. Ennius avait deux fois dit que l'âme d'Homère avait passé et vivait en lui. Horace se moquait de cette prétention dans la 1e épître du livre II. 50:

« Ennius et sapiens et fortis et alter Homerus,
Ut critici dicunt, leviter curare videtur
Quo promissa cadant et somnia Pythagorea. »

Mais malgré ces plaisanteries inspirées sans doute à Horace par son dépit contre les admirateurs exclusifs de l'antiquité, Ennius n'en avait pas moins inauguré avec un grand éclat l'épopée et le poème didactique. Son Epicharme, où il développait en vers les théories pythagoriciennes, est l'antécédent littéraire du beau poème de Lucrèce. On peut donc ajouter à l'influence d'Homère sur son génie celle d'Ennius. On sait d'ailleurs qu'il était alors le plus grand poète des Romains. Cicéron lui rendait un hommage public dans son plaidoyer pour Archias; il le citait à chaque instant dans ses lettres ou dans ses traités. Lucrèce lui rend hommage non

seulement par les éloges qu'il lui donne, mais aussi par les emprunts qu'il lui fait, de même que plus tard Virgile transportait dans sa poésie quelques-uns des vers de son ami Varius, non par indigence, mais pour reconnaître son mérite poétique. C'est ainsi qu'au troisième livre Lucrèce cite Ennius. Dans ce beau morceau où il parle de la nécessité de la mort, et conseille la résignation à cet égard, il cite les hommes de génie, les généraux illustres et les bons rois qui ont succombé et parmi ces derniers le bon Ancus:

1038 « Lumina sis oculis etiam bonus Ancu' reliquit.»

Ce vers est textuellement copié du 3e. livre des Annales:

« Lumina sis oculis etiam bonus Ancu' reliquit,
Tarquinio dedit imperium simul et sola regni.»

Grâce à la citation de Lucrèce ce vers qui n'a rien de remarquable fit fortune et devint une sorte de proverbe. Horace y fait deux fois allusion, dans des circonstances analogues. Au livre IV des odes, 7, le poëte engage son ami Torquatus à jouir de la vie qui est si courte; il lui peint la succession rapide des saisons et des années et ajoute:

"Nos, ubi decidimus,
Quo pater Aeneas, quo Tullus dives et Ancus,
14 - 17. Pulvis et umbra sumus."

C'est à la fois un souvenir d'Ennius et de Lucrèce. Dans la 6e épître du premier livre, Horace conseille à Numicius de ne se passionner pour rien, de ne pas courir après les richesses, les honneurs ; quelque figure qu'il fasse dans le monde, il faudra passer comme les autres :

"... Quum bene notum
Porticus Agrippae et via te conspexerit Appi,
25 - 28. Ire tamen restat Numa quo devenit et Ancus."

Il est curieux de voir quel succès a donné à ce vers d'Ennius la citation de Lucrèce.

Outre ces deux modèles, Homère et Ennius, le poète de la nature trouvait encore en Grèce de grandes compositions didactiques, les poèmes περὶ φύσεως de Xénophane, de Parménide et d'Empédocle ; ce dernier avait été traduit par un certain Sallustius, comme l'atteste cette épître de Cicéron à son frère Quintus que nous avons déjà plusieurs fois citée. Il est probable qu'il a servi de modèle à

Lucrèce : la vie d'Empédocle, ses doctrines, le jugement des anciens, bien des raisons nous autorisent à le croire. C'est le même sujet, le même titre, le même emploi des formes symboliques. Empédocle admet quatre éléments combinés par deux forces, l'amitié et la discorde, ce qu'Horace appelle rerum concordia discors, et il les désigne par les appellations mythologiques qu'emploie Lucrèce ; on y trouve ce même mélange de gravité philosophique et de sécheresse didactique avec la poésie figurée et l'harmonie des vers. Lucrèce doit donc quelque chose à Empédocle et il lui a payé sa dette en le louant avec enthousiasme (I, 707)

Après avoir exposé la théorie des atomes et la formation du monde composé de plein et de vide, Lucrèce critique les opinions contraires à celles du maître et arrive ainsi à Empédocle, le plus grand de tous, auquel il s'arrête par une préférence naturelle ; car c'est un poète en même temps qu'un philosophe. Il commence par les doctrines qui n'admettent qu'un seul élément :

« Quapropter qui materiem rerum esse putarunt
Ignem, atque ex igni summam consistere posse ;
Et qui principium gignundis aera rebus

Constituere: aut humorem quicumque putarunt
Fingere res ipsum per se; terramve creare
Omnia, et in rerum naturas vertier omnes:
Magnopere a vero longe que errasse videntur. »

Ce sont de bons vers philosophiques où l'on peut remarquer une grande variété de formes et un progrès d'élégance que Virgile doit encore surpasser. Il parvient à répéter quatre fois une doctrine qui ne change que fort peu dans chacune de ces théories, sans trop reproduire les mêmes mots et les mêmes formes. Il y met une variété que ne peut atteindre la traduction française. Le mot res est répété, mais avec différentes terminaisons, rerum, rebus, il lui substitue summa, omnia; il emploie des verbes divers pour exprimer la même chose: gignere, fingere, creare; une périphrase élégante, in rerum naturas vertier omnes. C'est ainsi qu'il donne de l'agrément à une énumération qui courait grand risque d'être sèche et justifie cet art que lui attribue Cicéron. Le dernier vers a une teinte d'ironie contre les philosophes dont il parle: magnopere, longe; ils se donnent bien de la peine pour s'éloigner bien loin.

Après les systèmes qui n'admettent qu'un

seul élément, il arrive à ceux qui les combinent.
C'était une chose bien sèche à dire; il emploie le même artifice pour la faire passer:

« Adde etiam, qui conduplicant primordia rerum,
Aera jungentes igni, terramque liquori:
Et qui quatuor e rebus posse omnia rentur
Ex igni, terra atque anima procrescere et imbri. »

Pour varier cette exposition, le poète latin emploie des synonymes que le traducteur français ne peut pas rendre. Anima est employé pour désigner l'air. Virgile s'en est servi de même dans la sixième églogue où il parle de la formation du monde (Vers 31-35). Silène ivre et endormi dans un antre est surpris par des bergers et la nymphe Eglé qui le forcent à chanter; il commence par la Cosmogonie:

« Namque canebat, uti magnum per inane co-
-acta
Semina terrarum animæque marisque fuissent,
Et liquidi simul ignis; ut his exordia primis
Omnia, et ipse tener mundi concreverit orbis; »

Virgile, en parlant des mêmes choses, y a mis

plus d'élégance; il anime davantage et fait du monde un être que l'on voit naître et se fortifier. Silène est un philosophe épicurien qui se souvient des vers du traducteur latin d'Epicure et les surpasse en élégance et en harmonie.

Nous arrivons à Empédocle.

« Quorum Acragantinus cumprimis Empedocles est.. »

L'épithète d'Acragantinus vient du fleuve Acragas qui coulait près d'Agrigente, comme Empédocle nous l'a lui-même appris : « Amis, qui près des eaux jaunissantes de l'Acragas, habitez les hauteurs de notre grande ville.... » V. 364. Lucrèce s'y arrête épisodiquement comme il l'a fait pour Epicure, et cette insistance conduit à penser qu'il ne lui a pas été inutile. Lucrèce le célèbre un peu comme Pindare célèbre ses héros; il se jette sur les merveilles de la Sicile pour arriver à dire qu'il en est la véritable merveille, l'honneur de l'humanité, un mortel presque divin:

« Insula quem triquetris terrarum gessit in oris,
Quam fluitans circum magnis anfractibus æquor
Ionium glaucis adspergit virus ab undis :
Angustoque freto rapidum mare dividit undis
Italiæ terrai oras a finibus ejus. »

Sans nommer la Sicile, Lucrèce la désigne par des détails géographiques exprimés avec élégance, mais aussi avec quelques négligences et quelques répétitions: oras, oris, undis, undis par leur voisinage choquent un peu, surtout dans le vers: angustoque freto rapidum mare dividit undis. — Undis est rendu inutile par ce qui précède. — A finibus ejus est une fin bien faible. Ce sont des défauts qui disparaissent chez Virgile et déjà chez Catulle. Virus est employé dans un sens singulier, pour onde amère; c'est une expression que Lucrèce emploie encore dans d'autres passages où il mêle la physique et la mythologie:

II, 472. « ... Neptuni Corpus acerbum. »

« Percolatur enim virus, retroque remanat

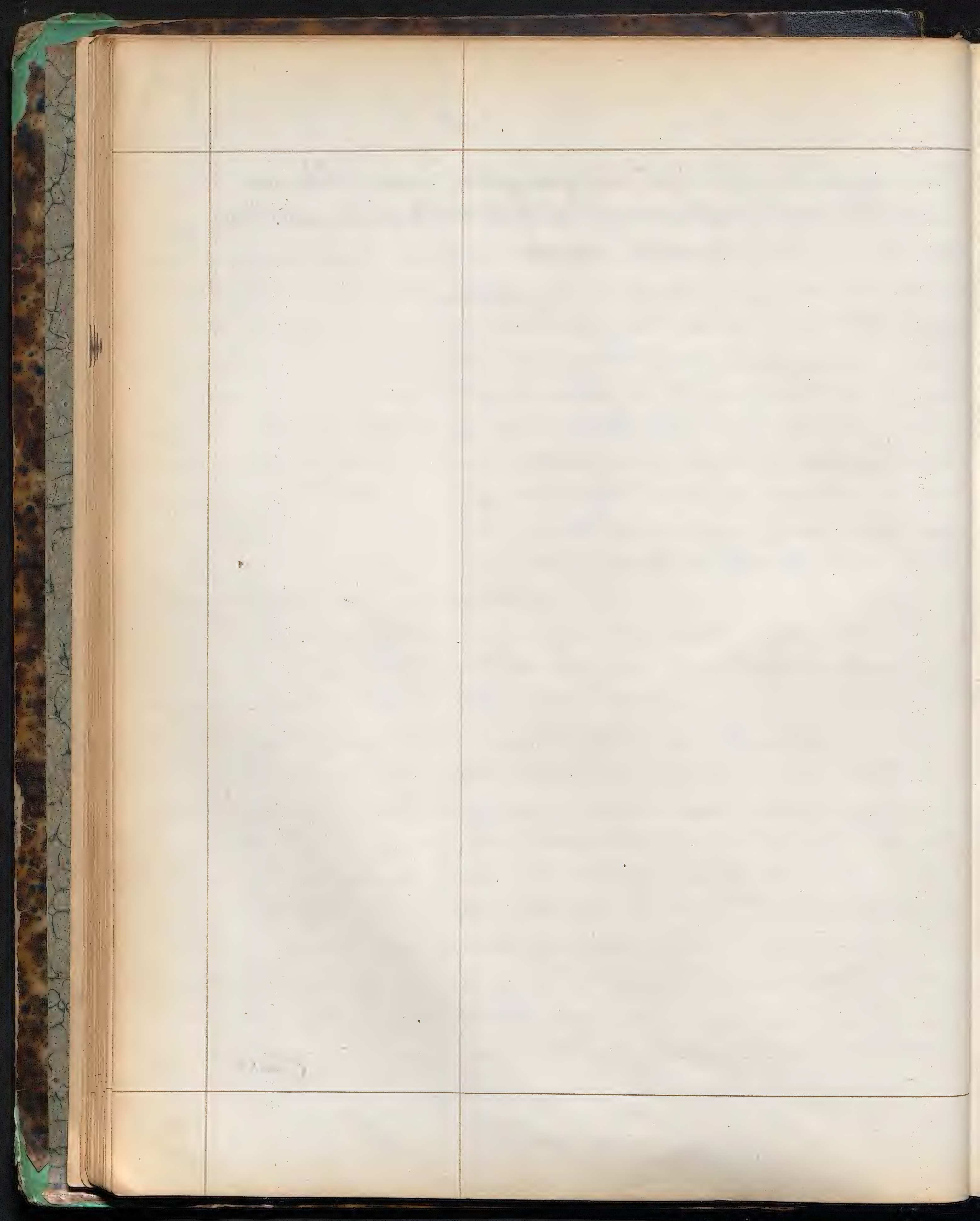
VI. 636 et V. 270. Materies humoris. »

A part quelques défauts, ce passage est très élégant et présente de grandes images. L'épithète triquetris rappelle la forme triangulaire de la Sicile et les différents noms qu'on lui a donnés. Le poète peint bien cette mer flottante avec ses replis et ses eaux bleues qui lancent l'écume dans les airs, le détroit qui sépare l'Italie de la Sicile. Sans ejus et la répétition de undis, ce seraient des vers excellents.

Dans la prochaine leçon nous continuerons -

l'étude de ce passage où Lucrèce célèbre avec enthousiasme l'un de ces modèles qu'il a imités d'une manière si originale.

Foucart.



26e Leçon.

Éloge d'Empédocle et de la Sicile
L. 1 v. 713.

L'amitié inspire aussi Lucrèce.

De quelques passages où le poëte s'adresse à Memmius.



1re correcte.

26e leçon.

Eloge d'Empédocle et de la Sicile, liv. 1. v. 713
L'amitié inspire aussi Lucrèce.
De quelques passages où le poète s'adresse à Memmius.

Il nous a semblé que Lucrèce s'était inspiré d'Homère toujours florissant, d'Ennius l'Homère latin à la couronne verdoyante, et enfin d'Empédocle. Les beautés et les défauts des vers latins ont été étudiés en détail, il suffira de citer ces vers :

" Adde etiam, qui conduplicant primordia rerum,
Aera jungentes igni, terramque liquori;
Et qui quatuor e rebus posse omnia rentur.
Ex igni, terra, atque anima procrescere, et imbri.
Quorum Acragantinus cum primis Empedocles est:
Insula quem triquetris terrarum gessit in oris;
Quam fluitans circum magnis anfractibus æquor
Ionium glaucis adspergit virus ab undis,
Angustoque freto rapidum mare dividit undis,
Æoliæ terrarum oras à finibus ejus. "

(de Nat. rerum 1, 710)

Nous pouvons rapprocher de ce passage des vers de Virgile qui se font remarquer par une rare perfection :

« Tum procul e fluctu Trinacria cernitur Ætna :
Et gemitum ingentem pelagi, pulsataque saxa
Audimus longe, fractasque ad littora voces,
Exsultantque vada, atque æstu miscentur arenæ. »
(Æn. III. 554)

Il faut remarquer dans ces vers un art très grand qui consiste à montrer au lecteur toutes les circonstances dans l'ordre naturel où elles se présentent aux yeux du spectateur. Ainsi, on aperçoit d'abord l'Etna dans le lointain, puis on entend le bruit des flots avant d'apercevoir les gouffres. Ajoutez à cela qu'on ne saurait découvrir dans ces vers ni remplissage, ni longueurs, ni surcharges.

Il y a aussi dans Virgile une description du détroit qui n'a qu'un ou deux mots dans Lucrèce. Cette peinture semble même n'avoir été faite que sur le mot diridi :

« Hæc loca, vi quondam et vasta convulsa ruina
(Tantum ævi longinqua valet mutare vetustas),
Dissiluisse ferunt, cum protinus utraque tellus
Una foret : venit medio vi pontus, et undis
Hesperium Siculo latus abscidit, arvaque et urbes
Littore diductas angusto interluit æstu. »
(Æn. III. 414.)

Ici se place un morceau sur Charybde qui nous rappelle un autre passage de Lucrèce sur le même sujet :

« Hic est vasta Charybdis, et hic Ætnea minantur
Murmura, flammarum rursum se colligere iras,
Faucibus eruptos iterum ut vis evomat ignes,
Ad cœlumque ferat flammaï fulgura rursum. »

Ces vers sont admirables, et peuvent être mis en première ligne parmi les morceaux célèbres que l'Etna a inspirés. Les images sont très éclatantes et les figures très hardies. Le poète anime le volcan et en fait un être : colligere iras, minantur.

Lucrèce a été aussi heureux dans une autre peinture de l'Etna. Il suffira pour s'en convaincre de lire quelques vers qui sont purement descriptifs :

« Nunc ratio quæ sit, per fauces montis ut Ætnæ
Exspirent ignes interdum turbine tanto,
Expediam : neque enim dia de clade coorta
Flammæ tempestas, Siculum dominata per agros,
Finitimis ad se convertit gentibus ora,
Fumida quum cœli scintillare omnia templa
Cernentes, pavida complebant pectora cura,
Quid moliretur rerum Natura novarum. »

(Lucr. VI, 640)

Les circonstances caractéristiques sont disposées dans un ordre extrêmement frappant : fauces montis, turbine tanto, flammæ tempestas, fumida quum cœli scintillare omnia templa. Ces mots neque enim appartiennent au sujet général traité par Lucrèce. Dia est une correction qui doit être préférée à media. Dans un dialogue charmant, Fénélon fait dire par Horace à Virgile : " Vous animez, vous passionnez toute la nature." N'est-ce pas le cas d'appliquer les mêmes paroles à Lucrèce. On ne saurait trouver une image plus grande que celle de l'arrivée inquiète de ces nations.

Virgile a fait aussi une description de l'Etna justement célèbre :

" Portus ab accessu ventorum immotus, et ingens
Ipse ; sed horrificis juxta tonat Ætna ruinis,
Interdumque atram prorumpit ad æthera nubem,
Turbine fumantem piceo, et candente favilla,
Attollit que globos flammarum et sidera lambit
Interdum scopulos avulsa que viscera montis
Erigit eructans, liquefacta que saxa sub auras
Cum gemitu glomerat, fundo que exæstuat imo. "
(En. III. 570)

On peut comparer divers morceaux sur le même sujet qui se trouvent dans Thucydide, dans Eschyle et dans

(Prométhée), v. 363

Pythiques I, 29. — Pindare. Ni Homère ni Hésiode n'avaient parlé de l'Etna. Ces différents passages furent inspirés par une éruption qui causa d'affreux ravages. Les vers de Virgile et de Pindare ont été comparés par A. Gelle

(Nuits attiq.) XVII. 10

(Saturn) V. 17

et Macrobe avec un peu d'injustice pour le poète latin.

Lucrèce met au dessus de toutes les merveilles de la Sicile Empédocle :

" Quae quum magna modis multis miranda videtur
Gentibus humanis regio, visenda que fertur
Rebus opima bonis multa munita virum vi :
Nil tamen hoc habuisse viro praeclarius in se,
Nec sanctum magis, et mirum carumque videtur.
Carmina quin etiam divini pectoris ejus
Vociferantur et exponunt praeclara reperta ;
Ut vix humana videatur stirpe creatus. "

Lucrèce prête à Empédocle une grande voix comme il a fait pour Epicure. Vociferari qui a une certaine emphase volontaire est très aimé de notre poète. Empédocle est élevé au rang des dieux par Lucrèce que celui-ci n'admet guère qu'en littérature. Il a étendu cet éloge à d'autres philosophes qui selon lui ont fait entendre des accents bien moins trompeurs que ceux de la Pythie, quoi qu'il les accuse tous de s'être trompés :

« Hic tamen et supra quos diximus inferiores
Partibus egregie multis, multoque minores,
Quanquam multa bene ac divinitus invenientes,
Ex adyto tanquam cordis responsa dedere
Sanctius, et multo certa ratione magis, quam
Pythia, quae tripode ex Phœbi lauro q. profatur.
(Lucr. I. 735)

+ ~~[illegible]~~

Aristote (Poét. I)
Plutarq (De audiendis poetis III)

Nous pouvons conclure par l'admiration dont ce morceau porte + l'empreinte qu'Empédocle fut un des maîtres de Lucrèce. Ce philosophe, il faut le dire, a été diversement jugé. Aristote et Plutarq l'ont accusé de n'avoir pas employé la fiction dans ses poésies. Mais ne peut-on pas dire que ces grandes considérations sur la nature que nous devons aux Xénophane, aux Parménide et aux Empédocle n'avaient pas besoin du char de la poésie et que la spéculation est un char qui enlève très haut ces poètes, quoiqu'en ait dit Plutarque. On trouvera d'ailleurs dans le seul début de Parménide la plus éloquente réfutation de cette idée.

Lucrèce aussi ~~ainsi~~ s'est peint comme emporté sur un char; malheureusement ses vers sont fort altérés et ne permettent pas de traduire avec une entière certitude :

« Et quoniam docui mundi mortalia templa
Esse, et nativo consistere corpore cœlum ;
Et quæcumque in eo fiunt, fieri que necesse est,
Pleraque dissolvi ; quæ restant, percipe, porro.
Quandoquidem semel insignem conscendere currum,
Ventorum excierat pacator, et omnia rursum,
Quæ fuerent, sint placato conversa furore. »

(VI, 47)

Plus loin, c'est Calliope qui le guide. Nous ne retrouvons plus ici ce hardi voyage de Parménide loin des apparences sensibles vers la pure vérité. Ce morceau de Parménide pourrait plutôt être comparé au morceau de Lucrèce sur la hardiesse d'Épicure. Il est vrai de dire toutefois que le reste des vers de Parménide est froid, sec et abstrait. Cicéron a dit de lui dans ses Académiques : « Minus bonis versibus » ; et il étend ce reproche à Xénophane qui ayant été un rhapsode dut cependant avoir une poésie plus homérique quoiqu'il attaque Hésiode et Homère. On peut croire que Lucrèce imita Xénophane aussi bien que tant d'autres poètes grecs, mais nous n'avons rien qui nous le démontre.

Parmi les sujets qui inspirèrent plus heureusement Lucrèce dans son poème, nous avons

cité l'amitié de Memmius. La vie de ce rom
célèbre a été racontée au début, il vaut donc mie
regarder ce sujet comme traité et relire la dédica
du poème:

« Nam neque nos agere hoc patriai tempo
- iniquo
Possumus æquo animo, nec Memmi clara prop
Talibus in rebus communi desse saluti. »
(I. 41)

Il y a beaucoup de grâce et de délicatesse dan
cette invocation à Vénus coupée par un souvenir
Memmius. On trouve partout un accent d'am
tié tendre et dévouée, et il est impossible de ne
voir que ce sentiment a été pour quelque cho
dans la production du poème.

Plus loin, Lucrèce prévient une objection
Memmius. C'est presque un dialogue entre
le poète et son ami:

« Illud in his rebus vereor ne forte rearis
Impia te rationis inire elementa, viamque
Indugredi sceleris, quod contra sæpius ill
Religio peperit scelerosa atque impia fa
(I, 11)

Nous arrivons à un passage qui explique
d'une manière charmante la difficulté d

l'entreprise de Lucrèce.

« Nec me animi fallit Graiorum obscura reperta
Difficile illustrare latinis versibus esse;
Multa novis verbis praesertim quum sit agendum,
Propter egestatem linguae et rerum novitatem. »
(I, 81)

Nous savons par Cicéron que Memmius préférait les lettres grecques aux latines, ce qui explique bien les excuses de Lucrèce.

Tous ces passages se confirment les uns les autres et nous montrent le poète possédé du désir d'initier son ami à une philosophie qu'il croit si salutaire.

Un peu plus loin, se trouve un passage nouveau pour nous:

« Multaque praeterea tibi possum commemorando,
Argumenta fidem dictis conradere nostris;
Verum animo satis haec vestigia parva sagaci
Sunt, per quae possis cognoscere caetera tute
Namque canes ut montivagae persaepe ferai
Naribus inveniunt intectas fronde quietes,
Quum semel institerunt vestigia certa viaï,
Sic aliud ex alio per te tute ipse videre
Talibus in rebus poteris, caecasque latebras
Insinuare omnes, et verum protrahere inde. »
(I, 401).

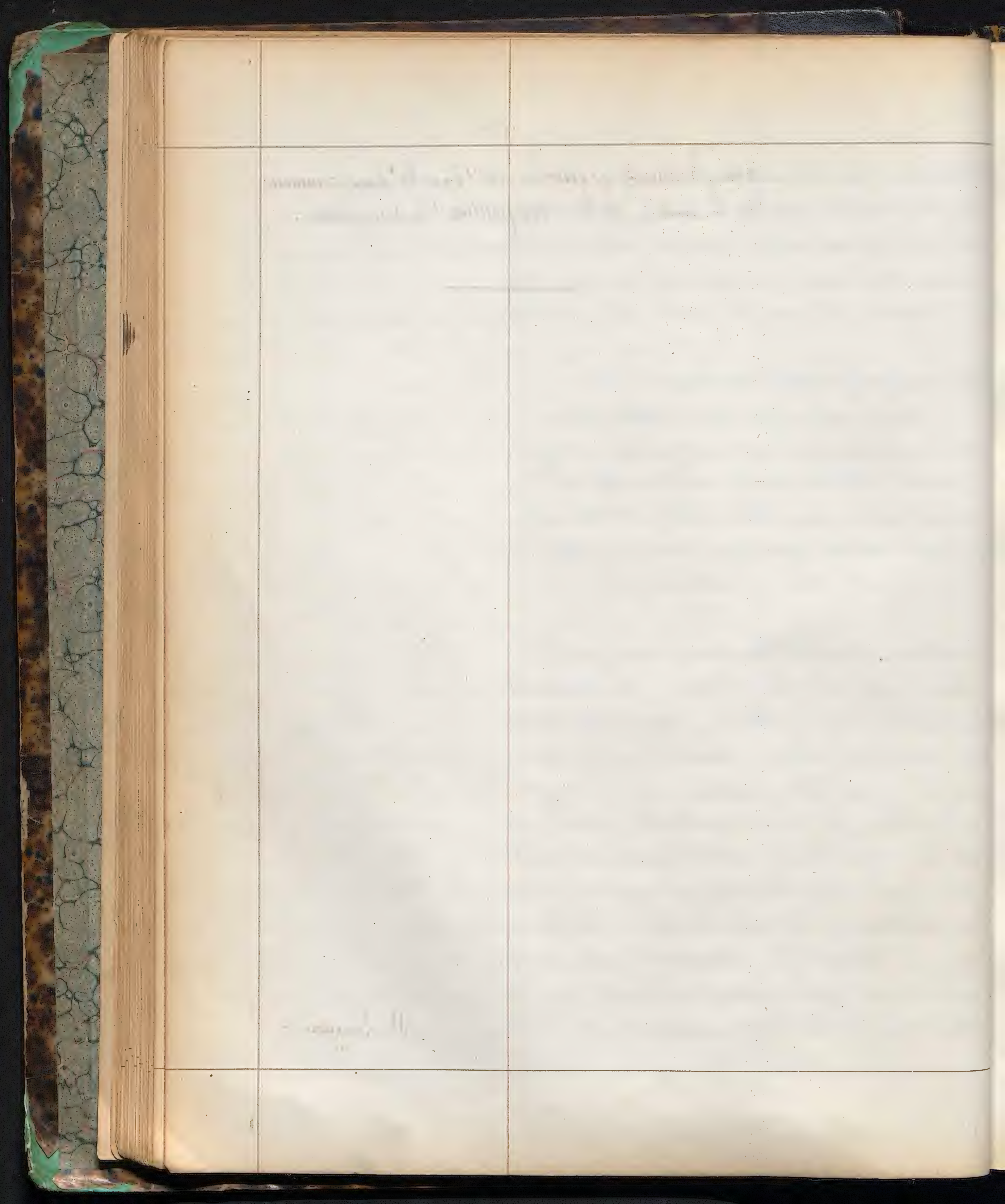
Ces mots sagaci animo amènent une charmante comparaison qui ferait honneur même à Virgile. Nous pouvons comparer à ces vers ceux de Varius sur le même sujet ; ils sont supérieurs, sans doute, mais n'o[...] tent rien à la beauté de ceux de Lucrèce :

« Ceu canis umbrosam lustrans Gortynia valle[m]
Si veteris potuit cervæ comprendere lustra,
Sævit in absentem, et circum vestigia lustrans
Æthera per nitidum tenues sectatur odores.
Non amnes illam medii, non ardua tardant,
Perdita nec seræ meminit decedere nocti. »
(Macrob. Sat. VI. 2).

On ne peut s'empêcher d'admirer partout le dévouement de Lucrèce pour son ami. Cette ardeur qu'il met à l'initier à sa doctrine nous prouve que Memmius n'était pas encore épicurien. S'il le devint plus tard, il le dut à Lucrèce. Voltaire a donc été fondé à le supposer dans sa lettre à Memmius. Le poème a un sens presque prophétique, lorsqu'on sait qu'il fut composé avant la catastrophe politique qui fit repousser Memmius du consulat. On est touché en même temps de voir Lucrèce à qui sa naissance permettait de prétendre

aux honneurs, passer sa vie dans le doux commerce de l'amitié et la composition de son poëme.

H. Eugner.



27e Leçon.

De Lucrèce lui-même.

Conjectures sur sa vie et sur sa mort.

Très bonne rédaction comme la précédente. Le style est facile et agréable avec quelques faiblesses cependant et quelque uniformité dans les tours et les expressions.

27e leçon.

De Lucrèce lui-même.

Conjectures sur sa vie et sur sa mort.

Les précédentes leçons, assez nombreuses, puisque nous sommes arrivés à la 27e, peuvent pourtant se résumer en quelques mots. Le mouvement de la poésie didactique à Rome a amené, dans le Septième siècle, toute une classe de poètes qui chantent les découvertes de la science et de la philosophie. De tous Lucrèce est le plus grand. Son enthousiasme sincère pour Épicure, sa profonde conviction morale, son amour pour les hommes qui le fait compatir à toutes leurs misères, sa riche et puissante imagination, cet art délicat par lequel il devance Catulle, Horace et Virgile et qui se mêle à la fougue de son génie, tout cela a transformé un sujet bien aride et bien peu poétique et en a tiré un admirable poème. Un sentiment touchant inspirait encore Lucrèce : c'est son amitié pour Memmius, dont nous avons trouvé l'expression dans quelques passages charmants. Cette amitié, c'est tout ce que nous connaissons de la vie de Lucrèce ; c'est sa vie même. Aux morceaux que nous avons passés en revue, nous ajouterons quelques dates et quelques autres morceaux,

qui peut-être jetterons un peu de lumière sur une vie si obscure et si ignorée.

Titus Lucretius Carus était, comme Lucilius, d'une famille équestre. La poésie longtemps regardée comme servile était devenue une occupation de bonne compagnie: Scipion et Lælius avaient donné l'exemple, en aidant Térence, leur ami, dans la composition de ses comédies. Un sénateur ne dérogeait point en se faisant poète: à plus forte raison un chevalier.

On suppose que Lucrèce était né à Rome, et l'on se fonde sur les passages où le poète emploie patrius comme synonyme de romanus: patrii sermonis egestas .... patriis exponere chartis.... &. Ces expressions ne prouvent pas à vrai dire ce qu'on veut leur faire prouver. Un Italien aurait pu s'en servir aussi justement qu'un citoyen romain.

Selon Eusèbe, Lucrèce est né la deuxième année de la 172e olympiade, c'est-à-dire vers l'an 659 de Rome, 10 ans après Cicéron. Sa vie appartient donc à la seconde moitié du septième siècle de Rome.

Les biographes de Lucrèce regardent comme très probable le voyage de Lucrèce à Athènes, où tous les jeunes Romains de distinction allaient perfectionner leur éducation. C'est là que

Lucrèce aurait étudié la doctrine épicurienne dans l'école de Zénon que Cicéron appelle plaisamment: « Epicureorum Coryphaeus », ou dans celle de Phèdre dont le même Cicéron parle dans la lettre 1re du XIIIe livre, "ad diversos." Mais nous sommes réduits sur ce point comme sur beaucoup d'autres à de pures conjectures plus ou moins vraisemblables.

Plus conséquent que beaucoup d'Epicuriens de son temps, Lucrèce ne se mêla pas à la vie publique et se renferma dans une condition privée. Ce fut dans le silence et l'obscurité qu'il composa son grand poème. Son génie s'alluma à une double lumière, la philosophie d'Epicure et la poésie d'Empédocle: tous les deux, l'un par ses doctrines, l'autre par ses vers, lui inspirèrent cette œuvre, dont Lucrèce comprenait toute la grandeur, toute la difficulté, et dont il sentait aussi et proclamait avec un juste orgueil la beauté et l'originalité. Quand l'a-t-il commencée? on n'en sait rien. Quelques-uns ont dit que ce fut sous l'impression des guerres cruelles de Marius et de Sylla. La date même de la naissance de Lucrèce repousse cette opinion. Ce que nous savons bien, c'est que le poème de Lucrèce est, pour ainsi dire, le seul événement de sa vie. Le poète vivait tranquille et retiré, étranger à toutes ces agitations des Romains

avides de gloire et d'honneurs,
« Angustum per iter luctantes ambitionis.... »
que Lucrèce, du haut des demeures calmes et sereines élevées par la sagesse des philosophes, voyait errer en cherchant le chemin de la vie, et lutter sans cesse de toutes leurs forces pour arriver à la puissance :

« Sed nil dulcius est bene quam munita tenere
Edita doctrina sapientum templa serena,
Despicere unde queas alios passimque videre
Errare, atque viam palantes quaerere vitae,
Certare ingenio, contendere nobilitate,
Noctes atque dies niti, praestante labore,
Ad summas emergere opes, rerumque potiri. »

C'est loin de cette foule tumultueuse des ambitieux que s'écoulait la vie de Lucrèce dans la paix et la tranquillité, non d'un égoïste indifférent au reste du monde, mais d'un philosophe plein de compassion pour la folie et les misères de l'humanité. Lucrèce croyait faire une œuvre utile aux hommes en travaillant à son poème épicurien. C'était l'unique occupation de sa vie. Il nous l'apprend lui-même dans des vers fort spirituels sur les songes. Comme les hommes rêvent la nuit à ce qu'ils ont coutume de faire le jour, Lucrèce rêvait à son poème

« Et quo quisque fere studio devinctus adhæret,
Aut quibus in rebus multum sumus ante morati,
Atque in qua ratione fuit contenta magis mens,
In somnis eadem plerumque videmur obire :
Causidici causas agere, et componere leges :
Induperatores pugnare, ac prælia obire :
Nautæ contractum cum ventis cernere bellum :
Nos agere hoc autem, et naturam quærere rerum
Semper, et inventam patriis exponere chartis. »

Ce beau poème de la Nature est donc le grand, on peut dire même l'unique événement de la vie de Lucrèce. Lucrèce ne vivait donc que pour la philosophie, les lettres et l'amitié : l'amitié qu'il sentait si bien et qu'il a exprimée avec tant de charme dans plusieurs endroits de son poème, et particulièrement dans celui-ci :

« Nec me animi fallit Graiorum obscura reperta
Difficile illustrare latinis versibus esse,
Multa novis verbis præsertim quum sit agendum,
Propter egestatem linguæ, et rerum novitatem.
Sed tua me virtus tamen et sperata voluptas
Suavis amicitiæ, quemvis perferre laborem
Suadet, et inducit noctes vigilare serenas,
Quærentem, dictis quibus et quo carmine demum

Clara tuæ possim præpandere lumina menti,
Res quibus occultas penitus convisere possis. »

Cette biographie toute morale, qui ne parle que des occupations de l'esprit et du cœur du poète, nous l'avons trouvée répandue dans son œuvre. Mais Lucrèce a eu d'autres occupations et d'autres goûts, il n'en faut pas douter : comme son ami Memmius, il a dû s'abandonner à l'ivresse des plaisirs : nous en trouverons des preuves tout à l'heure.

Eusèbe fait mourir Lucrèce en 702. Une vie de Virgile attribuée au grammairien Ælius Donatus dit que la mort de Lucrèce arriva le jour même que Virgile prenait la robe virile. On a renchéri encore sur cette rencontre singulière en plaçant la mort du premier poète le jour de la naissance du second. De là l'ingénieuse métempsycose imaginée par l'un des plus savants éditeurs de Lucrèce, l'anglais Creech : « Vix absoluto opere moritur, eo ipso die quo natus est Virgilius et aliquis Pythagoreus credat Lucretii animam in Maronis corpus transiisse, ibique longo usu et multo studio exercitatum poetam perfectissimum evasisse. » Sans croire à la métempsycose on peut approuver la vérité exprimée sous cette forme toute pythagoricienne. Nous avons trouvé en effet

au milieu des nombreuses traces de rudesse que conserve encore la langue de Lucrèce, l'art de Virgile lui-même, sa sensibilité qui anime et passionne tout. Virgile est un Lucrèce moins rude et moins inégal, qui a atteint la perfection que les années donnent à l'art.

Eusèbe nous dit que Lucilia, femme ou maîtresse de notre poète lui donna, pour ranimer son amour, un philtre qui troubla sa raison, au lieu de le ramener seulement à celle qui l'aimait. Ce fut, ajoute Eusèbe, dans les intervalles de sa folie que Lucrèce, profitant de ses moments de lucidité, composa son poème : dans un accès violent de frénésie il se tua à l'âge de 44 ans environ, et Cicéron fut chargé de revoir et de corriger son œuvre.

Il peut y avoir dans tout cela un mélange de vrai et de faux. D'abord il est vraisemblable que, si Cicéron eût été ainsi le légataire et l'éditeur posthume du poème de Lucrèce, il aurait fait disparaître certaines imperfections faciles à corriger et qui y sont encore, et surtout il n'aurait pas manqué de nous le dire. En second lieu, il est impossible de croire qu'un si bel ouvrage ait été fait par un fou dans des intervalles de lucidité. C'est ce que Mr. Villemain prouve, si pareille chose peut être prouvée, dans une belle page de son Étude du poème de Lucrèce : nous ne

pouvons faire mieux que de la transcrire :

« Une tradition fort incertaine suppose que son poëme sur la nature des choses fut composé dans les intervalles lucides d'une folie causée par un philtre amoureux qu'il avait reçu d'une maîtresse jalouse. Il paraît certain qu'il se donna lui-même la mort à l'âge de quarante-quatre ans, dans un accès de délire ; mais on peut douter que son poëme soit sorti du milieu des rêves d'une raison habituellement égarée. La folie du Tasse n'a point précédé son génie ; la Jérusalem n'a pas été conçue dans l'hospice de Ferrare : si quelquefois dans ces vives intelligences, dans ces imaginations enthousiastes qui ont le plus honoré l'humanité, l'excès de la force touche à la faiblesse ; si, comme le disait Sénèque, il n'y a point de grand esprit sans une nuance de folie ; si cette faiblesse des organes qui ont trop souffert de l'ardente activité de l'âme vient à obscurcir le rayon divin de la pensée ; ce n'est point du milieu de ces nuages que sort la lumière ; et l'éclipse de la raison peut devenir le terme, mais non l'intervalle du génie.

« Le poëme de Lucrèce, dans la longue erreur de ses raisonnements, offre d'ailleurs une méthode, une force d'analyse qui ne permet pas de supposer que l'auteur n'ait eu que des moments passagers de calme et de raison. Bien qu'on y voie briller les éclairs

d'une verve admirable, ce qu'on y sent beaucoup, et quelquefois jusqu'à la fatigue, c'est l'ordre philosophique, c'est l'effort du raisonnement porté sur des notions incohérentes et fausses, mais suivi avec beaucoup de précision et de vigueur; et c'était sans doute ce mérite qui attachait le philosophe Gassendi à la lecture du poète épicurien."

Nous trouvons dans ces dernières lignes l'éloge des qualités qui nous ont frappés dans le poème de la Nature, ce mélange de raison rigoureuse et de riche et magnifique poésie, et l'art déjà très raffiné uni à la fougue du génie; c'est la justification du mot de Cicéron: "Multis luminibus ingenii, multæ tamen artis." Il faut donc, avec Mr. Villemain, repousser la tradition d'Eusèbe comme absurde et démentie par l'œuvre même de Lucrèce. On essaierait vainement de la soutenir par le vers célèbre de Stace:

"Et docti furor arduus Lucreti."
(Sylves. II. 7. 76)

Il n'y a là aucune allusion à la folie du poète; et furor dans la pensée de Stace signifie la fougue, l'enthousiasme du génie de Lucrèce.

Quant au philtre amoureux, Eusèbe n'est pas le seul qui en ait parlé. Un ancien commentateur de Virgile, Pomponius Sabinus, répète cette tradi-

tion à propos des vers des Géorgiques :

« Hinc demum, hippomanes vero quod nomine dicunt
Pastores, lentum destillat ab inguine virus :
Hippomanes, quod sæpe malæ legere novercæ,
Miscuerunt que herbas et non innoxia verba. »
(III. 282)

Pomponius prétend que cet hippomanes fut la c
de la folie de Lucrèce : que ce fut là le philtre am
reux donné au poète par la jalousie de Lucilia.

Cette tradition ne fait sans doute qu'embellir un
fait réel. Certains passages du poème de la Nature
semblent trahir de grandes peines de cœur qui auraient
troublé la vie de Lucrèce. Il y a dans le quatrièm
livre un tableau des misères de l'amour qui semble t
par un homme dont ces misères sont la triste histo
Ce n'est là encore qu'une conjecture, mais que justifi
assez l'énergie et la vivacité des peintures de Lucrèce

« Adde quod absumunt vires, pereunt que labor
Adde quod alterius sub nutu degitur ætas.

Ce mot adde fait voir que ces vers ne sont
la suite d'un développement. Mais il est imposs
ble de reprendre plus haut ; il faut choisir avec de
grands scrupules les citations dans une peinture d

maux de l'amour qui échappe ici à la critique par sa liberté toute physiologique. Toutefois les vers que nous pouvons citer suffisent pour nous faire admirer l'énergique vérité avec laquelle le poète exprime les tourments de la plus violente des passions :

"Adde quod absumunt vires, pereunt que labore,
Adde quod alterius sub nutu degitur ætas.
Labitur interea res, et vadimonia fiunt
Languent officia, atque ægrotat fama vacillans ;
Unguenta et pulchra in pedibus Sicyonia rident ;
Scilicet et grandes viridi cum luce Smaragdi
Auro includuntur, teriturque thalassina vestis
Assidue, et Veneris sudorem exercita potat :
Et bene parta patrum fiunt anademata, mitræ :
Interdum in pallam, ac Melitensia, Ceaq. vertunt.
Eximia veste et victu convivia, ludi,
Pocula crebra, unguenta, coronæ, serta parantur..."

Voilà un magnifique passage, dont il serait bien long d'analyser toutes les beautés. Les deux premiers vers qui s'appliquent à tous les hommes en général sont d'une force incomparable. Les autres s'adressent particulièrement aux Romains, dont une des vertus était de conserver l'héritage paternel. Ces vers sont aussi d'une singulière énergie et d'une

admirable poème : les moindres détails méritent une at[ten]tion curieuse. Nous y trouvons cette hardiesse, q[ui] nous a si souvent frappés dans Lucrèce, de mêler le figuré à l'abstrait, l'art de donner la vie à tout. Comme ces mots abstraits _res_, _officia_, _fama_, reçoivent de la vigueur de ces mots expressifs _labitur_, _langue[t]_ _ægrotat_, _vacillans_ : et quelle vive et poétique pei[n]ture des profusions où se jettent les amants et qui engloutissaient à Rome tant de patrimoines ! La liaison des idées est très étroite ; le mot _res_ am[ène] les mots _bene parta patrum_.... et en même tem[ps] l'expression poétique est admirable dans ces vers. Tous ces riches attributs d'un luxe efféminé, les parfums, ces chaussures élégantes de Sicyone, ces pierres précieuses enchâssées dans l'or, &a, y sont peints avec un charme qui augmente encore en nous le sentiment de pitié dont nous sommes ému[s] à la lecture de ce passage.

Il y a dans ces vers bien des mots qui ont besoi[n] de commentaire. _Rident_ est une expression qui arrête et surprend le lecteur : " _des chaussures de Sicyone qui rient aux pieds d'une maîtresse_ " cela est hardi : mais ce mot si hardi et si co[…] dit beaucoup à l'esprit. — _Unguenta_ ne se r[ap]porte qu'indirectement à _rident_, grâce à la fig[u]re que les anciens appelaient _Zeugma_ et qui consi[ste]

à faire rapporter un mot à un autre à la faveur d'un troisième qui seul peut s'y rapporter naturellement.

On cite à propos du mot Sicyonia un curieux passage du de Oratore (I c. 54). Cicéron raconte que le célèbre orateur Lysias apporta à Socrate accusé un plaidoyer très disert, mais trop peu viril, que le philosophe refusa pour cette raison, comme il aurait refusé des chaussures de Sicyone : « Quum ei scriptam orationem disertissimus orator Lysias attulisset, quam, si ei videretur, edisceret, ut ea pro se in judicio uteretur, non invitus legit et commode scriptam esse dixit ; sed, inquit, ut, si mihi calceos Sicyonios attulisset, non uterer, quamvis essent habiles et apti ad pedem, quia non essent viriles ; sic illam orationem disertam sibi et oratoriam videri, fortem et virilem non videri. »

Thalassina vestis est un vêtement teint de la couleur pourpre qu'on recueille dans certains coquillages de la mer ; ou bien un vêtement couleur de mer : le premier sens est préférable.

Melitensia, Ceia : ce sont les étoffes fabriquées à Malte et à Céos. Au lieu de Ceia on peut lire Chia, étoffes de Chio (1).
Les poètes de l'antiquité aimaient beaucoup

(1) On lit aussi pour Melitensia, Alidensia, c'est-à-dire d'Alinde, en Carie.

ces détails précis, ces épithètes qui localisent, pour ainsi dire, les choses dont on parle. Le goût de cette sorte d'épithètes est très remarquable ici ; au lieu d'épithètes plus générales Lucrèce emploie Sicyonia, Melitensia, Ceia.

Tout ce passage, nous le voyons, est écrit avec le génie et l'art d'un grand poète : les vers qui suivent sont encore plus beaux :

a Nequidquam : quoniam medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat

Voilà un des plus beaux traits de la mélancolie quelquefois sublime de Lucrèce. L'expression de ces vers est vague, et n'en est que plus belle ; c'est qu'il y a là un sentiment profondément vrai que l'homme ne peut s'expliquer, mais qu'il éprouve souvent, qu'il connaît comme il connaît la tristesse ou la douleur : c'est ce sentiment qui nous émeut dans ces beaux vers. Il ne faut pas trop presser ces expressions fonte, floribus, la suite et la liaison manquent : et pourtant cela nous touche et fait sur nous une impression bien franche et bien vive. Il y a ainsi dans les poètes des passages que l'on sent et que l'on ne peut pas bien expliquer et analyser. Comme

interpréter avec rigueur ces mots _in ipsis floribus_? Sont-ce les fleurs de la rive qui borde ce ruisseau de délices, _fonte leporum_? Sont-ce plutôt les fleurs qui ornent les coupes ou la salle d'un festin? Mieux vaut laisser à l'expression tout son vague et dire comme le traducteur italien Marcetti « _tra fiori_ ». Wakefield pense qu'il s'agit ici d'épines oubliées dans des guirlandes de fleurs et qui piquent celui qui les porte dans ses mains ou sur sa tête: « Spina subinde vulnerante quae in sertis relicta gerentem fefellerit ». Cette explication que Wakefield trouve poétique (_poetica et exquisita_) est d'une bien petite imagination. Lagrange traduit: « A la source du plaisir on éprouve je ne sais quelle amertume, et l'on cueille les épines au sein même des fleurs. » C'est, à force de précision, bien rapetisser et même dénaturer la grande pensée de Lucrèce. Louis Racine s'est souvenu de ce passage dans ces vers du Chant II de la _Religion_:

« Rois, sujets, tout se plaint; et nos fleurs les plus belles
Renferment dans leur sein des épines cruelles.
L'amertume secrète empoisonne toujours

L'onde qui nous paraît si claire dans son cours
C'est le sincère aveu que nous fait Epicure. »

Qu'est devenue la beauté des vers latins dans ces vers élégants, si l'on veut, du poète français?

On trouve dans le sixième livre de l'*Imagination* de Delille un passage qui est certainement aussi une réminiscence de Lucrèce:

« Dans ses réduits charmants, dans ses bosquets -rose
Où sur un lit de fleurs la volupté repose,
Tel qu'un affreux serpent, le repentir vengeur
Lève sa tête horrible et s'attache à son cœur. »

Cette précision malheureuse fait sentir toute la be[auté] de l'expression vague de Lucrèce.

Lucrèce cherche la source de ce sentiment d'amertume et de tristesse qui naît au sein même [de] la volupté:

« Aut quod conscius ipse animus se forte remordet
Desidiose agere ætatem lustrisque perire:
Aut quod in ambiguo verbum jaculata reliquit
Quod cupido adfixum cordi vivescit, ut ignis
Aut nimium jactare oculos, aliumve tueri
Quod putat, in vultuque videt vestigia risus. »

Voilà d'admirables vers. Que de force dans les deux premiers, et quel accent de regret et de douleur dans ce mot <u>perire</u> si bien rejeté à la fin du vers! Le poète introduit subitement une personne aimée par un tour aussi naturel que vif: et aussitôt les images frappantes abondent et se succèdent avec une incohérence volontaire qu'il faut louer ici comme une beauté. C'est d'abord un mot lancé par cette personne aimée et qui y pénètre comme un trait, <u>jaculata</u>, <u>adfixum</u>: et puis ce mot est une flamme qui vit dans le cœur amoureux dont elle est le tourment. Les deux derniers vers sont charmants: le vague même de ce mot <u>risus</u> donne beaucoup à deviner. Est-ce un sourire moqueur, comme traduit Lagrange? Est-ce un sourire d'intelligence adressé à cet autre qu'elle regarde? Il y a dans le vague de l'expression un plaisir pour l'imagination qui se plaît à rechercher et à compléter la pensée du poète.

Nous sommes heureux que l'incertitude où nous laisse touchant la vie de Lucrèce le manque de détails, de faits et de dates, nous ait conduit à citer ces beaux vers. Le passage est fameux, et a souvent été imité. Il y a dans une des plus belles <u>Méditations</u> de M.r de Lamartine, intitulée <u>les Préludes</u>, des vers qui, sans être une imita-

tion du poète latin, expriment admirablement le mê
sentiment. Une grande liberté d'accent y est corrigé
par cette élévation, cette chasteté d'inspiratio
qui nous a déjà permis de lire la peinture si libre
qui ouvre le premier livre du poëme de la Nature

« L'onde qui baise ce rivage,
De quoi se plaint-elle à ses bords?
Pourquoi le roseau sur la plage,
Pourquoi le ruisseau sous l'ombrage
Rendent-ils de tristes accords?

–

De quoi gémit la tourterelle,
Quand, dans le silence des bois,
Seule auprès du ramier fidèle,
L'amour fait palpiter son aile,
Les baisers étouffent sa voix?

–

Et toi, qui mollement te livres
Au doux sourire du bonheur,
Et du regard dont tu m'enivres
Me fais mourir, me fais revivre,
De quoi te plains-tu sur mon cœur!

–

Plus jeune que la jeune Aurore,
Plus limpide que ce flot pur,

Ton âme au bonheur vient d'éclore,
Et jamais aucun souffle encore
N'en a terni le vague azur.

—

Cependant si ton cœur soupire
De quelque poids mystérieux,
Sur tes traits si la joie expire,
Et si tout près de ton sourire
Brille une larme dans tes yeux ;

—

Hélas ! c'est que notre faiblesse
Pliant sous sa félicité,
Comme un roseau qu'un souffle abaisse
Donne l'accent de la tristesse
Même au chant de la volupté.

—

Ou bien peut être qu' avertie
De la fuite de nos plaisirs,
L'âme en extase anéantie
Se réveille et sent que la vie
Fuir dans chacun de nos soupirs !

Ce sentiment, familier au poète, de la vanité des joies éphémères et imparfaites de l'homme a été exprimé dans une autre méditation en quelques vers admirables qu'on nous permettra

encore de transcrire :

« ... Jusque dans le sein des heures fortunées
Je ne sais quelle voix que j'entends retentir
Me poursuit et vient m'avertir
Que le bonheur s'enfuit sur l'aile des années,
Et que de nos amours le flambeau doit mourir.
D'un vol épouvanté, dans le sombre avenir
Mon âme avec effroi se plonge ;
Et je me dis : ce n'est qu'un songe
Que le bonheur qui doit finir ! »

Voilà dans les vers d'un poète contemporain un commentaire bien beau et bien imprévu de de Lucrèce.

Nous avons trouvé une explication de la fol de Lucrèce dans ces vers où il peint les tourments de l'amour et l'amertume qui empoisonne la vol même, avec tant de profondeur, d'énergie et de rité. D'autres vers pourraient aussi justifier nos yeux cette tradition qui fait mourir notre p tué de sa propre main.

Dans le livre troisième Lucrèce parlant des des philosophes, des poètes que leur puissance ou leur génie n'a point préservés de la mort, semb citer avec une sorte d'admiration l'exemple

Démocrite, qui offrit de lui-même sa tête au trépas:

1052. « Namque Democritum postquam matura vetustas
Admonuit memores motus languescere mentis,
Sponte sua leto caput obvius obtulit ipse. »

Ces vers sont beaux et poétiques. Matura vetustas est une admirable expression qui rappelle (?) un beau vers de Delille :

« L'homme comme un fruit mûr au trépas s'abandonne. »

Admonuit memores, &. Sa vieillesse mûre pour la mort avertit Démocrite qu'en lui languissent les ressorts de la mémoire : il n'était pas possible de rendre la pensée avec plus de précision à la fois et de vivacité poétique. En considérant bien ce passage, on y trouve assurément le sentiment d'une sincère admiration pour la mort volontaire de Démocrite, plutôt que tout autre sentiment.

Un autre passage du même livre peut ajouter encore à la vraisemblance de la tradition d'Eusèbe. Lucrèce parle de ces philosophes inconséquents qui ne voient dans l'âme qu'un principe matériel, du sang ou de l'air, et qui pourtant redoutent la mort, jusqu'à supporter avec constance tous les maux de la vie plutôt que de souhaiter la

mort qui en est le terme. On sent que Lucrèce est bien décidé à ne point agir comme ces philosophes timid[es]

« Nam quod sæpe homines morbos magis esse timendos
Infamemque ferunt vitam, quam tartara leti
Et se scire animi naturam sanguinis esse,
Aut etiam venti, si fert ita forte voluntas,
Nec prorsum quidquam nostræ rationis egere :
Hinc licet advertas animum, magis omnia laudis
Jactari causa, quam quod res ipsa probatur. »

Il y a dans ces beaux vers un accent d'ironie dédaigneuse, qui frappe surtout dans ces mots : et se scire .... si fert ita forte voluntas. Ce ne sont point là pour Lucrèce des philosophes mais des hommes qui n'ont des opinions que par caprice : pour l'un l'âme est de sang (c'est l'opinion d'Empédocle) ; pour l'autre, il dira que c'est de l'air, si par hasard cela lui plaît ainsi. Ils ont des systèmes sur l'âme, plus par vanité que par une conviction sincère, telle qu'elle convient à un philosophe véritable. Et ils prouvent bien qu'ils ne sont point convaincus de la matérialité de l'âme.

« Extorres iidem patria, longeque fugati
Conspectu ex hominum, fœdati crimine turpi

Omnibus aerumnis affecti denique vivunt. "

Dans ces trois vers, quelle belle et énergique gradation! Ces hommes exilés de leur patrie; exilés en quelque sorte loin de l'humanité, couverts d'infamie, affligés de toutes les douleurs, ils vivent pourtant! vivunt. Ce mot placé à la fin du vers a un relief et une force admirables. Et non seulement ils vivent:

" Et quocunque tamen miseri venere, parentant,
Et nigras mactant pecudes, et Manibu' divis
Inferias mittunt: multo que in rebus acerbis
Acrius advertunt animos ad relligionem. "

Lucrèce conclut avec la même ironie: c'est dans le péril qu'on connaît les hommes: alors le danger arrache de leur poitrine des paroles véritables et sincères; le masque tombe et le faux philosophe s'évanouit:

" Quo magis in dubiis hominem spectare periclis
Convenit, adversis que in rebus noscere qui sit.
Nam veræ voces tum demum pectore ab imo
Eliciuntur, et eripitur persona, manet res. "

On reconnaît dans ce dernier vers les ver

fameux de Jean-Baptiste Rousseau :

« Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit. »

Ce beau passage offre des rapports frappants avec la vie de l'ami de Lucrèce, Memmius. Il semble qu'il y ai là comme la prophétie de l'infortune de Memmius qui lui aussi fut exilé de sa patrie pour n'y jamais rentrer mais qui resta partout, il est vrai, un parfait épicurien à Athènes, à Mitylène et à Patras. En même te que la prophétie de la disgrâce de Memmius, ces semblent être l'annonce du suicide de Lucrèce. Ils renferment en effet une peinture énergique des malheurs, des souffrances qui peuvent porter l'homme à donner la mort : on y sent aussi ce mépris de la vie d sont si éloignés les hommes que raille Lucrèce, ces hommes qui incertains sur le sort de l'âme après la mort, ne veulent point mourir, et sont heureux de vi même au milieu des plus grandes douleurs.

Mécène, qui avait des raisons pour tenir à la vie a exprimé énergiquement cet amour de l'existence dont ne se moquaient pas, comme Lucrèce, tous les épicuriens, dans de petits vers que Sénèque rapporte (lettre CI à Lucilius) :

« Debilem facito manu,
Debilem pede, coxa ;
Tuber adstrue gibberum,

Lubricos quate dentes,
Vita dum superest, bene est.
Hanc mihi, vel acuta
Si sedeam cruce, sustine. »

La fontaine a spirituellement traduit ces vers plaisants dans la fable XV du 1er livre, La Mort et le Malheureux :

« Mécénas fut un galant homme ;
Il a dit quelque part : qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot ; pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content. »

C'est qu'en effet, comme le dit notre poète (liv. I. fab. XVI)
« Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes. »

On peut rapprocher du beau morceau de Lucrèce le fameux monologue d'Hamlet dans le drame de Shakespeare (Acte III scène I) Cette obstination à vivre, parcequ'au delà de la mort, on craint quelque chose de plus terrible que les maux de la vie, y est admirablement exprimée :

« Etre ou n'être pas, c'est la question. – S'il est plus noble pour l'âme de souffrir les coups et les traits de la fortune injurieuse, ou de prendre

les armes contre une mer de peines, et, en résistant,
y mettre un terme? – Mourir. – Dormir. –
Pas davantage. – Et par un sommeil dire que
nous mettons un terme aux souffrances du cœur,
à mille maux qui sont le naturel héritage de la
chair. C'est là une fin suprême qui est digne
d'ardents souhaits. Mourir. – Dormir – Dor
peut-être rêver. – Oui, voilà l'obstacle. Dan
sommeil de la mort, quels rêves peuvent survenir
quand nous aurons rejeté cette mortelle dépouille
c'est là ce qui nous doit arrêter. Voilà la pen
qui fait au malheur une vie si longue. Car
qui supporterait les outrages et les mépris du temp
les injustices de l'oppresseur, les insultes de l'homme
orgueilleux, les tourments d'un amour dédaigné
les délais de la loi, l'insolence des gens en pla
et les affronts que le mérite patient reçoit
l'homme indigne, quand il pourrait lui-même
assurer son repos avec un glaive nu? Qui sup
porterait un tel fardeau, qui voudrait gémir et
suer sous le lourd poids de la vie, si la crainte
quelque chose après la mort – le pays incon
des limites duquel aucun voyageur ne revient
ne troublait la volonté, et ne nous faisait en
rer ces maux que nous avons, plutôt que de vol
à d'autres que nous ne connaissons pas? »

Voilà la traduction pâle, sans doute, mais fidèle du magnifique morceau du poète anglais. Notre poète Ducis, dont on médit beaucoup trop aujourd'hui, l'a transporté dans sa tragédie d'*Hamlet*, imitation un peu timide, quoique belle et poétique du drame de Shakespeare. Ce passage se trouve dans la 1.re scène du IV.e acte de la pièce française :

« C'est trop souffrir la vie et le poids qui me tue.
Eh ! qu'offre donc la mort à mon âme abattue ?
Un asyle assuré, le plus doux des chemins
Qui conduit au repos les malheureux humains.
Mourons. Que craindre encor quand on a cessé d'être ?
La mort. — C'est le sommeil. — C'est le réveil peut-être.
Peut-être. Ah ! c'est ce mot qui glace épouvanté
L'homme au bord du cercueil par le doute arrêté.
Devant ce vaste abîme il se jette en arrière,
Ressaisit l'existence et s'attache à la terre.
Dans nos troubles pressants qui peut nous avertir
Des secrets de ce monde où tout va s'engloutir ?
Sans l'effroi qu'il inspire, et la terreur sacrée
Qui défend son passage, et siège à son entrée,
Combien de malheureux iraient dans le tombeau
De leurs longues douleurs déposer le fardeau !

Ah ! que ce port souvent est vu d'un œil d'envi
Par le faible agité sur les flots de la vie !
Mais il craint dans ses maux, au delà du tré
Des maux plus grands encore et qu'il ne connaît pa

On voit combien Ducis a suivi de près Shak
peare. C'était le moyen le plus sûr de faire de b
vers.

Un autre poète, contemporain de Ducis, Andr
Chénier, a exprimé ce sentiment qui rattache
enchaîne l'homme à la vie, quelque malheureu
qu'elle lui semble, dans une admirable élégie q
nous donne une idée bien triste de l'état de l'âme
du poète qui l'a composée :

Elégie 35.

"
Souvent, las d'être esclave et de boire la lie
De ce calice amer que l'on nomme la vie,
Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,
Je regarde la tombe, asile souhaité ;
Je souris à la mort volontaire et prochaine ;
Je me prie, en pleurant, d'oser rompre ma chaîne
Le fer libérateur qui percerait mon sein
Déjà frappe mes yeux et frémit sous ma main,
Et puis mon cœur s'écoute et s'ouvre à la faiblesse
Mes parents, mes amis, l'avenir, ma jeunesse,
Mes écrits imparfaits ; car, à ses propres yeux,

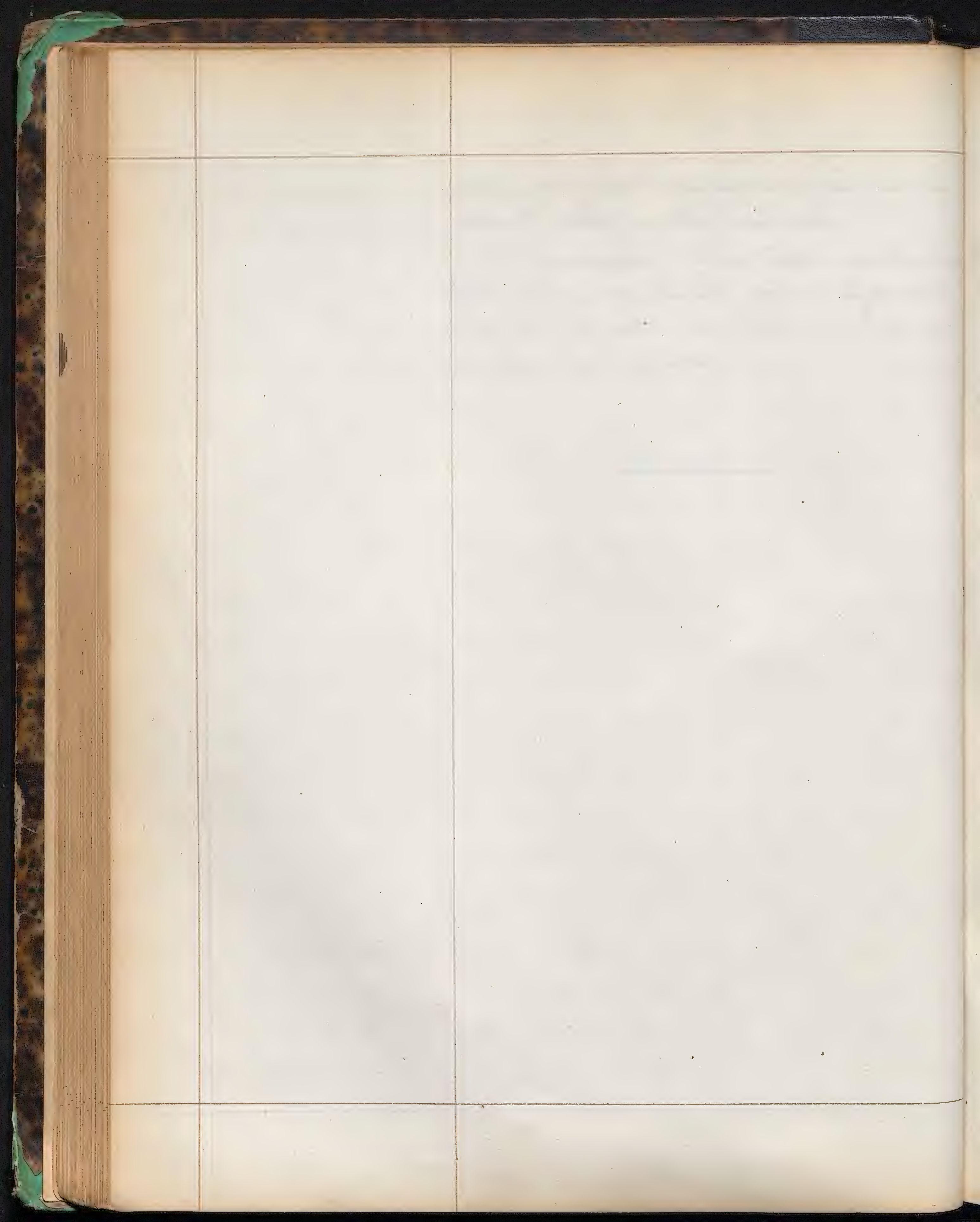
L'homme sait se cacher d'un voile spécieux.
A quelque noir destin qu'elle soit asservie,
D'une étreinte invincible il embrasse la vie ;
Et va chercher bien loin, plutôt que de mourir,
Quelque prétexte ami de vivre et de souffrir.
Il a souffert, il souffre : aveugle d'espérance,
Il se traîne au tombeau de souffrance en souffrance ;
Et la mort, de nos maux ce remède si doux,
Lui semble un nouveau mal, le plus cruel de tous. "

Ces vers admirables de Shakespeare, de Ducis, d'André Chénier, servent de commentaire aux vers de Lucrèce, et ceux-ci à la tradition rapportée par Eusèbe. Il est possible qu'un poète qui voyait dans la mort le repos éternel et le néant, ait avancé le terme de tous ces maux de la vie, qu'il sent et qu'il exprime avec tant de vivacité et d'énergie. On fait pourtant d'autres suppositions. On pense que peut-être la douleur d'être témoin de l'exil de Memmius ou des malheurs de Rome, ou bien la souffrance et la maladie, enfin l'égarement de la folie ont pu porter Lucrèce à se donner la mort. Il est difficile de dire quelle est, parmi ces opinions diverses, la véritable, sinon la plus vraisemblable. On est tenté de ne point croire le témoignage d'Eusèbe : mais on ne peut que douter dans une

question aussi obscure et qui pourtant a pour les admi-
rateurs de Lucrèce un bien grand intérêt.

Nous avons fait l'histoire du poète avec des circ-
stances plus qu'avec des faits certains ; la prochaine
leçon sera consacrée à faire l'histoire de l'œuvre mêm-
du poème de la Nature.

E. Lemai



28e Leçon.

De l'ordre des livres du *de rerum natura*.
Lucrèce a-t-il mis la dernière main à son poème ?
Jugements des anciens sur Lucrèce.

Bonne rédaction, exacte en général et d'un style précis et assez élégant.

28e leçon.

De l'ordre des livres du de Rerum natura.
Lucrèce a-t-il mis la dernière main à son poème ?
Jugements des anciens sur Lucrèce.

L'histoire de la poésie didactique chez les Romains nous a conduits au poème de Lucrèce. Une de ses inspirations, son amitié pour Memmius, nous amène à nous occuper de la personne même du poète et à nous demander quelle conduite avait tenue dans ce monde celui qui jetait sur la vie humaine un regard si plein de dédain et de pitié.

Nous avons vu déjà, en passant, quelques conjectures hasardées par les érudits ; car sur ce sujet on est presque réduit aux conjectures. Les vers du poète ont éclairé quelques parties : surtout ils nous ont fait connaître toute son âme. Nous savons ce qu'il était, si nous ne réussissons pas à retrouver tout ce qu'il a fait.

L'histoire de son œuvre doit naturellement précéder celle de sa vie. Les œuvres de l'esprit ont une histoire comme les hommes. Nous sommes avides de détails et de renseignements sur ces ouvrages, que nous relisons sans cesse avec une admiration toujours nouvelle. Ils sont les amis, les compagnons de notre vie : n'est-il pas naturel de

vouloir les connaître tout entiers et de nous demander quel a été leur passé. Nous aimons à voir que d'autres admirations ont précédé la nôtre, et qu'il s'est trouvé dans tous les siècles des âmes qui ont pensé et senti comme nous pensons et nous sentons.

Au seizième siècle Lambin et tous les interprètes de Lucrèce se sont occupés de ces intéressantes recherches. Plus récemment Wakefield mais surtout Forbiger et Eichstaedt ont repris ces travaux, et, dans leurs dissertations sur la vie et le poème de Lucrèce, ces deux savants ont rassemblé toutes les vraisemblances, toutes les conjectures, toutes les objections, et même toutes les témérités de critique auxquelles peut donner lieu la vie d'un poète sur lequel l'antiquité est si avare de renseignements.

Tout a été mis en question au sujet de Lucrèce et de son œuvre. On a prétendu que nous n'avions qu'une partie de son poème. Lambin cependant ne pense pas qu'il ait jamais eu plus d'étendue qu'il n'en a aujourd'hui, et cette opinion s'appuie sur des preuves solides. Les écrivains de l'antiquité ne citent jamais que les six livres que nous possédons, et en effet, on peut se convaincre en les lisant avec attention qu'ils contiennent la doctrine entière de Lucrèce.

Au début du sixième livre, il semble

qu'il approche du terme :

« Tu mihi, supremæ præscripta ad candida callis
Currenti, spatium præmonstra, callida Musa,
Calliope, requies hominum, Divumq. voluptas,
Te duce, ut insigni capiam cum laude coronam. »
(Liv. VI. vers 92)

Un peu plus haut, le verbe pertexere semble indiquer la même idée :

« Quo magis inceptum pergam pertexere dictis. »
(Liv. VI. vers 42)

Mais comme la même expression se trouve aussi dans le premier livre, il ne faut pas attacher trop de valeur à cette explication :

« Sed nunc, ut repetam cœptum pertexere dictis. »
(Liv. 1er vers 419)

L'étude du sujet même, qu'a traité Lucrèce, et de ses développements successifs, fournit les preuves les plus évidentes de l'intégrité du poème de la Nature.

L'invocation du premier livre, l'éloge d'Epicure qui succède, l'hommage du poète à Memmius prouvent assez que c'est là le commencement du poème et qu'il n'y avait rien auparavant.

Au sixième livre se trouvent des vers, qui

nous renvoient au premier livre, pour y chercher une explication déjà donnée :

« Nunc omnes repetam quam raro corpore sint res
Commemorare, quod in primo quoque carmine claret. »
(Liv. VI. vers 937)

Or, c'est en effet dans le premier livre que nous retrouvons cette explication :

« Nunc age, res quoniam docui non posse creari
De nihilo, neque item genitas ad nil revocari,
Ne qua forte tamen cœptes diffidere dictis,
Quod nequeunt oculis rerum primordia cerni ;
Accipe præterea, quæ corpora tute necesse est
Confiteare esse in rebus, nec posse videri. »
(Liv. 1er vers 266)

Nous trouvons de plus dans Ovide une preuve que le poëme de Lucrèce commençait bien par le vers que nous lisons au début du premier livre. On sait que l'usage dans l'antiquité était de rappeler les premiers mots d'un livre pour le désigner comme nous faisons aujourd'hui par un titre. Ovide au deuxième livre des Tristes rappelle ainsi le 1er vers du poëme de Lucrèce. Il soutient que toute poésie est une école de corruption : il se figure une matrone lisant les poëtes et il arrive à dire :

„ Inmpserit "Aeneadum genitrix", ubi prima requires
Aeneadum genitrix unde sit alma Venus. "
(Ovide, Tristes. L. II. vers 259)

On peut se demander s'il n'y avait pas entre le premier et le sixième livre quelques livres que nous n'avions pas aujourd'hui. Forbiger a très bien répondu à ces objections par des preuves tirées de l'étude attentive du poème et des développements successifs de la pensée de Lucrèce.

Au 31.e vers du troisième livre se trouvent quatre vers qui résument les trois premiers livres.

„ Et quoniam docui, cunctarum exordia rerum
Qualia sint, et quam variis distantia formis
Sponte sua volitent aeterno percita motu,
Quoque modo possint ex his res quaeque creari. "
(Liv. III. vers 31)

Dans le quatrième livre on trouve le même résumé; mais là, comme il était naturel, il est augmenté de tout ce que Lucrèce a ajouté à son sujet. Les atomes, l'espace, le mouvement et la nature de l'âme, voilà ce que comprendra le résumé du quatrième:

„ Sed quoniam docui cunctarum exordia rerum

Qualia sint, et quam variis distantia formis
Sponte sua volitent æterno percita motu;
Quoque modo possint res ex his quæque creari:
Atque animi quoniam docui natura quid esset,
Et quibus e rebus cum corpore compta vigeret,
Quove modo distracta rediret in ordia prima. »
. (Liv. IV, vers 26).

Au début du cinquième livre, après ce magnifique éloge d'Epicure, que nous avons admiré, nouveau résumé. Au résumé des trois premiers livres que nous venons de lire dans le quatrième livre, il ajoute le résumé des matières qu'il a traitées dans le quatrième livre lui-même, c'est-à-dire l'exposition de la théorie des simulacres par lesquels il explique les phénomènes de l'intelligence:

« Cujus ego ingressus vestigia, nunc rationes
Persequor, ac doceo dictis, quo quæque creata
Fœdere sint, in eo quam sit durare necessum:
Nec validas ævi valeant rescindere leges.
Quo genere inprimis animi natura reperta est,
Nativo primum consistere corpore creta;
Nec posse incolumis magnum durare per ævum:
Sed simulacra solere in somnis fallere mentem,
(Liv. V. vers 56.) Cernere cum videamur eum quem vita reliquit. »

Au commencement du Sixième livre, on rencontre un nouveau résumé qui fait suite à ceux que nous venons de parcourir :

« Et quoniam docui mundi mortalia templa
Esse, et nativo consistere corpore cœlum ;
Et quæcunque in eo fiunt, fient que necesse
Pleraque dissolvi : quæ restant percipe porro. »
(Liv. VI. vers 43)

Ainsi tout se suit, tout s'enchaîne dans un ordre logique, et toute la doctrine d'Épicure est exposée dans les six livres que nous possédons.

Il est vrai que dans le cinquième livre Lucrèce nous annonce qu'il parlera avec plus de détails de la nature des Dieux, et il n'a pas tenu cette promesse :

« Tenuis enim natura deum, longe que remota
Sensibus a nostris, animi vix mente videtur.
Quæ quoniam manuum tactum suffugit et ictum,
Tactile nil nobis quod sit contingere debet.
Tangere enim non quit, quod tangi non licet ipsum.
Quare etiam sedes quoque nostris sedibus esse
Dissimiles debent, tenues de corpore eorum.
Quæ tibi posterius largo sermone probabo. »
(Liv. V. vers 149)

Il n'y a pas de réponse précise à faire à cette objection. Est-ce un oubli de Lucrèce? Est-ce un passage que le temps nous a fait perdre? on ne sait. Le texte de Lucrèce a souffert de nombreuses altérations. Il y a des passages, que citent les grammairiens, et qui ne se retrouvent pas dans le poëme de la Nature, tel que nous le lisons aujourd'hui. En voici peut-être un des exemples les plus remarquables. Servius, commentant ce vers du sixième livre de l'Enéide, où il est question de Tityе;

« Nec non et Tityon, terræ omniparentis alumnum, »
(En. VI, 595)

fait un rapprochement avec des vers de Lucrèce et s'exprime ainsi:

« Sane de his omnibus rebus mire reddit rationem Lucretius, et confirmat, in nostra vita esse omnia quæ finguntur de inferis. Dicit enim Tityon amorem esse, hoc est libidinem. . . . . Per eos autem, qui saxum volvunt, ambitum vult et repulsam significari: quia semel repulsi, petitores ambire non desinunt. Per rotam autem ostendit negociatores, qui semper tempestatibus turbinibusque volvuntur. »

Ainsi, selon Servius Lucrèce aurait parlé du supplice d'Ixion dans cette description qu'il

fait au troisième livre des supplices fameux que souffrent dans les enfers les grands coupables. Or il n'y a nulle trace de pareils vers dans ce que nous lisons aujourd'hui dans le troisième livre. Servius a-t-il été trompé par sa mémoire? Un éditeur de Lucrèce a-t-il supprimé les vers, auxquels Servius fait allusion? La critique n'a pas de réponse satisfaisante à ces questions. Mais ces altérations de texte ne sont que des détails: celle-ci est peut-être la plus importante. L'ensemble de l'œuvre nous est parvenu presque intact.

Cette question résolue, il s'en présente une nouvelle. Lucrèce a-t-il mis la dernière main à son œuvre? on peut répondre hardiment: non. Le poëme de la Nature a cela de commun avec l'Énéide, que c'est un ouvrage que le poëte n'a pu mener à sa perfection. Les inégalités du style, tantôt suranné, tantôt très élégant, quelquefois prosaïque, quelquefois très poétique ne viennent pas seulement de la difficulté du sujet,

« Propter egestatem linguæ et rerum novitatem »: plusieurs des imperfections de ce poëme ne peuvent s'expliquer que par la mort prématurée du poëte, qui n'a pu retoucher son œuvre, et la laisser à la postérité telle qu'il aurait voulu. Quoique Lucrèce mette beaucoup d'ordre dans ses descriptions, dans ses énumérations et partout où il en est besoin,

on remarque cependant plusieurs endroits de son poëme où règne un certain désordre. Comme l'ensemble de l'ouvrage et le plus grand nombre des détails suffisent à nous persuader que ce n'était pas un défaut de l'esprit du poëte, nous ne pouvons plus que supposer que le temps lui a manqué pour effacer ces légères taches. Enfin, dans les études, que nous avons faites, nous avons remarqué que le poëme de la Nature contenait de nombreuses répétitions. Il y a des morceaux d'éclat, qui sont répétés plusieurs fois, des transitions qui reviennent toujours les mêmes, des résumés qui reparaissent plusieurs fois en s'augmentant de quelques vers. Il est probable que si Lucrèce avait vécu plus long temps, il aurait introduit plus de variété dans cette partie de son sujet, qui ne demandait que du soin et une certaine industrie, et que, pour ces morceaux éclatants répétés plusieurs fois, il leur aurait assigné la place la plus convenable. Il les avait placés dans plusieurs endroits, parce qu'il était incertain de celui où ils feraient le meilleur effet. C'étaient des essais de l'artiste, qui figure d'abord plusieurs attitudes pour sa statue, et qui ne s'arrête enfin qu'à la plus belle.

Les inégalités de Lucrèce et les imperfections qu'on rencontre dans son poëme ont fait supposer à des savants allemands qu'il y avait eu deux édi-

tions de Lucrèce dans l'antiquité, l'une conforme à l'œuvre primitive du poète, l'autre refonte de quelque éditeur. C'est le système d'Eichstaedt (1801) et de Forbiger (1828), qui diffèrent du reste sur un point bien important; le premier laissant à Lucrèce la barbarie et faisant honneur de l'élégance et de la poésie à son correcteur; le second, au contraire, trouvant que le correcteur a mal corrigé, et lui attribuant les défauts d'ordre, les répétitions, les changements qui les déguisent, les développements prosaïques.

Il est plus raisonnable et plus vrai de penser que Lucrèce a été inégal, comme devait l'être un poète qui vivait à une époque de transition, qui traitait un sujet peu favorable à la poésie, et dont le génie même était un peu capricieux. Corneille a bien des inégalités : est-ce une raison pour que la critique des âges futurs suppose qu'il y a eu deux éditions de Corneille. Quand l'explication naturelle est sous la main, c'est une vanité que de se travailler à trouver des erreurs ingénieuses. Il ne faut pas oublier cependant que le texte de Lucrèce, comme un grand nombre de ceux de l'antiquité, a subi des altérations. Eusèbe nous dit, il est vrai, que Cicéron l'avait corrigé. Mais cela n'est pas

vraisemblable. Nous ne retrouvons pas dans l'ouvrage les traces d'un pareil travail. Les répétitions auraient été supprimées par Cicéron si habile dans la science de la composition. Ensuite Cicéron nous l'aurait appris dans ses traités ou dans ses lettres et il ne parle nulle part de cette prétendue édition qu'on lui attribue.

Nous voilà amenés à parler des jugements des anciens sur Lucrèce. Il n'y en a aucun qui soit antérieur à celui de Cicéron : " Multis luminibus ingenii, multae tamen artis. " Nous l'avons assez discuté pour n'en plus parler. Dans sa brièveté regrettable il est digne de Lucrèce et de Cicéron. Les poètes qui vivent dans le même temps que Lucrèce ne le nomment pas, mais ils l'imitent, comme Catulle. Dans le Culex, dans le Ciris (qu'il soit de Virgile ou de Cornelius Gallus, c'est toujours la même date), il y a des imitations évidentes de beaux passages de Lucrèce. En lisant cette charmante introduction à Messala, nos souvenirs pourront nous signaler ces nombreuses réminiscences de la poésie plus forte de Lucrèce :

" Etsi me vario jactatum laudis amore,
Irrita que adversum fallacis praemia vulgi,
Cecropius suaves exspirans hortulus auras

Florentis viridi Sophiæ complectitur umbra;
Dum mea fert Erato dignum sibi quærere carmen,
Longe aliud studium atque alios accincta labores,
Altius ad magni suspendit sidera mundi,
Et placitum paucis ausa est adscendere collem:
Non tamen absistam cœptum detexere munus;
In quo jure meas utinam requiescere Musas
Et leviter[+] liceat deponere morem.
Quod si mirificum proferre valent genus omnes
Mirificum secli, modo sit tibi velle libido;
Si me jam summa Sapientia pangeret arce,
Quatuor antiquis quæ heredibus est data consors:
Unde hominum errores longe lateque per orbem
Despicere, atque humiles possem contemnere curas,

(Ciris V, 1 et seq)

+ blandum

Dans les Géorgiques, Virgile a rendu un hommage éclatant à Lucrèce, sans toutefois le nommer, dans des vers devenus célèbres:

« Felix qui potuit rerum cognoscere causas. &c »

Horace dans une de ses satires le désigne par une allusion:

« Non ego: namque deos didici securum agere ævum;

Nec si quid miri faciat natura, Deos id
Tristes ex alto cœli demittere tecto.
(Horace, liv. 1er. Sat. 5. vers 96)

Horace, plus que Virgile encore, est rempli de ces imitations. Aulu-Gelle du reste nous dit que Virgile imitait beaucoup Lucrèce. Après avoir discuté sur ces deux vers des Géorgiques de Virgile :

« At sapor indicium faciet manifestus, et ora
Tristia tentantum sensu torquebit amaro, »

qu'un grammairien nommé Hyginus prétendait avoir lus autrement sur un manuscrit de Virgile :

« At sapor indicium faciet manifestus, et ora
Tristia tentantum sensu torquebit amaror, »

Aulu-Gelle ajoute : « Non enim primus finxit hoc verbum Virgilius insolenter ; sed in carminibus Lucretii inventum est ; nec est aspernatus auctoritatem poetæ, ingenio et facundia præcellentis. Verba ex quarto Lucretii hæc sunt :

« Denique in os salsi venit humor sæpe saporis,
Quum mare versemur propter ; dilutaq. contra

Quum tuimus misceri absynthia, tangit amaror."

Non verba autem sola, sed versus prope totos et locos quoque Lucretii plurimos sectatum esse Virgilium videmus."

(Aulu-Gelle, liv. 1. ch. 21)

Properce est le premier qui, après Cicéron, parle de Lucrèce, en le nommant, si la conjecture qui introduit son nom dans un vers peu intelligible est fondée. Properce reproche au poète Lyncée, son ami, d'avoir voulu être son rival auprès de sa maîtresse Cynthie :

" Una tamen causa est, qua crimina tanta remitto,
Errabant multo quod tua verba mero, "

dit-il, et il ajoute :

" Quid tua Socraticis tibi nunc sapientia libris
Proderit aut rerum dicere posse vias?
Aut quid Cretaei tibi prosunt carmina lecta ?
Nil juvat in magno vester amore senex."

Si on lit, comme on l'a proposé,
" Aut quid Lucreti prosunt tibi carmina lecta",
ce sera par ce vers que le nom de Lucrèce se sera produit dans la poésie latine.

Quant au vers suivant : *Nil jurat* ... &
ce ne peut être Lucrèce, c'est probablement Épicure
qui y est désigné par le mot *Senex*. Pour trouver
un témoignage plus précis, il faut aller jusqu'à Ovide

Eugène Guyot

29e Leçon.

Jugements des anciens et des modernes sur Lucrèce.

Très bonne rédaction. exacte, facile, et, sauf quelq. négligences, agréable à lire.

29e leçon.

Jugements des anciens et des modernes sur Lucrèce.

Nous avons considéré le poème de la *Nature* sous bien des aspects ; nous l'avons examiné dans ses rapports avec l'histoire de la poésie didactique chez les Romains, avec le caractère du sujet lui-même, avec les traits principaux du génie de son auteur, avec l'histoire de Memmius pour qui il fut écrit, avec la vie de Lucrèce qui a consacré ce beau monument à l'amitié. Maintenant c'est l'histoire de l'œuvre même qui nous occupe. Nous avons discuté certaines questions relatives à son intégrité quelquefois contestée, à ses remaniements supposés quelquefois. Nous avons commencé à passer en revue les témoignages d'admiration que cette belle œuvre a recueillie dès son apparition, de la part des grands poètes qui se sont empressés de l'imiter, Catulle, Virgile, Horace. Nous avons pu lire dans Properce le nom de Lucrèce prononcé pour la première fois, si du moins les conjectures de la critique à cet égard ont, comme il semble, rencontré juste. Le même doute n'existe pas pour un passage d'Ovide, où l'on trouve le nom toujours gran-

disant de l'auteur du poëme de la *Nature*. C'est dans des vers souvent cités d'une pièce des *Amours* (I, 15. vers 23)

« Carmina sublimis tunc sunt peritura Lucreti,
Exitio terras cum dabit una dies. »

Il n'est pas besoin de faire ressortir la beauté et la grandeur de ces vers si connus : c'est une image remarquable que celle de la gloire de Lucrèce égalant en durée cet univers dont le poète a chanté la formation. Mais outre la formation de toutes choses, de la terre, du ciel, de la mer, Lucrèce en a annoncé aussi la fin et prédit cette ruine dont il est question dans les vers d'Ovide. L'idée de la fin prochaine du monde avait frappé l'imagination des anciens : Ovide le dit dans un autre passage, auquel on est obligé de recourir souvent parce qu'il forme en quelque sorte un abrégé d'histoire littéraire. Le poète y passe en revue les différents sujets dont peut s'occuper la poésie : il en trouve de graves, comme ceux qu'ont traités Ennius et Lucrèce ; de légers et de folâtres, comme ceux qui ont inspiré la muse des écrivains élégiaques et érotiques à la suite desquels il est lui même arrivé :

(*Tristes*, II, vers 423)

« Utque suo Martem cecinit gravis Ennius ore,
Ennius ingenio maximus, arte rudis ;
Explicat ut causas rapidi Lucretius ignis,
Casurum que triplex vaticinatur opus ;
Sic sua lascivo cantata est sæpe Catullo
(Fœmina, cui falsum Lesbia nomen erat..... »

C'est le quatrième vers qui appelle notre attention. Quelquefois on lit Causarum au lieu de Casurum, mais cette variante n'est pas heureuse ; elle ne rend pas la pensée du poète et ne va pas bien avec Vaticinatur ; ce mot annonce l'avenir, et en effet Lucrèce a prophétisé la ruine prochaine du monde. Ces vers ont un étroit rapport avec ceux que nous avons cités plus haut : « Exitio terras cum dabit una dies. » et les uns et les autres ont été inspirés par un morceau de Lucrèce, où il annonce, "vaticinatur", la fin du grand ouvrage de la nature. Voici en quels termes il fait cette prophétie effrayante, et nous allons voir qu'Ovide y fait une allusion évidente, ou plutôt qu'il cite presque textuellement

(Livre II. vers 1143)

« Sic igitur magni quoque circum mœnia mundi
Expugnata, dabunt labem putres que ruinas. »

Dans ce qui précède, Lucrèce vient de dire

de quelle manière s'usent les combinaisons formées par les atômes; de même l'ensemble des choses s'usera à son tour, et une destruction partielle fera place à une ruine totale. L'action du temps pour le poète, c'est un assaut perpétuel qui finira par faire brèche et amènera cette catastrophe terrible qui mettra fin à l'univers.

Nous connaissons déjà l'expression de moenia mundi; le poète désigne ainsi par une figure hardie cette voûte avec ses astres qui enserre le monde et lui est comme un rempart (I. 73) :

« ... Et ultra
Processit longe flammantia moenia mundi. »

Assiégée par les dégradations du temps, tout-à-coup elle s'écroulera. Les mots et la coupe même des vers peignent le subit écroulement de cette masse énorme. Dans ce qui suit, Lucrèce passe en revue les signes qui semblent annoncer la fin prochaine du monde, et ses vers sont empreints d'une poétique mélancolie.

Au livre V, vers 92, nous retrouvons les mêmes idées, exprimées dans les termes mêmes qu'Ovide a reproduits :

« Quod superest, ne te in promissis plura moremur,
Principio maria ac terras cœlumque tuere :
Horum naturam triplicem, tria corpora, Memmi,
Treis species tam dissimileis, tria talia texta,

Una dies dabit exitio : multos que per annos
Sustentata ruet moles et machina mundi. »

Il y a une antithèse entre ces trois parties de l'univers et l'idée de ce seul jour qui suffira pour consommer leur ruine. Delà, la répétition de tres, tria, triplicem qui amène l'effet du mot una : Una dies dabit exitio : pour abandonner subitement le monde à la destruction qui le travaille depuis si long temps, il ne faudra qu'un moment, et rien de ce qui a été ne subsistera plus. Les vers suivants renouvellent cette idée sous une forme heureuse :

« Nec me animi fallit, quam res nova mira que menti
Accidat, exitium celi terræque futurum :
Et quam difficile id mihi sit pervincere dictis :
Ut fit, ubi insolitam rem adportes auribus ante,
Nec tamen hanc possis oculorum subdere visu,
Nec jacere indu manus, via qua munita fidei
Proxuma fert[1] humanum in pectus templa que mentis. »

Ce petit épisode philosophique sur la difficulté de démontrer la ruine prochaine du monde est très spirituel ; on peut y remarquer encore cette

(1) «... Via Tartarei quæ fert Acheruntis ad undas. » Eneid. VI, 295.

alliance de l'abstraction et des images qui caractérise la poésie de Lucrèce. Le témoignage des sens est ici comparé à une route qui porte l'esprit de l'homme jusqu'à l'évidence. Ce passage avait frappé Montaigne qui l'a traduit d'une manière piquante (II. 12) : " Toute connaissance s'achemine en nous par les sens : ce sont nos maîtres ".

Malgré les difficultés de la démonstration, Lucrèce continue :

" Sed tamen effabor : dictis dabit ipsa fidem res
Forsitan, et graviter terrarum motibus ortis.
Omnia conquassari in parvo tempore cernes.
Quod procul a nobis flectat fortuna gubernans ;
Et ratio potius, quam res persuadeat ipsa,
Succidere horrisono posse omnia victa fragore. "

Ces expressions sont pleines de grandeur et de majesté : c'est un langage bien digne du vates de l'antiquité, poète et prophète à la fois. Cicéron (de Divinatione, I, 43) trace aussi le tableau de prodiges qui annoncent un malheur, et il se sert de quelques-unes des expressions de Lucrèce : « .... Quum ad infinitam altitudinem terra desedisset, Apuliaque maximis terrae motibus conquassata esset : quibus porten-

tis magna populo Romano bella ... denuntiabantur. "
Mais dans Cicéron, le mot conquassata est construit avec terræ motibus : dans Lucrèce, terrarum motibus ortis est un ablatif absolu.

Lucrèce, effrayé lui-même de la prédiction qu'il a faite, hasarde un vœu timide, et demande à ne pas être témoin d'un aussi épouvantable spectacle :

" Quod procul a nobis flectat fortuna gubernans "

Le mot gubernans est très frappant dans ce passage : le poète l'a employé plusieurs fois et très heureusement : ainsi, quand il représente le Soleil saisissant de nouveau les rênes de son char, contenant ses coursiers et faisant tout rentrer dans l'ordre après la chute de Phaëton, il dit :

" Inde suum per iter recreavit cuncta gubernans. "

Ailleurs (même livre, vers 78), il applique ce mot à la nature :

" ... Expediam qua vi flectat natura gubernans. "

Une telle expression est très significative chez un poète qui ne reconnaît pas dans le monde une sagesse créatrice qui ordonne et conserve son ouvrage ; il est conduit comme malgré lui à avouer l'existence de cette puissance souveraine à laquelle son système lui dé-

fend de croire : il voit des lois auxquelles la nature est soumise, il sent le besoin de les expliquer : delà un aveu implicite et involontaire de la providence, de la divinité, contre laquelle il dirige tous ses arguments et tous les efforts de sa poésie.

Nous trouvons ensuite le nom de Lucrèce prononcé avec beaucoup d'admiration dans Stace, et ce second témoignage n'est pas moins éclatant que celui d'Ovide. Il se rencontre dans une des Silves (II. 7) Genethliacon Lucani. C'est une pièce composée pour la veuve de Lucain, où Stace rabaisse toutes les gloires épiques pour relever celle de l'auteur de la Pharsale. Entraîné par le mouvement de l'hyperbole, il est porté à diminuer la gloire de Virgile lui-même en faveur du poète qu'il loue; il oublie un moment son admiration pour ce Virgile dont il adorait les traces :

« Sed longe sequere et vestigia semper adora ».

Ces jugements hasardés et ces éloges excessifs sont mis sur la responsabilité de Calliope qui prédit la gloire de Lucain : elle s'adresse au poète lui-même :

« Hæc primo juvenis canes sub ævo,

Ante annos Culicis Maroniani.
Cedet Musa rudis ferocis Ennî,
Et docti furor arduus Lucretî,
Et qui per freta ducit Argonautas, (1)
Et qui corpora prima transfigurat (2).
Quin majus loquor : ipsa te Latinis
Æneis venerabitur canentem! „

Docti furor arduus Lucreti : c'est bien là Lucrèce, son enthousiasme, cette espèce de fureur poétique pleine de hardiesse et en même temps très-docte ; cette dernière épithète est assez généralement attribuée aux grands poètes latins : Lucrèce connaît la Grèce et met de l'art dans ses vers. C'est ce que dit Cicéron dans cette phrase dont le vers de Stace n'est que la traduction poétique : “ Multis luminibus ingenii, multæ tamen artis. „

Voilà les divers témoignages d'admiration que Lucrèce a obtenus des poètes latins : ils l'ont d'abord imité, ils ont fait plusieurs fois allusion à son œuvre, et enfin ils ont prononcé son nom avec enthousiasme.

Les prosateurs ont été plus froids, ce qui était peut être naturel. Ils sont restés au dessous

(1) Varron d'Atax.
(2) Ovide.

de l'admiration contemporaine de Cicéron et ce jugement "Multis luminibus ingenii, multae tamen artis" est le plus significatif des témoignages que nous pouvons recueillir chez les écrivains en prose. Les uns se sont contentés de citer des passages de Lucrèce, ce qui est déjà un hommage. Sénèque, qui cite tant Virgile et Horace, a aussi Lucrèce présent à son souvenir. Dans la CX^e épître à Lucilius, nous trouvons des vers de notre poète développés et ingénieusement commentés par Sénèque :

« Talis est animorum nostrorum confusio, qualis Lucretio visa est :

« Nam veluti pueri trepidant, atque omnia caecis
In tenebris metuunt ; ita nos in luce timemus. » (1)
(« L'homme a peur en plein jour comme un enfant la nuit »)

Quid ergo? non omni puero stultiores sumus, qui in luce timemus? Sed falsum est, Lucreti, non timemus in luce! Omnia nobis fecimus tenebras; nihil videmus, nec quid noceat, nec quid expediat. »

---

(1) Ce vers est de Lafontaine. C'est ce poète qui a traduit tous les vers cités par Sénèque, dans la traduction que Pintrel a donnée des Épîtres à Lucilius : cette traduction, d'ailleurs écrite d'un fort bon style, devient ainsi très précieuse.

Le mot Sed falsum est n'est pas une contradiction : c'est, au contraire, une manière de développer l'idée de Lucrèce. De temps en temps on trouve dans Sénèque de ces citations commentées avec esprit et parfois un peu subtilement.

Un passage de Pline le Jeune, que nous avons déjà examiné, montre que les vers de Lucrèce occupaient une certaine place dans l'érudition élégante de cet écrivain. C'est dans la 18e lettre du 4e livre. Il écrit à Antoninus qu'il a essayé d'imiter en latin ses épigrammes grecques : mais il ne l'a pu faire avec un grand succès à cause, dit il, de son médiocre génie et de la pauvreté de la langue : « Quemadmodum magis approbare tibi possum, quantopere mirer epigrammata tua græca, quam quod quædam æmulari latine et exprimere tentavi ? In deterius quidem. Accidit hoc primum imbecillitate ingenii mei, deinde inopia, ac potius, ut Lucretius ait, egestate patrii sermonis. »

Velleius Paterculus (II. 36) se contente de nommer Lucrèce, mais en très honorable compagnie : « Quis enim ignorat diremptos gradibus ætatis floruisse hoc tempore Ciceronem, Hortensium, sane que Crassum, Catonem, Sulpitium, mox que Brutum, Calidium, Cælium, Calvum et

proximum Ciceroni Cæsarem; eorum que velut alumnos Corvinum ac Pollionem Asinium, æmulum que Thucydidis Sallustium, auctores que carminum Varronem ac Lucretium?.."

Vitruve (IX. 3) entre dans quelques détails au sujet du poëme de la Nature des choses, mais il ne s'élève pas au niveau d'une si belle œuvre.

Cornelius Nepos (Vie d'Atticus, chap. XII) " Idem L. Julium Calidium quem post Lucretii Catulli que mortem, multo elegantissimum poetam nostram tulisse ætatem vere videor posse contendere.." Ce passage est curieux : il fait mention d'un poète digne d'être rapproché de Lucrèce et de Catulle, d'un poète qui, après leur mort, s'élève au premier rang des écrivains de son temps: et, sans Cornélius Népos, nous ignorerions son existence même. Quant à l'éloge accordé ici à Lucrèce, il est assez mince : Lorsque Quintilien à son tour parlera de Lucrèce, il ne lui paiera pas non plus un grand tribut de louanges : il le connaissait pourtant beaucoup et l'a cité souvent (I. 4; III. 1; VIII. 6; XII. 11). Au Chapitre 1er du 10e livre, il fait une revue intéressante de la littérature grecque et de la littérature latine. Il examine ainsi la plupart des écrivains, mais toujours sous le rapport de l'utilité qu'en peut retirer l'orateur.

il ne prononce donc pas des jugements absolus, mais il apprécie à un point de vue particulier, celui d'un maître d'éloquence qui cherche dans les auteurs ce qui peut former l'esprit et le style de ses élèves. Cette préoccupation constante de Quintilien peut rendre moins étonnant dans ce passage le peu d'éloges qu'il accorde à Lucrèce : "Nam Macer et Lucretius legendi quidem, sed non ut phrasin, id est, corpus eloquentiae faciant : elegantes in sua quisque materia, sed alter humilis, alter difficilis." C'est comme une concession que fait Quintilien : il rapporte tout à l'éloquence et à l'art oratoire, et n'apprécie pas comme un critique qui juge les auteurs en eux-mêmes, indépendamment de toute autre considération. Ce qui surprend encore, c'est ce rapprochement de Lucrèce et de Macer. Nous connaissons Macer par Ovide ; c'est un contemporain de ce poète : il nous est représenté comme un versificateur élégant, et ses ouvrages devaient ressembler à ces poèmes descriptifs qu'ont vu naître la fin du dix-huitième siècle et le commencement de celui-ci. Comment donc rapprocher Macer d'un poète de génie comme Lucrèce ? Lambin s'indigne de ce jugement, et il n'a pas tort. Il s'irrite contre Quintilien qui ne reconnaît à Lucrèce

que le mérite de l'élégance et qui reprend aussitôt cet éloge pour le remplacer par une critique et accuser Lucrèce d'être difficile. Oui, sa doctrine, son sujet sont difficiles, mais ses vers ne le sont pas, et il a eu le droit de dire : "Obscura de re lucida pango Carmina". Sans doute, continue Lambin avec la passion d'un éditeur, il est obscur dans les éditions modernes, mais il ne l'était pas dans celles que Quintilien pouvait avoir sous les yeux : et, semble-t-il ajouter tout bas, il a perdu toute obscurité dans l'édition que j'offre au public.

L'auteur du Dialogue des Orateurs semble (Ch. XXIII) rabaisser le mérite de Lucrèce : « Sed vobis utique versantur ante oculos, qui Lucilium pro Horatio et Lucretium pro Virgilio legunt ». Mais il ne faut pas prendre cela pour une condamnation : ces mots sont dans la bouche d'un partisan des modernes qui, dans l'ardeur de la discussion, ne craint pas d'être injuste envers les anciens pour faire triompher l'opinion qu'il défend : de là des affirmations vives, téméraires, violentes, dictées par la passion. Sans doute il serait injuste de préférer Lucilius à Horace, Lucrèce à Virgile ;

mais on peut dire qu'il y a plus de distance de Lucilius à Horace qu'il n'y en a de Lucrèce à Virgile; on peut même sans crainte comparer ces deux derniers poètes et les mettre à côté l'un de l'autre : s'il a moins de pureté, Lucrèce a autant de génie; il a le même génie, la même sensibilité. Ainsi cette boutade d'un moderne contre les admirateurs de l'archaïque et du suranné ne porte pas atteinte à la gloire de notre poète.

Montaigne, dont le goût délicat jugeait si bien le mérite relatif des poètes de l'antiquité, Montaigne a une grande admiration pour Lucrèce; il trouve des inégalités dans son poème, mais les beaux passages le prennent tout à fait et le ravissent : il les cite à chaque instant dans ses Essais. Quant au rapprochement que l'on faisait de Lucrèce et de Virgile, voici ce qu'il en dit (Livre II, ch. 10): « Ceux des temps voisins à Virgile se plaignoient de quoy aucuns luy comparoient Lucrèce. Je suis d'opinion que c'est à la vérité une comparaison inégale; mais j'ay bien à faire à me r'asseurer en cette créance, quand je me treuve attaché à quelque beau lieu de ceux de Lucrèce. »

Chez les modernes, les opinions au sujet de Lucrèce ont bien varié. La difficulté et l'immo-

ralité de sa doctrine lui a nui auprès de certains juges; d'autres se sont trop arrêtés aux beaux morceaux et ont fait trop peu de cas du reste; un bon nombre n'ont pu lui pardonner cette rouille du temps qui s'est posée sur ses écrits, et ne réfléchissent pas que le successeur d'Ennius, de Lucilius, d'Accius, ne pouvait pas d'un seul coup, malgré tout son génie, atteindre à la plus haute perfection de la poésie latine. En général pourtant on peut dire que la réputation de Lucrèce n'a fait que grandir; aujourd'hui on doute réellement si, malgré les vices du sujet et les imperfections de l'œuvre, le poème de la Nature ne doit pas être regardé comme la plus haute et la plus originale expression du génie poétique chez les Romains.

Nos poètes parlent de Lucrèce avec admiration. La fontaine, qui connaissait tout, dont les lectures capricieuses avaient tout parcouru, s'est dit le disciple de Lucrèce. A la demande de madame de la Sablière, il a traité de bien graves sujets, il a discuté les opinions de Descartes sur l'âme des bêtes; et les vers philosophiques dans lesquels il a développé ces idées nouvelles pour la langue française, sont pleins de souplesse, d'élégance et s'élèvent à la dignité du sujet. Il donna

à la duchesse de Bouillon une grande marque de complaisance en composant pour elle un poëme sur le quinquina, dont la découverte récente occupait alors et la Cour et la ville. C'est dans ce poëme qu'il parle de Lucrèce, et reconnaît qu'il lui a dû parfois son inspiration :

« C'est pour vous obéir et non point par mon choix
Qu'à des sujets profonds j'occupe mon génie,
Disciple de Lucrèce une seconde fois. »

Lebrun, dans une de ses odes, associe le nom de Lucrèce à d'autres noms glorieux. Ses vers, fort peu modestes, sont d'ailleurs très beaux :

« Elève du second Racine,
Ami de l'immortel Buffon,
J'osai, sur la double colline,
Allier Lucrèce à Newton.
Des badinages de Catulle
Aux pleurs du sensible Tibulle
On m'a vu passer tour à tour,
Et sur les ailes de Pindare,
Sans craindre le destin d'Icare,
Voler jusqu'à l'astre du jour. »

Lucrèce s'était inspiré d'Empédocle : de même la gloire du poème philosophique de Lucrèce a préoccupé les poètes des différents âges. Virgile, nous l'avons vu, a regretté de ne pouvoir suivre les traces de son illustre devancier ; au lieu des bergers, des troupeaux, des campagnes, il eût voulu chanter la nature et ses grands secrets :

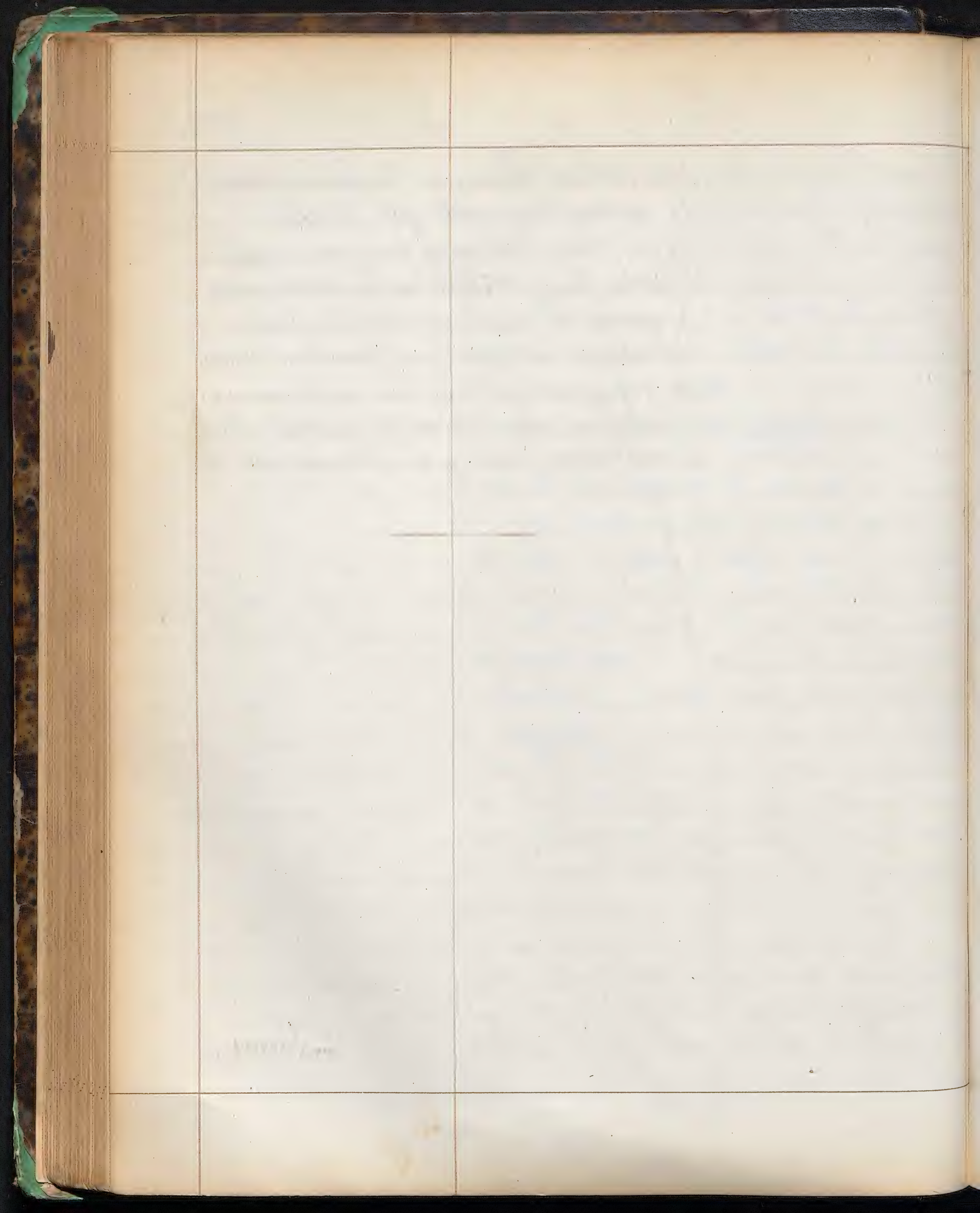
« Felix qui potuit rerum cognoscere causas ! »

D'autres ont eu la même ambition. Au dernier siècle, les développements des connaissances humaines, les progrès des sciences, des découvertes importantes engagèrent les poètes à célébrer ces heureux efforts du génie et à chanter la nature. Voltaire donna l'exemple, et le nom de Newton retentit souvent dans ses vers ; après lui vinrent un bon nombre de versificateurs qui donnèrent contre l'écueil de la poésie descriptive. Ce Lebrun, qui parlait tout à l'heure de Lucrèce, avait commencé un grand poème de la Nature. André Chénier aussi s'était fait un vaste plan dans lequel il embrassait l'ensemble des choses : le titre de ce poème était Hermès :

« Là, dans la nuit des cœurs qu'osa sonder Homère,
Cet aveugle divin et me guide et m'éclaire.
Souvent mon vol, armé des ailes de Buffon,

Franchit avec Lucrèce, au flambeau de Newton;
La ceinture d'azur sur le globe étendue.
Je vois l'être et la vie et leur source inconnue;
Dans les fleuves d'éther tous les mondes roulants.
Je poursuis la comète aux crins étincelants,
Les astres et leur poids, leurs formes, leurs distances,
Je voyage avec eux dans leurs cercles immenses.
Comme eux, astre, soudain je m'entoure de feux,
Dans l'éternel concert je me place avec eux. »

Em. Laurent



30e Leçon.

Jugements des modernes sur Lucrèce.
Éditeurs et traducteurs de Lucrèce.
De l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac.

Rédaction assez exacte pour le fond. d'un style quelquefois un peu négligé.

—

30e leçon.

Jugements des modernes sur Lucrèce.
Editeurs et traducteurs de Lucrèce.
De l'Anti-Lucrèce du cardinal de Polignac.

---

pourquoi encore ?

Chez les modernes, Lucrèce trouve encore de nombreux admirateurs, et, parmi ceux qui l'ont le mieux loué, il ne faut pas oublier Voltaire qui parle souvent du poète latin et de son œuvre. Il est bon d'ajouter que certaines opinions sceptiques de Lucrèce ont été pour beaucoup dans les éloges que lui prodigue Voltaire, qui admirait surtout le troisième livre du de Natura rerum où la matérialité de l'âme est professée en fort beaux vers:

" Toute la physique ancienne, est-il dit à la fin de l'article Poëte du Dictionnaire philosophique, est d'un écolier absurde. Il n'en est pas ainsi de la philosophie de l'âme et de ce bon sens, qui, aidé du courage de l'esprit, fait peser avec justesse les doutes et les vraisemblances. C'est là le grand mérite de Lucrèce; son troisième chant est un chef-d'œuvre de raisonnement: il disserte comme Cicéron, il s'exprime quelquefois comme Virgile; et il faut avouer que, quand notre illustre Polignac réfute ce troisième chant, il le

réfute en cardinal. »

Voltaire en parle encore dans une lettre écrite à madame du Deffand en 1759 :

« Indépendamment des tableaux admirables qui se trouvent dans Lucrèce et qui feront passer son livre à la dernière postérité ; il y a un troisième chant dont les raisonnements n'ont jamais été éclaircis par les traducteurs et qui méritent bien d'être mis dans leur jour. »

Et il ajoute :

« Je mettrai ce troisième chant en vers, ou je ne pourrai. » Promesse qu'il n'a pas tenue, ce qui est à regretter. Dans sa Correspondance avec Frédéric, on voit souvent revenir le nom de Lucrèce, et ses lettres à d'Alembert se terminent quelquefois par cette formule d'adieu : « Je vous embrasse en Lucrèce. »

Cependant, quelle que soit son admiration pour le philosophe, le poète le charme peut-être plus encore. Dans ses Lettres de Memmius à Cicéron, ouvrage composé en 1771, il varie par moments sur les opinions de Lucrèce, mais son admiration pour le poème pris en lui-même est toujours aussi grande, et il ne cesse de l'exprimer toutes les fois qu'il en trouve l'occasion :

(Diction. phil. t. 11). « Lucrèce, dit-il, dans l'article atomes,

força la langue latine à exprimer les idées philosophiques et (ce qui attira l'admiration de Rome), à les exprimer en vers. »

Il fait plus encore que le louer, il le cite souvent dans ses œuvres familières, et ces citations sont accompagnées la plupart du temps de traductions libres, souvent élégantes et bien tournées, mais presque toujours au dessous du texte.

Il n'y a rien à prendre dans Laharpe qui a parlé très peu et très faiblement de Lucrèce. Que peut-on demander d'ailleurs à un critique qui, dans l'examen qu'il fait des poëmes didactiques, oublie les <u>Géorgiques</u> de Virgile, et qui croit que la poésie est peu propre à rendre les vérités scientifiques, sans songer aux beaux vers qu'inspiraient à Voltaire les découvertes de Newton? Aussi ne trouve-t-il Lucrèce poëte que dans ses digressions, et accuse-t-il son style de dureté et d'incorrection. Cette accusation tombe d'elle-même : Lucrèce n'est dur quelquefois que parcequ'il se sert d'une langue qui n'a pas encore acquis cette pureté et cette douceur que lui donneront par la suite de grands écrivains. Si Laharpe eût mieux connu la littérature latine, il n'aurait pas fait à Lucrèce ces injustes reproches.

La réponse paraît faible.
On ne répond rien au reproche d'incorrection très mal fondé.
Lucrèce parle la langue de son temps et quelquefois avec une admirable élégance.
Quant à la dureté, le reproche a plus de fondement. C'est

encore un peu le défaut du temps, comme on le dit, mais on peut ajouter que Lucrèce y échappe souvent par des passages d'une harmonie presque virgilienne.

Cette légèreté de jugement se retrouve du reste chez un autre critique de la même époque, Suard. Il dit, dans un discours sur les Poèmes philosophiques, en parlant de Lucrèce :

« La gravité de son sujet est tout au plus coupée par cinq ou six descriptions qu'on pourrait comparer à de magnifiques statues, placées de loin en loin dans un chemin long et pénible, pour récréer de temps en temps la vue du voyageur. »

(Variétés littéraires) t. IV. page 275.

C'est là tout ce qu'il trouve à louer dans Lucrèce ; il faut ajouter d'ailleurs que toute la partie du discours qui précède le passage que nous venons de citer prouve que le critique ne connaît qu'imparfaitement les poètes didactiques de l'antiquité.

(Discours préliminaire à l'Essai sur l'Homme ; trad. de Pope.)

On trouve dans les œuvres de M. de Fontanes une brillante appréciation du poète latin auquel il rend pleine et entière justice. Il est à regretter qu'il débute par des jugements assez légers sur Aratus et Empédocle : il a le tort, à propos d'Aratus, d'en croire Longin qui avait mal apprécié le poète grec. Nous ne citerons pas le passage sur Lucrèce qui est fort étendu ; on peut le retrouver dans le discours de M. Villemain qui a reproduit dans sa notice sur Lucrèce une grande partie du discours de M. de Fontanes.

Discours n'est pas le mot propre et ce mot est ensuite répété d'une façon peu agréable.

ce sera là une occasion d'étudier cette notice si remarquable et qu'il faut lire en entier.

Delille enfin a parlé aussi de Lucrèce et a exprimé son jugement d'une façon ingénieuse. Il compare le poète latin à ce lion dont nous parle Milton. La terre retient encore son corps qui n'est formé qu'à demi, et cependant il apparaît déjà majestueux et fier, et fait entendre une voix éclatante.

Les travaux philologiques faits sur Lucrèce sont aussi nombreux et importants.

Ils commencent dès l'antiquité; et Charisius, grammairien dont les œuvres sont contenues dans le recueil de Putsch, nous apprend que sous le règne d'Adrien Vasius Longus, auteur d'un Commentaire sur l'*Énéide*, s'occupa aussi du *de Natura rerum*, considéré comme œuvre littéraire.

La notice de Fabricius qui se trouve en tête de l'édition de Lucrèce, publiée par Lemaire, nous donne une liste nombreuse de savants modernes qui se sont attachés à commenter et à corriger le texte de son poème.

Ces travaux commencent en 1473; mais ils sont au début encore dépourvus de critique.

1563 En 1563, Lambin collationne et étudie de nouveau le texte du *de Natura rerum*; il

y fait même des changements parfois trop arbitraires.

En 1695, l'anglais Creech publie une édition de Lucrèce avec critique du texte et commentaire philosophique.

En 1796 et 1797 Gilbert Wakefield fixe le texte de Lucrèce tel que nous l'avons aujourd'hui. Son édition est précédée d'une préface qui se trouve reproduite dans l'édition Lemaire. Cette préface est remplie de vanité personnelle; il ne songe qu'à se relever lui-même en dénigrant ses prédécesseurs et s'applique à accuser Lambin et à rabaisser Creech.

En 1801 paraît l'édition allemande d'Eichstaedt et en 1826 celle de Forbiger. Les Commentaires de ces deux savants sont recommandables; il faut toutefois les lire avec précaution

En 1838 Mr. Lemaire complète par une édition de Lucrèce le travail de son oncle sur la poésie latine. Cette édition est excellente, faite avec soin; elle se recommande surtout par le choix délicat que l'éditeur a su faire parmi les commentaires des savants qui l'avaient précédé.

Nous ne pouvons oublier l'édition de Lucrèce que nous promettent, pour ainsi dire, les travaux assidus d'un savant professeur, Mr. Gibon, et sa connaissance parfaite de la langue, du système et du génie du poète latin.

Après les commentateurs de Lucrèce, viennent les traducteurs de son ouvrage, qui méritent pour la plupart d'être cités.

En 1682, ce même Creech qui avait commenté le de Natura, en publia une traduction, qui lui valut les éloges de Dryden, qui avait lui-même imité ou traduit quelques passages de ce poëme. Creech se tua en 1700, soit par désespoir amoureux, soit par suite de la détresse où il se trouvait et de la froideur de ses amis, dont il avait lassé la générosité. Fabricius rapporte, d'après Swift, qu'il se pendit de chagrin, en voyant qu'il ne pouvait traduire Horace, ou plutôt par désespoir de l'avoir mal traduit à son gré. Sa traduction d'Horace, inférieure à celle qu'il avait donnée de Lucrèce, a paru en 1684. Voltaire parle de ce suicide dans le Dictionnaire philosophique; il a même le mauvais goût d'en plaisanter:

(Article Caton et du Suicide)

« Un moyen presque sûr de ne pas avoir envie de vous tuer, dit-il, c'est d'avoir toujours quelque chose à faire. Creech, le commentateur de Lucrèce, mit sur son manuscrit: « N.B. qu'il faudra que je me pende quand j'aurai fini mon commentaire. » Il se tint

parole pour avoir le plaisir de finir comme son auteur. S'il avait entrepris un commentaire sur Ovide, il aurait vécu plus longtemps. »

En 1717 parut une traduction italienne de Marchetti professeur à Pise. Elle est fort estimée, très aisée et très fidèle tout à la fois.

Les traductions françaises sont assez nombreuses. au seizième siècle parait celle de Guillaume Désautel, auteur d'une œuvre facétieuse.

En 1650, celle de l'abbé de Marolles.

En 1685, celle du baron Des Coutures, dont Voltaire fait peu de cas.

C'est en 1768 seulement que Lagrange publie son estimable ouvrage. Le texte de Lucrèce est bien entendu par ce traducteur, sa version est exacte, élégante, mais elle n'est pas toujours assez poétique.

En 1788, Mr. Leblanc de Guillet donne une traduction de Lucrèce en vers français.

En 1823, Mr. de Pongerville nous donne la meilleure version en vers qui soit connue; en 1828 il en publie une seconde édition, et en 1829 il traduit le même poète en prose pour la collection Panckoucke.

La traduction de Lucrèce qui se trouve dans la collection Nisard est de Mr. Chaniot, publiée en 1843.

On fait ici confusion de siècles et d'auteurs. Il s'agit de Hesnault, condisciple de Molière sous Gassendi, et non du président Hénault, ami de Voltaire.

Quelques auteurs n'ont traduit que des fragments de Lucrèce, sans essayer la traduction complète de l'œuvre. Nous avons déjà parlé des traductions libres de Voltaire. En 1714, le président Hénault traduisit en vers tout le commencement de Lucrèce. Molière, qui l'avait étudié sous Gassendi, en a reproduit quelques passages dans ses comédies. On se rappelle l'imitation du quatrième livre du _de Natura_ qu'il place dans la bouche d'Eliante au second acte du _Misanthrope_.

On trouve aussi dans les _Femmes savantes_ des reminiscences de Lucrèce. Ainsi au 1er acte Henriette dit à sa sœur :

« Habitez, par l'essor d'un grand et beau génie,
Les hautes régions de la philosophie, »

Ce qui nous rappelle les premiers vers du deuxième livre ; et plus loin Bélise dit encore (acte II. Scène VIII) en parlant de Chrysale :

« Est-il de petits corps un plus lourd assemblage,
Un esprit composé d'atomes plus bourgeois ? »

et dans la Scène 3 du troisième acte
« Je m'accommode assez pour moi, des petits corps. »

Chénier, Legouvé, Fontanes ont aussi imité ou traduit quelques fragments de Lucrèce.

Une imitation plus étendue, en vers latins cette fois, est celle du poëte anglais Gray, qui vécut de 1716 à 1776. On a de lui des poésies anglaises estimées, parmi lesquelles on distingue l'Elégie écrite dans un Cimetière de Campagne. Il débuta vers 1742 dans la carrière poétique par des vers latins qu'il préférait, comme avait fait Pétrarque, à ses vers anglais. Ses poésies en effet sont pures et élégantes; nous remarquerons surtout le De principiis cogitandi, poëme didactique où il expose le système de Locke. Il voulut être le Lucrèce de cet autre Epicure; aussi tâche-t-il au quatrième livre de son poëme de rattacher son entreprise à celle de Lucrèce. Il se flatte lui aussi de la hardiesse et de la nouveauté de son travail; il se montre inspiré par l'enthousiasme philosophique et par l'amitié. Cet ami, que voulait instruire le poëte, était un certain Richard West, qui mourut de bonne heure. Gray a trouvé de beaux vers sur cette mutuelle amitié qu'est venue interrompre la mort; il se peint seul au milieu des travaux que nécessite son ouvrage commencé, et adresse à l'âme de son ami des vers que dicte un sentiment profond et

En effet ne se comprend pas.

sincère. Il n'a pas oublié le début du second livre qu'il imite habilement; et un éloge de Locke qui se trouve dans le premier chant de son poème rappelle ces éloges d'Epicure que nous avons admirés chez Lucrèce.[1]

On a souvent essayé de réfuter le de Natura et les doctrines qu'il renferme; la notice de Fabricius qu'on peut lire dans l'édition Lemaire cite un grand nombre d'auteurs qui entreprirent cette tâche, la plupart sans résultat.

obscur. cela veut-il dire qu'ils n'ont pas donné suite à leur entreprise, ou qu'ils n'y ont pas réussi ?

Marchetti avait voulu, non seulement traduire, mais aussi combattre le poète latin dans un poème dédié à Louis XIV. Nous avons encore une dédicace en vers élégants destinée à cette réfutation du poète épicurien. (2)

Mais l'œuvre la plus remarquable que l'on ait écrite dans ce but, est le poème du Cardinal de Polignac, intitulé l'Anti-Lucrèce.

×

Ce poème fut composé dans les courts mo-

---

(1) Le rédacteur regrette de ne pouvoir transcrire ici les vers de Gray; les œuvres de ce poète ne sont pas à la bibliothèque de l'Ecole.

(2) N'oublions pas que Louis Racine, dans son poème de la Religion, a quelquefois rencontré des opinions de Lucrèce, qu'il réfute en beaux vers.

ments de loisir que laissaient au cardinal ses nombreuses occupations. Il en conçut l'idée en 1698, après une conversation qu'il eut avec Bayle à son retour de Pologne, où il était allé solliciter la couronne pour le prince de Conti. Il avait échoué dans son ambassade, et fut aussitôt envoyé en exil dans son abbaye de Bonport. C'est là qu'il commença son poème qui fut longtemps célèbre avant d'être publié: le duc de Maine et le duc de Bourgogne en firent même des traductions partielles. Le Cardinal mourut en 1741, laissant son œuvre inachevée; l'abbé de Rothelin essaya de la compléter, mais il ne put y parvenir, et ce fut Lebeau qui s'en chargea et qui la publia complètement terminée en 1745. En 1749, Bougainville, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et plus tard de l'Académie française, en publia une traduction.

Ce poème de l'Anti-Lucrèce fut fort admiré par les contemporains. Voltaire en 1731 lui donne par avance, dans le Temple du Goût, les plus grands éloges, et par une imagination ingénieuse il les fait décerner au cardinal par Lucrèce lui-même qui s'avoue vaincu.

Il n'en pensait plus de même en 1759, quand il écrivait à Madame du Deffand —

[Marginal notes, in red:]

expression trop vague. il fallait caractériser ses occupations: celles d'un homme chargé de négociations importantes, mêlé aux grandes affaires.

il faudrait dire pourquoi. il fut lui-même interrompu par la mort.

(Lettre du 13 octobre) :

" Avez-vous lu la faible traduction du faible Anti-Lucrèce du Cardinal de Polignac ? "

Et plus bas il appelle cet ouvrage :

" poème sans poésie et philosophie sans raison. "

C'est en se plaçant entre ces deux opinions de Voltaire que l'on pourra apprécier l'Anti-Lucrèce à sa juste valeur.

Ce poème contient neuf livres, c'est-à-dire trois de plus que celui de Lucrèce, et l'éloge du poète latin se trouve dans chacun d'eux ou peu s'en faut.

Les vers du début sont élégants et faciles :

Anti-Lucrèce
Lib. I. vers 45.

" Outinam, dum te regionibus infero sacris,
Arentem in campum liceat deducere fontes
Castalios, versis læta in viridaria dumis,
Ac totam in nostros Aganippida fundere versus. "

Un peu vague.
On pouvait remarquer que les images dont Lucrèce accompagne l'apparition de sa Vénus au printemps, sont ici transportées, appliquées à sa poésie.

Les images mythologiques viennent, comme dans le De Natura rerum, se mêler à ce début :

" Non mihi, quæ vestro quondam facundia vati,
Nec tam dulce melos, nec par est gratia cantus.
Reddidit ille sua Graiorum somnia lingua ;
Nostra peregrinæ mandamus sacra loquelæ.

Ille voluptatem et Veneres, Charitumque choreos
Carmine concelebrat: nos veri dogma severum:
Triste sonant pulsæ nostræ testudine chordæ.
Olli suppeditat dives natura leporis
Quidquid habet, lætos submittens prodiga flores.
Illius ad plectrum suspirant mollius auræ;
Gratior et cœlo radius descendit ab alto.
Si terram aspicias, nemorum tibi porrigit umbram;
Garrula per clivos elabitur unda virentes;
Lactea fertilibus decurrunt flumina campis;
Suave canunt pictæ volucres; per que humida
-prata
Nil nisi fecundos que greges, armenta que
-monstrat
Læta boum; saltant pecudes pecudumq. magistri.
Æneadum genitrix felicibus imperat arvis,
Aërias que plagas reread pelagus q. profundum.
"

Ces vers sont, sans aucun doute, aussi parfaits et aussi élégants que la poésie moderne peut l'être. On rencontre encore beaucoup d'autres passages où la poésie de Lucrèce est comblée d'éloges; mais le réfutateur de Lucrèce n'a pas toujours compris le véritable caractère du poëte qu'il attaque. C'est ainsi qu'il se trompe, lorsqu'il nous dit: « Ille voluptatem ... Carmine

L'éloge est vague, et poésie moderne est trop général; il faudrait ajouter: latine.

concelebrat ..... et lorsqu'il l'appelle plus loin Præco voluptatis ..... ce que Louis Racine a traduit par l'orateur du plaisir.

Ces expressions sont à reprendre, et les deux poëtes comprennent mal l'ἡδονή d'Épicure. Lucrèce n'a jamais cherché à donner des leçons de dérèglement et n'est en aucune façon un poëte érotique.

La même erreur se retrouve dans l'éloge développé de Lucrèce qui fait le commencement du cinquième livre :

vers 18 sq. « Perdita sunt igitur, sunt fracta Cupidinis arma :

Pangere nec poterunt, etc .... »

Le poëte reproche ici à Lucrèce des idées qu'il n'a pas eues ; il semblerait, à entendre son contradicteur, qu'il fût l'auteur de l'Art d'aimer, ce qui n'est pas en réalité. Les principes que Lucrèce développe sont mauvais sans doute, mais il n'en a pas tiré les conséquences immorales que les voluptueux en ont fait sortir ; il ne les interprète pas comme le grossier Pison, mais comme Cassius (Voy. Cicer. in Pis. et Epist. fam.) Les expressions dont se sert le Cardinal de Polignac sont donc beaucoup trop fortes. Elles ne peuvent pas s'appliquer à l'invocation si

célèbre où le poète, en s'adressant à Vénus, détourne toute idée sensuelle par l'élévation du style et la chasteté du pinceau. Elles ne peuvent pas non plus

Vers 1035 sq.

concerner un certain passage du quatrième livre où il n'y a nulle intention corruptrice ; car le poète parle là en physiologiste, comme l'ont fait Virgile au troisième livre des *Géorgiques* et Buffon dans certains ouvrages où il scrute les mystères de la nature.

Lucrèce, au contraire, nous peint en plus d'un passage les dangers et les misères de l'amour, les tourments qu'il entraîne avec lui. Il le considère comme une maladie dont il cherche les remèdes, et parle en moraliste sévère qui combat ce qu'on l'accuse d'enseigner.

(Livre IV, 1054 sq)

Voyez ce qu'il dit de l'amour des sens :

« Nam si abest quod ames, praesto simulacra tamen
- Sunt
Illius, et nomen dulce obversatur ad aures.
Sed fugitare decet simulacra, et pabula amoris
Absterrere sibi, atque alio convertere mentem. »

Et plus loin :

« Ulcus enim vivescit et inveterascit alendo,
Inque dies gliscit furor, atque aerumna gra-
- vescit. »

Cet amour des sens, et même celui de l'âme, ne sont donc aux yeux de Lucrèce que des fléaux qu'il faut éviter avec soin.

Au vers 1153 du même livre, se trouvent ces vers ironiques que Molière a reproduits dans le Misanthrope et qui raillent ces amants, tellement aveuglés par leur passion, qu'ils tournent en beautés les défauts physiques de celles qu'ils aiment.

Plus loin, c'est un portrait repoussant de l'objet aimé; c'est un portrait ridicule de l'amant qu'il ne craint pas de tracer :

(Livre IV, 1168 sq)

" Et miseram tetris se suffit odoribus ipsa,
Quam famulæ longe fugitant furtimque cachinnant.
At lacrimans exclusus amator limina sæpe
Floribus et sertis operit, postesque superbos
Unguit amaracino, et foribus miser oscula figit.
Quem si jam admissum venientem offenderit aura
Una modo, causas abeundi quærat honestas;
Et meditata diu cadat alte sumpta querela;
Stultitiæque ibi se damnet, tribuisse quod illi
Plus videat, quam mortali concedere par est."

Au lieu d'appeler Lucrèce l'orateur du plaisir, ne serait-il pas plus juste de dire que c'est l'adversaire de la passion amoureuse, à laquelle il oppose dans son dénouement un amour tel que celui que nous recherchons dans le mariage. Il semble que dans cette aimable et chaste peinture, il se soit inspiré de Térence :

Lv. IV, 1272 sq

« Nec divinitus interdum, Venerisq. Sagittis
Deteriore fit ut forma muliercula ametur.
Nam facit ipsa suis interdum femina factis,
Morigerisque modis, et mundo corporis cultu,
Ut facile insuescat secum vir degere vitam. »

A ces vers d'une si aimable et si pure expression correspondent d'autres passages où il peint le charme des affections domestiques.

Que fait-il regretter à cet homme qui va mourir ? Sont-ce les richesses, les plaisirs ? non ; ce sont les affections de la famille qu'il quitte avec douleur ; ce sont les joies du foyer qu'il pleure dans des vers d'un admirable pathétique et, assurément d'une grande pureté morale :

(Liv. III, 907 sq.)

« At jam non domus accipiet te læta, neque
- uxor

Optima, nec dulces occurrent oscula nati
Præripere, et tacita pectus dulcedine tangent:
Non poteris factis tibi fortibus esse tuis que
Præsidio: miser! o miser! aiunt, omnia adempt
Una dies infesta tibi tot præmia vitæ. »

Voyez encore au cinquième livre, quand il nous peint l'institution du mariage adoucissant les mœurs brutales des premiers humains:

(Livre V. 1009 Sq)

« Inde casas postquam, ac pelles ignem que pararunt,
Et mulier conjuncta viro concessit in unum;
Casta que privatæ Veneris connubia læta
Cognita sunt, prolem que ex se videre creatam:
Tum genus humanum primum mollescere cœpit.
Ignis enim curavit, ut alsia corpora frigus
Non ita jam possent cœli sub tegmine ferre:
Et Venus imminuit vires, pueri que parentum
Blanditiis facile ingenium fregere superbum.
Tunc et amicitiam cœperunt jungere habentes
Finitima inter se, nec lædere, nec violare;
Et pueros commendarunt muliebre que seclum
Vocibus, et gestu, cum balbe significarent,
Imbecillorum esse æquum misererier omnium. »

On voit avec quelle grâce il montre les charmes de la vie conjugale et la douceur qu'elle donne au caractère, aux mœurs de ceux qui s'y soumettent. Lucrèce, dans les passages que nous venons de citer, n'est pas ce poète corrupteur que nous peint le Cardinal de Polignac, comme un autre Ovide, auteur d'une sorte d'un Art d'aimer.

Gendron.

31e Leçon.

De l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac (Suite).

Du plan de ce poëme et de la composition du *De rerum natura*.

Remarque du cardinal de Polignac sur l'usage que fait Lucrèce du mot *natura*.

Prosopopée de la nature, liv. III, v. 944.

Très bonne rédaction, en général exacte et d'une lecture facile et agréable.

31e Leçon.

De l'Anti-Lucrèce du cardinal de Polignac (suite) – Du plan de ce poème et de la composition du de rerum natura – Remarque du cardinal de Polignac sur l'usage que fait Lucrèce du mot natura. – Prosopopée de la nature liv. III, v. 944.

Nous avons commencé à étudier l'élégante réfutation que fit de Lucrèce le cardinal de Polignac, et après y avoir recueilli les éloges adressés au poète, nous avons examiné la valeur des attaques dirigées contre le philosophe, que le cardinal accuse quelquefois d'avoir été un précepteur de vices ; nous avons établi qu'il ne l'a jamais été, et nous l'avons prouvé par des passages de son poème où l'amour est représenté comme une maladie dangereuse dont il faut se garantir, et où il oppose à l'amour les douceurs de l'affection conjugale.

Au commencement de son cinquième chant l'auteur de l'Anti-Lucrèce représente aussi le poète latin comme recherchant les plaisirs et les délices de la vie :

« Nunc Epicureos habitare Lucretius hortos,
At nulla comitum pergat stipante caterva.
Hic agitare velit Cytheream ingloriis artem :
Hic myrtum flores que legat, quos tinxit Adonis
Sanguine dilectus Veneri puer : aut Heliconem

Et colles Baccho partim, Phœbo que sacratos
Incolat. »

Mais il n'était guère autorisé à parler ainsi: car, tout au contraire, Lucrèce se rit de la folie des hommes que la considération de la courte durée de la vie porte à en accumuler les plaisirs, et il le fait en vers charmants où nous entrevoyons d'avance la grâce d'Horace lorsqu'il exprime de pareilles idées: voici en effet ce que nous trouvons au troisième livre, vers 925 et suivants:

« Hoc etiam faciunt, ubi discubuere, tenent que
Pocula sæpe homines, et inumbrant ora coronis,
Ex animo ut dicant, brevis hic est fructus homullis:
Jam fuerit, neque post unquam revocare licebit.
Tanquam in morte mali cumprimis hoc sit eorum,
Quod sitis exurat miseros, atque arida torreat;
Aut aliæ cujus desiderium insideat rei. »

On est frappé en lisant ces vers du ton d'ironie avec lequel Lucrèce se joue de ces vaines pensées des hommes. Il était certainement loin de les encourager dans la voie de la volupté, lui qui raillait avec tant de force leurs jouissances sensuelles.

Nous avons à continuer maintenant le rap-

rochement des deux poëmes. Le plan est le même des deux côtés : quel est d'abord le plan de Lucrèce ? c'est le moment d'insister sur ce sujet.

Lucrèce suit Epicure auquel il attribue perpétuellement une originalité que ce philosophe n'avait pas. De même qu'Epicure subordonne la physique empruntée à Leucippe et à Démocrite à la morale empruntée d'Aristippe, Lucrèce donne avant tout à son poëme un but moral. Il se trompe dans l'application des remèdes et des consolations qu'il veut apporter aux misères de l'humanité; mais son intention noble et sincère, et la forte conviction qui l'accompagne donnent l'éloquence et la vie à son œuvre. Il veut détruire deux croyances : la croyance à l'immortalité de l'âme, la croyance à la providence divine : comme elles reposent toutes deux sur la connaissance de la nature, il commence par expliquer la nature et intitule son poëme De natura rerum. La nature étant divisée en deux grandes parties, la nature matérielle et la nature spirituelle, l'ouvrage est également divisé en deux parties qui y correspondent.

Dans les deux premiers livres, Lucrèce traite de ce qui, selon lui, compose la nature entière, tant matérielle que spirituelle; il l'explique par le concours de trois principes, les atomes, l'espace, le

mouvement ; il expose cette doctrine d'après Épicure, et réfute les opinions contraires, savoir celles d'Empédocle, d'Anaxagore, d'Héraclite et de diverses autres écoles philosophiques. Dans les deux livres suivants, il s'occupe de la nature que nous nommons spirituelle et qu'il trouve tout-à-fait semblable à la nature matérielle, composée des mêmes éléments, sujette à la même loi de dissolution. Il cherche à prouver, dans le troisième livre, la matérialité et la mortalité de l'âme ; et dans le quatrième, il explique par la doctrine des simulacres, c'est-à-dire des images émanées de la surface des corps, les phénomènes de la sensation, de la perception externe, des songes, enfin de tous les états de l'esprit, même de la volonté.

Enfin les deux derniers livres sont consacrés à l'explication de la nature spirituelle, comme les deux précédents à l'explication de la nature matérielle, et de même que dans le troisième et le quatrième, il avait dirigé tous ses efforts contre la croyance à l'immortalité de l'âme, il les tourne maintenant contre la croyance à une providence divine. Dans le cinquième, il cherche à expliquer, sans l'intervention des Dieux et à l'aide des trois principes du premier livre, la formation du monde, qui, selon lui, n'est ni éternel, ni

divin, qui a commencé et doit finir, et même assez prochainement. Il retrace ensuite l'histoire de l'humanité naissante et de ses premières luttes, il nous montre l'établissement des sociétés, des institutions, des arts, et nous fait assister aux progrès de la civilisation. Dans le sixième, qui est un appendice du cinquième,* il explique les principaux phénomènes soit réguliers, soit irréguliers de la nature physique.

*comme le 4e était un appendice du 3e.

Les moins attrayants sont les deux premiers où il est question des atomes, de l'espace et du mouvement. Cependant, malgré la sécheresse du sujet, l'auteur a réussi à y répandre un certain agrément poétique. Le quatrième et le sixième sont plus intéressants : Lucrèce y examine un assez grand nombre de faits, soit physiques, soit intellectuels ; il les explique mal, les interprète faussement ; mais ses descriptions sont admirables. Enfin les deux plus beaux sont le troisième et le cinquième : le troisième, dont les conclusions sont si fâcheuses, est un chef-d'œuvre de dialectique pressante, de vivacité poétique, d'éloquence passionnée. Le cinquième, le plus beau de tous, peut-être, est une épopée philosophique d'une grandeur et quelquefois d'une grâce incomparable.

Cette composition est très bien ordonnée : la marche en est simple, facile, majestueuse, et en même temps méthodique ; elle n'a pas moins de rigueur que n'en exige la philosophie, pas moins d'élégance que n'en demande la poésie.

Lucrèce a-t-il emprunté le plan du De natura rerum au plan que suivit Épicure dans son traité περὶ φύσεως ? ce qui nous en reste ne le ferait pas croire. Ce traité comprenait vingt-quatre livres ; on a retrouvé à Herculanum des fragments du 2e ~~chant~~ livre et du 11e. Dans ceux du 2e, Épicure traite des simulacres ; cette doctrine se trouve exposée dans Lucrèce au 4e livre ; il n'y a donc là aucune conformité quant au plan entre les deux ouvrages. Dans les fragments du 11e chant, il est question de la Cosmographie ; ceux-là se rapportent un peu mieux à la place que Lucrèce a donnée à ce sujet dans ses deux derniers livres. Mais, quoi qu'il en soit, on peut faire honneur à Lucrèce de l'ordonnance de son grand poème. Ce plan, il l'expose avec abandon dans les 150 premiers vers du premier livre, le relevant et l'interrompant par des épisodes moraux et poétiques. Il y fait dominer l'intention morale d'attaquer ces deux croyances qu'il juge si dangereuses, si funestes à l'humanité, la croyance à l'immortalité

de l'âme et la croyance à la providence divine. Après l'invocation, au vers 49, il expose ce qui a rapport à la formation du monde sans le concours des Dieux: c'est alors qu'arrive l'éloge d'Epicure, au vers 63. De même, au vers 131, il annonce ce qui se rapporte à la nature de l'âme. En même temps, comprenant qu'on attaquera sa doctrine, qu'on l'accusera d'irréligion, d'immoralité, il cherche à prouver qu'elle n'est ni irréligieuse, ni immorale, que c'est au contraire la religion qu'il attaque qui est immorale, et il en donne pour exemple le sacrifice d'Iphigénie. Il sent aussi le besoin d'une autre apologie: le sujet philosophique qu'il va traiter est anti poétique: il veut rendre cependant sa poésie facile et agréable; c'est pour cela qu'il invoque Vénus et lui demande pour l'œuvre qu'il commence le charme et la beauté. Pour rendre ensuite la marche de son poème plus facile à suivre, il ne manque pas, au début des livres suivants, de rappeler ce qu'il a traité précédemment, mais il relève ces analyses par quelque chose de poétique; le plus souvent, c'est par l'éloge d'Epicure et par l'exposé de l'importance morale de l'œuvre à laquelle il se consacre.

Le Cardinal de Polignac, qui au com-

mencement de son cinquième livre, rappelle, mais un peu confusément, le plan adopté par Lucrèce, s'est aussi appliqué à le suivre. Seulement les proportions s'étendent beaucoup dans l'Anti-Lucrèce et c'est ce qui en rend l'ensemble moins distinct. En effet, il suit la marche du poète latin; mais comme il discute en même temps les systèmes des philosophes que leurs doctrines rapprochent d'Epicure et de Lucrèce, comme Hobbes, Gassendi, Spinosa, et qu'il donne quelques développements sur certaines théories nouvelles de Newton, de Descartes, de Copernic, de Kepler, il devient beaucoup plus long que l'auteur qu'il réfute.

L'Anti-Lucrèce, que son auteur n'a pu achever et qui a été mis en ordre par l'abbé de Rothelin et le professeur Lebeau, a paru en neuf livres; il devait en avoir davantage. Ces neuf livres correspondent assez exactement aux six livres du De natura rerum.

Le premier est consacré à combattre le principe de la philosophie épicurienne qui ramène tout à la volupté. Ce premier livre s'adresse à Epicure plutôt qu'à Lucrèce; car on ne trouve nulle part dans Lucrèce ce principe ainsi exposé: il y a bien au livre II, vers 172:

Dux vitæ, *dia voluptas*; mais ces termes n'ont pas d'autre portée que le premier vers du poème : "*Æneadum genitrix, hominum divum que voluptas*:" on ne peut voir là le principe fondamental de la philosophie d'Epicure. C'est donc de la philosophie d'Epicure plutôt que du poème de Lucrèce que ce premier livre est la réfutation.

Les trois livres suivants sont consacrés à la réfutation des principes exposés par Lucrèce sur la nature matérielle : ils ont pour titres les trois parties de la doctrine : il y est traité du vide, dans le 2e; des atomes, dans le 3e; du mouvement, dans le 4e. Ils correspondent au 1er et au 2e livres du *De natura rerum*.

Le 5e comprend l'examen de la substance spirituelle et correspond aux livres III et IV du *De natura*.

Le 6e est en dehors de la question générale : car il traite de l'âme des bêtes.

Le 7e traite la question du principe et du renouvellement des espèces qui peuplent le monde : il correspond au 5e livre de Lucrèce.

Enfin les deux derniers, qui correspondent au 6e, comprennent l'exposition du système du monde, puis la conclusion et le résumé de l'ouvrage entier.

C'est, comme on le voit, le même plan fort agrandi, fort étendu, trop étendu peut-être pour la durée de l'attention et la vivacité de l'intérêt.

En suivant ainsi pas à pas le poète latin, l'auteur s'est appliqué, comme son modèle, à parer le commencement de chacun de ses livres, soit par l'éloge de Lucrèce, soit par des digressions morales et poétiques. Ce sont en général de beaux morceaux, parmi lesquels on remarque surtout le début du 1er., du 2e., du 3e., du 4e. et du 8e. livre. L'auteur moderne y fait preuve d'imagination, d'élégance et d'harmonie.

Le plus court et le plus beau de ces débuts est celui du IVe livre. Dans le précédent, le poète a traité une matière difficile, obscure, aride : il reprend haleine par cette belle et ingénieuse comparaison.

« Ac veluti medio jam fessus monte viator,
Saxosum per iter postquam ereptavit, in alta
Tandem rupe sedens vultum sudore madentem
Tergit, et ascensu labefactos recreat artus :
Tum rigidas cautes et quæ juga vicit anhelans
Cernere amat, relegitque oculis vestigia lætis :
Surgit mox, avidus summum exsuperare cacumen,
Qui que vie superest labor, hunc animosior
- implet. »

Après s'être appliqué à lui-même cette comparaison,

« Abdita materiæ sic nos penetralia tandem
Eversos, juvat iræ novos que accingier ausus, »

il rentre dans l'exposition de sa doctrine. Il y a certainement dans ces vers de la beauté, de la grâce ; on y sent le souffle de l'antiquité.

On retrouve partout la même application à relever la sécheresse du sujet par des épisodes poétiques, par des comparaisons. L'une d'elles est appliquée par l'auteur à la philosophie d'Epicure : mais nous pouvons l'appliquer aussi à la poésie de Lucrèce, et y voir l'expression du contraste entre la fausseté de ses explications et la vérité de ses peintures. Au troisième livre, vers 90, le Cardinal compare la philosophie d'Epicure, et nous pouvons comprendre implicitement, du poème de la Nature, à un théâtre où l'on est charmé de l'appareil magnifique des décorations, et choqué du mécanisme grossier des coulisses.

« Ac veluti scenis agitur dum fabula nostris,
Ludificant oculos spectacula vana tuentes,
Et mentitarum capiunt dulcedine rerum :
Ut modo porticibus longis simulacra deorum

Aurea marmoreas inter mirere columnas ;
Et modo præcelsas turres, arcus que superbos ;
Aut classem in portu ventis dare vela parantem,
Exstantes que mari scopulos, incurva que longe
Littora fluctifrago pelagi spumantia rore ;
Nunc impendentes sylvarum cautibus umbras ;
Inde vorace Erebi barathrum, et Plutonia regna,
Hinc placidum nemus Elysii sedes que beatas :
At pulchrum aspicias postica parte theatrum,
Nil præter telas que leves leviter que perunctas
Cernis, et avulso ruit omnis machina clavo. »

Dans ce détail des décorations qui trompent la vue du spectateur, nous pouvons remarquer certaines imitations de Lucrèce :

« Ut modo porticibus longis simulacra deorum
Aurea marmoreas inter mirere columnas »

rappelle ce passage du 2e livre, vers 24 :

« Si non aurea sunt juvenum simulacra per ædes
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris »

Et ces deux vers
« Exstantes que mari scopulos, incurva que longe

Littora fluctifrago pelagi spumantia rore »
rappellent ce que dit Lucrèce, lorsqu'au livre 1er, vers 719, il dépeint les eaux écumantes des rivages de Sicile :

« Quam fluitans circum magnis anfractibus æquor
Ionium glaucis adspergit virus ab undis. »

La fin du passage est très ingénieuse : " Si vous regardez l'arrière-scène, dit fort bien le poete, vous n'y voyez que des toiles légères, et si vous retirez un clou, ajoute-t-il, toute la machine s'écroule : " avulso ruit omnis machina clavo. » Cette comparaison un peu profane pour le caractère de l'auteur, qui parle ici des opéras de Paris et de Versailles, est très spirituelle, très poétique, très bien tournée.

Lucrèce, au livre IV, vers 968, avait aussi parlé des théâtres de Rome. Il explique par les simulacres tous les états, toutes les opérations de l'esprit, et il dit qu'au moment de la représentation, il s'échappe des objets certains simulacres qui dans la suite produisent encore sur nous leur impression, même lorsque nous sommes éveillés :

« Cetera sic studia atque artes plerumque vi-
-dentur

In somnis animos hominum frustrata tenere.
Et quicunque dies multos ex ordine ludis
Assiduas dederunt operas, plerumque videmus,
Quum jam destiterint ex sensibus usurpare,
Relicuas tamen esse vias in mente patentes,
Qua possint eadem rerum simulacra venire.
Permultos itaque illa dies eadem obversantur
Ante oculos, etiam vigilantes ut videantur
Cernere saltantes, et mollia membra moventes;
Et citharæ liquidum carmen, chordasque loquentes
Auribus accipere, et consessum cernere eumdem,
Scenaïque simul varios splendere decores. »

Il faut remarquer dans ce passage le mot frustrata qui est plein d'esprit et de vivacité ; tenere, qui exprime très bien la préoccupation de l'esprit sous le charme de l'illusion.

« Et quicunque dies multos ex ordine ludis
Assiduas dederunt operas .... »

Ce détail nous rappelle les usages du théâtre romain, ces scènes prolongées qui duraient plusieurs jours, ces spectateurs qui ne bougeaient pas du théâtre.

« Relicuas tamen esse vias in mente patentes,
Qua possint eadem rerum simulacra venire .... »

Si l'on admet l'existence de ces simulacres, il faut avouer que Lucrèce en a parlé d'une ma-

nière bien ingénieuse, en indiquant ces routes ouvertes jusqu'à l'âme, et qui les y amènent dans l'état de sommeil comme dans l'état de veille.

Dans les derniers vers, il dépeint avec beaucoup de poésie les charmes du théâtre qui devait sans doute lui avoir envoyé souvent ses simulacres. Le poète latin a donc, comme le poète moderne, son théâtre, il le décrit avec plus de vivacité que lui, et l'on peut croire que l'auteur de l'Anti-Lucrèce a lutté ici avec les souvenirs du beau poème à la réfutation duquel il s'appliquait. Il y a en effet dans le morceau de l'Anti-Lucrèce que nous avons cité bien des détails semblables à ceux de Lucrèce même : ce sont comme des simulacres émanés de lui. Toutefois, s'il y a de l'imitation, il y a aussi de l'originalité : c'est une idée vive, spirituelle, de comparer cette philosophie ruinée à un théâtre : le développement prend ainsi un caractère de nouveauté. Il y a donc chez l'auteur de l'Anti-Lucrèce le même mélange de raisonnement, d'argumentation, de poésie, le même sérieux. Son style même est plus égal que celui de Lucrèce ; mais il ne faut pas s'en étonner, puisqu'il pouvait imiter et imitait non pas seulement Lucrèce,

mais Virgile et Horace.

Au sujet de cette inégalité dans le style du *De natura rerum*, nous pouvons citer un passage de Delille : Voici ce qu'il en dit dans le discours préliminaire du poëme intitulé *Les trois règnes de la nature* : « Si l'on pouvait définir par des comparaisons, je trouverais l'image de cette poésie riche et vigoureuse, mais souvent âpre et incorrecte, dans ce lion que Milton nous représente, dans son sublime tableau de la création, moitié formé, moitié informe, d'un côté se débattant contre la terre qui le retient encore, de l'autre présentant déjà au grand jour ses yeux pleins de feu et le visage auguste du roi des animaux. »

Cette inégalité ne se reproduit pas dans l'auteur moderne. De plus, à la conviction si vive, si passionnée, si éloquente du poète latin, l'adversaire en oppose une autre, elle-même très éloquente, de sorte que son argumentation est réellement pleine de mouvement et de chaleur. Nous en trouvons un exemple très frappant au Ve livre, vers 1042 : c'est un beau passage sur cette singulière passion pour le néant dont témoignent les adversaires de l'immortalité de l'âme :

« Mirari satis hic nequeo, quis tetricus horror,

Despectus que sui, que mortis prava libido
Lymphatas hominum mentes incessit, ut se,
Corpore mortales cum sint nati que sepulcro,
Mortales animo esse velint, penitus que caducos.
Tantus amor nihili! tanta est vecordia! solum
-hoc
Permetuunt caeci, ne mens compage soluta
Duret adhuc nimium vivax, bustoque superstes
Evolet : hoc cupiunt unum, ut cum corpore
-vitam
Ponat, et in ventos tenuis velut aura recedat. »

Ce passage fort éloquent honore infiniment cette grande composition.

Au neuvième livre, vers 830, se trouve aussi une belle réfutation de la maxime épicurienne : "Primus in orbe Deos fecit timor", maxime que Lucrèce n'a pas ainsi énoncée, mais qu'il a développée :

« O demens Epicure! Dei vestigia passim
Effugis, at delere nequis ; te, te illa sequuntur.
Quidquid agis, quodcunque vides, ars ipsa fatetur
Artificem. Deus hic, certe Deus. »

Ce dernier trait est un souvenir de l'antiquité :

Virgile avait dit au VIe livre de l'*Enéide*, vers 46: *Deus, ecce Deus!* mais l'expression est renouvelée par le sentiment, et elle redevient ainsi originale.

Ce qui est dit là d'Epicure, il faut le dire de Lucrèce, son disciple. Car ce qu'il cherche à détruire, il semble forcé, malgré lui, de l'admettre. On pourrait s'en convaincre en lisant le 3e livre, où, à partir du vers 94, il examine la nature de l'âme: il y distingue l'*animus* et l'*anima*: l'*animus*, c'est l'intelligence, qui a son siège dans la poitrine; l'*anima*, c'est la sensibilité, elle est répandue dans tout le corps: l'*animus* agit sur l'*anima* et l'*anima* sur le corps lui-même. Puis, il suppose un dernier élément plus subtil qui les rallie, et qu'il appelle l'âme de notre âme:

(Livre III. Vers 276):

« Atque anima est animæ proporro totius ipsa:
Quod genus in nostris membris, et corpore toto
Mixta latens animi vis est, animæ q. potestas;
Corporibus quia de parvis paucis que creata est:
Sic tibi nominis hæc expers vis, facta minutis
Corporibus latet; atque animaï totius ipsa
Proporro est anima, et dominatur corpore toto.»

Il avoue donc que l'âme lui est échappée, et il démontre ainsi la simplicité de cette âme qu'il réfu-

tair. C'est bien ce que disait le poète moderne criant à Epicure qu'il est là ce Dieu qu'il veut annuler.

Il fait très bien remarquer aussi, au commencement du neuvième livre, que le mot Nature, chez Lucrèce, ramène toujours l'idée de Dieu :

« ... Credin' miracula tanta
Moliri naturam? huic par erit illa labori?
Sed natura quid est? aut illo nomine primam
Rerum cunctarum causam, numen que supremum
Singula prospiciens, intelligis; et Deus hic est :
Aut sic appellas natam servire pati que
Materiem, certis parentem legibus, orbam
Mente et consilio, vi bruta atque impete pulsam. »

C'est un passage très beau et très significatif.

Lucrèce se sert beaucoup de ce mot nature; il désigne par là tantôt l'essence de chaque chose, tantôt l'ensemble des choses, tantôt l'ensemble des lois qui président à la formation et à l'entretien des choses. En poète, il la personnifie et l'appelle Nature créatrice : ainsi nous trouvons au livre 1er vers 630 :

« Denique ni minimas in partes cuncta resolvi
Cogere consuesset rerum natura creatrix,

Iam nihil ex illis eadem reparare valeret. »

« Au livre deux, vers 1116 :

« Donicum ad extremum crescendi perfica finem
Omnia perduxit rerum natura creatrix. »

Au livre Cinq, vers 78 :

« Praeterea Solis cursus lunae que meatus
Expediam qua vi flectat natura gubernans. »

Et dans le même livre, vers 1360 :

« At specimen Sationis et insitionis origo
Ipsa fuit rerum primum natura creatrix. »

Au Sixième livre, vers 640-647, lorsqu'il fait la peinture de l'Etna, il montre l'effroi des nations voisines qui se demandaient avec terreur quelle étrange nouveauté préparait la nature :

« Nunc ratio quae sit per fauces montis ut Aetnae
Exspirent ignes interdum turbine tanto,
Expediam : neque enim dia de clade coorta
Flammae tempestas, Siculum dominata per agros

Finitimis ad se convertit gentibus ora,
Tumida cum cœli scintillare omnia templa
Cernentes, pavida complebant pectora cura,
Quid molitetur rerum natura novarum. »

Il faut à la vérité faire quelques réserves ; il faut considérer que Lucrèce est poëte ; qu'en qualité de poëte, il fait des personnifications, des allégories : mais de telles expressions ne révèlent-elles pas l'idée d'un dieu créateur ? Deus hic est, aurait pû dire encore le poëte moderne. Lucrèce, en substituant la nature à Dieu, est donc tout près de la vérité qu'il combat. La fameuse prosopopée de la nature, au livre III. vers 944, en est un nouvel exemple. Usons de l'occasion qui nous y amène pour augmenter, ne pouvant le compléter, le nombre des beaux passages de Lucrèce que nous avons étudiés.

Dans le troisième livre, dirigé avec un zèle et une ardeur malheureuse contre l'immortalité de l'âme, il dit qu'on a tort de craindre et de déplorer la mort ; et il fait intervenir un être supérieur, la nature elle-même, qui vient demander compte aux mortels de leurs plaintes :

« Denique si vocem rerum natura repente
Mittat, et hoc alicui nostrum sic increpet ipsa ;

Alicui nostrum a quelque chose de modeste qu'on retrouve toujours chez Horace. Horace ne manque jamais de se mettre de la partie; il ne s'excepte pas du reste des hommes: Lucrèce fait de même ici.

La nature reproche aux hommes de ne pouvoir renoncer aux jouissances de la vie; elle leur montre combien est grande leur folie; elle leur déclare enfin qu'il est temps de se retirer et de faire place aux autres. Les paroles par lesquelles elle commence sont d'une familiarité charmante:

" Quid tibi tantopere est, mortalis, quod nimis ægris
Luctibus indulges? quid mortem congemis ac fles? "

On est frappé du rapprochement si singulier de mortalis et mortem. C'est une contradiction qui nous arrive à tous de pleurer la mort, nous qui sommes mortels. Bossuet, dans le Sermon sur la Mort fait un rapprochement semblable: " On n'entend dans les funérailles que des paroles d'étonnement de ce que ce mortel est mort. "

Vient ensuite ce dilemme: ou la vie a été agréable, ou elle a été pénible. Si elle a été agréable, si on l'a passée dans les plaisirs, il faut se retirer comme un convive rassasié:

Nam si grata fuit tibi vita anteacta priorque,
Et non omnia, pertusum congesta quasi in vas,
Commoda perfluxere, atque ingrata interiere;
Cur non, ut plenus vitæ conviva, recedis,
Æquo animo que capis, securam, stulte, quietem?„

Pertusum congesta quasi in vas. Dans la peinture du Supplice des Danaïdes, Lucrèce dit de même:
« Quod memorant laticem pertusum congerere in vas.
(livre III, 1022.)

Horace, dans la 1.re satire du livre 1.er vers 117, a imité le vers:
« Cur non, ut plenus vitæ conviva, recedis? »
" Inde fit ut raro qui se vixisse beatum
Dicat, et exacto contentus tempore vitæ,
Cedat, uti conviva satur, reperire queamus. „

Il faut remarquer le rapprochement des deux mots securam et stulte. Lucrèce a déjà cet art, familier chez Virgile, de doubler l'effet des mots en les rapprochant.

La seconde partie du dilemme est celle-ci: Si la vie a été triste et pénible, pourquoi la prolonger? Pourquoi ajouter de nouveaux ennuis à ceux que l'on a déjà supportés?

« Sin ea, quæ fructus cunque es, periere profusa,
Vita que in offenso est ; cur amplius addere quæris,
Rursum quod pereat male, et ingratum occidat omne ;
Nec potius vitæ finem facis atque laboris ? »

Après ce dilemme, la nature objecte à l'homme que, quoi qu'il en soit, elle n'a rien de nouveau à lui offrir. Voici comment Lucrèce développe cette nouvelle idée :

« Nam tibi præterea quod machiner inveniamque ;
Quod placeat, nihil est ; eadem sunt omnia semper.
Si tibi non annis corpus jam marcet, et artus
Confecti languent ; eadem tamen omnia restant,
Omnia si pergas vivendo vincere sæcla ;
Atque etiam potius, si nunquam sis moriturus. »

Ici le poëte interrompt sa prosopopée en se demandant ce qu'on pourrait répondre à ces justes reproches. Il la reprend ensuite et introduit de nouveaux personnages, un misérable qui s'afflige de mourir, un vieillard qui se plaint également malgré son grand âge, et auquel la nature répond d'une manière admirable :

« Quid respondeamus, nisi justam intendere litem
Naturam, et veram verbis exponere causam ?

At qui obitum lamentetur miser amplius æquo,
Non merito inclamet magis, et voce increpet acri?
" Aufer abhinc lacrimas, baratho, et compesce querelas."
Grandior hic vero si jam senior queratur:
" Omnia perfunctus vitaï præmia, marces;
Sed quia semper aves quod abest, præsentia temnis,
Imperfecta tibi elapsa est ingrata que vita,
Et nec opinanti mors ad caput adstitit ante
Quam satur ac plenus possis discedere rerum.
Nunc aliena tua tamen ætate omnia mitte;
Æquo animoque, agedum, jam aliis concede, necesse
- est."

Nous ne pouvons donner un meilleur commentaire de ces vers de Lucrèce qu'en citant la belle paraphrase que Montaigne a faite de toute cette prosopopée. Elle se trouve au livre 1er de ses Essais, ch. XIX: à l'imitation du poëte latin, il fait paraître la nature adressant la parole à l'homme:

" Sortez, dit-elle, de ce monde, comme vous y estes entrez. Le mesme passage que vous fistes de la mort à la vie, sans passion et sans frayeur, refaites-le de la vie à la mort. Vostre mort est une des pièces de l'ordre de l'Univers, c'est une pièce de la vie du monde:

" ... Inter se mortales mutua vivunt, (1)
Et quasi cursores vitaï lampada tradunt." (2)

(1) Lucr. II. 75.
(2) ib. 78.

Changeray-je pas pour vous cette belle contexture des choses? C'est la condition de votre création, c'est une partie de vous que la mort: vous vous fuyez vous-mesmes. Cet estre que vous jouissez est également party à la mort et à la vie. Le premier jour de vostre naissance vous achemine à mourir comme à vivre:

"Prima, quae vitam dedit, hora, carpsit."[1]

"Nascentes morimur, finisque ab origine pendet."[2]

Tout ce que vous vivez, vous le desrobez à la vie: c'est à ses despens. Le continuel ouvrage de votre vie, c'est bastir la mort. Vous estes en la mort, pendant que vous estes en vie: car vous estes après la mort, quand vous n'estes plus en vie. Ou si vous l'aymez mieux ainsi, vous estes morts après la vie, mais pendant la vie, vous estes mourant: et la mort touche bien plus rudement le mourant que le mort, et plus vivement et essentiellement. Si vous avez fait vostre profit de la vie, vous en estes repeu: allez-vous en satisfait:

"Cur non ut plenus vitae conviva recedis?"[3]

Si vous n'en avez sceu user, si elle vous estoit inutile, que vous importe-t-il de l'avoir perdue? A quoy faire la voulez-vous encore?

"... Cur amplius addere quaeris
Rursum quod pereat male, et ingratum occidat omne?"[4]

(1) Seneq. Hercul. fur.
(2) Manilius, liv. 4.
(3) Lucrèce, III. 951
(4) ib. 955.

La vie n'est de soy ny bien ny mal, c'est la place du bien et du mal, selon que vous la leur faites. Et si vous avez vescu un jour, vous avez tout veu, un jour est égal à tous jours. Il n'y a point d'autre lumière, ny d'autre nuict. Ce soleil, cette lune, ces estoiles, cette disposition, c'est celle mesme que vos ayeuls ont jouye et qui entretiendra vos arrière-nepveux:

"Non alium videre patres: aliumve nepotes
Aspicient". (1)

Et au pis aller, la distribution et variété de tous les actes de ma comédie se parfournit en un an. Si vous avez pris garde au branle de mes quatre saisons, elles embrassent l'enfance, l'adolescence, la virilité et la vieillesse du monde. Il a joué son jeu, il n'y sçait autre finesse, que de recommencer: ce sera toujours cela mesme:

"... Versamur ibidem atque insumus usque,
Atque in se sua per vestigia volvitur annus," (2)

Je ne suis pas délibérée de vous forger autres nouveaux passe-temps:

"Nam tibi præterea quod machiner, inveniamque
Quod placeat, nihil est: eadem sunt omnia
semper." (3)

Faites place aux autres, comme d'autres vous l'ont faite. L'équalité est la première pièce de l'équité. Qui se peut plaindre d'estre compris où tous sont

(1) Manilius.

(2) Lucr. III. 1093.

(3) Ibid. 957.

compris ? Aussi avez-vous beau vivre, vous n'en rabattez rien du temps que vous avez à estre mort ; c'est pour néant, aussi long temps serez-vous en cet estat là que vous craignez, comme si vous estiez mort en nourrice :

« .. Licet, quod vis, vivendo condere sæcla,
Mors æterna tamen, nihilominus illa manebit. »(1)

(1) Lucr. III. 1103.

Et vous mettray en un poinct, auquel vous n'aurez aucun mescontentement :

« In vera nescis nullum fore morte alium te
Qui possit vivus tibi te lugere peremptum,
Stansque jacentem. » (2)

(2) ibid. 898.

Ny ne désirez la vie que vous plaignez tant.

« Nec sibi enim quisquam tum se vitamque requirit(3),
Nec desiderium nostri nos afficit ullum. » (4)

(3) ibid. 932.
(4) ibid. 935.

La mort est moins à craindre que rien, s'il y avait quelque chose de moins que rien :

« .. Multo mortem minus ad nos esse putandum,
Si minus esse potest, quam quod nihil esse videmus. » (5)

(5) ibid. 939

Elle ne vous concerne ny mort ny vif ; vif, parce que vous estes ; mort, parce que vous n'estes plus. Davantage, nul ne meurt avant son heure. Ce que vous laissez de temps, n'estoit non plus vostre que celuy qui s'est passé avant vostre naissance, et ne vous touche non plus :

"Respice enim quam nil ad nos ante acta vetustas
Temporis æterni fuerit..." (1)

(1) Lucr. III. 985.

Où que vostre vie finisse, elle y est toute. L'utilité du vivre n'est pas en l'espace, elle est en l'usage. Tel a vescu longtemps, qui a peu vescu. Attendez-vous y pendant que vous y estes. Il gist en vostre volonté, non au nombre des ans, que vous ayez assez vescu. – Pensiez-vous jamais n'arriver là, où vous alliez sans cesse? encore n'y a-t-il chemin qui n'aye son issüe. Et si la compagnie vous peut soulager, le monde ne va-t-il pas mesme train que vous allez?

"... Omnia te vita perfuncta sequentur." (2)

(2) ibid. 981.

Tout ne branle-t-il pas vostre branle? Y a-t-il chose qui ne vieillisse quant et vous? Mille hommes, mille animaux, et mille autres créatures meurent en ce mesme instant que vous mourez:

"Nam nox nulla diem, neque noctem Aurora secuta est,
Quæ non audierit mistos vagitibus ægris
Ploratus mortis comites et funeris atri." (3)

(3) Lucr. II. 578.

A quoy faire y reculez-vous, si vous ne pouvez tirer arrière? Vous en avez assez veu qui se sont bien trouvez de mourir, eschevant par là de grandes misères. Mais quelqu'un qui s'en soit mal trouvé, en avez-vu veu? Si est-ce grande simplesse de condamner chose que vous n'avez éprouvée ny par vous

ny par autre. Pourquoy te plains-tu de moy et de la destinée? Te faisons-nous tort? Est-ce à toy de nous gouverner, ou à nous toy? Encore que ton aage ne soit pas achevé, ta vie l'est. Un petit homme est homme entier comme un grand. Ny les hommes ny leurs vies ne se mesurent à l'aune. Chiron refusa l'immortalité, informé des conditions d'icelle, par le dieu mesme du temps et de la durée, Saturne son père; imaginez de vray combien seroit une vie perdurable, moins supportable à l'homme, et plus pénible que n'est la vie que je luy ay donnée. Si vous n'aviez la mort, vous me maudiriez sans cesse de vous en avoir privés. J'y ay à escient meslé un peu d'amertume, pour vous empescher, voyant la commodité de son usage, de l'embrasser trop avidement et indiscrètement; pour vous loger en cette modération, ny de fuir la vie, ny de fuir la mort, que je demande de vous; j'ai tempéré l'une et l'autre entre la douceur et l'aigreur. J'appris à Thalès, le premier de vos sages, que le vivre et le mourir estoit indifférent: par où, à celui qui luy demanda, pourquoy donc il ne mouroit, il respondit très sagement: pource qu'il est indifferent. L'eau, la terre, l'air et le feu, et autres membres de ce mien bastiment, ne sont non plus instruments de ta vie, qu'instrumens de ta mort. Pourquoy crains-tu ton dernier

jour ? il ne confère non plus à ta mort que chacun des autres. Le dernier pas ne fait pas la lassitude, il la déclare. Tous les jours vont à la mort : le dernier y arrive. » Voilà les bons advertissemens de nostre mère Nature. »

Lafontaine, dans la 1.re fable du livre 8, a imité aussi Lucrèce et Montaigne ; il a développé particulièrement ces vers de la réponse de la Nature au vieillard qui se plaint de mourir :

« Et nec opinanti mors ad caput adstitit ante,
quam satur ac plenus possis discedere rerum.
Nunc aliena tua tamen ætate omnia mitte,
Æquo animoque agedum, jam aliis concede,
necesse est. »

« Un mourant, qui comptait plus de cent ans de vie,
Se plaignait à la mort que précipitamment
Elle le contraignait de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure
Au pied levé ? dit-il ; attendez quelque peu ;
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu ;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.

Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle !
Vieillard, lui dit la mort, je ne t'ai point surpris :
Tu te plains sans raison de mon impatience :
Eh ! n'as-tu pas cent ans ? trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux : trouve m'en dix en France.
Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurais trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouïe :
Toute chose pour toi semble être évanouie ;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourants, ou malades :
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement ?
Allons, vieillard, et sans réplique :
Il n'importe à la république
Que tu fasses ton testament.
La mort avait raison : je voudrais qu'à cet âge,
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet :
Car de combien peut-on retarder le voyage ?

Tu murmures, vieillard ! vois ces jeunes mourir ;
Vois les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier ; mon zèle est indiscret :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret. »

— Madame de Sévigné, dans sa lettre du 26 juillet 1691, à Mr. de Coulanges, reproduit très bien le mouvement de cette expression necesse est que La Fontaine a si bien rendue par ces mots : « Allons, vieillard et sans réplique. » Dans cette lettre où elle parle de la vive impression que lui a causée la mort de Mr. de Louvois, elle l'introduit lui-même et le représente demandant encore un peu de temps pour exécuter ses vastes desseins : « Ah ! mon Dieu ! s'écrie-t-il, donnez-moi un peu de temps : je voudrais bien donner un échec au duc de Savoie, un mat au prince d'Orange ! — Non, non, vous n'aurez pas un seul, un seul moment. »

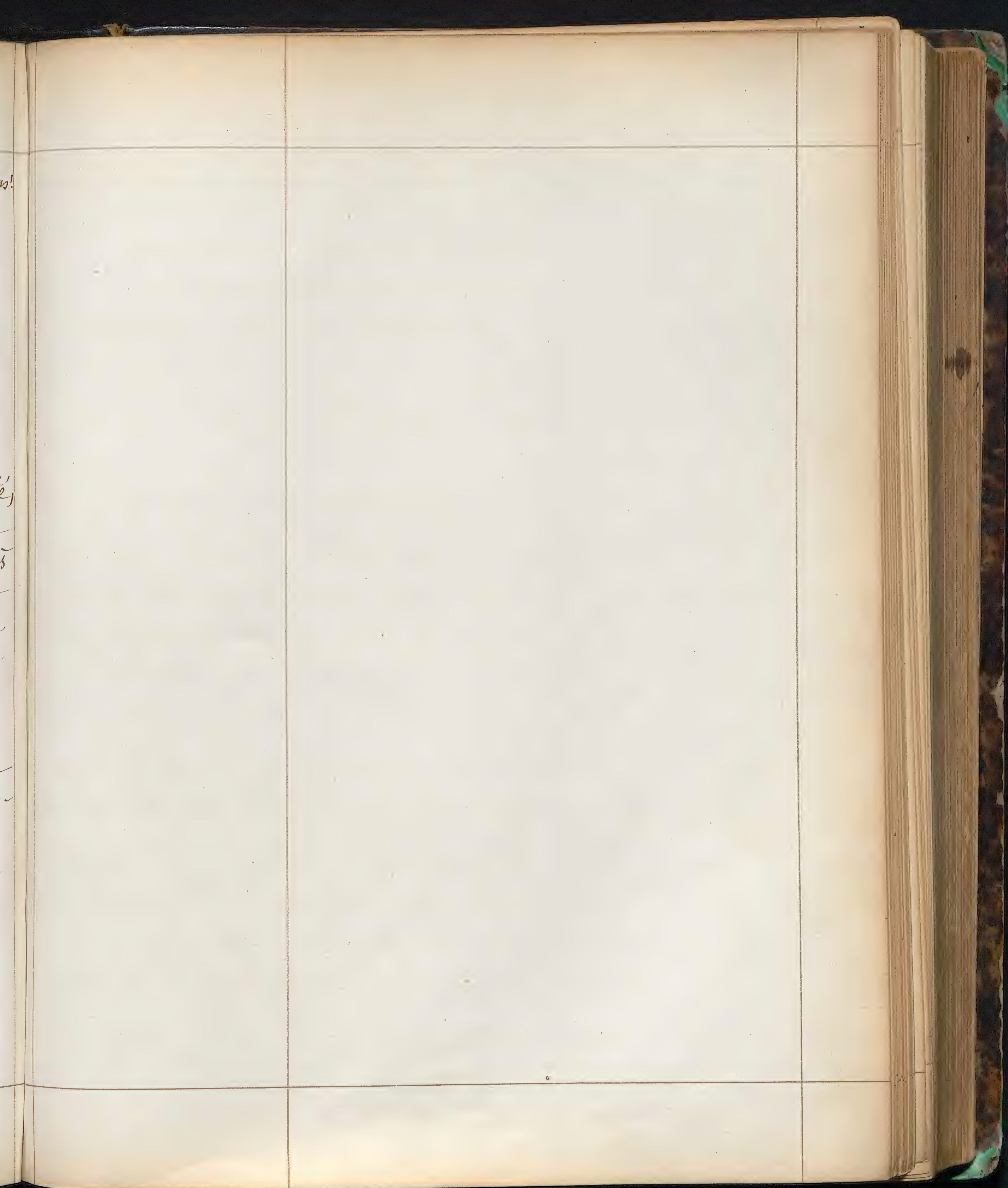
Enfin nous pouvons achever cette série de beaux rapprochements par un passage de Saint-Lambert : dans son poëme des Saisons, au chant de l'Automne, il dépeint en ces termes le malheur de vivre trop longtemps :

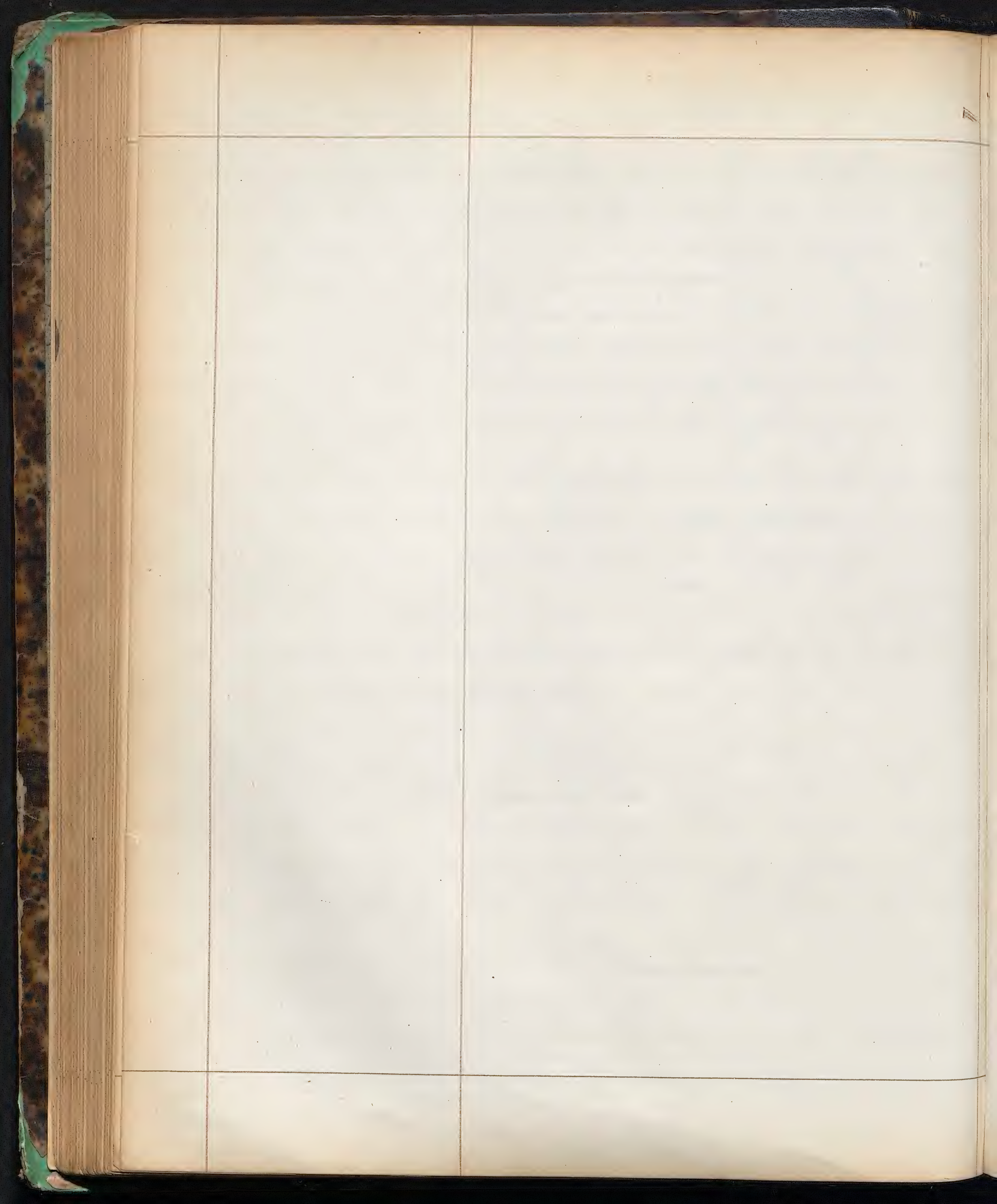
« Malheur à qui les Dieux accordent de longs jours !
Consumé de douleurs vers la fin de leur cours,
Il voit, dans le tombeau ses amis disparaître,
Et les êtres qu'il aime arrachés à son être.
Il voit, autour de lui, tout périr, tout changer ;
A la race nouvelle il se trouve étranger ;
Et lorsqu'à ses regards la lumière est ravie,
Il n'a plus en mourant à perdre que la vie. »

A l'anima animæ si voisine de notre spiritualité, à la Natura creatrix, gubernans, si voisine aussi de notre providence, on pourrait ajouter d'après Bayle et Louis Racine, le Vis abdita quædam du cinquième livre, vers 1232, qui semble faire intervenir l'action de la providence dans les choses humaines.

Nous terminons ici l'étude du De natura rerum. celle des Géorgiques nous fournira l'occasion de revenir à Lucrèce, et de goûter encore, comme nous l'avons déjà fait quelquefois, le double attrait de Lucrèce et de Virgile.

Harquel.





32e Leçon.

Virgile.

Ses premiers essais.

32e leçon.

Virgile.

Ses premiers essais.

Il est facile de passer de Lucrèce à Virgile, qui est pour ainsi dire son héritier, qui s'inspira de lui, qui l'imita, et qui n'est en quelque sorte qu'un Lucrèce perfectionné par le temps. C'est ce qui a fait dire à un commentateur de Lucrèce, l'anglais Creech, au sujet de la naissance de Virgile survenue, pensait-il, le jour même de la mort de Lucrèce : " Un Pythagoricien pourrait croire que l'âme de Lucrèce passa dans le corps de Virgile, et, perfectionnée par un long exercice, arriva à produire des ouvrages parfaits. " Cette idée est ingénieuse, mais la coïncidence de la naissance de Virgile avec la mort de Lucrèce est imaginaire. Virgile naquit au bourg d'Andes aux ides d'octobre, l'an 684 de Rome, cinq ans avant Horace et prit, dit Donat, la robe virile le jour de la mort de Lucrèce ; c'est cette circonstance qui a donné lieu à l'erreur ou à la supposition spirituelle du traducteur anglais.

On a cité sur l'autre synchronisme qui semble le plus réel, cette phrase de C. Lebeau, dans sa Vie de Virgile : " Quasi cum Musa tanti ingenii hæredem jam tum ostentarent. "

Rédaction qui semble trop peu travaillée et quant au fond et quant à la forme.
Citations sans indication précise de leur provenance.
Faits allégués sans parler des autorités qui les établissent, et de plus énoncés avec une brièveté et un vague qui leur ôtent toute signification et tout intérêt.

Il y a peu de suite dans le commencement de ce paragraphe.
La 1re phrase est sans lien avec la 2e.

Le poème des <u>Géorgiques</u> montre combien Virgile s'était inspiré de Lucrèce, et quelle ambition il avait de réussir comme lui dans la poésie didactique. Quoique ses parents fussent de simples cultivateurs (<u>inter silvas frutices que eductus est</u>, dit Macrobe, <u>Saturn</u>. v. 2), il avait reçu une éducation libérale, et son père, comme celui d'Horace, animé d'une bien louable ambition, lui fit écouter les maîtres les plus célèbres de Crémone, de Milan et de Rome. On se rappelle les charmants vers d'Horace sur son père :

« Causa fuit pater his, macro qui pauper agello
Noluit in Flavi ludum me mittere, magni
Quo pueri magnis e centurionibus orti
Ibant, octonis referentes idibus æra,
Lævo suspensi loculos tabulam que lacerto,
Sed puerum est ausus Romam portare, docendum
Artes quas doceat quivis eques atque senator
Semet prognatos. »

Virgile aurait pu dire la même chose de son père, et nous verrons un peu plus loin qu'il ne lui conserva pas moins de reconnaissance qu'Horace n'en eut pour le sien.

Parmi les maîtres de Virgile, les plus célèbres furent Parthénius et Syron. Parthénius de Nicée, fait prisonnier à la guerre, avait été amené à Rome,

puis affranchi. Auteur de plusieurs élégies grecques et d'autres ouvrages, il forma par son exemple comme par ses leçons Virgile et Cornélius Gallus. C'est à ce dernier qu'il dédia son livre περὶ ἐρωτικῶν παθημάτων. On trouve dans cet ouvrage des citations extraites d'un grand nombre d'auteurs et des récits assez intéressants, mais secs; c'étaient de simples matières préparées pour le jeune poète élégiaque auquel Parthénius avait dédié cet ouvrage. (παρέσται εἰς ἔπη καὶ ἐλεγείας+, dit Parthénius dans la préface). On y trouve entre autres récits, l'épisode de Protésilas et de Laodamie; la mythologie ne déplaisait pas aux poètes élégiaques; Properce et Ovide ont mêlé à leurs amours ceux de la fable; c'est ce qui refroidit quelquefois leurs élégies.

Trop court pour être intelligible.

+ ἀνάγειν

On applique ici à Parthénius ce qui a été dit de Catulle, élégie de Mallius.

Parthénius avait aussi composé des métamorphoses: il avait, au dire d'Eustathe, (ad Dyon. Perieget. v. 420) chanté l'aventure de Scylla; c'est à l'imitation de cet épisode poétique que fut composé le poème de Scylla publié par les modernes sous le nom de Virgile, mais dont l'auteur est peut-être Cornélius Gallus. Tous deux étaient disciples de Parthénius. Nous avons vu que la dédicace du περὶ ἐρωτικῶν παθημάτων était adressée à Gallus: et pour Virgile, Macrobe (Saturn. v. 17) nous rapporte qu'il suivit les leçons du même maître. Aulu-Gelle nous le

Trop affirmatif. On le suppose avec quelque vraisemblance.

montre aussi comme un disciple et un imitateur de Parthénius: « ... Virgilius cum aut Homeri, ... aut Theocriti ..... aut Parthenii locos effingeret, alia expressit, alia reliquit» (Noctes att. IX, 9)

Une note marginale, trouvée sur un manuscrit de Virgile à la bibliothèque ambrosienne de Milan, attribue à Parthénius l'invention du Moretum: (« Parthenius Moretum scripsit græce quem Virgilius imitatus est ».)

Nous trouvons encore dans Virgile un vers qui nous montre en lui un disciple et un imitateur de Parthénius. On se rappelle ces beaux vers du 1er livre des Géorgiques, après la description de l'orage:

« Vota que servati solvent in littore nautæ
Glauco et Panopeæ et Inoo Melicertæ. »

Ce dernier vers, composé de noms grecs, est littéralement transcrit d'un vers de Parthénius.

Il faudrait citer l'autorité (Aulu Gelle, III, 26) et citer le vers grec.

Syron, l'autre maître de Virgile, était un philosophe épicurien, le même sans doute que celui dont Cicéron parle dans la seconde lettre du sixième livre, et dans le De finibus, II, 35: il l'appelle optimum et doctissimum virum ". La biographie en vers de Virgile par Phocas nous apprend que ce fut à Rome même que Virgile

reçut les leçons de ce philosophe :

« Cum tibi Syronem, Maro, contulit ipsa magistrum
Roma potens. »

Nous voyons dans la sixième des pièces laissées sous le nom de <u>Catalecta Virgilii</u>, quelle estime faisait Virgile de Syron et de ses savantes leçons :

« Nos ad beatos vitæ mittimus portus,
Magni petentes docta dicta Syronis. »

Syron recueillit dans sa maison Virgile et sa famille, lorsqu'il eut été dépouillé de son champ. C'est à cette touchante hospitalité que le poëte fait allusion dans la dixième pièce des <u>Catalecta</u> adressée à la maison de Syron :

« Villula, quæ Syronis eras, et pauper agelle,
Verum illi domino tu quoque deliciæ,
Me tibi et hos una mecum, quos semper amavi,
Si quid de patria tristius audiero,
Commendo, in primisque patrem. Tu nunc eris illi
Mantua quod fuerat, quodque Cremona prius. »

On a douté de l'authenticité des <u>Catalecta</u> ;

mais il serait difficile que cette petite pièce ne fût pas de Virgile ; cette exquise sensibilité, cette délicatesse, cet atticisme qui se remarquent dans chaque expression, sont vraiment dignes de ce grand poète. Quelle grâce dans le premier vers ! Villula, pauper agelle, en nous rappelant la médiocrité où vivait Syron, nous fait mieux sentir le prix de son hospitalité généreuse. L'imparfait eras, mis à la place du présent, exprime une pensée pleine de délicatesse : il semble que cette villa ne soit plus à Syron, qu'elle appartienne à ses hôtes, ou plutôt que tout soit commun entre eux. Quel hommage est rendu dans le second vers à la sagesse et à la simplicité philosophique de Syron ! « Illi domino tu quoque divitiæ ! » C'est ici la même idée, pleine de simplicité et de grâce, que dans ces vers d'Horace si souvent cités :

« Auream quisquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obsoleti
Sordibus tecti, caret invidenda
Sobrius aula. »

Mais les vers de Virgile semblent plus touchants ; Horace semble donner un précepte ; chez Virgile cet amour de la simplicité, du bonheur rustique se trouve joint à un sentiment de reconnaissance

n'est guère français, et puis ce n'est pas là un défaut. Les deux passages sont beaux diversement, voilà tout. L'antithèse inutile et faible.

pour son maître et son bienfaiteur.

L'amour de sa patrie, de sa famille, de son père, surtout, de son père à qui il devait tant de reconnaissance se trouve aussi, dans cette petite pièce, peint avec une simplicité si naturelle et si touchante, qu'on y reconnaît l'âme de Virgile :

« . . . . . Hos una mecum quos semper amavi
Commendo, in primis que patrem. »

Enfin ces mots : Me tibi commendo semblent exprimer aussi cet amour de la retraite si bien peint dans les Géorgiques :

– « Flumina amem sylvasque inglorius . . . . »
– « . . . . . Studiis florentem ignobilis oti. » –

La beauté de ce morceau peut donc être regardée comme une preuve de son authenticité. Quant aux autres Catalecta, ils sont cités par Donat et par Servius, sous le nom de Prolusiones Virgilii. Quintilien (1) a parlé de la 2e. de ces pièces. La 3e était connue du grammairien Victorinus. *Au reste les Catalecta, par l'élégance du style, paraissent en général être dignes de l'auteur auquel on les attribue. *

La 7e. de ces petites pièces nous offre un intérêt tout particulier par les détails qu'elle nous donne sur la jeunesse de Virgile, sur ses études, et sur son goût pour la philosophie. Il dit adieu à ses

Inexact. Le passage d'Ausone (Grammaticomastix) le plus important est omis. Il désigne la même pièce que Quintilien. On attribue à Donat et à Servius ce qui a été dit du grammairien Diomède. Ils ont cité les Catalecta sous ce titre.

* C'est vrai de quelques-uns, pas de tous.

Analyse écourtée. Il faudrait dire à quels maîtres il renonce, les rhéteurs, les grammairiens

(1) VIII, 23.

maîtres, à ses compagnons de plaisir : il semble même renoncer aux Muses ; mais il n'ose les congédier tout-à-fait :

" Ite hinc, inanes rhetorum manipli, ite,
Inflata rore non Achaico turba.
Et vos, Alique, Tarquitique, Varroque,
Scholasticorum natio madens pingui. "

Ces derniers mots désignent sans doute le savoir inutile, l'érudition lourde, des rhéteurs de ce temps, si différente de ce goût exquis, de cet atticisme qui semble désigné par ces mots : rore Achaico, le miel des abeilles de l'Attique.

" Ite hinc, inanis cymbalon juventutis. "

On sait que Tibère appliquait au grammairien Appion ce même mot Cymbalum. Virgile ne pouvait trouver une expression plus ingénieuse pour dépeindre ces rhéteurs qui parlaient tant et faisaient tant de bruit, pour ne rien dire :

" Tuque, o mearum, Sexte, cura curarum,
Vale, Sabine ; jam valete, formosi.
Nos ad beatos vela mittimus portus,
Magni petentes docta dicta Syronis,
Vitamque ab omni vindicabimus cura.
"

Ces expressions rappellent des vers d'Horace :

« ... fontes ut adire remotos
Atque haurire queam vitæ præcepta beatæ. »

« Ite hinc Camenæ; vos quoque ite divinæ,
Dulces Camenæ; nam, fatebimur verum,
Dulces fuistis. Et tamen meas chartas
Revisitote; sed pudenter et raro. »

S'il dit adieu à la poésie, c'est en poëte.

Benserade a dit quelque chose de semblable, en se retirant à la campagne :

« Adieu, fortune, honneur, adieu, vous et les vôtres;
Je viens ici vous oublier.
Adieu, surtout, Amour, toi plus que tous les autres
Difficile à congédier. »

Quelques unes de ces pièces sont imitées de Catulle, qui partageait alors avec Lucrèce l'admiration des Romains, et dont même plus tard Virgile s'inspira souvent. Catulle avait terminé une épigramme composée contre César par ce vers :
« Gener socer que perdidistis omnia. »
Virgile, dans la pièce intitulée "In noctuinum",

applique le même vers à ce Noctuinus qui s'était ruiné, ainsi que son beau-père.

Les vers contre Sabinus sont la parodie d'une charmante pièce de Catulle intitulée Phaselus. Catulle, en se promenant sur les bords de son beau lac de Garda, aperçoit les débris d'un vaisseau. Il voit en imagination tous les voyages que ce vaisseau avait pu faire autrefois, et il termine par ces vers :

« Sed hæc prius fuere ; nunc recondita
Sedet quiete, seque dedicat tibi,
Gemelle Castor, et gemelle Castoris. »

Virgile attaque sous le nom de Sabinus le célèbre Ventidius Bassus, d'abord esclave, puis muletier, soldat de César, général et enfin consul en 711 : ce fut lui qui le premier battit les Parthes ; malgré ce titre de gloire, son arrivée au consulat fut saluée par des épigrammes assez mordantes où l'on faisait allusion à son ancienne condition. C'est de lui qu'un poète du temps disait :

Son consulat a, je crois, précédé son triomphe.

« ... Concurrite, omnes augures, ...
Nam qui mulos fricabat consul factus est. »

Virgile parodiant Catulle rappelle en vers plaisants

ces vulgaires occupations de la jeunesse de Ventidius :

« Sabinus ille quem videtis, hospites, (1)
Ait fuisse mulio celerrimus ;
Neque ullius volantis impetum cisi
Nequisse praeterire, sive Mantuam
Opus foret volare, sive Brixiam.
Neque hoc negat tryphonis aemuli domum
Negare nobilem, insulamve caeruli :
Ubi iste, post Sabinus, ante Quinctio
Bidente dicit attondisse forfice
Comata colla, ne qua sordidum, jugo
... Premente dura vulnus ederet juba ».

---

(1) Voici les vers de Catulle :
« Phaselus ille quem videtis, hospites,
Ait fuisse navium celerrimus,
Neque ullius natantis impetum trabis
Nequisse praeterire, sive palmulis
Opus foret volare, sive linteo.
Et hoc negat minacis Adriatici
Negare littus insulasque Cycladas,
Rhodum ve nobilem horridam ve Thraciam
Propontida, trucemve Ponticum sinum.
Ubi iste, post Phaselus, antea fuit
Comata silva. Nam Cytorio in jugo

Cremona frigida, et lutosa Gallia,
Tibi hæc fuisse, et esse, cognitissima,
Ait Sabinus: ultima ex origine
Tuo stetisse dicit in voragine,
Tua in palude deposuisse sarcinas,
Et inde tot per orbitosa millia
Jugum tulisse: læva sive dextera,
Strigare mulas, sive utrimque cœperat.
Neque ulla vota semitalibus Diis
Sibi esse facta, præter hoc novissimum,
Paterna lora, proximumque pectinem.
Sed hoc prius fuere; nunc eburnea
Sedet que sede, seque dedicat tibi

Loquente sæpe sibilum edidit coma.
Amastri Pontica, et Cytore buxifer,
Tibi hæc fuisse et esse cognitissima,
Ait Phaselus: ultima ex origine
Tuo stetisse dicit in cacumine,
Tuo imbuisse palmulas in æquore,
Et inde tot per impotentia freta
Herum tulisse, læva, sive dextera
Vocaret aura, sive utrumque Jupiter
Simul secundus incideret in pedem:
Neque ulla vota littoralibus Diis
Sibi esse facta, cum veniret a mare

Gemelle Castor et Gemelle Castoris. »

Le poème de Ciris, qui a porté le nom de Virgile, quoiqu'il soit quelquefois attribué à Gallus, rappelle aussi Catulle, par le pathétique. S'il est de Virgile, ce fut un ouvrage de sa jeunesse : il ne songeait alors que vaguement à composer un poème sur les origines de l'Italie et se contenta de sujets plus modestes. Horace, si grand admirateur de son talent, croyait la gloire épique réservée à Varius :

« ... forte epos acer,
Ut nemo, Varius ducit. »
(Sat. X du 1er liv. vers 44)

Pour Virgile, il ne lui accordait que cette grâce exquise (molle facetum) dont il avait fait preuve dans ses Églogues et ses Géorgiques. Lui-même ne se croyait pas fait pour les grands sujets ; on se rappelle le commencement de sa 6e églogue :

« Prima Syracosio dignata est ludere versu

Insuffisant. il eût fallu marquer le rapport du Ciris avec les Noces de Thétys et de Pélée et les autres petites épopées du temps.

décousu.

Novissimo hunc ad usque limpidum lacum.
Sed haec prius fuere, nunc recondita
Sedet quiete, se que dedicat tibi,
Gemelle Castor, et Gemelle Castoris. »

Nostra, nec erubuit silvas habitare Thalia :
Cum canerem reges et prœlia, Cynthius aurem
Vellit, et admonuit : pastorem, Tityre, pingues
Pascere oportet oves, deductum dicere carmen. »

Prima semble indiquer que Virgile fut le premier des poëtes latins qui cultiva l'églogue. Peut-être aussi veut-il dire que les premiers vers qu'il fit furent des vers bucoliques. *Thalia* est tout particulièrement la muse de la poésie champêtre. On fait venir son nom de θαλλειν fleurir. Cette expression *aurem vellit* nous rappelle la croyance des anciens qui regardaient l'oreille comme le siége de la mémoire : « In auricula memoriæ sedes est .... » (Pline, 103).
Par *deductum carmen* Virgile entend sans doute un poëme à la fois léger et soigneusement travaillé. *Deducere* se dit ordinairement des fileuses qui amincissent leur fil du bout du doigt : ainsi ce verbe semble renfermer l'idée d'amincissement et celle de perfection. Horace l'a employé dans ce vers :

« . tenui deducta poemata filo. »

Ce même poëte raconte, comme Virgile, que Phébus lui défendit les grands sujets :

Phœbus volentem prœlia me loqui
Victas et urbes increpuit lyra,

Ne parvo Tyrrhenum per æquor
Vela darem. "

(Odes, IV 15).

Le désir de célébrer la grandeur de Rome et la gloire d'Auguste semble la préoccupation de tous les poëtes de cette époque; mais la grandeur même de leur sujet les effraie, et ce ne fut que vers la fin de sa vie que Virgile fit l'Enéide.

On attribue encore à Virgile le Moretum, charmante églogue, peinture à la fois réelle et élégante de la vie champêtre; la petite pièce intitulée Copa (la danseuse), terminée par ce vers:

" Mors autem vellens: "vivite, ait, venio."

et enfin le Culex dont le sujet est la mort d'un moucheron écrasé par un berger à qui il venait de sauver la vie. On a contesté l'authenticité de ce poëme. Il y a des vers charmants, dignes de l'auteur des églogues et des Géorgiques; à côté il y a des descriptions ennuyeuses et extravagantes; mais la critique a des raisons suffisantes de les attribuer à des interpolateurs.

bien écouté.

Le Culex fut le premier ouvrage de Virgile. Il avait 27 ou 28 ans, quand il commença à composer ses églogues, en l'an 711 de Rome. Les Géorgiques sont le fruit de sa maturité; il les

commença en 717 et les acheva en 724. Mais dès l'âge de quinze ans il s'était exercé à la poésie; si ses premières pièces sont encore éloignées de la perfection de ses grands ouvrages, elles sont pleines de vraies beautés et font déjà entrevoir son génie.

Th. Desdouits.

33e Leçon.

Admiration de Virgile pour Lucrèce.
Son goût pour la poésie philosophique.

Rédaction faite avec soin attestant la recherche personnelle et l'étude des textes, écrite en général d'un style qui pourrait être plus précis, plus ferme, mais dont le mouvement est facile et naturel.

33e leçon.

Admiration de Virgile pour Lucrèce. Son goût pour la poésie philosophique.

On a déjà vu comment dans les essais poétiques de Virgile se retrouvaient les traces qui conduisent de Lucrèce jusqu'à lui, et du poème de la Nature jusqu'aux Géorgiques. Virgile a passé d'écoles en écoles, il a acquis les connaissances les plus variées, sous la direction surtout de deux maîtres, qui se disputèrent son génie naissant, Parthénius et Syron. Au début de sa carrière il a hésité, incertain sur sa vocation poétique. Porté par son ambition aux sujets les plus grands, il s'est pourtant réduit, peut-être après s'être essayé dans quelques petites compositions épiques, comme le Ciris, à des genres moins relevés que l'épopée, que le poème philosophique, aux chants rustiques. Ces commencements de sa muse ont été consacrés tout entiers à l'imitation : il s'est partagé entre Catulle et Lucrèce, tout en donnant au dernier une plus grande part de son admiration, de son émulation.

En effet on sait également combien Virgile doit à Lucrèce, combien il lui emprun-

te non seulement des expressions et des images, des coupes de vers, mais surtout et toujours le sentiment poétique. Sans doute cette sensibilité qui, selon l'expression de Fénélon, anime et passionne toute la nature, est un don de Dieu qui ne peut s'acquérir ni par l'étude, ni par le commerce des grands écrivains. On ne peut que la développer, et c'est ce que Virgile a fait, en se pénétrant pour ainsi dire par une étude assidue du génie et de l'âme de Lucrèce. Le poète de Mantoue est donc l'imitateur autant que l'admirateur du poète qui a chanté la nature.

Ce constant désir qu'a eu Virgile d'imiter et d'égaler la gloire de Lucrèce, se marque fortement dans toutes ses œuvres. Pendant sa jeunesse et même pendant sa maturité, il a toujours été tenté du grand projet d'une composition poétique, où il aurait, à son tour, décrit et expliqué les merveilles de la nature. Cette ambition a été celle de toute sa vie, et ne l'a point même quitté, lorsqu'il travaillait à son Énéide. Il nous en reste un témoignage bien évident dans le Ciris, si toutefois ce poème est de lui. L'auteur, quel qu'il soit, arrête à grand peine son inspiration dans les étroites limites d'une petite compo-

sition épique. Ce qu'il aimerait faire, ce qu'il regrette de ne pouvoir exécuter, c'est un grand poëme didactique, tout épicurien, sur la nature. On rencontre à chaque pas dans ses vers des imitations directes de Lucrèce, mêlées de quelques détails pris à Catulle. Cela seul pourrait nous faire croire que le poëme est de Virgile encore jeune, d'autant plus que ni le style, ni le mouvement poétique ne sont trop indignes des débuts d'un si grand maître.

Le poëte se représente au milieu du jardin, siège de la philosophie épicurienne :

Ciris, vers 1.

« Etsi me vario jactatum laudis amore,
Irrita que expertum fallacis præmia vulgi,
Cecropius suaves exspirans hortulus auras,
« Florentis viridi Sophiæ complectitur umbra. »

Si c'est Virgile qui parle, ces premiers vers sont une image; car il n'a vu Athènes et les jardins d'Epicure qu'à la fin de sa vie. Dans les vers suivants, est peinte une hésitation bien naturelle à un poëte, qui entrait dans la carrière poétique appuyé à la fois et sur Catulle et sur Lucrèce.

-

Ciris, 5.

" Dum mea fert Erato dignum sibi quærere carmen,
Longe aliud studium atque alios accincta labores,
Altius ad magni suspendit sidera mundi,
Et placitum paucis ausa est adscendere collem:
Non tamen absistam cœptum detexere munus;
In quo jure meas utinam requiescere Musas,
Et leviter blandum liceat deponere morem.
Quod si mirificum proferre valent genus omnes
Mirificum secli, modo sit tibi velle libido;
Si me jam summa Sapientia pangeret arce,
Quatuor antiquis quæ herédibus est data consors:
Unde hominum errores longe lateq. per orbem
Despicere, atque humiles possem contemnere
- Curas:
Non ego te talem venerarer munere tali;
Non equidem; quamvis interdum ludere nobis,
Et gracilem molli liceat pede claudere versum;
Sed magno intexens, si fas est dicere, peplo,
Qualis Erechtheis olim portatur Athenis,
Debita cum castæ solvuntur vota Minervæ,
Tardaque confecto redeunt quinquatria lustro,
Quum levis alterno Zephyrus concrebuit
- Euro,
Et prono gravidum provexit pondere cursum.
Felix ille dies, felix et dicitur annus;
Felices qui talem annum videre, videntque

Ergo Palladiæ texuntur in ordine pugnæ;
Magna giganteis ornantur pepla tropæis;
Horrida sanguineo pinguntur prælia cocco;
Additur aurata dejectus cuspide Typho,
Qui prius ossæis consternens æthera saxis,
Emathio celsum duplicabat vertice Olympum.
Tale Deæ velum solemni in tempore portant.
Tali te vellem, juvenum doctissime, ritu
Purpureos inter Soles et candida Lunæ
Sidera, cæruleis orbem pulsantia bigis,
Naturæ rerum magnis intexere chartis;
Æternum Sophiæ conjunctum carmine nomen
Nostra tuum senibus loqueretur pagina seclis.
Sed quoniam ad tantas nunc primum nascimur
-artes,
Nunc primum teneros firmamus robore nervos;
Hæc tamen interea, quæ possumus, in quibus
-ævi
Prima rudimenta et primos exegimus annos,
Accipe dona, meo multum vigilata labore,
Et præmissa tuis non magna exordia rebus:
Impia prodigiis ut quondam exterruit amplis
Scylla, novos que avium sublimis in aere
-cœtus
Viderit; et tenui conscendens sidera penna,
Cæruleis tua tecta supervolitaverit alis;

Hanc pro purpureo poenam scelerata capillo,
Pro que patris solvens excisa funditus urbe. »

Les sentiments divers, qui partageaient Virgile, sont vivement exprimés dans ces vers. On voit qu'en s'abandonnant, sur les traces de Catulle, à la petite poésie épique, tout son amour et tous ses regrets sont pour la haute poésie didactique à la façon de Lucrèce. L'esprit qui anime le début du Ciris se retrouve jusqu'à un certain point dans la Septième pièce des Catalecta. Ici Virgile se consacre tout entier à la philosophie épicurienne, séduit sans doute par Lucrèce, et avec la secrète espérance de revêtir aussi un jour ces dogmes de la parure poétique :

Virg. Catalecta 7.

« Ite hinc, inanes rhetorum manipli, ite,
Inflata rore non achaico turba,
Et vos, Sile, Albuti, Arquitique Varroq.,
Scholasticorum natio madens pingui :
Ite hinc inanis cymbalon juventutis ;
Tuque, o mearum cura, Sexte, curarum,
Vale, Sabine ; jam valete, formosi.
Nos ad beatos vela mittimus portus,
Magni petentes docta dicta Syronis,
Vitamque ab omni vindicabimus cura.

Ite hinc, Camenæ; vos quoque ite, divinæ,
Dulces Camenæ; nam fatebimur verum,
Dulces fuistis. Et tamen meas chartas
Revisitote; sed pudenter et raro. »

Quelque temps après la composition du Ciris, l'an 755 de Rome, nous trouvons encore Virgile, alors âgé de trente à trente-un ans, possédé de la même imagination et du même désir. C'est dans sa sixième églogue qu'il nous fait comprendre les secrètes espérances qu'il avait eues autrefois et ses regrets. Silène, surpris dans son sommeil et enchaîné par des Satyres, se rachète en promettant de payer sa rançon de sa voix. Il chante, et ses chants sont d'abord tout cosmogoniques; ils ont reçu l'inspiration directe de la poésie de Lucrèce : ils sont un souvenir heureux de l'un des plus beaux livres de ce poète. C'est en quelques vers une analyse poétique de l'admirable cinquième livre de la Nature. Il ne faudrait pourtant pas pousser trop loin ce rapprochement ni dire, comme Servius et les scholiastes retrouvés par le cardinal A. Maï, que Silène est mis pour Syron, Mnasyle et Chromis pour Virgile et pour un de ses compagnons d'études, Varius, et qu'enfin la timide Eglée n'est autre chose que le principe épicuréique,

une personnification de l'ἡδονή. Voir tant de choses dans cette eglogue, c'est évidemment abuser de l'allégorie. Il n'y a certainement qu'un grand amour de Lucrèce et un grand désir de l'égaler. L'effet produit par les chants de Silène, si bien mis sous nos yeux par le poète, peut se rapporter parfaitement à Lucrèce:

Virg. Eglog. VI. vers 27.

« Tum vero in numerum Faunos que feras que videres
Ludere, tum rigidas motare cacumina quercus.
Nec tantum Phœbo gaudet Parnassia rupes,
Nec tantum Rhodope mirantur et Ismarus Orphea. »

Toutes ces images qui se pressent dans les vers de Virgile sont habilement abrégées par le goût. Elles brillent par une précision étonnante, unie cependant à l'inspiration la plus vive. Ce qui pour d'autres aurait été la matière d'un tableau fort étendu, se trouve resserré et parfaitement peint en quelques vers. Quelle gradation sévère! Quel bel ordre! Les Faunes d'abord, puis les bêtes sauvages, et enfin les chênes eux-mêmes sont ravis par ces chants divins. Le détail

de l'expression ajoute encore à la beauté de ce passage. Comme cette épithète *rigidas* ajoutée à *quercus*, loin d'être oiseuse, entre bien dans l'ordre d'idées développées par le poète ! Comme elle fait mieux ressortir la puissance et le charme de la voix du Dieu ! La même expression se trouve reproduite avec autant d'agrément au vers 71 de cette églogue :

« ... *quibus ille solebat*
Cantando rigidas deducere montibus ornos. »

Le vers tout entier, imitatif par le choix harmonieux des mots, présente une image bien heureuse, due surtout au choix du verbe *motare* : *motare cacumina quercus*. Ce même verbe, quoique peu commun dans ce sens, est encore employé par Virgile au vers 5 de la cinquième églogue :

Virg. Églog. V. vers 5.

« *Sive sub incertas Zephyris motantibus umbras.* »

Dans le dernier chant de *Childe-Harold*, de M.r de Lamartine, on rencontre un vers qui rend bien tout le charme et tout l'agrément de cette image :

De Lamartine

« *Arbres, qui balancez d'harmonieux rameaux.* »

Le mot *guidet* qui relève les vers suivants avait frappé Boileau : il s'en est souve-

ne dans son ode sur la prise de Namur :

Boileau, odes. vers 6.

« Des sons que ma lyre enfante
Les arbres sont réjouis. »

Les souvenirs de la poésie de Virgile, se mêlant au sentiment de la nature, ont inspiré bien des poëtes venus dans les siècles postérieurs. Ce beau passages des Bucoliques, se confondant avec une strophe d'Horace dans la mémoire d'André Chénier, a fait naître dans sa pièce de l'Aveugle un développement heureusement imité et original. Voici les vers d'Horace, 16e ode du IIe livre.

Horace, Odes, II, XVII, 1.

« Bacchum in remotis carmina rupibus
Vidi docentem (credite, posteri);
Nymphas que discentes, et aures
Capripedum Satyrorum acutas. »

Cet auditoire, suspendu au chant merveilleux de Bacchus, s'est combiné dans l'imagination éclectique d'André Chénier, avec cet autre auditoire que transportent les chants de Silène :

André Chenier. L'aveugle

« Il poursuit ; et déjà les antiques ombrages

Mollement en cadence inclinaient leurs feuillages ;
Et pâtres, oubliant leurs troupeaux délaissés,
Et voyageurs, quittant leur chemin commencé,
Couraient. Il les entend, près de son jeune guide,
L'un sur l'autre pressés, tendre une oreille avide,
Et nymphes et Sylvains sortaient pour l'admirer,
Et l'écoutaient en foule et n'osaient respirer. »

Revenons aux vers de Virgile et aux chants du vieux Silène, qui ne sont autre chose qu'un abrégé de la Cosmogonie épicurienne :

Virg. Eglog. II. vers 30

« Namque canebat uti magnum per inane coacta
Semina terrarumque animæque marisque fu-
- issent,
Et liquidi simul ignis; ut his exordia primis
Omnia, et ipse tener mundi concreverit
. orbis ;
Tum durare solum, et discludere Nerea ponto
Cœperit, et rerum paulatim sumere formas ;
Jamque novum terræ stupeant lucescere
Solem,
Altius atque cadant summotis nubibus
- imbres ;
Incipiant silvæ quum primum surgere cum-
- que

Jura per ignotos errent animalia montes. »

Dans ce magnifique passage, à l'inspiration poétique la plus élevée se joignent une exactitude et une précision étonnante. C'est le résumé le plus vif comme le plus complet de la doctrine et des peintures de Lucrèce sur l'origine des choses. Comme ce grand poète, il nous montre d'abord comme premier principe le vide, ensuite les atomes qui ont formé les quatre éléments, le monde, la terre, les eaux, le soleil, les vapeurs, les nuages, la pluie et enfin la naissance du monde végétal, bientôt suivie par celle des animaux et de l'homme. Il emprunte même à Lucrèce ses expressions, comme celles de Semina et d'exordia, comme discludere Nerea ponto. Lucrèce avait employé ce verbe discludere, lorsqu'il avait peint les diverses parties du grand tout se séparant de la masse commune et arrivant à une existence isolée :

Lucr. liv. V, vers 437.

« Diffugere inde loci partes coepere, paresque
Cum paribus jungi res, et discludere mundum
Membraque dividere, et magnas disponere partes
Omnigenis e principiis. »

L'effet de ce morceau consiste principalement dans l'ordre rigoureux des détails, et dans l'enchaînement naturel des parties. Un disciple d'Épicure ne pourrait y relever un seul anachronisme. Tout vient en son lieu.

Reprenons l'examen de chaque vers. Les expressions sont bien choisies, significatives, et arrivent précisément à leur place. Ainsi, ce qui est d'abord, c'est le vide, per inane : tout est vague encore, comme l'indique l'expression coacta : ensuite l'on voit apparaître les atomes, semina, dont sont composés les quatre éléments. Le monde est alors comme ébauché, les principes de toutes choses existent, mais sous une forme vague et indéterminée : l'expression est également vague : his exordia primis omnia. Mais voici que toute cette confusion se débrouille, et le globe se forme. Cette exactitude philosophique n'a nui en rien à la poésie. Le globe de la terre devient un être animé, dont le poète nous peint pour ainsi dire la tendre enfance : tener mundi orbis. Virgile est plein de ces expressions qui, pour répéter encore les paroles de Fénélon, animent et passionnent toute la nature. Ainsi Virgile, au second

livre des Georgiques, plaçant la naissance du monde au printemps, dit :

Virg. Georg. II. 342. « Nec res hunc teneræ possent perferre laborem. »

Lucrèce lui-même avait déjà employé une expression analogue dans son cinquième livre, lorsqu'il nous parle des premières campagnes prêtes à produire et à porter des fruits :

Lucr. V. 778. « Nunc redeo ad mundi novitatem et mollia terræ Arva... »

A chaque instant, on voit combien ces deux poètes, Lucrèce et Virgile se touchent, par les idées, la manière, le sentiment, les expressions.

Le vers 35 du morceau présente quelques difficultés. L'hémistiche Tum durare solum n'est pas bien net. On peut construire de deux manières différentes. Servius veut que Solum soit régime de durare, et orbis sujet ; d'autres font de Solum le sujet de la phrase, et sous-entendent se : ce qui donne durare pour se durare, comme l'on trouve venti posuere pour se venti posuere, et insinuat pavor pour se insinuat pavor. La première explication est préférable. Elle donne une exactitude scientifique au vers, qui d'ailleurs est fort beau. On voit le sol se durcir, la terre se resserrer, l'eau s'échapper pour se créer des bassins séparés.

Toute cette peinture est au long dans Lucrèce : Virgile n'a fait que la résumer avec une précision admirable. Cependant tout en admirant il faut blâmer un peu le mot de Nerea : cette expression est trop mythologique ; elle devance trop les souvenirs de la fable que retracera plus tard Silène ; elle fait presque un anachronisme. Le vers suivant offre à l'esprit une image vague, qui produit un heureux effet : paulatim sumere formas. L'expression lucescere Solem, qui vient après, est pleine de majesté et de grandeur. Elle rappelle Ovide peignant la terre sortant des eaux du déluge, au 1er livre de ses Métamorphoses :

Ovide, Metamorph. I, 327.

« Nubila disjecit, nimbis que aquilone remotis,
Et cœlo terras ostendit et æthera terris. »

Virgile, après avoir peint la première apparition du soleil aux regards, pour ainsi dire, de la terre étonnée, décrit dans un vers aussi poétique que philosophique comment les vapeurs s'élèvent dans les airs, et comment les pluies en descendent. Ces mouvements même sont reproduits par l'harmonie et la coupe du vers. De cette terre ainsi fécondée par les eaux et par le soleil s'élance le règne végétal : le mot surgere, si bien

suspendu au cinquième pied, fait image et nous peint la chose au naturel. Lucrèce a un effet semblable dans son cinquième livre, lorsqu'il nous met sous les yeux les plaines qui s'étendent et les montagnes qui s'élèvent :

Lucr. vers 493. « Sidebant campi, crescebant montibus altis
Ascensus. »

Ce vers n'a pas été perdu pour la mémoire d'Ovide ; nous en trouvons une belle imitation dans le 1er livre de ses <u>Métamorphoses</u> :

Ovide. Metam. I, 43. « Jussit et extendi campos, subsidere valles,
Fronde tegi silvas, lapidosos surgere montes. »

Toutes ces images se rapportant à la nouveauté du monde se trouvent rassemblées dans un passage de Lucrèce auquel nous avons déjà touché. C'est au cinquième livre, vers 778, lorsqu'il dit que la terre encore nouvelle ainsi que la nature voulaient être réchauffées par la douce influence du printemps, ne pouvant supporter les rigueurs des autres saisons :

Lucr. V 778. « Nunc redeo ad mundi novitatem, et mollia terrae
Arva, novo fetu quid primum in luminis oras
Tollere, et incertis tentarit credere ventis. »

En lisant ces vers on pense à une mère tendre et pleine de sollicitude pour les fruits de sa fécondité ! Que d'inquiétude, que de ten-

dresse dans cette expression credere ventis! Lucrèce a bien exilé la Providence du monde, mais il l'y fait rentrer et l'y ramène pour ainsi dire en attribuant à la nature des soins tout maternels. C'est presque déjà Virgile, avec sa sensibilité et même avec ses expressions.

Vient ensuite la naissance et le premier développement du règne végétal :

Lucr. V. 781.

« Principio genus herbarum, viridem que nitorem
Terra dedit circum colleis ; camposq. per omnes
Florida fulserunt viridanti prata colore :
Arboribus que datum est variis exinde per auras
Crescendi magnum immissis certamen habenis. »

— Le dernier vers nous présente une image bien hardie et bien belle. La nature est comme une vaste carrière, dans laquelle les arbres poussent et grandissent à l'envi les uns des autres. Virgile a profité de cette image et l'a appliquée dans son second livre des Géorgiques aux bourgeons des arbres, qui aiment à se produire à la lumière :

Virg. Georg. II, 362

« ... et dum se lætus ad auras
Palmes agit, laxis per purum immissus habenis. »



Virgile complète le tableau qu'il peint, en nous montrant le règne animal s'ajoutant à toutes les autres créations de la nature. Les animaux, les hommes, errent en petit nombre sur les sommets de montagnes inconnues : magnifique image, dernier trait qui achève le tableau ! C'est ainsi que dans ce morceau la poésie de Virgile n'est qu'un admirable reflet des descriptions et des récits de Lucrèce.

Ce vers que nous venons d'admirer peut être rapproché d'un passage d'Horace, également inspiré par Lucrèce, sur la naissance des hommes :

Horace, Sat. livre 1, 3, 99.

« Quum prorepserunt primis animalia terris,
Mutum et turpe pecus, glandem atque cubilia
- propter
Unguibus et pugnis, dein fustibus atque ita porro
Pugnabant armis quae post fabricaverat usus. »

A l'ère cosmogonique, que nous avons analysée, succède, dans les chants de Silène, l'ère mythologique. Le passage est brusque, mais naturel : les poètes ont le droit d'aller aussi rapidement que possible. Virgile, ne suivant pas en cela l'exemple de Lucrèce, fait intervenir alors les Dieux dans cette seconde création de l'homme,

qui nous est représentée par la fable de Deucalion et de Pyrrha. Cependant il ne s'écarte pas autant qu'on pourrait le croire de Lucrèce. Si ce dernier les relègue loin du monde, Virgile ne les admet dans le sien que fort tard, et au moment pour ainsi dire où leur présence est inutile. C'est qu'il ne refuse rien et admet les inspirations mythologiques aussi bien que les inspirations épicuriennes.

Ovide a fait de même au début de ses Métamorphoses. Il a raconté la naissance physique de l'homme, formé par la nature, et sa seconde naissance, sa naissance merveilleuse, due aux pierres lancées après le déluge par Deucalion et Pyrrha.

Virgile rappelle brièvement cette tradition en deux endroits de ses ouvrages, d'abord à la suite du morceau que nous avons lu, ensuite au premier livre des Géorgiques:

Virg. eglog. VI. 41

" Hinc lapides Pyrrhæ jactos, Saturnia regna,
Caucasias que refert volucres, furtumq. Promethei."

id Georg. I. 61.

"... Quo tempore primum
Deucalion lapides vacuum jactavit in orbem,
Unde homines nati, durum genus."

Cette belle expression, durum genus, que Virgile

a répétée dans ses œuvres, a été prise par lui à Lucrèce dans son cinquième livre :

Lucr. V 923.

« Et genus humanum multo fuit illud in arvis
Durius, ut decuit, tellus quod dura creasset ;
Et majoribus et solidis magis ossibus intus
Fundatum, et validis aptum per viscera nervis. »

Voilà donc un passage qui atteste que Virgile était plein du génie de Lucrèce, et qu'il aurait voulu lutter avec ce poète. Il n'a point osé, mais il s'en est dédommagé par ces vers admirables, où il a au moins fait passer quelque chose de l'œuvre immortelle du poète qu'il admirait.

Plus tard nous retrouvons Virgile, alors âgé de quarante ans, encore sous l'empire de la même préoccupation. Il a toujours devant les yeux la gloire de Lucrèce, et dans le cœur le désir de lutter avec lui, sans oser entreprendre une telle tâche. C'est au second livre des Géorgiques, à la suite d'un admirable développement sur l'éloge de la vie champêtre, que Virgile exprime encore une fois ces sentiments :

Virg. Georg. II, 474.

« Me vero primum dulces ante omnia Musæ,
Quarum sacra fero ingenti percussus amore,

« Accipiant, cœli que vias et sidera monstrent,
Defectus solis varios, lunæ que labores ;
Unde tremor terris ; quâ vi maria alta tumescant,
Objicibus ruptis, rursus que in se ipsa residant ;
Quid tantum Oceano properent se tingere soles
Hiberni, vel quæ tardis mora noctibus obstet. »

Le premier vers offre quelque difficulté : on ne sait comment interpréter l'expression ante omnia. Les uns veulent voir dans ces mots un redoublement de primum ; les autres les font rapporter à dulces. On peut dire comme Horace :
« Grammatici certant et adhuc sub judice lis est. »
Le dernier sens donne d'ailleurs de l'analogie avec celui qu'a la même expression dans un autre vers de Virgile, dans la seconde églogue :

Virg. Eglog. II, 62.

« ... Nobis placeant ante omnia Silvæ. »

Au second vers l'expression sacra fero est également à remarquer. Par sacra, en latin, on entend tous les objets sacrés tous les instruments du culte, et par suite le culte lui-même. Virgile honore, adore même les Muses, leur adresse ses vœux. Cette expression est assez ordinaire en latin. Virgile lui-même l'a encore employée dans le troisième livre de son Enéide.

Virg. Æneid. III. 19.

« Sacra Dionææ matri Divis que ferebam. »
On voit que ces deux mots joints ensemble ne veulent dire autre chose que Sacrifices, et que Virgile en cet endroit s'est représenté comme le prêtre des Muses. Le sens qu'on lui donne se trouve justifié et par une expression analogue d'Horace :

Horace. Odes. III Liv. I, 1.

« Odi profanum vulgus et arceo.
Favete linguis : carmina non prius
Audita, Musarum sacerdos,
Virginibus pueris que canto. »

et par ces vers de Properce :

Properce, Eleg. liv. III I. 1.

« Callimachi manes, et Coï Sacra Philetæ,
In vestrum, quæso, me sinite ire nemus.
Primus ego ingredior, puro de fonte sacerdos,
Itala per Graios orgia ferre choros. »

Au 18ème vers il faut lire percussus et non perculsus, qui s'entend pourtant : mais la première leçon est confirmée par Lucrèce, qui dit au 1er livre, vers 921 :

Lucr. liv. I vers 921

« ... Sed acri
Percussit thyrso laudis spes magna meum cor,

Et simul incussit suavem mi in pectus amorem
Musarum. »

Après s'être fait ainsi le ministre et le prêtre des Muses, Virgile énumère les problèmes scientifiques dont il aimerait à s'occuper, avec l'aide des déesses qu'il honore entre toutes. C'est une nouvelle analyse d'une partie du De natura de Lucrèce, assez semblable à la première. On y retrouve même distribution heureuse des détails, même précision élégante, même inspiration poétique. Rien n'est jeté au hasard : tout est ordonné, classé avec un art infini. Les phénomènes se succèdent naturellement, selon la doctrine épicurienne : d'abord vient le ciel, ensuite la terre, la mer et enfin les saisons.

Ces divers phénomènes, qu'il fait passer successivement devant nos yeux, il nous les peint par des images vives et rapides. Quelles heureuses expressions que celles de lunæ labores et defectus Solis ! Comme Virgile a su, en les empruntant à Lucrèce, se les bien approprier. Car Lucrèce avait dit au Cinquième livre de son poème :

Lucr. liv. V. 750. « Solis item quoque defectus, lunæ que latebras
Pluribus e causis fieri tibi posse putandum
est. »

Comme nous voyons ensuite les mers se gonfler et se répandre en brisant leurs digues, pour retomber un moment après dans leur lit : elles sont pour ainsi dire personnifiées. Sans doute Racine le fils songeait à ces beaux vers de Virgile, quand il a peint en ces termes la mer arrêtée malgré son courroux par la main toute puissante de Dieu :

Racine fils, Religion 1er chant.

« Et toi, dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre ?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts ;
La rage de tes flots expire sur tes bords. »

Les deux derniers vers, par lesquels Virgile met le dernier trait à sa peinture, sont charmants. On pourrait répéter une troisième fois l'expression de Fénelon, pour dire que de pareilles images animent et passionnent toute la nature. Aussi ces descriptions philosophiques des phénomènes de la nature sont-elles très fréquentes chez tous les poètes latins. Après Virgile même elles deviennent une sorte de lieu commun dont tous s'empressent d'user. Ainsi, grâce surtout à Lucrèce et à Virgile, la philosophie grecque eut un grand nombre de disciples parmi les poètes, qui s'initièrent à ses doc-

trines pour en embellir leurs ouvrages.

Virgile lui-même a reproduit sous une autre forme dans son Enéide ces vers philosophiques :

Virg. Eneid livre 1 740.

"... Cithara crinitus Jopas
Personat aurata, docuit quae maximus Atlas.
Hic canit errantem lunam, Solis que labores;
Unde hominum genus et pecudes; unde imber et ignes;
Arcturum, pluvias que Hyadas, geminos q. Triones;
Quid tantum Oceano properent se tingere Soles
Hiberni, vel quae tardis mora noctibus obstet."

On voit que Virgile ne craint même pas de répéter textuellement les deux derniers vers.

Dans ces descriptions du commencement du monde, données par Virgile, il y a deux choses: d'abord un souvenir de l'œuvre de Lucrèce, et ensuite une imitation d'Apollonius de Rhodes. En effet ce poète, dans les Argonautiques, met dans la bouche d'Orphée monté sur le vaisseau Argo des vers qui répondent parfaitement à ceux que Virgile prête à Jopas, ou qu'il chante en son nom. On y trouve même quelques expressions semblables :

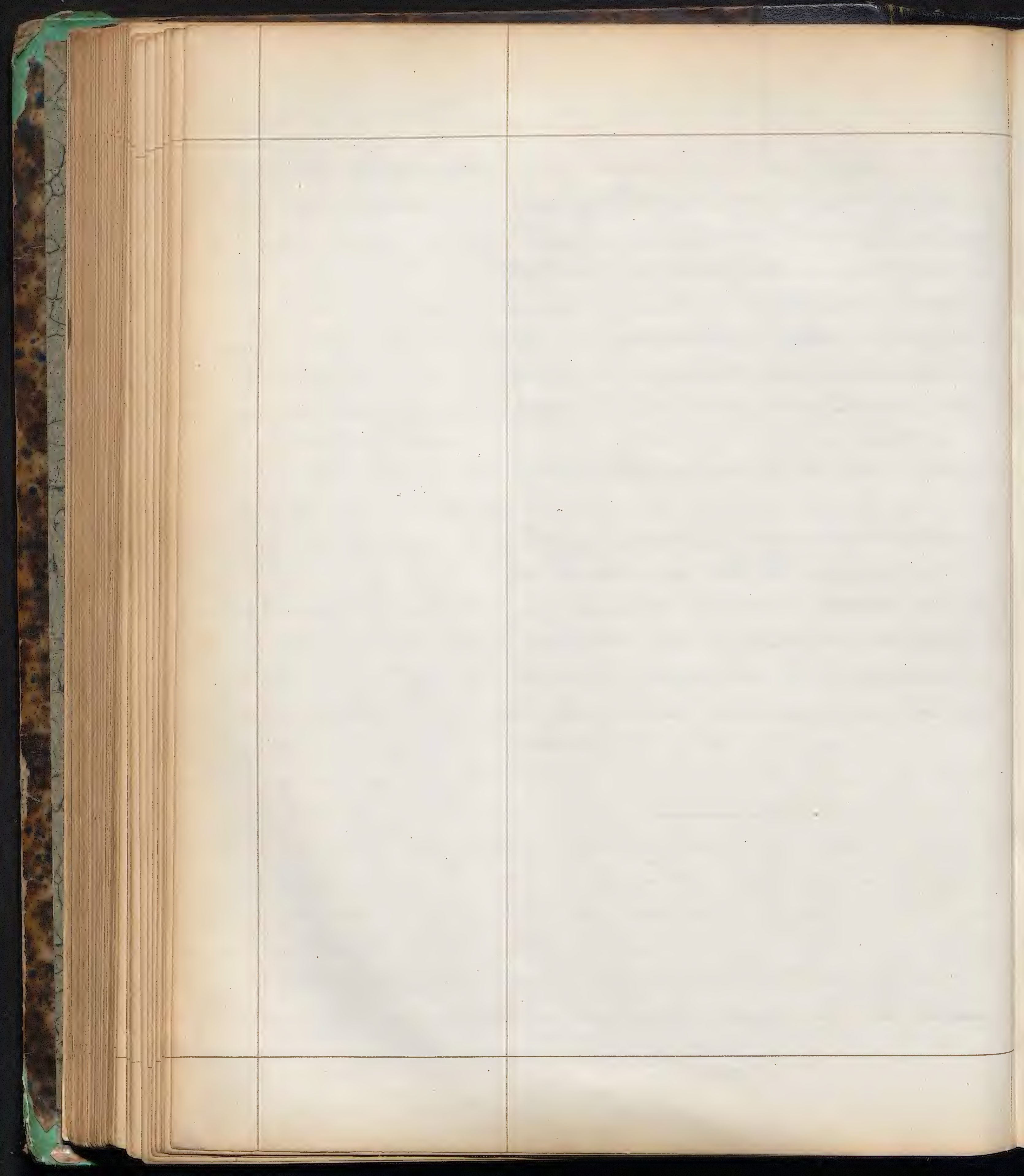
Apoll. de Rhod. Argon. 1, 494.

« … ἐν δὲ καὶ Ὀρφεύς,
λαιῇ ἀνασχόμενος κίθαριν, πείρασεν ἀοιδῆς.
Ἤειδε δ' ὡς γαῖα καὶ οὐρανὸς ἠδὲ θάλασσα
τοπρὶν ἐπ' ἀλλήλοισι μιῇ συναρηρότα μορφῇ,
νείκεος ἐξ ὀλοοῖο διέκριθεν ἀμφὶς ἕκαστα:
ἠδ' ὡς ἔμπεδον αἰὲν ἐν αἰθέρι τέκμαρ ἔχουσιν
ἄστρα, σεληναίη τε, καὶ ἠελίοιο κέλευθοι·
οὔρεά θ' ὡς ἀνέτειλε, καὶ ὡς ποταμοὶ κελά-
-δοντες,
αὐτῇσι Νύμφῃσι, καὶ ἑρπετὰ πάντ' ἐγένοντο.

Ainsi l'expression ἠελίοιο κέλευθοι est tout à fait la même que celle de *Solis que vias*.

Nous avons donc montré comment par degrés l'admiration que Virgile avait pour Lucrèce l'a conduit à composer les *Géorgiques*, qui ont été pour lui un dédommagement et une consolation.

V. Remy.



34e Leçon.

Diverses imitations latines du *Felix qui potuit...*

Rédaction exacte pour le fond. Mais la liaison et la raison des choses ne sont pas toujours assez indiquées; l'expression est qqfois insuffisante et vague; on y souhaiterait plus d'élégance et d'agrément.

34e leçon.

Diverses imitations latines du Felix qui potuit....

Nous avons vu que Virgile, à différentes époques de sa vie, avait eu le dessein de faire un grand poëme scientifique: dans ses Bucoliques, dans ses Géorgiques, et jusque dans l'Enéide, il exprime plus ou moins directement le regret de ne pouvoir, à l'exemple de Lucrèce, expliquer dans une composition didactique les merveilles du monde et les secrets de la nature. Aussi saisit-il avec une sorte d'empressement toutes les occasions qui s'offrent à lui de retracer rapidement quelques phénomènes naturels, comme dans la sixième églogue, dans le livre II des Géorgiques et le livre I de l'Enéide.

Après Virgile, ce qui était l'expression d'un regret sincère devint un lieu commun. Tous les poëtes latins se crurent obligés par l'exemple de Virgile, à se plaindre de ne pouvoir développer dans leurs vers un système de la nature.

Nous allons passer en revue ces morceaux si fréquents dans la poésie latine.

D'abord nous trouvons des vers contempo-

rains de Virgile : Horace a exprimé la même idée, mais avec un tout autre sentiment. C'est dans l'épître 12 du 1er livre qui est adressée à Iccius. Dans la 29e ode du livre 1er, il avait déjà plaisanté Iccius de son goût pour la philosophie : il nous le représentait comme vendant ses livres de philosophie pour s'équiper. Il le plaisante encore ici sur ce goût :

Ceci est insuffisant et ne fait pas assez comprendre le contraste qu'Horace a marqué par deux fois entre les prétentions philosophiques d'Iccius et les idées très positives qui tantôt lui font prendre part à l'expédition d'Arabie, qui s'annonçait comme devant être très lucrative, tantôt font de lui l'administrateur des biens d'Agrippa en Sicile.

« Miramur, si Democriti pecus edit agellos
Cultaque, dum peregre est animus sine corpore velox.
Quum tu inter scabiem tantam et contagia lucri
Nil parvum sapias et adhuc sublimia cures :
Quae mare compescant causae ; quid temperet annum ;
Stellae sponte sua jussaene vagentur et errent ;
Quid premat obscurum lunae, quid proferat orbem ;
Quid velit, et possit rerum concordia discors :
Empedocles, an Stertinium deliret acumen ? »

Ce sont des souvenirs de philosophie : Horace se souvient de Lucrèce et de son poème comme le prouvent certains traits. Peut-être le nom d'Empédocle est-il amené ici par le souvenir de Lucrèce non moins que par le nom de la Sicile où Iccius était alors. Quant à <u>Stertinius</u>, c'était

un philosophe ridicule, et le mot acumen rend encore plus plaisante l'opposition qu'Horace fait de ce Stertinius à Empédocle.

Concordia discors est une heureuse expression qui a été prise par Ovide. Manilius s'en est souvenu aussi et l'a renversée dans son 1er livre, 136

« … Sit que hæc discordia concors
Que nexus habiles et opus generabile fingit. »

A propos de ce vers d'Horace :

« Stellæ sponte sua jussæne vagentur et errent, »

nous avons à faire un rapprochement qui l'explique par une opinion assez bizarre. Virgile, au livre II des Géorgiques, vers 342, a dit :

« Immissæque feræ silvis et sidera cœlo. »

Ainsi voilà les astres lâchés dans le ciel comme les bêtes dans les forêts.

Lucrèce encore a fourni aux deux poètes l'idée que nous retrouvons dans ces vers. Il a dit au livre V, vers 524, en parlant des astres :

« … Sive ipsi* serpere possunt,
Quo cujusque cibus vocat atque invitat euntes,
Flammea per cœlum pascentes corpora passim. »

*(ignes)

Ces vers nous donnent l'explication du vers de Virgile qui nous paraît d'abord si singulier, et

en même temps de celui d'Horace.

Nous trouvons dans Tibulle une de ces énumérations philosophiques, dont Virgile avait donné l'exemple, exemple si suivi depuis par tous les poëtes. C'est au livre II, élégie 4, vers 15. Tibulle, mécontent des Muses qui ne peuvent l'aider dans ses amours, les renvoie :

« Ite procul, Musæ, si nil prodestis amanti,
Non ego vos, ut sint bella canenda, colo;
Nec refero Solis quevias, et qualis, ubi orbem
Complevit, versis luna recurrit equis.
Ad dominam faciles aditus per carmina quæro.
Ite procul, Musæ, si nihil ista valent. »

Ainsi Tibulle n'a pas la prétention d'être un Homère ni un Lucrèce. Loin, loin de lui la pensée de chanter les guerres ou d'expliquer les merveilles de la nature, il se contente de chanter ses amours, il n'est qu'un poëte élégiaque, mais au milieu même de cette nonchalance amoureuse on voit l'influence qu'exerçait sur tous les poëtes latins le souvenir du poëme de Lucrèce.

Properce, au livre III, élégie 5, vers 23, nous présente un morceau du même genre :

Atque

« Atque ubi jam Venerem gravis interceperit ætas,
Sparserit et nigras alba senecta comas;
Tum mihi naturæ liceat perdiscere mores,
v. 26 Quis deus hanc mundi temperet arte domum;
Qua venit exoriens, qua deficit, unde coactis
Cornibus in plenum menstrua luna redit.
Unde salo superant venti, quid flamine cap
Eurus, et in nubes unde perennis aqua:
Si ventura dies, mundi quæ subruat arces;
Purpureus pluvias cur bibat arcus aquas.
Aut cur Perrhæbi tremuere cacumina Pindi,
Solis et atratis luxerit orbis equis:
Cur serus versare boves et plaustra Bootes;
Pleiadum spisso cur coit igne chorus:
Curve suos fines altum non exeat æquor,
Plenus et in partes quatuor annus eat:
Sub terris sint jura Deum, et tormenta gigantum,
Tisiphones atro si furit angue caput:
Aut Alcmæoniæ furiæ aut jejunia Phinei;
Num rota, num scopuli, num sitis inter aquas:
Num tribus infernum custodit faucibus antrum
Cerberus, et Tityo jugera pauca novem:
An ficta in miseras descendit fabula gentes,
Et timor haud ultra quam rogus esse potest.
Exitus hic vitæ superest mihi. »

Comme on le voit, c'est la même idée. Mais Properce n'a pas le même goût : il ne sait pas s'arrêter dans ses développements, ni mettre en ordre ces différents détails. De plus le style porte déjà quelques traces de décadence ; ainsi, mores naturae est une expression singulière pour exprimer les lois de la nature.

Arte n'est pas moins extraordinaire en parlant de la puissance divine qui gouverne le monde.

Il faudrait en dire le sujet.

Si ventura dies nous rappelle des vers de Lucrèce que nous avons déjà eu bien des occasions de citer. Properce rajeunit quelquefois par l'expression des détails rebattus de la mythologie ancienne : à l'exception du premier vers qui est le plus remarquable de tout le morceau, il n'y a là qu'une analyse brillante, mais confuse, du poème de la Nature. Il semble que de poète en poète, comme d'écho en écho, retentisse la voix de Lucrèce.

Il faudrait dire plus précisément lequel et pourquoi on le trouve le plus remarquable.
C'est le 26e.

Mais il faut remarquer que si l'on conserve toujours la même admiration pour Lucrèce, c'est seulement pour sa poésie ; sa philosophie est abandonnée, on ne croit plus au néant ; les Dieux, un moment détrônés, reparaissent et reprennent l'empire de la nature, comme nous le voyons dans Properce,

Vers 26 :

« Quis deus hanc mundi temperet arte
- domum ? »

Horace lui-même avait eu parfois des retours à des idées plus religieuses, comme dans l'ode 34e du livre 1er.

« Parcus deorum cultor, et infrequens,
Insanientis dum sapientiæ
Consultus erro; nunc retrorsum
Vela dare, atque iterare cursus

Cogor relictos: namque Diespiter,
Igni corusco nubila dividens
Plerumque per purum tonantes
Egit equos, volucremq. currum;

Quo bruta tellus, et vaga flumina,
Quo Styx, et invisi horrida Tænari
Sedes Atlanteusque finis
Concutitur. Valet ima summis

Mutare, et insignem attenuat Deus
Obscura promens: hinc apicem rapax
Fortuna cum stridore acuto
Sustulit; hic posuisse gaudet. »

Dans cette ode il se reproche d'avoir négligé les dieux et d'avoir suivi une vaine philosophie: il reconnaît que la Divinité se mêle

des choses de ce monde et qu'il avait tort de dire Satire 1.5 :

« ... Namque deos didici securum agere ævum :
Nec, si quid miri faciat natura, deos id
Tristes ex alto cœli demittere tecto. »

Ovide aussi, au livre XV des *Métamorphoses*, vers 60, en nous disant ce que Pythagore enseignait à ses disciples, énumère tous les grands problèmes de la nature :

« ... Isque licet cœli regione remotus,
Mente deos adiit, et quæ natura negabat
Visibus humanis, oculis ea pectoris hausit.
Quum que animo et vigili perspexerat omnia cura,
In medium discenda dabat ; cœtus q. silentum
Dicta que mirantum, magni primordia mundi,
Et rerum causas, et quid natura docebat ;
Quid deus ; unde nives ; quæ fulminis esset origo
Jupiter, an venti, discussa nube, tonarent ;
Quid quateret terras ; qua sidera lege mearent. »

Nous voyons quel chemin ont fait les idées de Grèce. Jupiter remonte dans son Olympe et reprend sa foudre. A côté de la nature est un créateur et ordonnateur, qui concourt avec elle à maintenir l'ordre dans l'univers ;

« Hanc deus et melior litem natura diremit, »
comme l'a dit encore Ovide au début de ses *Métamorphoses* (livre 1 vers 21) :

Manilius, dans ses *Astronomiques* (liv. 1 vers 93) trace un tableau semblable. Exposant les conquêtes de la science humaine, il nous fait un résumé du poème de Lucrèce, ou du moins y fait de nombreuses allusions.

Dans ce poème, on se trouve déjà loin du goût de la bonne époque : l'expression est vague et indécise et se dérobe au lecteur : il faut deviner ce qu'on ne peut bien exactement comprendre :

« Omnia conando docilis solertia vicit :
Nec prius imposuit rebus finemque modumque
Quam cœlum ascendit ratio, cepitque profundis
Naturam rerum claustris, viditque quod usquam est.
Nubila cur tanto quaterentur pulsa fragore,
Hiberna æstiva nix grandine mollior esset,
Arderent terræ, solidusque tremisceret orbis,
Cur imbres ruerent, ventosque causa moveret,
Pervidit, solvitque animis miracula rerum ;
Eripuitque Jovi fulmen viresque tonandi,
Et sonitum ventis concessit, nubibus ignem. »

Stace, dans sa Thébaïde (livre VI. 355) a suivi aussi cet exemple. Nous avons vu que Virgile, au livre 1er de son Énéide, 740, fait chanter au poète Jopas un abrégé des secrets de la nature (de même qu'Apollonius, dans ses Argonautiques, faisait chanter Orphée). Stace à son tour nous montre Apollon charmant l'oreille des Muses par des chants du même genre :

« Interea cantu Musarum nobile mulcens
Concilium, citharaque manus insertus Apollo,
Parnassi summo spectabat ab æthere terras.
Orsa Deum (nam sæpe Jovem, Phlegramque - Suique
Anguis opus, fratrumque pius cantarat honores)
Tunc aperit, quis fulmen agat, quis sidera ducat
Spiritus, unde animi fluviis, quæ pabula ventis,
Quo fonte immensum vivat mare, quæ via soles
Præcipitet, noctem quæ porrigat, imane tellus
An media, et rursus mundo succincta latenti. »

Nous trouvons là, au milieu d'expressions heureuses et spirituelles, d'autres expressions vagues et contournées, sans justesse et sans précision.

Manus insertus est spirituel et rend bien l'idée. — Sui que anguis opus est bien mauvais.

Celui-ci n'est que trop précis, il est d'une concision qui le rend obscur.

C'est un de ces traits qui manquent de naturel et de précision, mais qui plaisent aux époques de décadence par leur bizarrerie et leur singularité.

Orsa deum est vague et obscur.

Agat et ducat n'offrent pas assez de différence. Un meilleur poète eût varié davantage.

Quae via soles traduit des vers de Virgile que nous avons déjà vus (Enéide I, 745 et Géorgiques, II. 480) :

« Quid tantum Oceano properent se tingere Soles
Hiberni, vel quae tardis mora noctibus obstet ? »

Succincta latenti est spirituel, bien que vague et obscur. On devine qu'il veut parler des antipodes.

Nous sommes bien loin de Lucrèce, d'Horace et de Virgile.

Ainsi dans ces différentes revues scientifiques, pour ainsi dire, tantôt c'est la nature seule qui règle les choses de ce monde, tantôt un dieu la domine elle-même, et d'autres fois la nature et la Divinité s'unissent et travaillent de concert au même ouvrage, comme dans Stace, où nous trouvons une sorte de panthéisme, comme Spiritus, animi fluviorum, vivat mare.

Qu'est-ce en effet que cet esprit des fleuves et cette vie de la mer, sinon le panthéisme ? Tous ces développements témoignent plus chez les poètes latins d'une curiosité philosophique que d'une conviction bien arrêtée.

Chez la plupart de ces poètes, ce n'est qu'un simple lieu commun, une sorte de tirade convenue et faite d'avance. Mais chez Virgile, c'est un regret sincère : il a longtemps été tenté d'entreprendre un long poème scientifique, et le succès seul de Lucrèce peut le détourner de ce projet.

Trop court pour être clair.

Cette idée nous rappelle au vers 483 du livre II des Géorgiques, où Virgile exprime avec tant de charme ce que Lafontaine, après lui, a dit en ces termes :

"Solitude où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais.
Ah ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles !
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des Cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux ;
Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes !

Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux
-objets !
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie.
(Fables, livre XI. 4).

C'est bien le même sentiment que dans Virgile :

« Sin has ne possim naturæ accedere partes
Frigidus obstiterit circum præcordia sanguis ;
Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes,
Flumina amem silvas que inglorius. O ubi
-Campi
Sperchius que et virginibus bacchata Lacænis
Taygeta ! O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra ! »

Ce sont des vers qui ont charmé tout le monde. Virgile désespère d'atteindre jamais à l'objet si élevé de son ambition philosophique : il se réfugie dans l'asile de la poésie bucolique.

Accedere est charmant de modestie.

Dans ses premiers vers,
« Sin has ne possim naturæ accedere partes
Frigidus obstiterit circum præcordia sanguis, »
il reproduit la doctrine d'Empédocle, qui,

Comme nous l'apprend Cicéron (Tuscul. I 9) "animum esse censet cordi suffusum sanguinem. ":

Αἷμα γὰρ ἀνθρώποις περι κάρδιον ἔστι νόημα.

Virgile nous donne de l'esprit la même idée et la même définition.

Inglorius est très bien placé. Virgile a reproduit ce sentiment et presque cette expression au livre IV des Géorgiques, vers 563:

" Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis oti. "

Ignobilis est l'équivalent d'inglorius.

Puis je trouve un beau mouvement lyrique quand il veut se transporter dans les pays les plus célébrés par les poètes et qu'il s'écrie:

"... O coteaux du Taygète,
Par les vierges de Sparte en cadence foulés!
Oh! qui me portera dans vos bois reculés!
Où sont, ô Sperchius, vos fortunés rivages?
Laissez-moi de Tempé parcourir les bocages,
Et vous, vallons d'Hémus, vallons sombres et frais,
Couvrez-moi tout entier de vos rameaux épais."

Malheureusement ici la traduction de Delille ne reproduit qu'imparfaitement le

texte qu'elle allonge beaucoup trop.

Il y a dans les vers de Virgile quelques difficultés grammaticales. O ubi campi est-il interrogatif, ou bien y a-t-il désordre de construction et faut-il entendre : O qui me sistat ubi campi? Le premier sens semble préférable.

Lamartine, dans le Vallon, rappelle Virgile:

« Voici l'étroit sentier de l'obscure vallée :
Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais,
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure,
Tracent en serpentant les contours du vallon ;
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

Ah! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie,
Je viens chercher, vivant, le calme du Léthé :
Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie,
L'oubli seul désormais est ma félicité. »

C'est ainsi que Virgile aime à renouveler ses regrets de ne pouvoir imiter Lucrèce : il y revient une dernière fois :

« Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acheruntis avari !
Fortunatus et ille, Deos qui novit agrestes,
Panaque, Silvanumque senem, Nymphasque sorores ! »

Voilà la retraite que se ménage Virgile.

Il y a dans ces vers d'admirables expressions.

Inexorabile fatum a été développé par Virgile dans un autre endroit :

« Nescia que humanis precibus mansuescere corda. »

Sophocle peut-être lui a donné la belle expression d'Acheruntis avari (Œdipe-roi, 29) :

μέλας δ'
Ἅιδης στεναγμοῖς καὶ γόοις πλουτίζεται.

Lafontaine a dit dans ses Animaux malades de la peste :

« Capable d'enrichir en un jour l'Achéron. »

Et ailleurs (dans la Mort et le Mourant) :

« Un jour le monde entier accroîtra sa richesse. »

Racine :

« Et l'avare Achéron ne lâche pas sa proie. »

Delille, dans sa traduction des Géorgiques, a transporté cette expression, au livre IV, dans l'épisode d'Orphée et d'Eurydice :

« Et des Enfers charmés de ressaisir leur proie,
Trois fois le gouffre avare a retenti de joie. »

Naevius dans son épitaphe (Aulu. G. I. 24) avait employé une métaphore analogue :

« Mortales immortales flere si foret fas,
Flerent divae Camenae Naevium poetam.
Itaque, postquam est Orcino traditus thesauro,
Obliti Romae loquier latina lingua. »

Il s'agit bien ici de Lucrèce, quoiqu'en dise Heyne ; cela est évident, car, outre les idées, Virgile prend les expressions de Lucrèce. Rerum causas se voit bien souvent dans le poème De rerum natura, et au début du livre 1er vers 79, nous retrouvons l'expression subjecit

pedibus appliquée à peu près à la même idée :
« Quare relligio pedibus subjecta vicissim
Obteritur, nos exequat victoria cœlo. »
et quand il arrive à ce vers :
« Fortunatus et ille deos qui novit agrestes, »
il entend bien parler de lui-même, de lui qui habite et chante la campagne.

Ces vers, jetés au milieu du livre II des Géorgiques, semblent comme la préface de ce poème, et même aussi des Bucoliques. On est charmé de retrouver, au milieu de cette modestie si charmante, le sentiment qu'avait Virgile de ce qu'il restait encore à faire à la poésie. Lucrèce avait fait un poème philosophique : l'on ne pouvait pas marcher sur ces traces. La variété des systèmes ne suffisait pas à renouveler le genre : les poètes auraient différé par les raisonnements, mais ils se fussent nécessairement ressemblés par les tableaux. On peut expliquer la nature de bien des manières, il n'y en a qu'une de la peindre. Virgile le comprit et abandonna, à son grand regret, les sujets philosophiques ; il se borna à emprunter à Lucrèce sa poésie et ses images en donnant à ce style, encore un peu rude, plus de pureté et plus de précision. Il a amassé le trésor de son style

dans les vieux poètes latins, dans Ennius, dans Cicéron, dans Varron d'Atax, dans Lucrèce, dans Catulle et dans les poètes didactiques de la Grèce, puis il a pris le sujet qu'il trouvait le plus près de lui : il était né aux champs, il y avait toujours vécu, il voulut les chanter.

En passant de ses *Bucoliques* aux *Géorgiques*, il a traité deux sujets tout voisins, comme il nous l'a dit lui-même en tête de son Enéide, dans des vers que parfois on a voulu lui enlever :

« Ille ego qui quondam gracili modulatus avena
Carmen, et egressus silvis, vicina coegi
Ut quamvis avido parerent arva colono,
Gratum opus agricolis. »

Vicina explique bien le voisinage, la parenté des deux sujets.

Déjà, çà et là dans les *Bucoliques* on voit apparaître le sujet des *Géorgiques*. Les bergers de Virgile ne sont pas seulement des bergers comme dans la plupart des autres idylles et comme le veulent les poétiques du genre. Aussi Heyne reproche-t-il à Virgile de s'oublier et de faire parler des bergers de vignes, d'arbres, d'abeilles, au lieu de se contenter de leurs

Théocrite lui-même a des moissonneurs, et même des pêcheurs.
C'est l'églogue de la théorie qui se restreint si rigoureusement aux bergers.

troupeaux. Mais ce ne sont pas seulement des bergers comme ceux de Théocrite que Virgile a introduits dans ses Bucoliques; ce sont des paysans de la campagne romaine qui ne sont étrangers à rien de ce qui tient à la campagne. Ainsi Mélibée exilé emmène avec lui une partie de son troupeau et part en regrettant ses moissons et les arbres qu'il a greffés lui-même. (Égl. 1, 68) :

« En unquam patrios longo post tempore fines,
Pauperis et tuguri congestum cespite culmen,
Post aliquot, mea regna videns, mirabor aristas?
Impius hæc tam culta novalia miles habebit?
Barbarus has segetes? En, quo discordia cives
Perduxit miseros! en queis consevimus agros!
Insere nunc, Melibœe, pyros, pone ordine vites. »

Ainsi Mélibée a des moissons, des poiriers, des vignes, des champs ensemencés:

Ailleurs les bergers sont occupés à tailler leurs vignes, comme dans l'églogue I, 57:
« Hinc alta sub rupe canet frondator ad auras. »

Dans la seconde églogue, vers 69, nous voyons encore ces vers:
« Ah! Corydon, Corydon, quæ te dementia cepit!
Semiputata tibi frondosa vitis in ulmo est. »

Dans l'églogue VII, un berger, au lieu de garder son troupeau, s'occupe de ses myrtes qu'il veut garantir du froid :

"Huc mihi dum teneras defendo a frigore myrtos,
Vir gregis ipse caper deerraverat. "

(VII, 6)

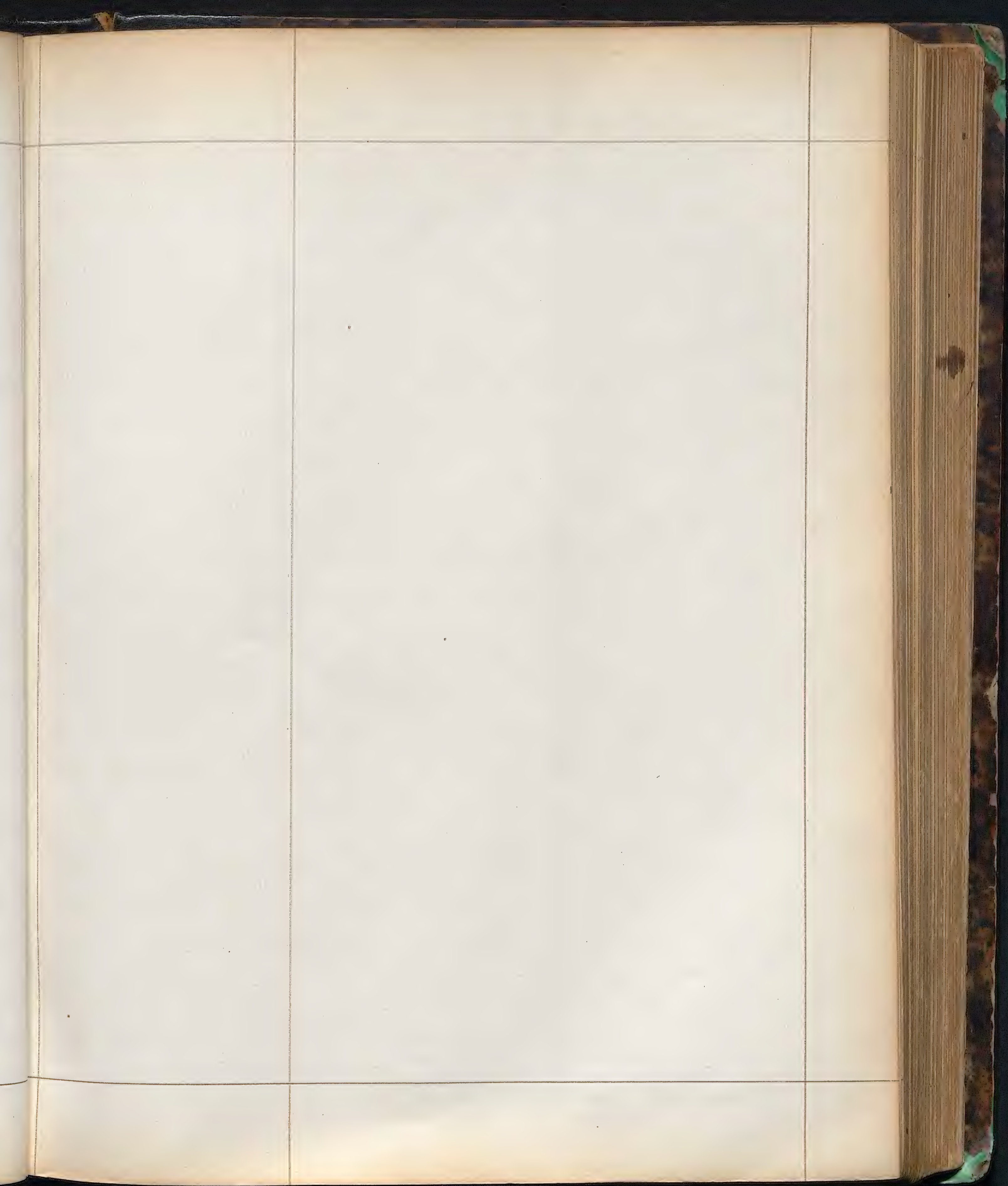
Ils ont aussi des abeilles :

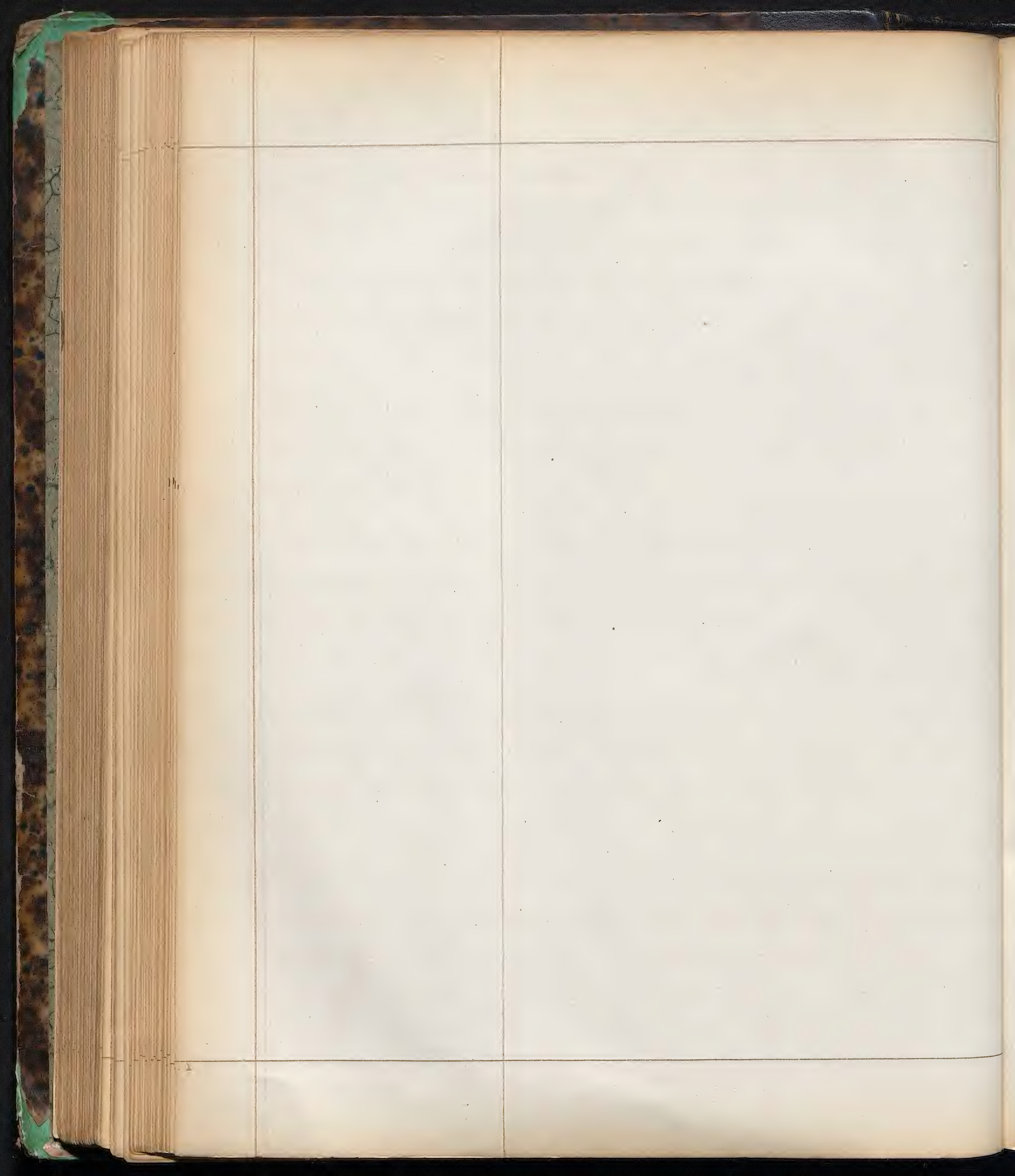
" Hinc tibi, quæ semper vicino ab limite sepes,
Hyblæis apibus florem depasta salicti,
Sæpe levi somnum suadebit inire susurro."

(I, 54).

Comme on le voit, les sujets des quatre livres des Géorgiques, le blé, les arbres, les troupeaux, les abeilles sont déjà comme indiqués d'avance dans les églogues. Les personnages de Virgile sont des pasteurs et des agriculteurs qui se prêtent peu aux distinctions dans lesquelles souvent on veut les enfermer comme les troupeaux dans leurs parcs.

Louis Bosseux





35e Leçon.

Nouveauté, originalité et intérêt du sujet traité par Virgile dans ses *Géorgiques*.

Cette rédaction laisse à désirer, pour la liaison, la netteté, l'élégance. Quelques parties même manquent d'exactitude.

35e leçon.

Nouveauté, originalité et intérêt du sujet traité par Virgile dans ses Géorgiques.

Nous avons consacré les trois dernières leçons à rechercher comment Virgile a été conduit à composer de trente-trois à quarante-quatre ans les Géorgiques. Virgile naît dans la campagne, il apporte le génie propre à sentir et à exprimer vivement ce que la simplicité de la vie rustique peut offrir de plus aimable. Cette heureuse disposition ne devait pas s'effacer: il est vrai que de temps en temps Virgile se reprenait à désirer laisser après lui un grand poème philosophique qui aurait été le rival du de Natura rerum; mais après ces regrets passagers, il était toujours ramené à son point de départ. Il était naturel d'ailleurs que le poète du Culex et des Eglogues devint le poète des Géorgiques. En regard du poème de Lucrèce, qui a été longtemps l'objet de ses préoccupations et de ses études, il va placer son poème, qui va devenir l'un des monuments dont la littérature latine sera le plus justement fière. Le sujet des Géorgiques devait être le sujet préféré par Virgile, parcequ'il répondait à ses goûts intimes, et de plus l'attirait

par sa nouveauté, son attrait universel, son intérêt national.

On ne peut douter que le sujet choisi par Virgile ne fût encore un sujet presque neuf. Sans doute des poètes grecs et latins avaient frayé le chemin, des agronomes avaient laissé sur ce sujet la trace de leurs études et de leurs expériences. Varron cite dans le premier chapitre du De re rustica une longue liste d'auteurs qui l'avaient précédé; mais tout cela n'empêchait pas que le sujet fût loin d'être épuisé, et Virgile pouvait dire comme Varron, que sa propre pratique serait la source la plus féconde de ses observations: « Ea erunt ex radicibus trinis; et quae ipse in meis fundis colendo animadverti, et quae legi et quae a peritis audii » (1, 1 de re rustica). Virgile n'a rien à craindre de cette longue suite d'agronomes romains dont Varron est resté le plus célèbre: ils ne lui enlèveront rien de sa gloire. Il a eu sans nul doute dans les mains les Économiques de Xénophon, le traité des plantes de Théophraste, les ouvrages d'Aristote, le traité de Varron et beaucoup d'autres. Mais toutes ces lectures, ainsi que toutes les doctes conversations qu'il a eues sur ce sujet avec les habiles, lui ont pu suggérer le plan du poème, elles ne lui ont pas donné le poème. Écartons donc sans

Il serait naturel de commencer par les traités agronomiques, qui peuvent le moins compromettre l'originalité de Virgile, et de finir par les poètes.

La pratique de Virgile était sans doute peu de chose. Il a été dit seulement qu'il a puisé à la triple source indiquée par Varron, et que ces emprunts nécessaires, qui lui fournissent la matière de son poème, non son poème lui-même, ne peuvent être objectés contre son originalité.

Plus d'ordre eût été désirable. Il eût été naturel de commencer par les traités grecs, de passer de là aux traités romains, pour arriver aux poètes modèles plus directs et qui pouvaient faire paraître son œuvre moins nouvelle.

hésiter cette objection faite à l'originalité de Virgile, tirée des lectures dont nous apercevons la trace dans les Géorgiques. Cependant il ne nous est pas permis de passer sous silence Hésiode, qui est un poëte, et dont Virgile s'est proclamé l'imitateur. Nous trouvons ce vers dans l'éloge célèbre de l'Italie:

« Ascræum que cano romana per oppida carmen. »
(Georg. II, 175)

Tout le monde sait qu'Hésiode était né à Ascra en Béotie. Peut-être que quelques autres poëtes grecs ont été imités par Virgile. Varron, après avoir cité les auteurs qui ont écrit sur l'agriculture en prose, cite les poëtes, Hésiode et Ménécrate d'Ephèse. Dans son 3e livre (ch. 16) parlant des rois des abeilles, et recommandant à son élève de veiller à ce qu'il n'y ait pas plusieurs rois dans une même ruche, il dit que certains auteurs veulent que les rois des abeilles soient de trois couleurs, noire, rouge et mélangée, mais que Ménécrate n'admet que deux couleurs, le noir et le mélangé. Virgile doit-il quelque chose à ce Ménécrate? peut-être. Nicandre de Colophon, poëte, grammairien et médecin, avait fait des Géorgiques. Macrobe nous apprend que Virgile a em-

prunté à ce poète un trait mythologique qu'il a placé dans son poème (Saturn. 5, 22). Pan séduit la Lune par le charme d'une toison blanche comme la neige :

« In nemora alta vocans . . . .
Munere sic niveo lanae, si credere dignum est....
(Georg. 3, 391).

Valérius Probus, rapporte Macrobe, ignorait d'où le poète avait tiré cette fable, et Macrobe lui apprend que c'était du poète Nicandre, et que Virgile voulant prévenir qu'il s'appuyait sur un auteur fabuleux, avait ajouté, si credere dignum est.

Il est hors de doute que d'autres poètes grecs, dont les ouvrages et les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous, avaient traité de pareils sujets. Tout cela empêche-t-il que Virgile soit original? non, assurément.

D'abord, aux yeux des Romains, cette imitation ne pouvait lui faire perdre son caractère d'originalité. Les Romains mettaient l'originalité à transplanter les genres grecs dans leur littérature nationale. Horace ne se croyait pas imitateur parcequ'il s'inspirait de Sapho et d'Alcée. Properce était fier de s'entendre appeler le Callimaque et le Philétas

romain. Un nom grec recommandait un poète latin. Si l'on veut une preuve de ce prestige exercé par un nom grec, que l'on relise les premiers vers du prologue des Ménechmes (7) :

« Atque hoc poetæ faciunt in comœdis :
Omnes res gestas esse Athenis autumnant,
Quo illud vobis græcum videatur magis. »

Et Plaute de s'excuser d'avoir transporté le lieu de sa comédie en Sicile. Les poètes, loin de redouter tout ce qui pouvait rappeler un prédécesseur chez les Grecs, se paraient de ce nom grec comme d'une autorité qui devait protéger leur ouvrage. Loin de croire compromettre leur originalité, ils se prétendaient inventeurs, et au milieu des hommages rendus à la Grèce et à leurs prédécesseurs grecs, ils n'oubliaient pas de réclamer la gloire qui leur était due. C'est ainsi que Virgile parle de lui-même (Géorg. 3, 40) :

« Interea Dryadum silvas saltusque sequamur
Intactos, tua, Mæcenas, haud mollia jussa. »

Voici encore une réclamation d'originalité :

(Georg. 3, 291) :

« Sed me Parnassi deserta per ardua dulcis
Raptat amor; juvat ire jugis, qua nulla priorum
Castaliam molli devertitur orbita clivo. »

Il suffit à Virgile pour être autorisé à tenir ce langage, de n'avoir personne devant lui chez les Latins. D'un autre côté il doit peu aux Grecs, comme l'établit assez le parallèle entre les Georgiques et le poëme d'Hésiode.

Virgile se renferme dans son sujet après l'avoir divisé et subdivisé : il suit tout à la fois un ordre logique et poétique. Il n'en est pas ainsi d'Hésiode. La trace d'une composition est peu visible, et même ne lui appartient pas. Les transitions indiquent la main d'un antique rhapsode. Son poëme est tout à la fois une épître à son frère, qui semble être né chicaneur, et aussi un poëme didactique. Il y a une partie religieuse et morale. C'est la préface du poëte. Dans cette partie il faudrait placer ces salutaires conseils de s'enrichir par le travail, qui est regardé comme une chose sacrée, le récit de Pandore, et le tableau des cinq âges primitifs. On pourrait composer la deuxième partie du détail des divers travaux rustiques, amenés par le cours des saisons, et

des préceptes sur la navigation, qui se terminent par des sentences morales à la façon de la poésie gnomique. Dans la troisième partie Hésiode traite de l'influence heureuse ou malheureuse des jours du mois. Cet ordre, que l'on dégage avec peine, est bien imparfait, peu sensible, et, quand on est parvenu à le découvrir, on n'est pas sûr de n'en être pas soi-même l'auteur.

Les deux poètes diffèrent aussi l'un de l'autre par le ton. Virgile est toujours élevé et élégant, Hésiode descend à des détails bien familiers. Quelquefois il semble s'élever d'un vol hardi, on dirait presque le ton homérique; quelquefois il descend à un ton familier et populaire, et rappelle la familiarité de Franklin dans la science du Bonhomme Richard. Souvent ce sont des sentences courtes, précises, pratiques, qui sont de véritables proverbes, et qui se suivent pendant un grand nombre de vers. En voici un exemple,

familier, bien souvent répété.

(Des Travaux et des Jours)

Vers 352:

« Abstiens-toi des gains injustes, de tels travaux sont des pertes. Aime celui qui t'aime; regarde avec mépris celui qui te regarde avec mépris; donne à celui qui t'a donné; sois parcimonieux envers celui que tu as trouvé

parcimonieux envers toi; on donne à celui qui nous donne, on refuse à celui qui nous refuse. La libéralité est bonne, la rapine pernicieuse, elle conduit à la mort .... Peu ajouté à peu mais fréquemment forme une masse énorme; celui qui accumule le superflu évite la triste famine. Ce qui est renfermé à la maison ne donne pas de souci; ce qui est à la porte est facilement gâté ou enlevé .... Trop de confiance ou trop de défiance perdent les hommes .... Garde-toi de te laisser séduire par une femme adroite; ferme l'oreille à son babil; sois insensible à ses trompeuses caresses; celui qui se fie à sa femme se fie aux voleurs &a. "

On peut, pour juger de la différence de ton chez Virgile et chez Hésiode, prendre chez le poète latin un morceau où il s'est le plus approché de la familiarité du poète grec; on verra que même au milieu de ces détails de la vie commune, il garde toujours un caractère élevé, en un mot*, il est toujours poète. Par exemple, l'idée que Virgile veut exprimer, dépouillée de son expression poétique, et ramenée à sa formule pratique est celle-ci : Si tu ne soignes pas ton champ c'est-à-dire si tu ne travailles pas, tu mourras de faim. Voyez comme Virgile transforme cette pensée par le charme de sa poésie:

* Cela donnerait à entendre que cette familiarité empêcherait Hésiode d'être poète. Non, mais il est poète d'une autre manière que Virgile; c'est tout ce qu'on a voulu dire.

(Georg. 1, 155) :

« Quod nisi et assiduis herbam insectabere rastris,
Et sonitu terrebis aves, et ruris opaci
Falce premes umbram, votis q. vocaveris imbrem,
Heu, magnum alterius frustra spectabis acervum,
Concussa que famem in silvis solabere quercu. »

Nous trouvons les mêmes idées exprimées dans le poème d'Hésiode, mais la noblesse du langage ne relève pas la familiarité de la pensée :

« Aie soin de recueillir les dons de Cérès dans la saison convenable, si tu ne veux être contraint de mendier dans les maisons d'autrui sans rien obtenir, comme tu fais maintenant dans la mienne ; et ne t'expose plus à être forcé de courir les maisons de tes voisins avec ta femme et tes enfants, leur faisant le tableau touchant de ta misère, sans en être écouté. Ils te donneront deux ou trois fois ; devenu à charge, tu les fatigueras en vain par d'inutiles harangues. »
(Vers 394).

Ce n'est pas le seul passage qui ait été cité, mais un autre plus voisin du trait final de Virgile.
Voy. Trav. et Jours vers 479 sq.

Par le rapprochement de ces deux morceaux, on voit nettement ce qui sépare la poésie de Virgile et celle d'Hésiode : ici combien la familiarité est peu relevée par la grâce de l'expression, là

combien aux préoccupations d'exactitude pratique se mêle un soin curieux d'élégance et de noblesse. Nous voyons aussi quel est le genre d'emprunt que Virgile a pu faire à Hésiode : le sujet général et quelques détails. A vrai dire, Virgile doit très peu à Hésiode.

Quelques auteurs, comme Servius et Macrobe, ont eu tort de prendre à la lettre l'hommage que Virgile a rendu à Hésiode : il ne faut pas croire Virgile plus que Virgile ne croyait à la sincérité d'un hommage qu'il oubliait bientôt après pour réclamer la gloire de son originalité. Ainsi nous restreindrons la portée de ce vers de Properce (2. 36. 77) :

péniblement dit

« In canis Ascræi veteris præcepta poetæ. »

Manilius est aussi tombé dans cette faute, et dans son portrait d'Hésiode il a transporté chez le poète grec ce qui est du poète latin. C'est plutôt le portrait de Virgile :

« Hesiodus memorat divos, divumque parentes,
Et Chaos enixum terras, orbemque sub illo
Infantem, et primum titubantia sidera corpus ;
Titanasque senes, Jovis et cunabula magni :
Et sub fratre viri nomen, sine fratre parentis,
Atque iterum patrio nascentem corpore Bacchum,

Omnia que immenso volitantia numina mundo.
Quin etiam ruris cultus, leges que rogavit
Militiam que soli: quod colles Bacchus amaret,
Quod fecunda Ceres campos, quod Pallas utrumque,
Atque arbusta vagis essent quod adultera pomis..."

Le Chaos enixum n'est pas très conforme à la pensée d'Hésiode, cette figure du Chaos en travail appartient plutot à Manilius.

Cette expression Orbem infantem est pleine d'agrément. Nous ne sommes pas non plus étonnés de voir les astres s'animer. Nous les avons déjà vus comparés à des troupeaux dispersés dans le ciel qui cherchent pâture. Il y a là quelque chose d'analogue. Mais tous ces traits charmants relèvent bien plutot du souvenir des Géorgiques que du souvenir des Travaux et des Jours.

Jugement insuffisant. Manilius se souvient plus du De Natura rerum et des Métamorphoses que de la Théogonie ; et de même plus des Géorgiques de Virgile que des Travaux et Jours.

Parceque nous ne retrouvons pas dans le poème d'Hésiode le souvenir de tous ces détails gracieux que Manilius rappelle dans son énumération, faut-il conclure que nous n'avons pas le poème en entier ? Cette hypothèse n'est pas nécessaire : rien ne saurait la confirmer ; et il faut mieux croire que Manilius s'est laissé plutot inspirer par Virgile.

Enfin si l'on veut juger de la nouveauté et

Ce n'est pas ce passage qui a été cité. Il contredit un peu ce qui a été dit des prédécesseurs théoriques de Virgile. On a cité ce trait de la préface qui constate l'originalité de Virgile :
Agricolationem .....
Virgilius ...... carminum
potentem fecit.

de l'originalité d'un pareil sujet, que l'on relise la pré-
face que Columelle a placée devant son Traité
de l'agriculture. Il se plaint que l'économie rural[e]
soit la seule science qui n'ait ni ses maîtres ni
ses disciples : « Sola res rustica, quae sine
dubitatione proxima et quasi consanguinea sa-
pientiae est, tam discentibus egeat quam magis-
tris .... Agricolationis neque doctores qui se pro-
fiterentur, neque discipulos cognovi ....
Quae cum animadvertam, saepe mecum retractans
ac recogitans, quam turpi consensu deserta exole-
verit disciplina ruris, vereor ne flagitiosa et
quodammodo pudenda aut inhonesta videatur ingeni[is]
Nous pouvons conclure de ces témoignages, qui
pourraient être grossis, que Virgile, traitant des
Georgiques en poète, composait un ouvrage nouveau,
original ; malgré les modèles poétiques de la Grè[ce]
dont il s'inspira avec toute l'indépendance de
son génie. Dans son pays il ne trouva avant lui
aucun agronome poète.

A ce caractère d'originalité le poème de
Virgile devait ajouter un autre caractère, celui
de l'intérêt. Tout monument de la littératu[re]
doit présenter de l'intérêt à tous les hommes et
surtout aux hommes du siècle et du pays mêm[e]
où il a été composé.

Que ce sujet des Géorgiques présente un intérêt universel, nul n'en doutera, et il n'est pas utile de montrer longuement que l'homme doit s'intéresser à l'art qui le nourrit.

Le sujet devait-il en même temps présenter un intérêt local et contemporain? on peut l'affirmer sans crainte. L'agriculture, malgré la décadence où elle était tombée, était encore un des éléments constitutifs du génie romain. Le Romain était agricole et guerrier. Nous nous rappelons l'éloquente apostrophe de Virgile à l'Italie:

« Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virum ... »

Tous ceux qui ont écrit sur l'agriculture, Caton, Varron, Columelle, Pline ont montré combien le sujet était romain. Ils ont fait voir combien était considérable le rôle de l'agriculture dans les institutions et dans les mœurs romaines. Pendant plusieurs siècles, l'agriculture fut une des gloires de Rome, et s'unit naturellement à la gloire militaire. Il est vrai que le temps apporta des modifications à cet ordre de choses, et que la décadence de toutes les gloires romaines entraîna celle de l'agriculture. — Mais l'amour et la préoccupation de l'agriculture était née avec Rome. Voyez Romulus: une de ses

premières institutions fut un collége de prêtres agricoles, que l'on nomma les frères Arvales. Pline l'ancien nous l'apprend en ces termes : "Arvorum Sacerdotes Romulus in primis instituit seque duodecim fratrem appellavit inter illos, ab Acca Laurentia nutrice sua genitos, Spicea corona, quæ vitta alba colligaretur, in sacerdotio eis pro religiosissimo insigni data, quæ prima apud Romanos fuit corona : honos que is non nisi vita finitur, et exsules etiam captos que comitatur."
(Hist. nat. 18, 2).

Aulu-Gelle confirme que Romulus se plaça au nombre des frères Arvales : "Sabinus Masurius, in primo Memorialium ..... Accam Laurentiam Romuli nutricem fuisse dicit. Ea, inquit, mulier ex duodecim filiis maribus unum morte amisit. In illius locum Romulus Accæ Laurentiæ sese filium dedit, seque et cæteros ejus filios fratres Arvales appellavit. Ex eo tempore collegium mansit Fratrum Arvalium numero duodecim, cujus sacerdotii insigne est spicea corona, et albæ infulæ." (6, 7). On conçoit facilement que les Romains aient de bonne heure attaché une si grande importance à l'agriculture, qui est l'art de nourrir les hommes. Romulus

l'avait compris et s'était mis à la tête d'un collége auguste de prêtres dont l'autorité semblait sanctifier encore ces utiles travaux. Il nous est resté quelque chose du rituel des Frères Arvales, mais par malheur c'est un morceau à peu près inintelligible, même pour les Romains. Il fut gravé en 218 sous Elagabale, et retrouvé en 1778, quand on creusa la sacristie de Saint-Pierre. Ce marbre est encore aujourd'hui à Rome. Au musée des Antiques du Louvre, on peut voir les bustes d'Antonin le pieux et de Marc-Aurèle en costume de président du collége des Frères Arvales : ce qui témoigne du zèle malheureusement inutile de ces princes pour la source de la prospérité romaine, alors tarie.

On sait aussi combien les fêtes agricoles étaient en grand nombre. Chaque détail de l'agriculture était solennisé. Il y avait les Ambarvalia, chantés par Ovide et par Tibulle, les Palilia, les Faunalia, les Liberalia, etc. Les dieux champêtres étaient innombrables. Tout était divinisé. L'air était devenu Jupiter, le blé Cérès, le vin Bacchus, l'olivier était sous la protection de Minerve. L'Olympe de l'agriculture était aussi peuplé que l'autre. Il y avait même des dieux qui présidaient aux maladies des

L'indication des témoignages anciens d'où se tire cette énumération manque ici. C'est Varron, de R.R. Pline, XVIII. 2. Servius ad Georgic. I, 20. Enfin Saint-Augustin Civit. Dei, IV. 8.
Cette énumération n'est pas non plus sans confusion. L'allégation des textes l'eût un peu ordonnée.

plantes, et que l'on s'efforçait de se rendre favorables. C'était par exemple le dieu de la rouille, — Rubigo; il y avait aussi la déesse Lympha, dont il est parlé dans un seul passage; le dieu Bonus Eventus, dont parle Pline en plusieurs endroits, est représenté sur les médailles une coupe à la main droite, un épi et un pavot à la main gauche. On honorait encore les Termini. Le nombre de ces dieux était presque infini. Chaque champ avait son dieu Terme. Ovide décrit une fête donnée au dieu Terme (Fastes, 2. 639)

"Termine, sive lapis, sive es defossus in agro
Stipes ab antiquis, sic quoque numen habes
Te tu diversa domini pro parte coronant:
Binaque serta tibi, binaque liba ferunt.
Ara fit: huc ignem curto fert rustica testu
Sumptum de tepidis ipsa colona focis.
Ligna senex minuit concisaque construit alte,
Et solida ramos figere pugnat humo.
Dum sicco primas irritat cortice flammas,
Stat puer et manibus lata canistra tenet.
Inde, ubi ter fruges medios immisit in ignes,
Porrigit incisos filia parva favos.
Vina tenent alii. Libantur singula flammis.
Spectant et linguis, candida turba, favent.

Spargitur et caesa communis Terminus agna,
Nec queritur, lactens quum sibi porca datur.
Conveniunt celebrantque dapes vicinia simplex;
Et cantant laudes, Termine sancte, tuas.
Tu populos urbesque et regna ingentia finis;
Omnis erit sine te litigiosus ager.
Nulla tibi ambitio est: nullo corrumperis auro:
Legitima servas credita rura fide... »

La déesse Seia présidait aux semailles (a Serendo); la déesse Segesta aux moissons. St. Augustin au livre 8 de la Cité de Dieu nous dit: « Segetem a Segetibus appellabant, quorum simulacra in circo videmus. »
La déesse Tutelina protégeait le grain rentré dans le grenier. Fornax présidait aux fours. Ovide en parle (Fastes, 2. 525):

« Facta dea est Fornax; laeti fornace coloni
Orant ut fruges temperet illa suas.
Curio legitimis nunc Fornacalia verbis
Maximus indicit, nec stata sacra facit. »

Virgile peut finir son invocation par ce vers qui ne peut être accusé d'exagération:
« Di que deaeque omnes curam est quibus arva tueri. »

M. Bous qui a voyagé dans le Latium, un Virgile à la main, a rapporté un fait curieux, c'est que la faux de Saturne était un instrument agricole avant de devenir la faux du temps.

On trouve dans l'Énéide de loin en loin quelque souvenir des Géorgiques. N'est-ce point un souvenir de ce genre, que cette image des ancêtres des Romains, tout à la fois guerriers et agricoles.

« Quin etiam veterum effigies ex ordine avorum
Antiqua e cedro, Italusque, paterque Sabinus
Vitisator, curvam servans sub imagine falcem. »
(7. 177).

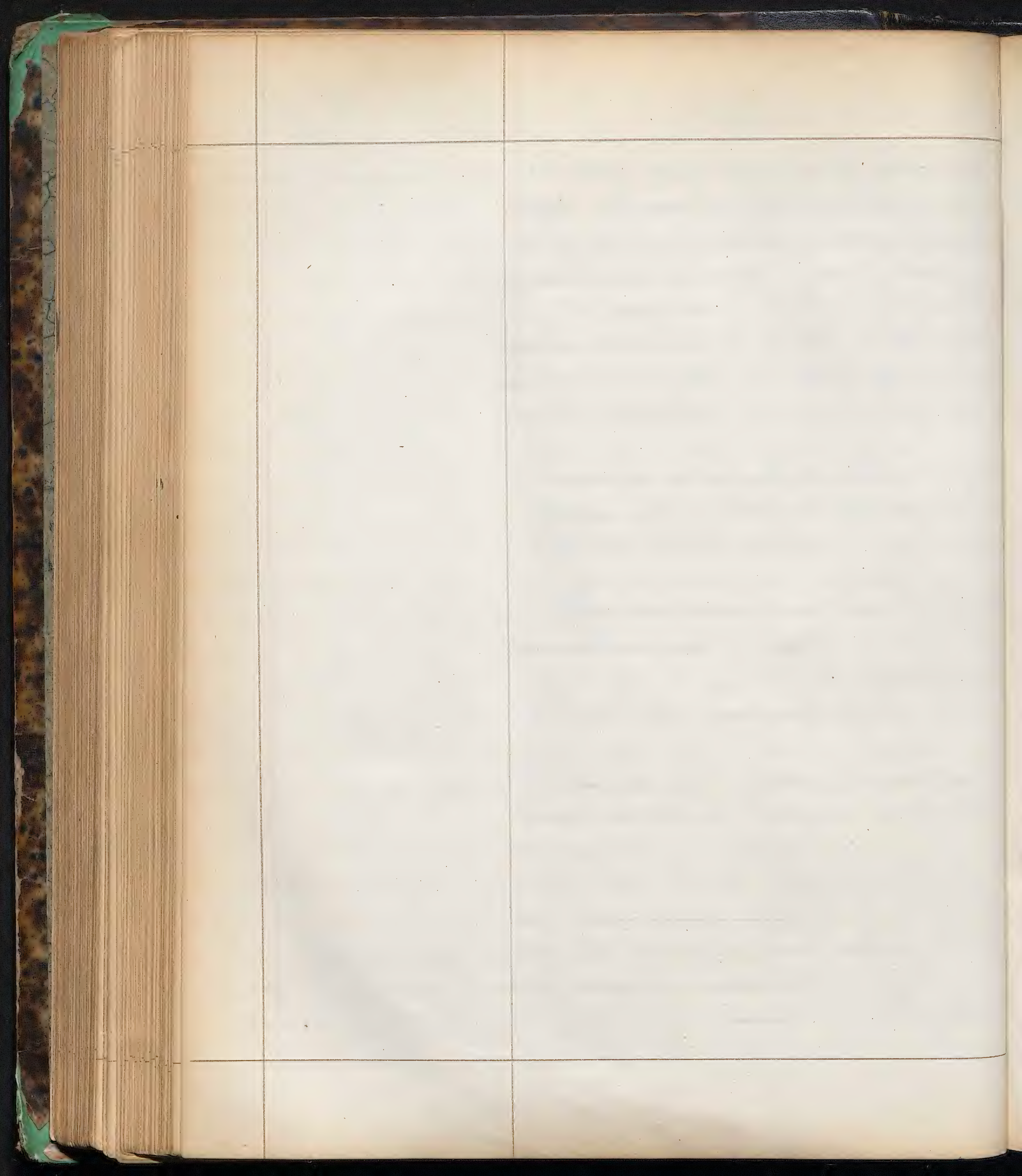
Enfin nous trouvons encore dans l'Énéide un dieu rustique, c'est Pilumnus :

« ... luco tum forte parentis
Pilumni Turnus sacrata valle sedebat. »
(9, 4)

Pilumnus était fils de Jupiter ; il avait appris aux Italiens à se servir de l'engrais et à moudre le blé avec un pilon (pilum)

Cette longue liste des dieux champêtres fait voir d'une manière incontestable quelle était la place de l'agriculture dans la religion, les lois et les mœurs des Romains.

Fougère.



36e Leçon.

—

De l'importance de l'agriculture chez les Romains.

—

Bonne rédaction, témoignant de lectures personnelles, exacte, serrée et d'un style convenable.

36e leçon.

De l'importance de l'agriculture chez les Romains.

Nous avons vu que le sujet des Géorgiques offrait à Rome un grand caractère de nouveauté. Nul poète latin n'y avait touché, et l'œuvre d'Hésiode était toute différente de celle que Virgile avait conçue. Rien n'était plus intéressant pour des Romains, puisque l'agriculture occupait tant de place dans la religion de l'État, et avait en si grand nombre ses dieux et ses génies particuliers. Mais un art que la religion consacrait ainsi ne pouvait manquer de jouer un grand rôle dans les institutions civiles et dans les mœurs. Caton, Varron, Pline l'ancien, Columelle le disent assez ; nous n'aurons qu'à les citer pour montrer que rien n'était plus romain que l'agriculture.

Les anciennes lois de Rome la protégeaient et faisaient la plus sévère justice des délits qui y portaient atteinte. « Faire paître pendant la nuit une récolte de grain obtenue par la charrue, ou la couper, était, nous dit Pline, un crime capital pour un adulte ; les XII Tables ordonnaient que le coupable fût pendu pour satisfaire à

Cérès, punition plus sévère que pour l'homicide. Le coupable non adulte était battu de verges au gré du préteur, et le dommage se payait au double. "Frugem quidem aratro quæsitam furtim noctu pavisse, ac secuisse, puberi XII tabulis capitale erat : suspensum que Cereri necari jubebant, gravius quam in homicidio convictum : impubem Prætoris arbitratu verberari, noxiamque duplione decerni."
On allait même jusqu'à punir la mauvaise culture. Les censeurs notaient la négligence et signalaient au mépris public ces cultivateurs paresseux chez qui on trouvait moins à labourer qu'à balayer.

Tous les neuf jours, les gens de la campagne arrivaient à Rome pour le marché. Les comices les auraient détournés de leurs affaires ; on n'en tenait donc jamais ces jours là.

L'agriculture donnait à certains actes de la vie civile, au mariage, par exemple, une forme particulière. Les patriciens seuls se mariaient par confarréation. La fiancée portait devant elle un gâteau de fleur de farine (farreum) qu'elle avait fait elle-même, puis, en présence du grand pontife ou du prêtre de Jupiter, devant des témoins dont le nombre ne pouvait être moindre de dix, elle présentait ce gâteau à son fiancé et en mangeait avec lui.

Servius Tullius fit le premier frapper des pièces de cuivre sur lesquelles était empreinte la figure de quelque animal, telle que celle d'un bœuf, d'un mouton. Avant lui on ne se servait à Rome que de métal sans empreinte. Pline, qui nous instruit de ce fait, s'appuie en cet endroit de l'autorité de Timée. Il est bien remarquable que le premier roi de Rome qui ait fait marquer la monnaie n'y ait pas gravé son effigie.

Les auteurs latins font dériver certains mots très employés dans la langue, des usages de l'agriculture.

Pecunia, peculium, peculatus viennent suivant eux du mot pecus, bétail, et cette étymologie paraît vraie, surtout pour le mot pecunia. Dans les temps les plus anciens, le bétail (pecus) était regardé à Rome comme le symbole de la richesse. Il en avait été de même chez les contemporains d'Homère, qui évaluaient le prix de chaque chose en bœufs et en moutons. On ne doit donc pas s'étonner de voir l'image d'un de ces animaux sur les premières monnaies romaines.

Nonius, dans son Lexique, à l'article pecuniosus, cite une phrase de la République de Cicéron, où le grand orateur, considérant ce mot, et en voulant trouver l'étymologie

dans l'histoire même des mœurs romaines, nous dit que les richesses des premiers fondateurs de la ville éternelle consistaient surtout en terres et en troupeaux : " Omnis res erat in locorum et pecorum possessionibus. "

Varron, au cinquième livre de son traité sur la langue latine, parle également du mot pecuniosus et de sa racine pecunia ; il leur assigne la même origine, toute rustique et pastorale : " Pecuniosus a pecunia magna ; pecunia a pecu ; pastoribus enim horum vocabulorum origo. "

Suivant Pline, ceux qui étaient riches en terres étaient appelés locupletes, mot qui depuis a désigné la richesse en général. Sur l'étymologie de pecunia il est d'accord avec Varron et Cicéron : " Hinc et locupletes dicebant, loci, hoc est, agri plenos. Pecunia ipsa a pecore appellabatur. " — "Aujourd'hui encore, ajoute-t-il, dans les régistres des Censeurs, on comprend sous le nom de pâturages tous les revenus publics parce que les pâturages furent long-temps le seul revenu de l'État". — " Etiam nunc in tabulis censoriis pascua dicuntur omnia, ex quibus populus reditus habet, quia diu hoc solum vectigal fuerat. "

Voici maintenant un curieux détail que Pline n'est pas le seul à mentionner.

Les amendes ne s'imposaient qu'en moutons ou en bœufs, et il ne faut pas omettre la douceur

des anciennes lois, qui ordonnaient au magistrat infligeant l'amende de ne condamner à un bœuf qu'après avoir condamné à un mouton. " Multatio quoque non nisi ovium boumque impendio dicebatur : non omittenda priscarum legum benevolentia. Cautum quippe est, ne bovem priusquam ovem nominaret, qui indiceret multam. "

Varron, dans son traité sur l'Agriculture, parle également du bétail, considéré par les anciens Romains comme la base de toute richesse.

"Ne dit-on pas encore aujourd'hui, suivant l'antique coutume, tant de bœufs, tant de brebis, pour exprimer la valeur de certaines choses? Notre plus ancienne monnaie n'a-t-elle pas une figure de bétail pour effigie? ..... Et plus loin, un des interlocuteurs donnant la définition de la science pastorale (Scientia pastoralis) : "Cette science, dit-il, consiste à se procurer du bétail et à le nourrir, afin de tirer le plus d'argent possible de la chose même d'où vient le mot argent. Car pecunia est dérivé de pecus, le bétail étant regardé comme la source de toute richesse.

Au treizième chapitre de la Vie de Publicola, Plutarque parle de ces amendes imposées en moutons et en bœufs, mais toujours payées en argent. Il vient d'exposer les principales lois portées

par ce consul si populaire, et en même temps si fidèle à l'esprit et aux intérêts de l'ordre patricien. Il a dit ce que fit Publicola pour rendre sacrée aux yeux de tous la puissance du peuple; il arrive aux mesures prises par lui pour assurer le respect et la soumission à l'autorité consulaire :

« La loi qu'il porta contre ceux qui n'obéiraient pas aux consuls paraît, dit-il, aussi populaire que les précédentes, et plus favorable encore aux faibles qu'aux puissants. Il établit contre cette désobéissance une amende de la valeur de cinq bœufs et de deux moutons; le prix d'un mouton était de dix oboles, et celui d'un bœuf, de cent. Les Romains n'avaient pas encore beaucoup d'argent monnoyé et tout leur revenu consistait en troupeaux de gros et de menu bétail, de là vient que, même aujourd'hui le bien que chacun possède s'appelle peculium et que leur plus ancienne monnaie porte l'empreinte d'un bœuf, d'un mouton ou d'un pourceau. » Pline dit que la gloire elle-même était appelée adorea; c'était un hommage rendu au blé (ador) qui servait de récompense militaire. – « Gloriam denique ipsam a farris honore adoream appellabant. »

Plaute s'est servi de ce synonyme. Au commencement de son Amphitryon, Sosie, attardé, tremblant et très pressé de rentrer chez lui, veut

néanmoins avant de se présenter à Alcmène, rappeler ses souvenirs et se faire à lui-même un récit de la victoire de son maître. Amphitryon, dit-il dans ce discours préparatoire, a comblé ses concitoyens de butin et de gloire, et affermi le trône de Créon, roi de Thèbes:

« Præda atque agro adorea que affecit populares suos,
Regi que Thebano Creonti regnum stabilivit suum. »

Les poètes du siècle d'Auguste, quand ils chantaient les triomphes de la vieille Rome, aimaient à enchâsser dans leurs vers ces mots surannés, mais encore compris. L'ode 4e du livre IV d'Horace est consacrée aux exploits de Drusus et de la famille des Claudius Néron. Dans une strophe pleine de poésie et d'enthousiasme pratique, l'auteur s'écrie: « O Rome, ce que tu dois aux Nérons, le fleuve Métaure l'atteste, et Asdrubal vaincu, et ce beau jour qui dissipa les ténèbres dont le Latium était couvert et qui le premier brilla de l'éclat de la gloire, alors que le terrible Africain parcourait les villes de l'Italie, comme la flamme parcourt les torches résineuses, comme l'Eurus vole sur la mer de Sicile;

(Horace, od. IV; 4, vers 39)

« Quid debeas, o Roma, Neronibus,
Testis Metaurum flumen, et Asdrubal
Devictus, et pulcher fugatis

Ille dies Latio tenebris,
(v. 41) Qui primus alma risit adorea,
Dirus per nubes Afer ut Italas
Ceu flamma per tædas, vel Eurus
Per Siculas equitavit undas. »

Le vers Qui primus alma .... où se trouve le vieux mot qui nous occupe en ce moment, est un des plus brillants et des plus poétiques qu'ait écrits Horace. Il est difficile de se montrer à la fois plus antique par les mots, plus moderne par l'art et l'élégance.

La vie des champs était jadis la véritable vie romaine; les tribus rurales étaient préférées à celles de la ville, et l'on regardait comme une flétrissure de passer d'une tribu de la campagne dans une tribu urbaine.

Columelle dans sa préface, Pline au 3e. chap. de son 18e livre, nous apprennent ce fait, en se servant à peu près des mêmes termes :

Voici d'abord le texte de Columelle :

« .... Semper rusticam plebem præposuit urbanæ. Ut enim qui in villis intra consepta morarentur quam qui foris terram molirentur ignaviores habitos; sic eos qui sub umbra civitatis intra mœnia desides cunctarentur, quam qui rura colerent [administrarent ve opera colonorum], segni-

res visos. »

Pline donne quelques détails de plus sur le nombre et les dénominations des tribus : il y en avait 31 de la campagne, 4 de la ville. Ces quatre dernières tribus s'appelaient Suburrane, Palatine, Colline et Esquiline.

« Jam distinctio honos que civitatis ipsius non aliunde erat. Rusticæ tribus laudatissimæ eorum qui rura haberent. Urbanæ vero, in quas transferri ignominia esset, desidiæ probro. Itaque quatuor solæ erant a partibus urbis, in queis habitabant, Suburrana, Palatina, Collina, Esquilina. »

Dans les tribus urbaines on rangeait les affranchis, les artisans, les prolétaires ; dans celles de la campagne, les propriétaires, à qui seuls semblait appartenir la véritable dignité du citoyen romain.

Varron, au début de son 2e livre, nous parle du temps où l'on vivait à la campagne, où l'on ne venait à la ville que deux jours sur neuf.

« Itaque annum ita diviserunt ut nonis modo diebus urbanas res usurparent, reliquis VII ut rura colerent. »

Au commencement de son troisième livre il revient sur cette idée :

« Ce n'était pas sans raison, dit-il, que nos ancêtres reportaient constamment la population de la ville dans la campagne. Rome, en faisant de ses

citoyens des paysans, assurait sa subsistance pendant la paix et son intégrité en cas de guerre.

« Itaque non sine causa majores nostri ex urbe in agris redigebant suos cives, quod et in pace a rusticis Romanis alebantur, et in bello ab his tuebantur. »

Élevée dans ces durs travaux, accoutumée au soleil et à la fatigue, l'antique race romaine fut forte et belliqueuse. Quand on eut renoncé à la vie de ces premiers fondateurs de l'empire, on se souvint encore longtemps de leurs exploits et de leurs mœurs. Columelle, dans sa préface, nous les dépeint cultivant leurs terres avec un infatigable courage, toujours prêts à repousser les incursions des ennemis, et en dépit de ses perpétuelles attaques couvrant le Latium de moissons et de pâturages. Le style de l'écrivain s'élève ici à une grande hauteur, et l'on y retrouve quelque chose de l'énergie des antiques mœurs.

Après avoir cité les Cincinnatus, les Fabricius, les Curius Dentatus, et tous ces grands hommes qui cultivaient leurs champs aussi bien qu'ils les défendaient, il ajoute : Tant que subsista cet usage de cultiver les terres, les anciens Sabins Quirites ainsi que les Romains nos ancêtres, récoltèrent à travers le fer et le feu, et malgré les dévastations continuelles des ennemis, de plus riches moissons que nous n'en récoltons de nos jours, bien qu'une

longue paix nous ait permis d'apporter de grands perfectionnements dans l'agriculture.

« Is que mos dum servatus est perseverantissimo colendorum agrorum studio, veteres illi Sabini Quirites atavi que Romani, quanquam inter ferrum et ignes hosticis que incursionibus vastatas fruges largius tamen condidere quam nos, quibus diuturna permittente pace prolatare licuit rem rusticam. »

Ce passage de l'agronome latin explique dignement les beaux vers de Virgile, qui fait de la vie agricole le point de départ de la puissance de Rome et de sa conquête militaire :

Georg. liv. II, v. 531.

« Hanc olim veteres vitam coluere Sabini,
Hanc Remus et frater; sic fortis Etruria crevit
Scilicet, et rerum facta est pulcherrima Roma,
Septem que una sibi muro circumdedit arces. »

Quelle fierté patriotique dans les deux derniers vers! Et que Virgile est un traducteur éloquent de cet antique esprit romain !

Horace lui-même, l'épicurien Horace aime quelquefois à peindre ces vieilles mœurs, si sévères, si rudes, si énergiques, et dont, sans doute, il ne voudrait pas pour lui-même. Mais ces austères cultivateurs ont fait de si grandes choses,

que les poëtes les plus voluptueux du siècle d'Auguste contemplent leurs figures avec respect et parfois avec enthousiasme.

Le spectacle du luxe et de la corruption de ses contemporains rappelle souvent à Horace la simplicité de leurs aïeux. Jamais peut-être il n'a mieux fait ressortir ce contraste, jamais il n'a mieux dit à qui Rome devait toute sa grandeur que dans l'ode VI du 3e livre :

« Fecunda culpæ secula nuptias
Primum inquinavere et genus et domus :
Hoc fonte derivata clades
In patriam populumque fluxit.
Motus doceri gaudet Jonicos
Matura virgo, et fingitur artubus,
Jam nunc et incestos amores
De tenero meditatur ungui.
Non his juventus orta parentibus
Infecit æquor sanguine Punico,
Pyrrhumque et ingentem cecidit
Antiochum Annibalemque dirum,
Sed rusticorum mascula militum
Proles, Sabellis docta ligonibus
Versare glebas, et severæ
Matris ad arbitrium recisos
Portare fustes, Sol ubi montium

Mutaret umbras, et juga demeret
Bobus fatigatis, amicum
Tempus agens, abeunte curru. »

Il y a là deux tableaux également admirables, celui de la corruption, et celui des vieilles mœurs. Ne croit-on pas les voir, ces antiques Sabins, remuant la terre avec leurs hoyaux, assujettis dès leur enfance à de rudes tâches, et revenant le soir à la maison, le dos courbé sous le faix, apprenant déjà à porter la charge du soldat romain? Faut-il faire remarquer le charme infini des deux derniers vers: Et juga demeret ... Bobus fatigatis, amicum tempus agens, abeunte curru?

De cette race de cultivateurs guerriers ne se distinguait pas l'aristocratie romaine, toute agricole, comme l'attestent les noms de ses familles.

Varron le dit, au 2e chap. de son 1er livre sur l'agriculture. Il suppose qu'une conversation vient de s'engager, dans le temple de la Terre (Tellus) entre C. Fundanius son beau père, et C. Agrius, chevalier romain. On a parlé de l'Italie, de sa fécondité, de la manière dont on la cultive. Arrivent deux nouveaux interlocuteurs, que Fundanius annonce en ces termes:

Je vois venir C. Licinius Stolon, et Cn. Tremellius Scrofa. Le premier compte parmi ses ancêtres les auteurs de nos lois sur la mesure des terres. Cette loi qui défend à tout citoyen romain de posseder plus de 500 arpents est d'un Licinius qui acquit le surnom de Stolon par les soins qu'il donnait à la culture, soins si minutieux qu'on n'aurait pu trouver le moindre rejeton inutile (Stolonem) dans toutes ses propriétés. Il fouillait autour des arbres pour arracher cette végétation parasite qu'on appelle Stolon.

" C. Licinium Stolonem et Cn. Tremellium Scrofam video venire: unum cujus majores de modo agri legem tulerunt. Nam Stolonis illa lex, quæ vetat plus D jugera habere civem romanum, et qui propter diligentiam culturæ Stolonum confirmavit cognomen, quod nullus in ejus fundo reperiri poterat Stolo, quod effodiebat circum arbores, e radicibus, quæ nascerentur e solo, quos stolones appellabant. "

Pline dit aussi que les premiers noms étaient tirés de l'agriculture:

" Pilumnus fut ainsi appelé pour avoir inventé le pilon à broyer le blé. Pison vient de pisere, piler; les Fabius, les Lentulus les Cicérons ont eu ces noms d'après l'espèce de

légume qu'ils excellaient à cultiver. Dans la famille des Junius, on nomma Bubulcus un homme qui savait très bien conduire les bœufs.

« Cognomina etiam prima inde; Pilumni, qui pilum pistrinis invenerat: Pisonis, a pisendo. Jam Fabiorum, Lentulorum, Ciceronum, ut quisque aliquod optime genus sereret. Juniorum familiæ Bubulcum nominaverunt, qui bobus optime utebatur. »

Varron cite les noms de Statilius Taurus, de Pomponius Vitulus, et d'autres encore:

Combien, dit-il, n'avons-nous pas de noms propres empruntés, soit au gros, soit au petit bétail? Au petit bétail, comme ceux de Porcius, d'Ovinius, de Caprilius; au gros bétail, comme ceux de Taurus, d'Equitius. Enfin les Annius n'ont-ils pas reçu le nom de Capra, les Statilius celui de Taurus, les Pomponius celui de Vitulus?

« ... Et quod nomina multa habemus ab utroque pecore, a majore et a minore. A minore Porcius, Ovinius, Caprilius: sic a majore Equitius. Taurus cognomine adsignificari, quod dicuntur ut Annii Capræ, Statilii Tauri, Pomponii Vituli: sic a pecudibus alii multi.

Nous avons déjà dit que dans son premier livre, il établissait un dialogue entre Licinius Stolon

et Tremellius Scrofa. Ce dernier nom lui fournit même quelques plaisanteries un peu grossières lorsqu'il arrive à parler des porcs et des truies (Scrofa). Dans le 2e. livre, Vaccius et Vitulus prennent part à l'entretien; enfin, dans le 3e. nous voyons Appius Claudius entouré d'une compagnie digne d'un augure. Varron et Ascius, qui sont venus se mettre à l'ombre dans une ferme de l'état, l'y trouvent assis sur un banc, ayant à sa gauche Cornelius Merula, et Fiscellius Pavo, et à sa droite Minatius Pica et M. Petronius Passer.

Enfin Plutarque, après les quelques mots déjà cités sur l'ancienne monnaie des Romains, ajoute: Ils donnaient même à leurs enfants des noms tirés de ces animaux; ils les appelaient Suillius et Porcius, porcher; Bubulcus, bouvier, Caprarius, chévrier.

Les grands de Rome, dans ces premiers temps, vivaient à la campagne et on les envoyait chercher à leurs fermes les jours où le consul assemblait le sénat. Dans ce traité de la Vieillesse où l'éloge de la campagne trouve si bien sa place, Cicéron fait dire à Caton, son principal interlocuteur: En ce temps là, les sénateurs, c'est-à-dire les vieillards, vivaient aux champs: Quinctius Cincinnatus labourait quand on lui annonça qu'il était

dictateur ; il accepta cet honneur, et par son ordre le maître de la cavalerie, C. Servilius Ahala, fondit sur Manlius, qui aspirait à la royauté, et lui donna la mort. Curius et ces autres vieillards illustres étaient mandés de leurs fermes au Sénat ; aussi appelait-on viatores (voyageurs) ceux qui allaient les y chercher.

Cicer. De Senectute, ch. 16 §. 56.

« In agris erant tum senatores, id est senes : si quidem aranti L. Quinctio Cincinnato nuntiatum est, eum dictatorem esse factum : cujus dictatoris jussu magister equitum C. Servilius Ahala Sp. Manlium regnum appetentem occupatum interemit. A villa in Senatum arcessebantur et Curius et ceteri senes : ex quo, qui eos arcessebant, viatores nominati sunt. »

C. Fabricius et Curius Dentatus, dit Columelle dans sa préface, l'un après avoir chassé Pyrrhus des frontières de l'Italie, l'autre après avoir subjugué les Sabins, labourèrent eux-mêmes les sept arpents qui leur étaient échus dans le partage des terres prises sur l'ennemi, et les cultivèrent avec autant de soin et d'industrie qu'ils avaient mis de valeur à les conquérir.

« C. Fabricius et Curius Dentatus, alter Pyrrho finibus Italiæ expulso, domitis alter Sabinis, accepta quæ viritim dividebantur captivi agri septem jugera non

minus industrie coluerunt quam fortiter armis quæsierant. »

Pline, au chapitre IV de son XVIIIe livre, parle également des fonctions du Viator et des occupations agricoles des chefs de l'aristocratie :

« Alors, dit-il, les champs étaient cultivés de la main des généraux, et l'on peut croire que la terre s'ouvrait avec complaisance sous un soc chargé de lauriers, et conduit par un laboureur qui avait été honoré du triomphe. »

« Ipsorum tunc manibus imperatorum colebantur agri ; ut fas est credere, gaudente terra vomere laureato et triumphali aratore. »

Au temps d'Auguste, comme nous l'avons dit, on aimait à se rappeler et à célébrer les mœurs antiques. Properce, dans les vers qu'il a consacrés à ces souvenirs, remonte encore plus haut qu'Horace ; car il chante la simplicité de Romulus et de Rémus, et les premiers sénateurs, qui n'avaient que des peaux de bêtes pour vêtements :

"Ce sénat, aujourd'hui si brillant de pourpre fut composé de cent pâtres vêtus de fourrures grossières ; une prairie était le lieu des fréquentes assemblées où le cornet rustique appelait aux délibérations nos vieux Quirites. »

« Curia, prætexto quæ nunc nitet alta senatu,
Pellitos habuit, rustica corda, patres.
Buccina cogebat priscos ad verba Quirites.
Centum illi in prato sæpe senatus erat. »

Sur ces mœurs rustiques des anciens grands hommes de Rome, on pourrait encore citer Juvénal, Sat. XI

« Hæc olim nostri jam luxuriosa senatus
Cœna fuit ... &a »

Les campagnes, divisées en petites portions et cultivées avec tant d'ardeur récompensaient admirablement le travail de ces vieux Romains. Les agronomes de Rome s'en souviennent avec douleur; car, de leur temps, tout est changé; et l'on voit perpétuellement reproduit, dans leurs ouvrages, le contraste entre cette antique fertilité et la disette dont on est sans cesse menacé, vers la fin de la république, et sous le règne des empereurs.

Écoutons d'abord les plaintes de Varron: « Tant que nos aïeux, dit-il, ont conservé cette coutume (de cultiver la terre de leurs mains), ils y ont gagné sous deux rapports: leurs champs rapportaient davantage, et eux-mêmes se portaient mieux .... Comme de nos jours il n'est guère de chefs de famille qui, laissant là faux

et charrue, n'aient émigré dans l'enceinte de Rome, et ne consacrent à applaudir au cirque et au théâtre les mains jadis occupées aux champs et aux vignobles, il en résulte qu'aujourd'hui nous payons pour qu'on nous apporte d'Afrique et de Sardaigne le blé qui nous nourrit, et que nous allons par mer faire vendange à Cos et à Chio.

(Varron; préface du 2e livre)

« Quod dum servaverunt institutum, utrumque sunt consecuti, ut et cultura agros fecundissimos haberent, et ipsi valetudine firmiores essent ....
Igitur, quod nunc intra murum fere patres familiae correpserunt relictis falce et aratro, et manus movere maluerunt in theatro ac circo quam in segetibus ac viretis, frumentum locamus qui nobis advehat qui saturi fiamus ex Africa et Sardinia, et navibus vindemiam condimus ex insula Coa et Chia. »

Columelle (préface) cite le mot de Varron sur ces mains qui devraient cultiver la terre et qui vont applaudir au théâtre; il compare la race des hommes de son temps à celle des antiques Romains; puis il ajoute: « C'est ce qui fait que dans le Latium, cette terre de Saturne, où les Dieux eux-mêmes avaient pris la peine d'enseigner l'agriculture à leurs enfants, nous en sommes réduits, pour éviter la famine, à adjuger à l'encan la charge de faire venir le blé d'au delà des mers, et nous

allons faire nos vendanges dans les Cyclades, dans la Bétique et dans la Gaule.

« Itaque in hoc Latio et Saturnia terra, ubi Di cultus agrorum progeniem suam docuerant, ibi nunc ad hastam locamus, ut nobis ex transmarinis provinciis advehatur frumentum, ne fame laboremus; et vindemias condimus ex insulis Cycladibus ac regionibus Bæticis Gallicisque.

Comme on le voit, Columelle s'est borné à ajouter quelques mots à la phrase de Varron, mais l'idée est absolument la même, et la plupart des expressions remarquables (hastam locamus, vindemias condimus) ont été transcrites mot pour mot.

Pline, dans son XVIII.e livre (ch. IV) rapporte de nombreux exemples qui prouvent l'antique fertilité du sol italien : « Et cette abondance, ajoute-t-il, ne provenait pas de vastes domaines empiétant sans cesse sur les voisins; car la loi de Licinius Stolon avait limité la propriété à 500 jugères .... Quelle était donc la cause d'une si grande fécondité ? C'est qu'alors les champs étaient cultivés par des généraux (et tout ce que nous avons cité plus haut) Mais aujourd'hui ces mêmes campagnes sont livrées à des esclaves dont les pieds sont enchaînés; aux mains de gens condamnés pour leurs crimes, à des hommes dont le visage est marqué; et cepen-

dant la terre ne demeure pas sourde ! On la nomme mère ; on appelle culte les soins qu'on lui rend ; elle accepte cet hommage, et on peut croire qu'elle n'est ni violentée ni indignée. Mais devons-nous nous étonner qu'elle ne récompense pas des esclaves comme elle récompensait des généraux ? "

" Nec e latifundiis singulorum contingebat arcentium vicinos : quippe etiam lege Stolonis Licinii incluso modo quingentorum jugerum..... Quænam ergo tantæ ubertatis causa erat ? Ipsorum tunc manibus imperatorum colebantur agri...... At nunc eadem illa vincti pedes, damnatæ manus, inscripti que vultus exercent : non tamen surda tellure, quæ parens appellatur coli que dicitur ipsa : honore his assumpto ut non invita ea et indignata credatur id fieri. Sed nos miramur ergastulorum non eadem emolumenta esse quæ fuerint imperatorum. "

Varron, dans le 1er chapitre de son 1er livre, cite les principaux auteurs qui ont traité de l'agriculture. La liste en est très longue, et pourtant Varron n'y nomme pas les agronomes latins qui l'avaient précédé. Après cette énumération d'écrivains grecs, il ajoute : Le plus célèbre de tous est Magon de Carthage, qui a écrit en langue punique et renfermé dans 28 livres tout ce qui se trouvait avant lui

épars çà et là dans différents ouvrages. Plus tard Cassius Denys d'Utique en fit une traduction grecque en 20 livres, qu'il dédia au préteur Sextilius et dans laquelle, nonobstant ce retranchement de 8 livres sur l'œuvre de Magon, il sut fondre de nombreux emprunts faits aux auteurs grecs nommés ci-dessus. Vint ensuite Diophane de Bithynie, qui fit de ces 20 livres un bon abrégé en 6, offert par lui au roi Dejotarus.

« Hos nobilitate Mago Carthaginiensis praeteriit punica lingua, quod res dispersas comprehendit libris XXVIII. Quos Cassius Dionysius Uticensis vertit libris XX, ac graeca lingua Sextilio praetori misit: in quae volumina de graecis libris eorum, quos dixi, adjecit non pauca, et de Magonis dempsit instar librorum VIII. Hosce ipsos utiliter ad VI libros redegit Diophanes in Bithynia et misit Dejotaro regi. »

Columelle et Pline nous donnent de nouveaux détails sur le livre de Magon.

Ils nous parlent de la traduction que le Sénat en fit faire. Pline ajoute même un fait intéressant, et qui peut servir, comme nous allons le voir, à expliquer un passage de Salluste.

« Notre Sénat, dit-il, après la prise de Carthage, fit l'honneur à Magon, tandis qu'il distribuait

les bibliothèques entre les petits rois d'Afrique, d'ordonner pour ce seul auteur une traduction en langue latine; cette entreprise fut confiée à des hommes habiles dans la langue punique.

« ... Cui quidem tantum honorem senatus noster habuit Carthagine capta, ut quum regulis Africæ bibliothecas donaret, unius ejus duodetriginta volumina censeret in linguam latinam transferenda, peritis que linguæ punicæ dandum negotium. » Il y a un chapitre de Salluste (Jugurtha 17) où il donne aux lecteurs des détails sur l'Afrique; il dit qu'il les a puisés principalement dans les livres carthaginois du roi Hiempsal. On crut pendant longtemps que ces livres, en langue punique, avaient pour auteur le roi lui-même; mais Mr. Quatremère, s'appuyant sur le texte de Pline, a pensé avec assez de vraisemblance qu'ils appartenaient au roi Hiempsal et qu'ils étaient restés dans sa bibliothèque depuis la distribution que Rome en avait faite.

C'est ici le lieu de rappeler que les principaux héros de l'histoire romaine avaient été des cultivateurs. Columelle le dit éloquemment dans cette préface, si souvent citée par nous; Pline rapporte entre tous Serranus et Cincinnatus, que le messager du sénat trouva occupés à semer et à labourer. Il raconte, après Tite-Live, la scène qui se passa entre les députés

du sénat et Cincinnatus, et qui est toute pleine d'une auguste simplicité.

Le peuple romain, l'empire de Rome, dit le grand historien, n'eut plus d'espoir que dans L. Quinctius. En ce moment, il cultivait au delà du Tibre, en face du lieu même où sont aujourd'hui les chantiers de construction, un champ de quatre jugères, qu'on appelle les prés Quinctiens. Là les députés le trouvèrent creusant un fossé et appuyé sur sa pelle; d'autres disent qu'il labourait; ce qui est certain, c'est qu'il était occupé à un travail rustique. Ils le saluèrent et il leur rendit leur salut; puis ils le prièrent d'écouter les ordres du sénat qu'ils souhaitaient de voir tourner à bien, pour lui et pour la république. Étonné, et leur demandant à plusieurs reprises si tout se passe comme il faut, il ordonne à sa femme Racilia d'aller chercher sa toge dans sa maison rustique et de la lui apporter promptement. Dès qu'il s'en fut couvert et qu'il eut essuyé la poussière et la sueur de son corps, les envoyés le saluèrent dictateur en le félicitant. Ils le prièrent de venir à la ville, et lui dirent quelle terreur s'était emparée de l'armée.

Tite - Live III, 26

« Spes unica imperii Populi romani L. Quinctius trans Tiberim, contra eum ipsum locum, ubi nunc navalia sunt, quatuor

jugerum colebat agrum, quæ prata Quinctia vocantur. Ibi a legatis, seu fossam fodiens palo innisus, seu quum araret; operi certe, id quod constat, agresti intentus; salute data invicem redditaque, rogatus, ut, quod bene verteret ipsi reique publicæ, mandata senatus audiret, admiratus rogitansque satis ne salva essent omnia? togam propere e tugurio proferre uxorem Raciliam jubet. Qua simul, absterso pulvere, ac sudore, velatus processit, dictatorem eum legati gratulantes consalutant; in urbem vocant, qui terror sit in exercitu exponunt.

Dans Pline, le récit est plus court; l'inquiétude patriotique de Cincinnatus n'est pas dépeinte, mais le discours direct du _viator_ a peut-être plus de majesté.

Cincinnatus labourait sur le Vatican, ses quatre jugères, qu'on nomme Prés Quinctiens, lorsqu'un messager lui apporta la dictature; celui-ci le trouva même, à ce qu'on rapporte, nu, et le visage plein de poussière: _Couvrez votre corps_, lui dit-il, _afin que je vous transmette les ordres du sénat et du peuple romain._

« Aranti quatuor sua jugera in Vaticano, quæ prata Quinctia appellantur, Cincinnato viator dictaturam attulit, et quidem, ut traditur, nudo, plenoque pulveris etiam num ore.

Cui viator: vela corpus, inquit, ut proferam Senatus populique romani mandata. "

Mr. Ampère, dans son voyage à Rome, n'a pas manqué de visiter ce qu'on croit être les prés Quinctiens.

Virgile, qui a annoncé les Géorgiques dans les Eglogues, ne les a point oubliées dans l'Enéide. — Parmi les héros de Rome républicaine, il place Fabricius et Serranus:

(Enéid. VI 840)

" Quis te, magne Cato, tacitum, aut te, Cosse relinquat?
Quis Gracchi genus? aut geminos, duo fulmina belli
Scipiadas, cladem Libyae? parvoque potentem
Fabricium? vel te sulco, Serrane, serentem? "

Le représentant le plus illustre de la vieille agriculture romaine est Caton. Au commencement de son livre sur l'Economie Rustique, il nous fait connaître parfaitement ce que les anciens Romains pensaient de cet art.

" Lorsque nos ancêtres, dit-il, voulaient louer un bon citoyen, ils l'appelaient bon agriculteur et bon fermier; c'était pour eux le comble de l'éloge .... C'est parmi les cultivateurs que naissent les meilleurs citoyens et les soldats

les plus courageux, que les bénéfices sont honorables, assurés, nullement odieux; ceux qui se vouent à la culture n'ourdissent point de dangereux projets.

Caton l'ancien
De re rustica
(Préambule).

« Virum bonum cum laudabant, ita laudabant, bonum agricolam, bonumque colonum. Amplissime laudari existimabatur, qui ita laudabatur .... At ex agricolis et viri fortissimi et milites strenuissimi gignuntur, maxime que pius quæstus stabilissimus que consequitur, minime invidiosus; minime que male cogitantes sunt, qui in eo studio occupati sunt. »

Cicéron, dans son traité des Devoirs (chap. 42 du 1er livre), partage les opinions de Caton. Il flétrit les métiers mercenaires, même le commerce qui ne se fait pas en grand, et il proclame l'agriculture le plus honnête moyen de s'enrichir, le plus fécond, le plus agréable, le plus digne d'un homme libre.

« Omnium autem rerum ex quibus aliquid acquiritur, nihil est agricultura melius, nihil uberius, nihil dulcius, nihil homine libero dignius. »

Un plaidoyer semblable contre le commerce, l'usure et les métiers serviles occupe une partie de la préface de Columelle.

Le préambule de Caton, dont nous venons

de citer quelques phrases, et qui du reste est très court, renferme plusieurs de ces sentences que Pline (liv. XVIII, ch. 6. édit. Nisard) appelle les oracles de Caton. Le premier oracle que le grand naturaliste latin lui emprunte est précisément celui-ci : Fortissimi viri et milites strenuissimi ex agricolis gignuntur, minime que male cogitantes. »

Aucun homme, du reste, n'eut jamais mieux que Caton le droit de prononcer des oracles sur l'agriculture.

Il était né à la campagne, à Tusculum, dans le pays des Sabins. Au chapitre VIII du discours de Cicéron pour Cn. Plancius, nous trouvons ce fait rappelé d'une façon assez singulière. Le grand orateur, par un de ces traits de vanité auxquels on s'habitue difficilement, même avec lui, ne craint pas de dire que son propre nom est plus célèbre à Arpinum que celui de Caton à Tusculum, sa patrie.

« Voyez-vous, dit-il, un Tusculan se glorifier d'être le compatriote d'un Caton, supérieur en tous genres de vertus ; d'un Tiberius Coruncanius, de tant de Fulvius ? personne n'en parle. Mais si vous rencontrez quelque habitant d'Arpinum, il vous faudra peut-être, quand vous ne le voudriez pas, entendre dire quelque chose de nous ou

certainement de Marius.

« Num quando vides Tusculanum aliquem de M. Catone illo, in omni virtute principe, num de Tib. Coruncanio municipe suo, num de tot Fulviis gloriari ? Verbum nemo facit. At, in quemcunque Arpinatem incideris, etiamsi nolis, erit tamen fortasse de nobis aliquid, aliquid certe de C. Mario audiendum. »

Caton n'était pas un amateur en agriculture, c'était un rude travailleur, un vrai Romain des premiers âges, avide d'amasser du bien (_Studiosus rei quærendæ_) et demandant à la terre l'augmentation de son patrimoine. Point de luxe chez Caton, point de mollesse ni de recherche, mais aussi point de négligence.

Festus, au mot _repastinatio_, cite un passage d'un discours perdu de Cicéron contre Thermus (_Contra Thermum_). On y voit ce qu'était le vieux Caton, un véritable paysan :

« Ego jam a principio in parsimonia atque in duritia atque industria omnem adolescentiam meam obtinui, agro colendo, saxis Sabinis, silicibus repastinandis atque conserendis. »

Plutarque a écrit la vie de ce grand homme, et selon sa coutume il nous donne les plus inté-

ressants détails sur ses mœurs et son caractère. C'est dans le 3e. et le 4e. chapitres de cette biographie que nous voyons se former le génie du sévère censeur. Plaider dans les bourgades voisines et cultiver sa terre avec ses esclaves, voilà toute la vie de Caton, âgé alors de 23 ans.

« Sa maison de campagne, nous dit Plutarque, était voisine de celle qu'avait habitée Manius Curius, celui qui obtint trois fois les honneurs du triomphe. Caton y allait souvent, et lors qu'il considérait le peu d'étendue de cette terre, et la simplicité de l'habitation, il pensait en lui-même quel homme ce devait être que Curius, qui, vainqueur des nations les plus belliqueuses, après avoir chassé Pyrrhus de l'Italie, et être devenu le plus grand des Romains, cultivait lui même ce petit coin de terre, et, décoré de trois triomphes, habita toujours une maison si pauvre .... Caton s'en retournait, tout occupé de ces pensées, et examinant de nouveau sa maison, ses champs, ses esclaves et toute sa dépense, il redoublait de travail, et réformait tout ce qu'il trouvait chez lui de superflu .... Il y avait alors à Rome un citoyen des plus distingués par sa noblesse et par sa puissance, le plus capable de discerner une vertu naissante, le plus propre

par sa douceur à la développer et à la pousser vers la gloire; c'était Valérius Flaccus: ses terres touchaient à la maison de campagne de Caton, dont il avait appris, par ses esclaves, la manière de vivre et l'application au travail. Il était charmé de savoir, que dès le matin il allait dans les villes voisines plaider pour ceux qui l'en priaient; que de là il revenait dans son champ, où, vêtu d'une simple tunique pendant l'hiver, et nu, si c'était l'été, il labourait avec ses domestiques, les admettait à sa table, où il mangeait du même pain et buvait du même vin qu'eux. — Comme les esclaves de Valérius rapportaient tous les jours à leur maître plusieurs traits de la modération et de la bonté de Caton; qu'ils lui citaient quelqu'une de ses sentences pleines de sens, Valérius le fit prier un jour à dîner. Depuis, il l'invita souvent, et ayant reconnu en lui un naturel doux et honnête, qui, comme une bonne plante, ne demandait qu'à être cultivé et transporté dans un meilleur sol, il lui persuada d'aller s'établir à Rome et de s'y occuper des affaires publiques. Ses plaidoyers lui firent bientôt des admirateurs et des amis, et le crédit de Valérius lui attira de la considération et l'avança aux honneurs.

Une fois mêlé aux affaires, Caton soutient avec énergie le parti des vieilles moeurs ; toute nouveauté l'effraie et est attaquée par lui avec cette éloquence tour à tour grave, impérieuse, passionnée, qui jusqu'à la fin de sa vie reste comme une arme terrible entre ses mains. Il a toutes les vertus romaines, et il les pousse toutes jusqu'à la rudesse.

Cicéron, qui en fait le principal interlocuteur d'un de ses plus beaux dialogues, nous montre un Caton assez différent de celui de l'histoire. Cette âpreté de moeurs, ce mépris des lettres et des études grecques, cette dureté d'usurier et de père de famille avare, tout cela est bien adouci dans le De Senectute. Là, Caton, devenu plus aimable, plus philosophe, n'a pourtant rien perdu de sa noblesse et de sa gravité. Il mêle aux leçons de l'expérience et à la sagesse romaine, les hautes spéculations de la philosophie platonicienne. Le Caton de Cicéron aime l'agriculture, il en fait une des principales consolations de sa vieillesse ; mais il en parle avec un sentiment poétique et tout désintéressé que le Caton de l'histoire n'a peut-être pas connu. Rien de plus délicieux que cet éloge des travaux de la campagne, que Cicéron met dans sa bouche, et dont la lecture n'a sans doute

pas été inutile au chantre des Géorgiques.

Voici la partie de ce développement qui a inspiré le plus directement Virgile. Gallon de la Bastide ici, comme dans tout le reste de sa traduction, a déployé une rare élégance. Aussi son travail a-t-il mérité d'être adopté par M. Leclerc : "Que vous dirai-je de la plantation, de la naissance, de l'accroissement de la vigne ? Je ne puis me rassasier de ce spectacle et je vous ferai connaître ici les délassements, les délices de ma vieillesse. Je ne m'arrêterai pas à la force productive de la terre, qui, d'un aussi petit grain que celui de la figue ou du raisin ou d'autres petites semences d'arbres et de racines, forme des troncs si gros et des branches si étendues. Mais les marcottes, les plants, les sarments, les racines vivaces, n'ont-ils pas de quoi faire notre amusement à la fois et notre admiration ? Et la vigne, qui, faible de sa nature, rampe si elle n'a pas d'appui, voyez-vous comme, avec ses vrilles, qui semblent autant de mains, elle embrasse tout ce qui paraît se présenter à elle ? Pour l'empêcher de s'épuiser en jets superflus, l'agriculteur promène habilement le fer sur ses sarments multipliés et vagabonds. Il recueille le le fruit de ses soins : au retour du prin

temps, sur les ceps qu'il a épargnés, il voit, comme aux articulations des sarments, poindre le bourgeon où se montre bientôt la grappe. Celle-ci, fécondée par les sucs de la terre et les rayons du soleil, grandit, est d'abord âpre au goût, s'adoucit ensuite en mûrissant, et, à la faveur du pampre qui la couvre, jouit d'une douce chaleur sans être exposée à la trop vive ardeur du soleil. Quoi de plus riant, de plus beau que la vigne avec son pampre et ses raisins? Et ce n'est pas seulement l'utile qui me plaît, comme je l'ai dit; c'est aussi la nature même de la vigne et les charmants détails de la culture, tels que les longues files d'échalas, les liens qui assujétissent le sarment, les provins, l'amputation des ceps inutiles et la conservation des autres qu'on laisse s'élever librement.

" Quid ego vitium satus, ortus, incrementa commemorem? Satiari delectatione non possum, ut meæ senectutis requietem oblectamenta que noscatis. Omitto enim vim ipsam omnium que generantur e terra; que ex fici tantulo grano, aut ex acino vinaceo, aut ex ceterarum frugum ac stirpium minutissimis seminibus tantos truncos ramos que procreat: malleoli, plantæ, sarmenta, vivi radices, propa-

gines, nonne ea efficiunt, ut quemvis cum admiratione delectent ? Vitis quidem, que natura caduca est, et nisi fulta sit, ad terram fertur; eadem, ut se erigat, claviculis suis, quasi manibus, quidquid est nacta, complectitur; quam serpentem multiplici lapsu et erratico ferro amputans coercet ars agricolarum, ne silvescat sarmentis et in omnes partes nimia fundatur. Itaque ineunte vere, in iis que relicta sunt, exsistit tanquam ad articulos sarmentorum ea que gemma dicitur; a qua oriens uva se ostendit; que et succo terre et calore solis augescens, primo est peracerba gustatu, deinde maturata dulcescit; vestita que pampinis, nec modico tepore caret, et nimios solis defendit ardores. Qua quid potest esse quum fructu letius, tum adspectu pulchrius ? Cujus quidem non utilitas, me solum, ut anté dixi, sed etiam cultura et ipsa natura delectat. Adminiculorum ordines, capitum jugatio, religatio et propagatio vitium, sarmentorum que ea, quam dixi, aliorum amputatio, aliorum immissio. »

Il serait trop long de faire remarquer toutes les délicatesses de cette description. Mais assurément ce qui lui donne le plus de charme, c'est cet art de passionner et d'animer la na-

ture sans lequel toute description un peu développée ennuie. Ici nous voyons la vigne, cherchant un appui pour sa faiblesse, embrasser les objets qu'elle rencontre (complectitur); et nous suivons d'un regard curieux ces rejetons que la faucille a respectés et qui s'élancent dans les airs (immissio). Le même art, le même attrait, souvent les mêmes expressions se rencontrent dans ces vers de Virgile, où il est également question de la vigne, de sa culture et de ses accroissements :

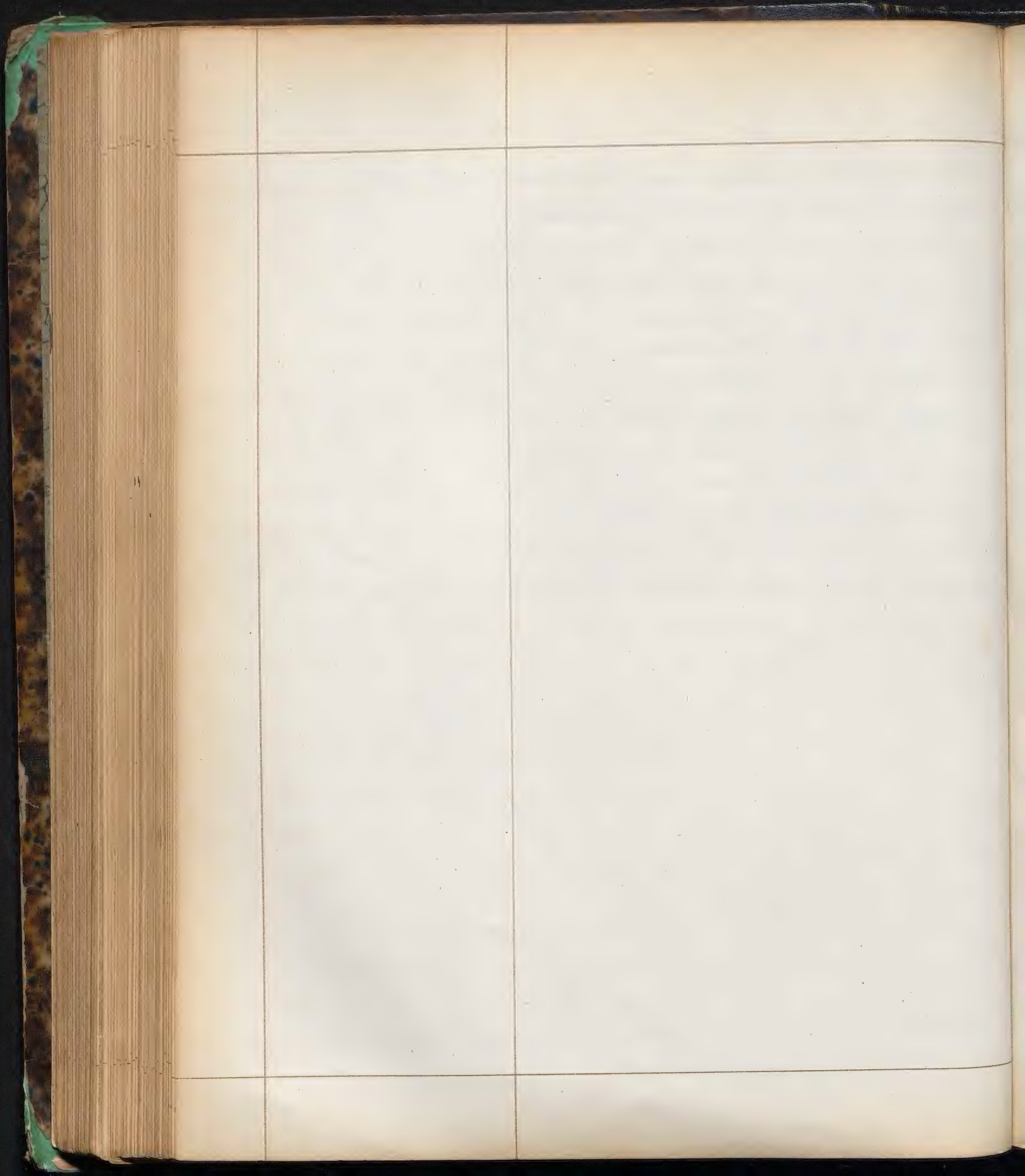
Georg. II. 361.

« Ac dum prima novis adolescit frondibus ætas,
Parcendum teneris; et dum se lætus ad auras
Palmes agit, laxis per purum immissus habenis,
Ipsa acie nondum falcis tentanda; sed uncis
Carpendæ manibus frondes, interque legendæ.
Inde ubi jam validis amplexæ stirpibus ulmos,
Exierint, tum stringe comas, tum brachia tonde.
Ante reformidant ferrum : tum denique dura
Exerce imperia, et ramos compesce fluentes. »

Il n'y a guère de cette poésie dans le livre que Caton nous a laissé. Après une préface très courte, où l'agriculture est simplement représentée comme la source la plus sûre et la

plus honnête de la richesse, nous trouvons un recueil de préceptes, de sentences, de recettes de tout genre, un journal d'agriculteur rédigé sans suite et sans beaucoup d'agrément. Par ce désordre même, le De re rustica se rapproche du poème d'Hésiode : mais il n'y a entre les deux ouvrages que ce point de ressemblance. La grande expérience de Caton donnait néanmoins beaucoup d'autorité à son livre ; Varron s'amuse à railler quelques-uns des remèdes qu'il indique, mais il respecte son avis et le consulte en toute autre matière ; Pline aime à citer ses oracles, et Columelle s'appuie souvent de son témoignage.

A. de Trévérret



37e Leçon.

Les Géorgiques.

Intérêt d'opportunité de ce poème.

Très bonne rédaction, exacte, serrée et précise, d'une lecture agréable.

37e leçon.

Les Géorgiques.

Intérêt d'opportunité de ce poème.

Nous avons vu dans les précédentes leçons quelle place l'agriculture occupait dans les institutions religieuses et civiles de Rome et l'examen des six premiers siècles de son histoire nous a suffisamment prouvé que le poème des Géorgiques offrait aux lecteurs de Virgile un intérêt tout national. Nous allons voir aujourd'hui comment ce poème avait encore pour les Romains un autre intérêt, je veux dire un intérêt présent et contemporain, en un mot un intérêt d'opportunité. L'agriculture était en décadence, et depuis longtemps l'Italie mal cultivée ne pouvait plus nourrir ses habitants. La politique d'Auguste s'alarmait à bon droit d'une décadence si funeste ; aussi s'efforçait-il d'encourager l'agriculture, et les poètes secondant la pensée du maître l'aidaient de tout leur pouvoir à redonner aux populations efféminées de l'Italie le goût des travaux du labourage. Jamais en effet l'agriculture n'avait été plus négligée et bien des causes contribuaient à entretenir une décadence dont Rome, menacée si souvent

de la famine, senti plus d'une fois les tristes suites.
Si nous recherchons quelles étaient ces causes, nous trouvons parmi les principales :

1°. L'étendue toujours croissante des possessions;

2°. L'abandon des propriétaires qui livraient leurs terres au travail des esclaves;

3°. La transformation des champs labourables en prairies et en jardins;

4°. La substitution de la maison de plaisance à la villa rustique;

5°. L'obligation de tirer le blé des provinces;

6°. La dépopulation des campagnes et la dépossession des anciens propriétaires au profit des vétérans.

La première de ces causes est indiquée par Pline dans la phrase devenue si célèbre :

Livre 18 ch. 7.

" Latifundia perdidere Italiam, jam vero et provincias. " Cette étendue des propriétés était telle qu'au temps de Néron six propriétaires seulement possédaient la moitié de l'Afrique. Dans les chapitres II et III du même livre, Pline rapproche fort éloquemment les deux termes extrêmes de la propriété romaine, si petite et si resserrée tout d'abord, et plus tard si vaste. Dans les premiers temps de Rome deux jugera suffisaient au citoyen; sous

l'empire il fallait aux affranchis de la veille des viviers et des cuisines qui couvraient plus de deux arpents: « Bina tunc jugera populo romano satis erant nulli que majorem modum attribuit (Romulus): quo servos paulo ante principis Neronis, contemptis hujus spatii viridariis, piscinas jurat habere majores, gratumque si non aliquem et culinas. » Pline entre à ce propos dans quelques détails sur le jugerum et sur l'actus, moitié du jugerum: « Jugum vocabatur quod uno jugo boum in die exarari posset. Actus in quo boves agerentur cum aratro, uno impete justo. Hic erat CXX pedum, duplicatus que in longitudinem jugerum faciebat. » Il nous apprend encore quelle était la simplicité, le désintéressement même des plus illustres généraux de la république et leur pauvreté volontaire. Il cite un mot du vainqueur des Samnites, Curius Dentatus, qui en 462 disait qu'il regardait comme un citoyen dangereux (perniciosum civem) celui à qui sept arpents ne suffisaient pas.

Soixante-dix sept ans plus tard les choses ont bien changé: car en 385, comme le rapportent Varron, Tite-Live et Pline lui-même, Licinius Stolon proposa une loi qui défendait

qu'un citoyen possédât plus de 500 arpents. Cette loi seule indique suffisamment quel immense progrès l'amour de la propriété avait fait chez les Romains. Mais c'était là une bien faible barrière contre la cupidité croissante des riches, et déjà grandissait cette ambition effrénée contre laquelle Caton s'élevait avec tant de véhémence. Aussi la loi de Licinius ne tarda-t-elle pas à tomber en désuétude. Lui-même l'enfreignit le premier en achetant sous le nom de son fils 500 autres arpents. Tibérius Gracchus essaya mais en vain de la remettre en vigueur : l'avidité romaine fut plus forte que toutes les lois. Dès l'époque des Gracques, quelques riches citoyens travaillaient à étendre de plus en plus leurs domaines, soit par des acquisitions, soit par des expropriations et des violences de toutes sortes dont l'histoire a conservé le souvenir. Ainsi Salluste dans le *Jugurtha* (Chapitre 41) nous dit que les grands propriétaires chassaient les petits et, à la faveur de la guerre, dépouillaient de leurs possessions les parents des soldats :

« Praedas bellicas imperatores cum paucis diripiebant ; interea parentes aut parvi liberi militum, ut quisque potentiori confinis erat, sedibus pellebantur. »

Cicéron a signalé aussi ces tristes excès ;

au chapitre 2 de la XIVe. philippique, il dit, comme parlant d'un délit très fréquent : Vicinos ejiciunt, et dans son plaidoyer pour Sylla (ch. 25) attaquant un certain Antronius, complice de Catilina, il l'accuse de violences contre ses voisins : " Quem (scimus) exturbare homines e possessionibus, cædem facere vicinorum. "

De l'éloquence ces plaintes ont passé dans la poésie. Ainsi Horace parle quelquefois de ces causes criminelles de l'agrandissement des domaines. Dans la satire II du 2e. livre, vers 131, Ofella, autrefois propriétaire de cette terre qu'il cultive maintenant comme fermier d'un autre, se console en pensant que le nouveau propriétaire n'est guère plus assuré que lui de la possession de son bien :

" ... Nos expulit ille :
Illum aut nequities aut vafri inscitia juris,
Postremum expellet certe vivacior hæres. "

Dans une autre pièce, Ode 18, II, vers 23, Horace se louant de son heureuse médiocrité, attaque l'insatiable avidité des grands qui oublieux du tombeau veulent toujours acquérir et s'enrichissent en dépouillant autrui :

Quid



Quid quod usque proximos
Revellis agri terminos et ultra
Limites clientium
Salis avarus? pellitur, paternos
In sinu ferens deos,
Et uxor et vir, sordidos que natos. »

Et ce n'est pas là une imagination poétique; c'est l'histoire même.

De cet envahissement des petites propriétés par les grandes, il résulta une révolution dans l'agriculture. Le labourage fut désormais abandonné soit à un misérable métayer, (colonus), d'ordinaire ignorant et se souciant assez peu de cultiver avec soin de trop vastes domaines, soit, ce qui était pis encore, à des esclaves gouvernés par un régisseur (villicus), esclave lui-même. De là une fatale négligence, et c'était à peine si d'immenses propriétés mal cultivées suffisaient à entretenir le luxe de leurs maîtres. Aussi tous les agronomes latins se plaignent-ils de ce changement et déplorent-ils l'excessive étendue des domaines. Virgile lui-même s'accordant avec eux, disait :

« ... laudato ingentia rura,
Exiguum colito. »

Au IVe siècle de l'ère chrétienne, Palladius (livre I. Chap. VI), s'inspirant de la même pensée, a

dit très ingénieusement : "Fecundior est culta exiguitas quam magnitudo neglecta."

A quoi tenait donc cette négligence ? il faut l'attribuer surtout à la substitution des esclaves aux hommes libres dans les travaux des champs. Columelle répétant Varron se plaint de ce que de son temps les propriétaires dédaignent de cultiver leurs terres : "Omnes enim patres-familiæ, falce et aratro relictis, intra murum correpsimus et in circis potius ac theatris quam in segetibus et vinetis manus movemus." (Préface) Vient ensuite une peinture fort vive de la vie molle et débauchée qui avait succédé à l'austérité des anciennes mœurs. Columelle reproche aussi aux propriétaires de choisir si mal ceux auxquels ils confient leurs terres. Ici se place tout naturellement une phrase énergique qui se trouve chez Sénèque le rhéteur (Controverses, V. ch. 5) : "Arata quondam populis rura, singulorum nunc ergastulorum sunt." Ainsi ces campagnes désertes, ces champs autrefois labourés par des peuples entiers, ne sont plus en quelque sorte que les ateliers pénitentiaires des esclaves. Pline (livre XVIII, 4) dit la même chose avec une bien grande énergie : "At nunc illa eadem vincti pedes, damnatæ manus, inscriptique vultus exercent." Quel contraste entre

ces malfaiteurs que Rome rejette, et ces soldats de la république, ces triomphateurs qui dans les laborieux loisirs que leur laissait la guerre cultivaient de leurs propres mains leur modeste domaine : " Gaudente terra vomere laureato et triumphali aratore ." Et nous nous étonnons, s'écrie Pline, que la terre ne récompense pas des esclaves comme elle récompensait des généraux : " Sed nos miramur ergastulorum non eadem emolumenta esse quae fuerint imperatorum."

Nous pouvons ici encore faire intervenir Horace : il nous parle, lui aussi, de l'esclave rural et de son régisseur, le villicus. A la fin de la 7e Satire du livre II, Horace, comme irrité de l'insolente franchise de Davus, qui profitant de la licence des Saturnales reproche à son maître tous ses défauts, le menace, s'il ne se tait, de l'envoyer à sa maison des champs :

" ... Ocyus hinc te
Ni rapis, accedes opera agro nona Sabino."

Dans l'épitre XIVe du 1er. livre, épitre adressée par Horace à son Villicus, nous voyons que ce Villicus était le dernier de ses esclaves :

« *Tu mediastinus tacita prece rura petebas.* »

Le reste de la pièce montre que ces *villici* improvisés portaient à la campagne les vices et les préoccupations de la ville :

« *Nunc urbem et ludos et balnea villicus optas* :

. . . . *Fornix tibi et uncta popina*

Incutiunt urbis desiderium … etc »

Un tel état de choses ne pouvait manquer d'inquiéter les législateurs et d'occuper leur prévoyance. Aussi de bonne heure essaya-t-on d'y remédier. Appien (*Guerres Civiles*, I. 8) et Suétone (*Vie de César*, 42) nous apprennent que des lois furent portées exigeant que parmi les esclaves employés au labourage il y eût un certain nombre d'hommes libres. Mais ce furent là de vaines précautions : la décadence de l'agriculture n'en continua pas moins, et les conséquences de cette décadence se firent bientôt sentir. Pendant six siècles l'Italie laborieusement cultivée avait suffi à la nourriture d'une population nombreuse. Mais peut-être lui avait-on trop demandé. Faute d'être reposée et comme réparée par le renouvellement varié des cultures, les engrais, les assolements, la terre dut, comme l'a remarqué Mr. *Dureau de la Malle*, arriver à l'épuisement. Aussi, quand à cette cause de stérilité vint s'ajouter la négligence des cultivateurs,

(Economie polit. des Romains) livre III.

les champs ne donnèrent plus que peu de blé et alors, ce revenu ne suffisant pas, on leur demanda d'autres productions d'un meilleur rapport : de là cette transformation presque générale en Italie des terres labourables en pâturages ou en jardins.

Varron, dans la préface de son second livre signale cette révolution que les législateurs essayèrent, mais en vain, d'empêcher : « Itaque in qua terra culturam agri docuerunt pastores, progeniem suam qui condiderunt urbem, ibi contra progenies eorum propter avaritiam contra leges ex segetibus fecit prata, ignorantes non idem esse agriculturam et pastionem. » Ainsi les terres à blé étaient devenues non seulement des prairies, mais même aux environs des villes des jardins où l'on cultivait des plantes aromatiques, des fleurs pour la fabrication des essences, en un mot tout ce qui pouvait servir aux délicatesses du luxe et de la sensualité. On voyait des champs entiers de violettes et de roses, rosaria, violaria. Devant les envahissements de cette nouvelle agriculture, l'étendue des terres réservées au blé allait s'amoindrissant de jour en jour. C'est ce dont Horace s'est plaint si éloquemment dans une ode fameuse (15e du livre II) :

« Jam pauca aratro ~~regiæ~~ jugera

Moles relinquent ; undique latius
Extenta visentur Lucrino
Stagna lacu, platanusque cœlebs
Evincet ulmos : tum violaria, et
Mirtus, et omnis copia narium
Spargent olivetis odorem
Fertilibus domino priori ;
Tum spissa ramis laurea fervidos
Excludet ictus : non ita Romuli
Præscriptum et intonsi Catonis
Auspiciis, veterumque norma. »

Ici encore le poëte regrette l'antique austérité des premiers temps de Rome et la simplicité laborieuse des Catons, si tristement remplacées par la négligence de ces agriculteurs efféminés. Nous retrouvons dans une comparaison ingénieuse de Quintilien (Instit. Orat. VIII, 3) le même contraste très bien marqué : « An ego fundum cultiorem putem, in quo mihi quis ostenderit lilia et violas et anemonas, fontes surgentes, quam ubi plena messis aut graves fructu vites erunt ? Sterilem platanum tonsasque myrtos, quam maritam ulmum et uberes oleas præoptaverim ? » Pour satisfaire à la somptueuse intempérance des nouveaux Romains, on établit dans les villas des basses-

cours, des ruches, des volières, des piscines, des viviers et des garennes : on élevait même pour les gourmets de Rome des loirs et des escargots.

Le livre de Varron est en quelque sorte l'image et l'expression fidèle de toute l'histoire dont nous nous occupons en ce moment. Des trois livres de son ouvrage, le premier traite comme pour mémoire de l'ancienne agriculture, le second de l'élève des bestiaux, et le troisième de ces pastiones villaticæ, productions superflues et pourtant si nécessaires dans un siècle de raffinement et de luxe.

Qu'était devenue au milieu de ces révolutions de l'agriculture la villa antique ? Elle aussi avait bien changé ; elle avait de bonne heure perdu sa simplicité primitive et de ferme qu'elle était d'abord, elle était devenue maison de plaisance. Dans le principe il n'y avait que la villa proprement dite, la maison d'exploitation. Plus tard et dès le temps de Caton, à cette villa rustique s'ajouta la villa urbana ou maison de plaisance dont s'est moqué si spirituellement Caton : l'étendue de ces nouvelles constructions lui faisait dire que dans ces fermes où les bâtiments prenaient presque toute la terre, il y avait plus à balayer qu'à labourer. Les fermes de Caton, au contraire, étaient admirables de simplicité. Aulu-Gelle

(livre XIII, ch. 23) en parle avec beaucoup d'agrément : « Neque mihi (dit Caton) ædificatio, neque vasum, neque vestimentum ullum manu pretiosum, neque pretiosus servus, neque ancilla est. Si quid est quod utar, utor, si non est egeo. Suum cuique per me uti atque frui licet. Vitio vertunt, quia multa egeo. At egeo illis quia nequeunt egere. »

Ainsi, dès l'époque de Caton, représentant des anciennes mœurs, commence ce progrès du luxe dans les maisons des champs. Partout des constructions s'élevaient et couvraient la campagne. Chaque jour les parcs envahissaient de plus en plus les terres labourables : dans chaque villa les subdivisions et les dépendances se multipliaient, et l'on décorait orgueilleusement ces distributions de noms grecs : προκοιτὼν (antichambre), παλαίστρα (palestre) ἀποδυτήριον (vestiaire), περίστυλον (colonnade) ὀρνιθὼν (volière), περιστερεὼν (colombier) ὀπωροθήκη (fruiterie). Varron, l'un des plus illustres et des plus habiles amateurs de cette agriculture d'agrément, dédiant le troisième livre de son <u>De re rustica</u> à Quintus Pinnus, fait allusion à l'opulente élégance et à la magnificence des villas de son ami. Durant les comices pour l'édilité, Varron et un de ses amis Axius, sont

allés se mettre à l'ombre dans la villa publique. Là ils trouvent brillante Compagnie: Appius Claudius l'augure, entouré de Cornélius _Merula_, Petronius _Passer_, Fircellius _Pavo_, Minucius _Pica_; et assis au milieu d'eux comme au milieu de sa volière. La conversation s'engage naturellement sur les oiseaux, puis de la volière on passe à la basse-cour, et de la basse-cour à la villa. Rien n'est plus curieux que d'entendre ces riches propriétaires deviser sur les différentes espèces de villas. Que de richesses s'accumulaient dans ces maisons de plaisance, ou plutôt dans ces palais ornés avec un art et une magnificence qui nous étonne encore aujourd'hui! Les bois les plus précieux, les plus belles statues, des tableaux, des mosaïques, en un mot tout ce que les arts avaient de plus élégant et de plus admirable venait embellir ces somptueuses demeures qui assurément eussent été mieux placées au sein même de Rome qu'au milieu des champs.

Il est assez curieux de trouver la satire de ce luxe dans Salluste, possesseur de ces jardins si longtemps célèbres et dont la magnificence était pour ainsi dire proverbiale. Ainsi dans le _Catilina_ (ch. 12): « Operæ pretium est quum domos atque villas cognoveris _in urbium modum exædificatas_, visere templa Deorum

quæ nostri majores, religiosissimi mortales fecere. Verum illi delubra Deorum pietate, domos sua gloria decorabant. »

Et plus loin, chapitre XIII: « Nam quid ea memorem quæ nisi iis qui videre nemini credibilia sunt, a privatis compluribus subversos montes, maria constructa esse. »

Salluste fait également tenir le même langage à Catilina, qui sans doute n'avait guère le droit de parler ainsi et qui cependant attaque avec une rare énergie cette richesse de la villa romaine (ch. 20): « Quis mortalium, cui virile ingenium tolerare potest illis divitias superare, quas profundant in exstruendo mari et montibus coæquandis nobis rem familiarem etiam ad necessaria deesse? illos binas aut amplius domos continuare, nobis larem familiarem nusquam ullum esse? »

Horace aussi parle de ces constructions insensées (ode 1re du livre III):

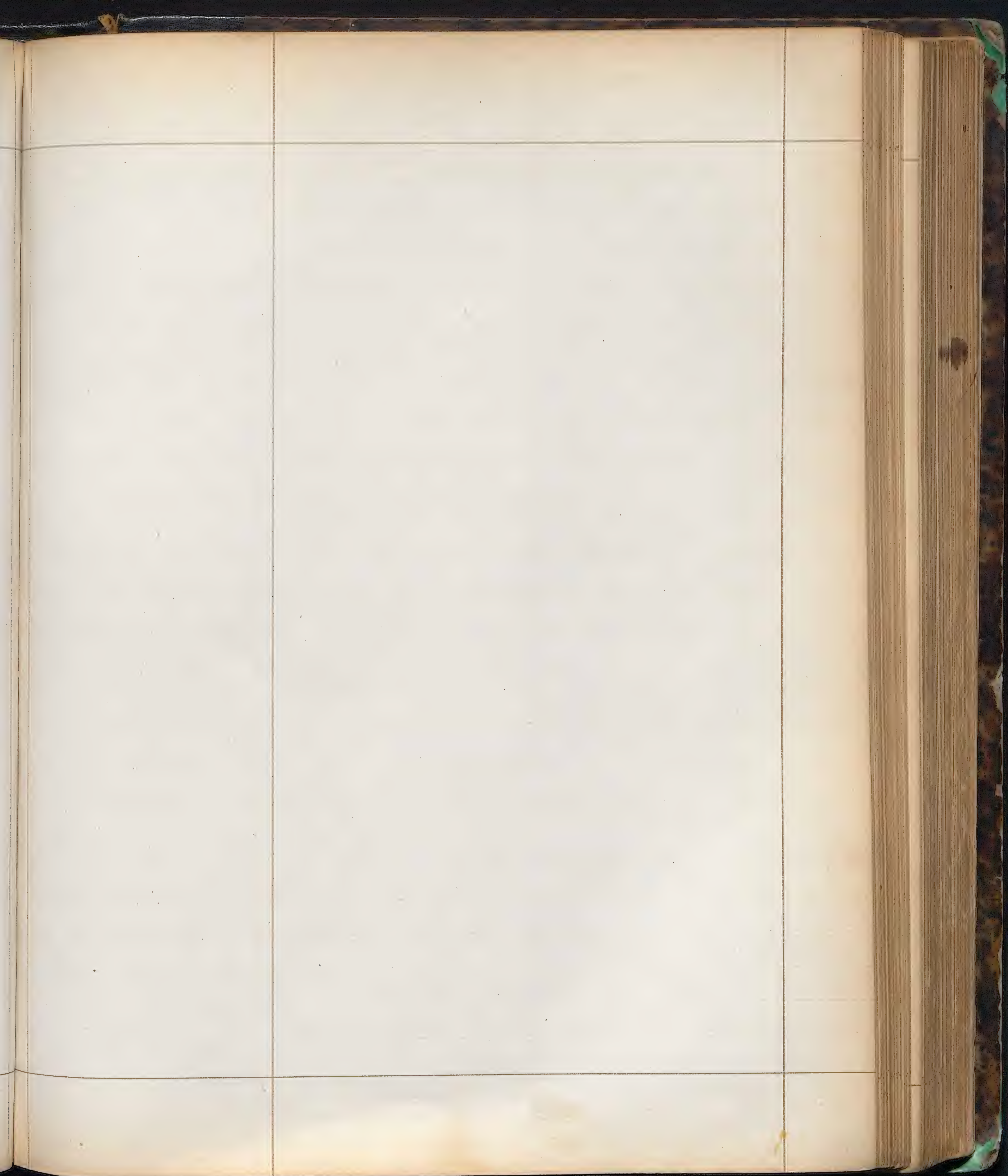
« Contracta pisces æquora sentiunt
Jactis in altum molibus; huc frequens
Cæmenta remittit redemptor
Cum famulis, dominusque terræ
Fastidiosus: sed timor et minæ
Scandunt eodem quo dominus, neque

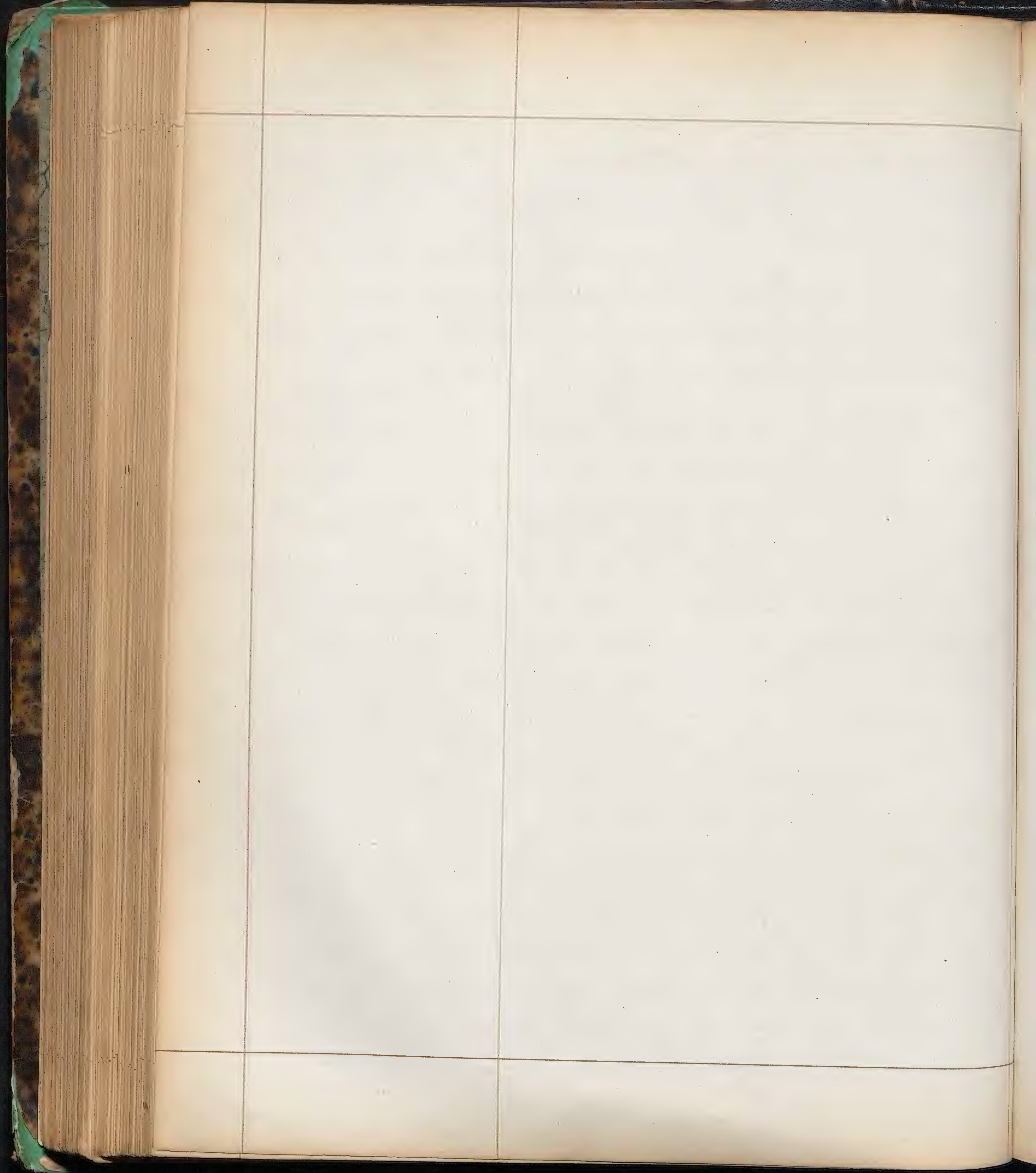
Decedit aerata triremi, et
Post equitem sedet atra Cura.
Quod si dolentem nec Phrygius lapis,
Nec purpurarum sidere clarior
Delinit usus, nec Falerna
Vitis, achaemeniumque costum,
Cur invidendis postibus et novo
Sublime ritu moliar atrium?
Cur valle permutem Sabina
Divitias operosiores? »

Ainsi l'on voit qu'il y a entre les poëtes, les historiens et les agronomes une sorte d'émulation pour signaler et condamner ce luxe des villas. Pline le jeune, dans une lettre à Caninius (livre III) fait une peinture charmante de toutes ces délicatesses : « Quid agit Comum, tuae meaeque deliciae? Quid suburbanum amoenissimum? Quid illa porticus verna semper? Quid πλατανών opacissimus? Quid Euripus viridis et gemmeus? Quid subjectus et serviens lacus? Quid illa mollis et tamen solida gestatio? Quid balineum illud quod plurimus sol implet et circumit? Quid triclinia illa popularia? Quid illa paucorum? Quid cubicula diurna nocturnaque? »

Enfin Sénèque (De beneficiis, 7, 10) peint éloquemment le même contraste de l'ancienne villa et de la nouvelle : « O miserum, si quem delectat sui patrimonii liber magnus et vasta spatia terrarum colenda per vinctos, et immensi greges pecorum per provincias ac regna pascendi, et familia bellicosis nationibus major, et aedificia privata laxitatem urbium magnarum vincentia. » C'est comme un résumé de l'histoire que nous venons de parcourir en détail : d'abord l'excessive étendue des propriétés, puis l'emploi exclusif des esclaves aux travaux des champs, la transformation des terres labourables en prairies destinées à nourrir d'immenses troupeaux, et enfin le luxe et la grandeur des villas.

Herbault (Léopold).





35e Leçon.

De l'opportunité des Géorgiques (Suite).

Bonne rédaction, exacte, nette, assez bien écrite, attestant la recherche et l'étude personnelle des textes.

38e leçon.

De l'opportunité des Géorgiques (Suite).

L'importance de l'agriculture dans les institutions religieuses et civiles, les usages et les mœurs de l'ancienne Rome nous a fait comprendre l'intérêt national des Géorgiques; la décadence de l'agriculture dans le dernier siècle de la république et à l'avènement de l'empire nous en montrera l'opportunité. Cette décadence se rattache à diverses causes dont plusieurs ont déjà passé sous nos yeux : l'extension toujours croissante des propriétés; la substitution du travail des esclaves à celui des hommes libres; la transformation des terres à blé en pâturages et en jardins de luxe; le remplacement de la villa rustique par la villa urbaine. Ces changements nous ont été attestés par des textes intéressants des agronomes latins, Caton, Varron, Columelle; des historiens, Salluste, Suétone, Tacite; des orateurs comme Cicéron, des philosophes comme Sénèque, et surtout des poëtes dont il est plus naturel de rechercher le témoignage dans un cours de poésie latine. Poursuivons cette revue des causes qui ont ruiné l'agriculture.

L'Italie étant devenue improductive, une conséquence nécessaire, c'est qu'il faut tirer les subsistances des provinces et nourrir les citoyens indigents. Cette habitude de compter sur les productions de pays étrangers et de distribuer au peuple du blé qui ne lui coûtait aucun travail contribue puissamment à la ruine de l'agriculture; c'est une préoccupation constante pour les empereurs. Tacite nous le montre dans plusieurs passages bien éloquents: L'an 775 de Rome, les édiles proposent à Tibère de prendre des mesures pour remettre en vigueur les lois somptuaires et réprimer le luxe de la table. Tibère répond par une lettre qui coupe court à leur zèle. Il trouve ces mesures insuffisantes, inefficaces et même dangereuses. Il montre un mal bien plus grand, auquel on ne paraît pas penser, dans l'état de choses que nous avons essayé de décrire, dans l'extension sans fin des grandes propriétés, le luxe croissant des villa, l'existence précaire de Rome nourrie par les provinces: « Quid enim primum prohibere et priscum ad morem recidere aggrediar? Villarum ne infinita spatia, familiarum numerum et nationes? » (Tacite. Ann. III. 53)

Après avoir indiqué tout ce qu'il y aurait à réformer, il montre que les mesures proposées par les édiles n'ont pas rapport à un objet bien plus

important, la ruine de l'agriculture, et il met sous les yeux la position critique de Rome à la quelle l'Italie ne peut plus fournir sa nourriture et qui a besoin pour vivre des productions d'une terre étrangère ! « Quantulum istud est, de quo ædiles admonent ! Quam, si cetera respicias, in levi habendum ! At hercule nemo refert quod Italia externæ opis indiget, quod vita populi romani per incerta maris et tempestatum quotidie volvitur, ac, nisi provinciarum copiæ et dominis et servitiis et agris subvenerint, nostra nos scilicet nemora nostræque villæ tuebuntur ! » Hanc curam sustinet princeps, hæc omissa funditus rempublicam trahet. » (III. 54)

De cette nécessité de chercher dans d'autres contrées les provisions qui doivent nourrir Rome, naît une autre nécessité, celle de distribuer au peuple une nourriture qu'il ne peut plus gagner par le travail. Suétone, dans la Vie de César (41) nous apprend le nombre énorme des personnes qui avaient part à ces distributions et que César s'efforça de réduire : « Recensum populi, nec more, nec loco solito, sed vicatim per dominos insularum egit : atque ex viginti trecentisque millibus accipientium frumentum e publico ad centum quinquaginta retraxit. » Ces distributions attiraient à Rome les fainéants,

les mendiants, les séditieux de l'empire et formaient cette multitude qui ne demandait plus que panem et circenses. On conçoit facilement combien un tel état de choses devait contribuer à la ruine de l'agriculture. Auguste, après une famine terrible dans laquelle il avait été obligé de faire sortir de Rome les étrangers et une partie des esclaves, Auguste songea mais vainement à supprimer ces distributions qui ruinaient l'état et encourageaient la paresse : « Impetum se cepisse scribit frumentationes publicas in perpetuum abolendi, quod earum fiducia agricultura agrorum cessaret : neque tamen perseverasse quia certum haberet posse per ambitionem quandoque restitui. (Suétone, Auguste, 42) Mais cette cause de ruine ne datait pas de César ou d'Auguste : Cicéron, dans son discours Pro Sextio (48) la fait remonter jusqu'au temps des Gracques : « Frumentariam legem C. Gracchus ferebat, jucunda res plebi romanae ; victus enim suppeditabatur sine labore ; repugnabant boni, quod et ab industria plebem ad desidiam avocari putabant, et aerarium exhauriri videbatur. » Épuisement du trésor, paresse du peuple, voilà bien les effets funestes de ces distributions. En vain César avait tenté de les restreindre ; en vain Auguste avait songé à les supprimer. C'était une nécessité fâcheuse qu'il fallait subir et

et qui naissait fatalement de la disparition des petits propriétaires, de l'emploi exclusif des esclaves et du mode de culture. Dans l'histoire de l'empire, une difficulté sans cesse présente, c'est d'approvisionner Rome et de suffire à ces distributions gratuites. Les disettes sont fréquentes et terribles ; une flotte ennemie, une tempête suffisait pour affamer Rome. Il y a disette sous César, sous Auguste, sous Tibère. Et cependant Tibère qui avait de grands talents administratifs appliquait tous ses soins à prévenir ce danger et montrait une activité infatigable. C'est ce qu'atteste Tacite qui ne peut être suspect de partialité en faveur de l'empereur : « Plebes acri quidem annona fatigabatur ; sed nulla in eo culpa ex principe ; quin infecunditati terrarum aut asperis maris obviam iit, quantum impendio diligentia que poterat. » (Ann. IV. 6) Dans une circonstance critique, Tibère, pour calmer le peuple irrité par la cherté des vivres, lui expose ce qu'il a fait pour y remédier : « Iisdem consulibus gravitate annonæ juxta seditionem ventum ; multa que, et plures per dies, in theatro licentius efflagitata quam solitum adversum imperatorem. Quis commotus, incusavit magistratus patres que quod non publica auctoritate populum coercuissent ; addidit que quibus e provinciis, et quanto majorem quam Augustus rei frumentariæ

copiam advectaret. » (VI, 13). Ainsi les besoins et le désordre allaient toujours en croissant. Sous Claude, la disette provoque une sédition où le prince est en grand danger. Suétone raconte cette sédition (Claude 18) : « Urbis annonæ que curam sollicitissime semper egit. Arctiore annona ob assiduas sterilitates, detentus quondam medio foro a turba, conviciisque simul et fragminibus panis ita infestatus est ut ægre nec nisi postico evadere in palatium valuerit; nihil non ex eo cogitavit ad invehendos etiam in tempore hiberno commeatus. » Tacite (XII, 43) rapporte le même fait, et compare d'une manière éloquente l'ancienne fécondité de l'Italie à son insuffisance actuelle: « Frugum quoque egestas, et orta ex eo fames, in prodigium accipiebatur. Nec occulti tantum questus; sed jura reddentem Claudium circumvasere clamoribus turbidis, pulsumque in extremam fori partem vi urgebant, donec militum globo infensos perrupit. Quindecim dierum alimenta Urbi, non amplius superfuisse constitit; magna que deum benignitate et modestia hiemis rebus extremis subventum. At hercule olim ex Italiæ regionibus longinquas in provincias commeatus portabant; nec nunc infecunditate laboratur, sed Africam potius et Ægyptum exercemus, navibusque et casibus vita populi romani

permission."

A toutes ces causes de décadence pour l'agriculture, il faut ajouter les guerres civiles qui remplissent presque tout le Septième siècle de Rome; d'abord la lutte sanglante du sénat et des Gracques, la guerre Sociale, la rivalité de Marius et de Sylla, les guerres serviles, les guerres du premier et du second triumvirat. De là des ravages fréquents; de là des dépossessions en masse, au profit des vétérans de Sylla, de César, d'Octave, où disparaissent les petits propriétaires qui existaient encore. Ici, nous avons le témoignage des poètes, témoignage touchant, car eux-mêmes ont souffert de ces guerres civiles.

D'abord vient Valérius Caton, grammairien qui enseignait les lettres à Rome et qui était en même temps un poète remarquable, dont quelques vers ressemblent tellement à ceux de Virgile qu'on les lui a quelquefois attribués. Valérius Caton, dépouillé de ses biens, exhale contre les spoliateurs des imprécations et des regrets touchants qui sont comme un antécédent des Eglogues. Dans cette pièce, qui a pour titre Diræ, le poète exprime les mêmes sentiments que Virgile prêtera plus tard à Mélibée :

« Exsul ego, indemnatus, egens, mea rura reliqui,

Miles ut accipiat funesti praemia belli.
Hinc ego de tumulo mea rura novissima visam;
Hinc ibo in sylvas; obstabunt jam mihi colles,
Obstabunt montes; campos nec adire licebit.
Dulcia rura, valete, et Lydia dulcior illis,
Et casti fontes, et felix nomen agelli.
Tardius, ah! miserae, descendite monte, capellae;
Mollia non iterum carpetis pabula nota.
Tuque, resiste, pater: en prima, novissima nobis
Intueor campos longum: manet hostis in illis.

(Vers 84-95).

Cette pièce nous transporte d'une manière bien vive au milieu de ces scènes de désordre qui ont dû se renouveler bien souvent pendant les guerres civiles. Les poètes les ont chantées; Virgile, peut-être Horace, Properce, Tibulle furent dépossédés de leurs terres, et les bienfaits d'Auguste ne furent pour eux que des restitutions.

Un passage de la seconde épître du 2.e livre (v. 48) fait penser qu'Horace, à la suite de la bataille de Philippes, avait été dépouillé du petit bien que possédait son père, et avait cherché une ressource dans les vers qui refirent sa fortune en même temps qu'ils assuraient sa gloire.

« Unde simul primum me dimisere Philippi,

Decisis humilem pennis inopemque paterni
Et laris et fundi, paupertas impulit audax
Ut versus facerem. »

Properce avait aussi été victime d'une distribution faite aux vétérans en 713. Dans ses élégies il dit :
« Aspice me cui parva domi fortuna relicta est. »
(II, 34)

Dans la première élégie du livre IV, il se fait adresser la parole par un astrologue qui lui rappelle les circonstances douloureuses dans lesquelles il a perdu son père et son patrimoine :

« Ossaque legisti, non illa ætate legenda,
Patris, et in tenues cogeris ipse lares.
Nam tua quum multi versarent rura juvenci,
Abstulit excultas pertica tristis opes. »
(V. 127 &c)

Le mot pertica est déjà employé et expliqué dans ce vers de Valérius Caton :
« Pertica quæ nostros metata est impia campos. »
(Diræ, v. 45)

Properce établit un contraste touchant entre son ancienne opulence et sa misère présente, contraste que devait amener bien souvent la guerre civile.

Un passage de Tibulle (Eleg. I, 25) donne

lieu de soupçonner qu'il se trouva dans la même situation :

« Vos quoque felicis quondam, nunc pauperis agri
Custodes, fertis munera vestra, Lares.
Tunc vitula innumeros lustrabat caesa juvencos:
Nunc agna exigui hostia magna soli. »

Pour Virgile, il n'est pas douteux qu'il fut victime d'une telle spoliation. Appien nous apprend dans le 4e livre de la Guerre Civile qu'Octave livra à ses vétérans dix-huit villes riches, florissantes et d'un territoire fertile. Parmi ces villes se trouvait Crémone et Mantoue trop voisine de Crémone fut enveloppée dans le même malheur :

« Mantua vae miserae nimium vicina Cremonae! »
(Egl. IX, 28)

Sa petite propriété du père de Virgile fut la proie d'un vétéran. Mr. Dureau de la Malle pense que les anciens propriétaires furent déportés dans des contrées lointaines. Cette conjecture est assez vraisemblable d'après les paroles prêtées à Mélibée dans la 1re églogue :

« Nos patriae fines et dulcia linquimus arva,
Nos patriam fugimus; tu, Tityre, lentus in umbra,
Formosam resonare doces Amaryllida sylvas. »
(3- 6)

Et encore dans la même pièce :

« At nos hinc alii sitientes ibimus Afros ;
Pars Scythiam, et rapidum Cretæ veniemus Oaxem,
Et penitus toto divisos orbe Britannos. »

Il faut sans doute faire la part de l'exagération poétique ; mais il en reste encore assez pour donner de la vraisemblance à cette conjecture de Mr. Dureau de la Malle.

Ces champs sont abandonnés à des soldats brutaux et peu soucieux de l'agriculture. Mélibée exhale ainsi ses regrets :

« Impius hæc tam culta novalia miles habebit,
Barbarus has segetes ! En quo discordia cives
Perduxit miseros ; en queis conseri mus agros ! »

Bientôt entre ces mains négligentes et mal habiles, les terres deviennent stériles. C'est encore Virgile qui nous l'apprend dans l'épisode du 1er livre des Géorgiques, où il déplore les malheurs de la guerre civile et la décadence de l'agriculture :

« ... Non ullus aratro
Dignus honos ; squalent abductis arva colonis,

Et curvæ rigidum falces conflantur in ensem. "

(506-509).

Ces témoignages empruntés aux Eglogues et aux Géorgiques nous attestent à quel état de ruine les guerres civiles avaient amené l'agriculture.

Il y a un tableau éloquent de cette Italie ruinée par la guerre civile, au début de la Pharsale (vers 24):

" At nunc semirutis pendent quod mœnia tectis
Urbibus Italiæ, lapsisque ingentia muris
Saxa jacent, nulloque domus custode tenetur,
Rarus et antiquis habitator in urbibus errat;
Horrida quod dumis, multosque inarata per annos
Hesperia est, desuntque manus poscentibus arvis;
Non tu, Pyrrhe ferox, nec tantis cladibus auctor
Pœnus erit; nulli penitus discendere ferro
Contigit: alta sedent civilis vulnera dextræ. "

(v. 26-33)

Voilà une peinture bien triste de l'aspect de l'Italie où tant de causes avaient ruiné l'agriculture autrefois si florissante. Mais il est juste de tenir compte des exceptions. La décadence, quoique générale, n'est pas universelle. Si la classe des petits propriétaires a disparu, quelques-uns des grands s'occupaient avec zèle et intelligence de l'agriculture et ne s'inquiétaient pas seulement des plaisirs qu'ils pouvaient

trouvée dans la villa urbana. Varron n'écrit pas seulement d'après ses lectures, mais aussi d'après ce que lui a appris sa propre expérience : "quæ ipse in colendis fundis meis animadverti :„ Varron n'est pas le seul. Dans ses traités qu'il met en dialogues, son interlocuteur Cn. Tremellius Scrofa est présenté comme le plus habile agriculteur. Ainsi, s'il est vrai que l'Italie se couvrait de maisons de plaisance, de palais d'un luxe stérile, quelques grands propriétaires intelligents agissaient tout autrement, par exemple Varron et celui qu'il fait parler. Ce Scrofa était le meilleur agriculteur de l'époque : "Cui hæc ætas defert rusticarum rerum palmam." Columelle dit de lui qu'il a rendu l'agriculture capable d'éloquence. Dans la mise en scène de son traité, Varron représente quelques grands propriétaires rassemblés dans le temple de la Terre pour recevoir une communication du gardien. En l'attendant ils discutent sur l'agriculture à l'occasion d'une figure de l'Italie peinte sur le mur ; cette vue amène l'éloge de l'Italie qu'on proclame la terre la plus fertile et la mieux cultivée. Et cependant, le même auteur déplore la décadence de l'agriculture.

Chez Virgile, nous retrouvons les mêmes plaintes et les mêmes éloges de la fertilité et de la bonne culture de l'Italie :

« Sed neque Medorum silvæ, ditissima terra,
Nec pulcher Ganges, atque auro turbidus Hermus,
Laudibus Italiæ certent; non Bactra, neque Indi,
Totaque turiferis Panchaia pinguis arenis.
Hæc loca non tauri spirantes naribus ignem
Invertere, satis immanis dentibus hydri;
Nec galeis densisque virum seges horruit hastis:
Sed gravidæ fruges, et Bacchi Massicus humor
Implevere; tenent oleæ armentaque læta. »
(Georgiq. II. 136-145).

Il faut donc faire quelques restrictions dans ce tableau que nous avons tracé de la décadence de l'agriculture. La terre n'a pas perdu sa fécondité, et il reste encore quelques hommes assez intelligents et assez zélés pour en tirer parti. Au premier rang se place Varron qui écrit des traités agronomiques à la fin du 7.e siècle de Rome comme Caton en avait écrit au commencement du même siècle. Dans un espace de temps si court, ces deux écrivains représentent deux âges différents de l'agriculture romaine. Caton était dans un temps où le sol, divisé en petites propriétés et cultivé par un grand nombre de citoyens, fournissait à force de labeur et d'économie une nourriture suffisante à une population considérable. Le livre de Varron donne une idée de son époque où il n'y avait presque plus que des

grands propriétaires affermant leurs terres à des colons ou les faisant cultiver par des esclaves sous la surveillance du villicus; quelques-uns, par leurs connaissances agronomiques et un bon système d'exploitation rurale, obtiennent encore de grands résultats. Mais en général les possesseurs de propriétés trop vastes les négligeaient et songeaient plus à alimenter le luxe de Rome qu'à lui fournir le blé nécessaire: aussi l'Italie était dans l'impuissance de se nourrir elle-même.

A côté de ces grands propriétaires, les petits végètent à force de travail, comme Simulus, le héros du Moretum; cette œuvre charmante qu'on a contestée à Virgile, mais qui est probablement de la même époque et peut ainsi nous donner le renseignement que nous cherchons sur la condition des petits propriétaires:

« Simulus exigui cultor cum rusticus agri,
Tristia venturæ metuens jéjunia lucis,
Membra levat sensim, vili demissa grabato. »

Ce petit propriétaire, toujours incertain sur sa nourriture du lendemain et ne vivant qu'à force de travail et d'économie, présente une image bien vive des misères des cultivateurs libres. Tel est

(II, II) cet Ofellus, le héros d'une des Satires d'Horace, cultivateur opiniâtre, arrachant au sol sa nourriture et celle de ses enfants. Tel est ce Vultéius

(Epist. I, VII) Ménas, crieur public, devenu petit propriétaire par un caprice de l'avocat Philippe, qui s'épuise de travail et n'arrive qu'à la ruine. Horace, dans une charmante narration, met en opposition cette existence si pénible des cultivateurs et les richesses royales des grands propriétaires.

Si les cultivateurs libres se dégoûtaient ainsi de la vie des champs, que devait-ce être pour le <u>villicus</u>, esclave régisseur, qui n'était nullement intéressé au succès, qui ne songeait qu'avec regret aux plaisirs de la ville? Horace, dans l'épître 14 du 1er livre, s'adresse à son <u>villicus</u>. Pour lui, il préfère la campagne à la ville, mais son <u>villicus</u> n'est pas du même avis et soupire après la ville depuis qu'il l'a quittée.

« Tu mediastinus tacita prece rura petebas;
Nunc urbem et ludos et balnea villicus optas. »
(14-16)

Un peu plus loin, il lui dit quels plaisirs l'attirent vers la ville:

«... fornix tibi et uncta popina
Incutiunt urbis desiderium, video; et quod

Angulus iste feret piper et thus ocyus uva,
Nec vicina subest vinum præbere taberna
Quæ possit tibi, nec vilis tibicina, cujus
Ad strepitum salias terræ gravis : et tamen urges
Jampridem non tacta ligonibus arva, bovemque
Disjunctum curas, et strictis frondibus exples.
Addit opus pigro rivus, si decidit imber,
Multa mole docendus aprico parcere prato. "
(21-30).

Voici donc les hommes qui possédaient ou cultivaient la terre : des grands propriétaires, quelquefois actifs et intelligents, le plus souvent négligents ; des petits propriétaires très malheureux arrachant à la terre à force de travail de maigres produits ; enfin des villici dégoûtés de la campagne où ils étaient relégués et regrettant les grossiers plaisirs de la ville.

Au temps de Virgile, la ruine des petits propriétaires avait été achevée par les distributions de terres faites aux vétérans. Les anciens propriétaires dépouillés, obligés de fuir, laissaient leurs terres à ces soldats négligents et malhabiles ; heureux encore quand ils pouvaient demeurer comme fermiers des biens qu'ils possédaient autrefois. Dans la Neuvième églogue, Mœris, qui représente Virgile, peint dans des vers bien touchants son désespoir et son découragement :

« O Lycida, vivi pervenimus, advena nostri,
Quod numquam veriti sumus, ut possessor agelli
Diceret : hæc mea sunt ; veteres migrate coloni. »
(2, 5).

La même situation est rendue d'une manière frappante dans Horace (Sat. II. 2. v. 112) :
Ofellus, que l'auteur choisit pour donner une leçon de tempérance et d'économie, a été dépossédé de sa propre terre, et cependant il montre une grande constance et un ferme courage pour cultiver ce champ comme fermier :

« Quo magis his credas, puer hunc ego parvus Ofellum
Integris opibus novi non latius usum
Quam nunc accisis. Videas metato in agello
Cum pecore et natis, fortem mercede colonum,
« Non ego, narrantem, temere edi luce profesta
Quidquam, præter olus, fumosæ cum pede pernæ.
Ac mihi, seu longum post tempus, venerat hospes,
Sive operum vacuo gratus conviva per imbrem
Vicinus, bene erat, non piscibus urbe petitis,
Sed pullo atque hœdo ; tum pensilis uva secundas
Et nux ornabat mensas cum duplice ficu.
Post hæc ludus erat culpa potare magistra,
Ac venerata Ceres (ita culmo surgeret alto)

Explicuit vino contractæ seria frontis.
Sæviat atque novos moveat fortuna tumultus,
Quantum hinc imminuet? Quanto aut ego parcius,
-aut vos,
O pueri, nituistis, ut huc novus incola venit?
Nam propriæ telluris herum natura, neque illum,
Nec me, nec quemquam statuit. Nos expulit ille;
Illum aut nequities, aut vafri inscitia juris,
Postremum expellet certe vivacior hæres.
Nunc ager Umbreni sub nomine, nuper Ofelli
Dictus, erit nulli proprius; sed cedet in usum
Nunc mihi, nunc alii. Quocirca vivite fortes,
Fortia que adversis opponite pectora rebus. »

C'est une peinture charmante des vieilles mœurs rustiques qui s'étaient perpétuées dans certains districts de l'Italie. C'est aussi un témoignage très pathétique et très instructif du tort que les guerres civiles avaient fait à l'agriculture déjà ruinée par d'autres causes.

Telle est l'époque à laquelle Virgile prend la campagne pour sujet de ses chants. Ce sujet qui répondait au goût du peuple arrivait à un moment opportun. L'agriculture était assez négligée pour avoir besoin d'être ranimée par les exhortations de la poésie; elle ne l'était pas assez pour que ces exhortations fussent tout-à-fait inutiles. Le génie du poète était admirablement propre

à traiter ce sujet ; les muses champêtres lui avaient donné le secret de cette grâce charmante que lui attribue Horace :

« ... molle atque facetum
(Sat. I. 10. 45) Virgilio annuerunt gaudentes rure Camenae. »

C'était vers ce sujet que son génie et son éducation le portaient ; après avoir tenté l'épopée et le grand poème philosophique, il était revenu aux poésies champêtres. Ses deux ouvrages ont rempli 13 ou 14 ans de sa jeunesse et de sa maturité. Il compose les Eglogues de 27 à 33 ans (711-717) ; les Géorgiques de 33 à 40 (717-724). Ces deux œuvres se tiennent étroitement et les vers du commencement de l'Enéide, qu'il faille les attribuer à Virgile ou à un autre, marquent très bien cette succession de chefs-d'œuvres et leur intime union :

« Ille ego, qui quondam gracili modulatus avena
Carmen, et egressus sylvis, vicina coegi
Ut quamvis avido parerent arva colono,
Gratum opus agricolis : at nunc horrentia Martis
Arma virumque cano, Trojae qui primus ab oris
Italiam, fato profugus, Lavinaque venit
Littora. »

Foucart.

39e _ Leçon.

Vif sentiment des beautés de la nature chez Cicéron, Lucrèce et Virgile.

Goût des Romains pour la campagne au temps d'Auguste.

Bonne rédaction, exacte; pensée, agréablement écrite.

39e leçon.

Vif sentiment des beautés de la nature chez Cicéron, Lucrèce et Virgile. Goût des Romains pour la campagne au temps d'Auguste.

L'histoire de l'agriculture romaine nous a montré quel était l'intérêt tout contemporain des *Géorgiques* dans une ville comme Rome, qui devait sa force et sa grandeur à ses anciennes mœurs agricoles. Ce fut sans doute dans un temps où ces mœurs étaient bien oubliées, que Virgile chanta l'agriculture; mais elles vivaient encore dans les souvenirs et dans les regrets. Le poète s'adressait à tous les Romains, à tous ceux qui cultivaient la terre, il enseignait à tous l'art de faire produire au sol de riches moissons, aux arbres des fruits abondants, il traitait des soins que l'agriculteur économe doit à ses bestiaux, à ses abeilles, à son jardin: il ne distinguait point le grand propriétaire, le *Colonus*, le *villicus* et le maître pauvre de quelque petit champ. Cependant c'est pour celui-ci qu'est la sympathie de Virgile; c'est aux pauvres paysans que s'intéresse le poète; ce sont les petits propriétaires qu'il prend, si on peut le dire, pour héros. Dans le IVe livre des *Géorgiques*, il nous représente un vieillard qui cultive avec amour son étroit domaine sur les rives du Galèse: dans la pré-

Georg. IV, 116.

Eglogue c'est encore un vieillard heureux d'avoir conservé son petit bien. Tityre, qui semble bien être le père même de Virgile.

Eglog. I 46.

« Fortunate senex, ergo tua rura manebunt !
Et tibi magna satis, quamvis lapis omnia nudus,
Limoso que palus obducat pascua junco.
Non insueta graves, etc. »

Virgile a voulu rendre les forêts dignes d'un consul, mais il ne les a remplies que de pasteurs. Par une préoccupation bien naturelle à un poète aussi sensible et aussi compatissant, il songe surtout aux petits et aux pauvres propriétaires ; il s'attache à relever cette condition autrefois si honorable et maintenant si déchue ; il veut consoler de leur sort tous ceux qui cultivent laborieusement la terre, et leur montrer dans leurs travaux une source de jouissances pures et douces.

Le poème des Géorgiques était donc éminemment national. Chanter la vie et les travaux des champs, c'était + continuer l'œuvre toute romaine qu'il avait entreprise dans les Bucoliques, où les laboureurs se mêlent déjà aux bergers. Virgile avait raison de dédier, pour ainsi dire, ses vers à l'Italie entière, cette mère d'un peuple agriculteur :

+ pour Virgile

Georg. II. 172

« Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virûm : tibi res antiquæ laudis et artis
Ingredior, sanctos ausus recludere fontes,
Ascræumque cano romana per oppida carmen. »

La décadence même de l'agriculture que chantait Virgile ajoutait à l'intérêt national du poème ce charme mélancolique qui s'attache à la peinture d'une noble ruine. Le sentiment de vif regret qui anime le poète des Bucoliques et des Georgiques, quand il retrace les tableaux de la vie rustique des anciens Romains, ce sentiment fait la beauté éternelle des vers de Virgile. Ces vers qu'on admire dans tous les temps, devaient charmer d'autant plus les Romains, que le regret du poète était partagé par tous ses lecteurs. La Rome opulente et dissolue des guerres civiles et de l'empire aimait à tourner les yeux vers la Rome agricole d'autrefois. Les mœurs rustiques des ancêtres revenaient en mémoire aux Romains dégénérés, qui se prenaient souvent à les regretter sans avoir la force ni le pouvoir de les imiter. Elles recevaient de l'éloignement même un charme qu'elles n'avaient pas au temps où elles étaient en honneur : et prenaient comme un air poétique aux yeux d'une génération travaillée par l'ennui et le dé-

goût qui naissaient de la corruption sociale.

Cicéron regrettait sans doute la vie agricole d'une Rome qui n'était déjà plus la Rome de son temps, quand il écrivait ce délicieux chapitre du de Senectute où il fait exprimer ses propres sentiments par la bouche du vieux Caton. Ce morceau est un anachronisme véritable : et Cicéron paraît en avoir conscience, tant il insiste sur ces tableaux charmants de la vie champêtre qui feraient un contraste bien étrange, transportés au milieu des chapitres du de Re rustica. Le passage de Cicéron est si poétique qu'il semble un antécédent des Géorgiques :

de Senectute, ch. 15.

« Venio nunc ad voluptates agricolarum, quibus ego incredibiliter delector ; quæ nec ulla impediuntur senectute, et mihi ad sapientis vitam proxime videntur accedere. Habent enim rationem cum terra, quæ nunquam recusat imperium, nec unquam sine usura reddit, quod accepit : sed alias minore, plerumque majore cum fenore. Quanquam me quidem non fructus modo, sed etiam ipsius terræ vis ac natura delectat ; »

(Remarquons en passant combien cet ordre d'idées est étranger à Caton et à son temps.)

Quæ cum gremio mollito ac subacto semen sparsum excepit, primum id occœcatum cohibet:

ex quo occatio, quae hoc efficit, nominata est:
deinde tepefactum vapore et compressu suo diffundit,
et elicit herbescentem ex eo viriditatem: quae nixa
fibris stirpium, sensim adolescit, culmo que erecta
geniculato, vaginis jam quasi pubescens includitur;
e quibus quum emersit, fundit frugem spici ordine
structam, et contra avium minorum morsus munitur
vallo aristarum. Quid ego vitium satus, ortus,
incrementa commemorem? Satiari delectatio-
ne non possum; ut meae senectutis requietem oblec-
tamenta que noscatis. Omitto enim vim ipsam
omnium, quae generantur e terra, quae ex fici
tantulo grano aut ex acino vinaceo aut ex cetera-
rum frugum ac stirpium minutissimis seminibus
tantos truncos ramos que procreat. Malleoli,
plantae, sarmenta, viviradices, propagines,
nonne ea efficiunt, ut quemvis cum admiratione
delectent? Vitis quidem, quae natura caduca
est et, nisi fulta sit, ad terram fertur, eadem,
ut se erigat, claviculis suis, quasi manibus,
quidquid est nacta, complectitur: quam serpen-
tem multiplici lapsu et erratico ferro amputans
coercet ars agricolarum, ne silvescat sarmentis,
et in omnes partes nimia fundatur. Itaque in-
eunte vere in iis, quae relicta sunt, exsistit
tanquam ad articulos sarmentorum ea, quae

gemma dicitur, a qua oriens uva sese ostendit: quæ et succo terræ et calore solis augescens, primo est peracerba gustatu, deinde maturata dulcescit, vestita que pampinis nec modico tepore caret et nimios solis defendit ardores. Qua quid potest esse quum fructu lætius, tum aspectu pulchrius? Cujus quidem non utilitas me solum," (la seule chose, pouvons-nous croire, qui eût touché le rude et avare Caton, car il devait être fort peu sensible au charme dont Cicéron parle ici avec tant d'insistance) "ut ante dixi, sed etiam cultura et ipsa natura delectat: adminiculorum ordines, capitum jugatio, religatio et propagatio vitium sarmentorumque eo, quam dixi, aliorum amputatio, aliorum immissio. Quid ergo irrigationes, quid fossiones agri repastinationes que proferam, quibus fit multo terra fecundior? Quid de utilitate loquar stercorandi? Dixi in eo libro, quem de rebus rusticis scripsi: de qua doctus Hesiodus ne verbum quidem fecit, quum de cultura agri scriberet. At Homerus, qui multis, ut mihi videtur, ante sæculis fuit, Laertem, lenientem desiderium, quod capiebat e filio, colentem agrum et eum stercorantem facit. Nec vero segetibus solum et pratis et vineis et arbustis res rusticæ lætæ sunt, sed etiam hortis et pomariis,

tum pecudum pastu, apium examinibus, florum omnium varietate. Nec consitiones modo delectant, sed etiam insitiones; quibus nihil invenit agricultura solertius. »

Le vieux Caton prend tant de plaisir à parler des joies des agriculteurs, agricolarum voluptates, qu'il en parlerait encore bien plus longtemps, s'il ne sentait que ses auditeurs pourraient le trouver trop prolixe. Il s'excuse d'avoir fait un si long discours, et avoue que la vieillesse est babillarde: « Possum persequi multa oblectamenta rerum rusticarum; sed ea ipsa, quae dixi, fuisse sentio longiora. Ignoscetis autem; et studio rerum rusticarum provectus sum, et senectus est natura loquacior: ne ab omnibus eam vitiis videar vindicare. »

Dans ce beau morceau, que nous ne trouvons point trop long, Caton parle, on le voit, des plaisirs rustiques et des beautés de la nature cultivée, non pas en vrai Caton, mais un peu en Varron. Il ne songe pas seulement à l'utile, il considère aussi l'agréable, et semble sentir vivement le charme de la campagne. Les sentiments qu'il exprime ne sont pas les siens, ce sont ceux de Cicéron lui-même. Cicéron se montre ici le digne précurseur de Virgile: il y a déjà dans ce chapitre quelque chose de la sensibilité poétique qui

anime et passionne la nature dans les poëmes de Virgile. Un rapprochement le prouvera. Rappelons-nous la phrase charmante de Cicéron : « Vitis quidem, quæ natura caduca est, et, nisi fulta sit, ad terram fertur, eadem, ut se erigat, claviculis suis, quasi manibus, quidquid est nacta, complectitur : quam serpentem multiplici lapsu et erratico ferro amputans coercet ars agricolarum, ne silvescat sarmentis et in omnes partes nimia fundatur. » Ce luxe de végétation, ce soin de l'agriculteur qui émonde les rameaux vagabonds de la vigne, nous retrouvons tout ce tableau dans quelques vers des Géorgiques. La peinture de Cicéron est moins animée, moins poétique que celle de Virgile, mais c'est la peinture d'un poëte ; ce sont déjà les qualités du chantre des Géorgiques. Le plus grand charme des vers de Virgile est déjà dans la prose de Cicéron : tous les deux font des ceps de vigne un être vivant, le premier avec la mesure qui sied à la prose, le second avec la liberté permise à la poésie :

Georg. II. 361.

« Ac, dum prima novis adolescit frondibus ætas,
Parcendum teneris ; et dum se lætus ad auras
Palmes agit, laxis per purum immissus habenis,
Ipsa acie nondum falcis tentanda, sed uncis
Carpendæ manibus frondes, interque legendæ. »

Que de beautés dans ce peu de vers! Ces ménagements délicats, cette sollicitude maternelle du vigneron qui épargne la vigne jeune et tendre encore; ce développement joyeux, pour ainsi dire, de la pousse qui s'élance vers le ciel, pareille au coursier auquel on a lâché les rênes, laxis per purum immissus habenis, expression hardie empruntée à Lucrèce (V. 785); ce vers heureux et imitatif Sed uncis carpendae etc, qui nous fait voir les doigts de l'agriculteur éclaircissant le feuillage; toutes ces beautés poétiques donnent l'idée de la perfection dans l'art des vers. On pourrait longuement insister sur les beautés de détail que nous offre ce morceau: elles se ramènent toutes à cette sensibilité qui fait sympathiser Virgile avec tous les êtres. Cette sensibilité, nous la retrouvons à un certain degré dans la poétique prose du chapitre de Cicéron. Il y a dans ce chapitre comme dans ces vers un accent tout particulier, où l'on sent en même temps que l'amour de la nature, le regret de la vie rustique. Ces passages sont d'un temps où la vie urbaine avait fini par lasser les Romains, où ils commençaient à regretter la campagne et voulaient en retrouver au moins une image et une apparence, non seulement dans leurs villas, mais jusque dans leurs maisons.

Horace nous donne l'expression de ce sentiment de regret qui tournait vers la vie rustique les yeux de ses contemporains ennuyés et dégoûtés de la ville. Il écrivait à un amateur de la ville, Fuscus Aristius, dans une épître toute à la louange des champs:

Epît. I, 10, v. 22.

« Nempe inter varias nutritur silva columnas,
Laudatur que domus, longos que prospicit agros.
Naturam expellas furca, tamen usque recurret,
Ac mala perrumpet furtim fastidia victrix. »

Ce que les riches Romains voulaient transporter au milieu de leurs somptueux palais, les beautés naturelles de la campagne, ils aimaient aussi à les admirer dans la littérature. De là viennent tous ces charmants passages sur la nature, les champs, la vie champêtre que nous trouvons déjà dans Cicéron, dans Varron et dans Lucrèce. Lucrèce, qui nous a occupés durant tout le premier semestre et à qui nous nous sommes promis de revenir souvent, a comme fait par avance ses Bucoliques et ses Géorgiques.

Il y a dans le magnifique cinquième livre du De natura rerum, où Lucrèce chante l'origine du monde et de la société humaine, un morceau plein d'une grâce un peu sauvage qui

peint avec beaucoup de charme et d'agrément les premiers loisirs de la vie agreste, les fêtes rustiques, l'éveil de la musique et de la poésie, de cette muse champêtre qui venait de naître au milieu des hommes primitifs :

Lucr. V, 1378

« At liquidas avium voces imitarier ore
Ante fuit multo, quam lævia carmina cantu
Concelebrare homines possent, aures que juvare
Et zephyri cava per calamorum sibila primum
Agrestes docuere cavas inflare cicutas. »

Lævia carmina, chants polis, arrondis. Cette expression qui serait étrange ailleurs s'explique dans Lucrèce par le système atomistique de sa philosophie. L'épithète de lævia est transportée au chant lui-même, des atomes, qui produisent les sons, et dont la forme la plus parfaite est la forme ronde.

« Inde minutatim dulces didicere querelas,
Tibia quas fundit digitis pulsata canentum. »

Outre la grâce vraiment Virgilienne de tous ces vers, il faut remarquer dans ces derniers un art merveilleux de rendre la nature même des sons, le mécanisme des doigts avec une précision digne de Virgile. Les vers qui suivent sont un des

plus beaux exemples de l'heureux effet imitatif que produisent ces consonances si fréquentes dans Virgile et dont l'harmonie semble répondre au sentiment du poète :

« Avia per nemora, ac silvas saltusque reperta,
Per loca pastorum deserta, atque otia dia : »

Ici Lucrèce fait un retour subit au sujet du 5 livre :

« Sic unumquidquid paulatim protrahit ætas
In medium, ratioque in luminis eruit oras. »

Quelle vivacité d'expressions ! Les arts étaient dans les ténèbres, le temps les en tire et les traîne peu à peu à la lumière, protrahit ; l'industrie humaine les arrache à l'obscurité où ils étaient plongés, eruit. Ces mots sont intraduisibles à force de hardiesse et d'énergie.

Lucrèce revient à sa bucolique ; et ici on admire avec la grâce de Lucrèce, la rudesse de ces vers si appropriée à la grossièreté sauvage du sujet : cette rudesse est surtout remarquable dans cette consonance mulcebant, juvabant qui peint parfaitement la pensée :

« Hæc animos ollis mulcebant atque juvabant
Cum satiate cibi : nam tum sunt omnia cordi. »

A ces vers rudes succède un tableau charmant que nous avons déjà admiré dans un autre endroit du poème, mais qui doit retrouver ici sa place :

« Sæpe itaque inter se prostrati in gramine molli
Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,
Non magnis opibus jucunde corpora habebant :
Præsertim cum tempestas ridebat, et anni
Tempora pingebant viridantes floribus herbas. »

Il y a dans ces vers un mélange admirable de rudesse et de grâce, un contraste charmant entre ces hommes encore sauvages qui se livrent à leurs jouissances grossières et le riant et beau paysage qui les entoure. Ce contraste se continue dans les vers qui suivent :

« Tum joca, tum sermo, tum dulces esse cachinni
Consuerant : agrestis enim tum Musa vigebat. »

C'était alors l'éveil de la Muse agreste, cette Muse qui devait si bien inspirer Virgile :

« Tum caput atque humeros plexis redimire coronis,
Floribus et foliis, lascivia læta monebat ;
Atque extra numerum procedere, membra moventes
Duriter, et duro terram pede pellere matrem. »

Ceux qui ont entendu la symphonie pastorale de Beethoven ont remarqué un passage où le célèbre compositeur a exprimé avec une admirable vérité la danse lourde et tumultueuse des paysans. De même ici Lucrèce a heureusement exprimé par l'harmonie de ses beaux vers ces premières danses d'hommes encore sauvages se livrant aux inspirations de leur grosse gaieté.

« Unde oriebantur risus dulces que cachinni,
Omnia quod nova tum magis haec et mira vigebant. »

Il y a trop de mots dans le second vers, mais il y en a deux heureusement choisis, nova et mira. En effet tout devait paraître merveilleux à des hommes pour qui tout était nouveau. Homère, le poète des premiers âges de la civilisation se complaît à décrire les choses les plus simples : nouvelles, elles sont merveilleuses ; plus tard quand elles ne seront ignorées de personne, elles n'intéresseront plus dans la poésie.

« Et vigilantibus hinc aderant solatia somni :
Ducere multimodis voces et flectere cantus,
Et supero calamos unco percurrere labro. »

Sa peinture est si expressive et si vivante qu'elle nous met la chose devant les yeux. Lucrèce termi-

ne ce morceau charmant par cette réflexion :

« Unde etiam vigiles nunc hæc accepta tuentur,
Et numerum servare genus didicere, neque hilo
Majorem interea capiunt dulcedini' fructum
Quam silvestre genus capiebat terrigenarum. »

En lisant ces vers de Lucrèce, on sent quelquefois sans doute au milieu de l'abondance des mots le besoin de cette serpe littéraire que Virgile a portée dans la poésie, et qui élague le superflu et le redondant. Mais à côté de ce défaut il faut admirer sans réserve cette harmonie, cette grâce, ce charme tout virgilien qui font de ce passage comme la Bucolique de Lucrèce.

Le poète de la Nature a fait aussi des Géorgiques.
v. 929. C'est encore dans le Cinquième livre, à l'endroit où Lucrèce parle des premiers temps du monde habité par une race rude et grossière qui n'avait encore découvert aucun des arts de la civilisation, pas même l'agriculture. Lucrèce amené à parler de l'agriculture à venir que ces premiers hommes ne connaissaient pas, le fait en quelques vers admirables où il se montre le précurseur de Virgile. Lucrèce se transporte par l'imagination au milieu de cette société naissante, et nous décrit en vrai contemporain la vie des hommes primitifs qui n'avaient pas mesu-

ré encore les révolutions du soleil :

« Multa que per cœlum Solis volventia lustra
Volgivago vitam tractabant more ferarum. »

Ici le poëte parle des divers travaux de l'agriculture qui n'existait pas encore : et nous sommes pour ainsi dire transportés dans le 1er et le 2e livre des Géorgiques :
« Nec robustus erat curvi moderator aratri
Quisquam, nec scibat ferro molirier arva. »

Ces deux vers sont un tableau peint avec une précision virgilienne. L'heureuse expression de molirier qui rend si bien la lutte du laboureur contre la terre, nous la retrouvons dans le 1er livre des Géorgiques :

I. 494 « Agricola incurvo terram molitus aratro. »

— « Nec nova defodere in terram virgulta, nec altis
Arboribus veteres decidere falcibu' ramos. »

Ces premiers vers sont, comme on le voit, une analyse anticipée du 1er et du 2e livre des Géorgiques. Maintenant vient le tableau de la vie sauvage de cet âge antérieur à la civilisation. Il y a

dans les vers de Lucrèce un ravissant contraste entre ces hommes grossiers et la grâce éblouissante de la nature vierge encore :

« Quod sol atque imbres dederant, quod terra crearat
Sponte sua, satis id placabat pectora donum. »

« Ces dons de la nature qui suffisaient à apaiser leur sein. » Cela est difficile à traduire sans paraphrase. La même idée a été exprimée élégamment par Virgile dans ces vers des Géorgiques :

II. 499. « Quos rami fructus, quos ipsa volentia rura
Sponte tulere sua, carpsit. »

Horace, à qui ce mot placare était resté dans la mémoire, en a fait un spirituel usage, quand il demande à Fundanius, convive de Nasidienus :

Sat. II. 8. 5. « ... Da, si grave non est,
Quae prima iratum ventrem placaverit esca. »

— « Glandiferas inter curabant corpora[1] quercus. »

(1) Corpora curare, est une expression toute faite pour signifier manger, se nourrir.

Vers admirable qui peint avec beaucoup d'énergie la vie sauvage et grossière de ces hommes réduits par leur ignorance à se nourrir de glands.

« Plerumque, et quæ nunc hiberno tempore cernis
Arbuta puniceo fieri matura colore,
Plurima tunc tellus etiam majora ferebat :
Multaque præterea novitas tum florida mundi
Pabula dira (1) tulit miseris mortalibus ampla. »

Nous retrouvons dans ces beaux vers l'art, que nous avons si souvent admiré chez Lucrèce, de mêler le figuré à l'abstrait. Le poète anime une abstraction et dit : novitas florida mundi, "la nouveauté tout en fleurs du monde". Mais ce qui fait surtout la beauté du dernier vers, c'est le sentiment de pitié qu'éprouve Lucrèce envers ces malheureux mortels, à qui la nature n'offrait que des fruits aussi âpres au goût que beaux à voir et qui ne savaient pas encore forcer la terre à leur donner

(1) Dira, ce sont des fruits sauvages, qui font grincer les dents. Dira vaut mieux que dura qu'on met quelquefois ; quant à dia, cette leçon n'est admissible que pour ceux qui trouveraient divine une pareille nourriture. *

* Ils répondraient peut-être qu'ils parlent au nom des premiers humains, et dans le sens de ampla.

ses fruits plus sains et plus doux.

Cet admirable tableau se complète par celui que V, 1360. trace Lucrèce de la naissance de l'agriculture qui se révèle enfin aux hommes et se développe rapidement. Notre poète fait des envahissements de la nature cultivée sur la nature sauvage une merveilleuse peinture que n'a pas surpassée Buffon, dans une page célèbre de l'Histoire naturelle où il oppose à la nature sauvage la nature cultivée. On peut regarder le morceau de Lucrèce comme une préface des Géorgiques :

« At specimen sationis, et insitionis origo
Ipsa fuit rerum primum natura creatrix :
Arboribus quoniam baccæ glandesque caducæ
Tempestiva dabant pullorum examina subter. »

Ce tableau est plein de grâce et de charme. Le mot caducæ est très expressif : on voit, pour ainsi dire, tomber ces glands d'où sortiront ces essaims de petits chênes : pullorum examina, expression que sa hardiesse rend intraduisible. Déjà avant Lucrèce, Caton avait appliqué le mot de pulli à des productions de la terre, et Pline l'a employé plus tard dans le même sens métaphorique (Hist. nat. XXII, 12) :

Unde

« Unde etiam libitum est stirpes committere ramis,
Et nova defodere in terram virgulta per agros. »

Committere est ici remarquable par son double sens physique et figuré. C'est introduire le plan dans la branche, et c'est aussi le lui confier.

Lucrèce use ici d'un artifice de composition naturel aux poètes. En poésie sans doute il faut de l'ordre et de la régularité, mais il n'en faut pas trop, car la régularité peut dégénérer en une symétrie ennuyeuse. Lucrèce avait d'abord suivi l'ordre naturel, « Sationis et insitionis », mais il le renverse ensuite et parle de la greffe avant de parler de l'art de planter. Cet artifice est perpétuel chez Virgile : en vrai poète, il préfère ce désordre apparent à la monotonie qui résulterait d'une rigoureuse régularité dans la composition :

« Inde aliam atque aliam culturam dulcis agelli
Tentabant, fructusque feros mansuescere terra
Cernebant indulgendo, blandeque colendo. »

Ces vers sont tout pleins de la sensibilité de Virgile. Le petit champ où les premiers hommes faisaient leurs expériences, leurs essais, tentabant, Lucrèce l'appelle doux, dulcis agelli.

Dans ce passage les fruits de la terre deviennent, comme la vigne de Virgile, des êtres animés qu'il faut adoucir et flatter pour les rendre meilleurs: c'est une sorte d'éducation pleine de tendresse et de ménagement.

Les vers qui suivent sont un rapide et magnifique tableau de la face de la terre renouvelée par la culture, tableau charmant à la fois par sa variété et sa confusion, comme un paysage où se mêlent tous les genres de culture. Quand on a vu une riche campagne italienne se déroulant au pied des montagnes, on est frappé de la vérité du tableau tracé à grands traits par Lucrèce:

« Inque dies magis in montem succedere silvas
Cogebant, infraque locum concedere cultis:
Prata, lacus, rivos, segetes vinetaque læta
Collibus et campis ut haberent, atque olearum
Cærula distinguens inter plaga currere posset
Per tumulos et convalles, camposque profusa:
Ut nunc esse vides vario distincta lepore
Omnia, quæ pomis intersita dulcibus ornant,
Arbustisque tenent felicibus obsita circum. »

Quelle peinture vivante et animée! Les productions de la terre cultivée s'avancent comme

un peuple envahisseur et forcent les forêts à se retirer sur les montagnes; et au milieu de cette confusion de prés, d'eaux dormantes ou courantes, de moissons, de joyeux et riches vignobles, on voit courir les oliviers dont la pâle verdure se détache et tranche sur le tableau varié qu'offre la campagne. Sans doute les mots surabondent dans les derniers vers, et Virgile aurait un peu réduit le luxe de cette végétation poétique, mais Lucrèce a beaucoup de charme et de grâce même dans la libre abondance de sa poésie.

L'inspiration qui a produit de tels vers nous explique la beauté et le succès des Bucoliques et des Géorgiques de Virgile. Les contemporains de Lucrèce, déjà las de la ville, aimaient à retrouver la campagne dans les poètes qui charmaient un instant leur ennui. Au temps de Virgile, le regret de la vie rustique avait encore augmenté avec le dégoût des choses de la ville. Les Romains désiraient ces peintures poétiques des champs et des travaux champêtres, et y applaudissaient. Le goût général de l'époque excitait les poètes à célébrer la campagne. De là toutes ces descriptions rustiques semées dans les œuvres d'Horace. Le charmant disciple d'Épicure n'aurait pas supporté volon-

tiers la vie rude et dure des champs, mais son imagination de poète s'y complaisait. Parmi tous les beaux passages d'Horace sur la campagne, choisissons une pièce tout entière, qu'on peut regarder comme ses *Géorgiques*. C'est la 2e du livre des *Epodes*:

"Beatus ille, qui procul negotiis,
Ut prisca gens mortalium,
Paterna rura bobus exercet suis,
Solutus omni fenore!
Neque excitatur classico miles truci,
Neque horret iratum mare;
Forumque vitat et superba civium
Potentiorum limina.
Ergo aut adulta vitium propagine,
Altas maritat populos;
Inutilesque falce ramos amputans,
Feliciores inserit;
Aut in reducta valle mugientium
Prospectat errantes greges;
Aut pressa puris mella condit amphoris,
Aut tondet infirmas oves.
Vel, cum decorum mitibus pomis caput
Autumnus arvis extulit,
Ut gaudet insitiva decerpens pyra,

Certantem et uvam purpuræ,
Qua muneretur te, Priape, et te, pater
Silvane, tutor finium!
Libet jacere, modo sub antiqua ilice,
Modo in tenaci gramine.
Labuntur altis interim ripis aquæ;
Queruntur in silvis aves;
Fontes que lymphis obstrepunt manantibus,
Somnos quod invitet leves.
At quum tonantis annus hibernus Jovis
Imbres nives que comparat,
Aut trudit acres hinc et hinc multa cane
Apros in obstantes plagas;
Aut amite levi rara tendit retia,
Turdis edacibus dolos;
Pavidumque leporem et advenam laqueo gruem,
Jucunda captat præmia.
Quis non malarum, quas amor curas habet,
Hæc inter obliviscitur?
Quod si pudica mulier in partem juvet
Domum atque dulces liberos,
Sabina qualis, aut perusta solibus
Pernicis uxor Appuli,
Sacrum vetustis exstruat lignis focum,
Lassi sub adventum viri;
Claudens que textis cratibus lætum pecus

Distenta siccet ubera;
Et horna dulci vina promens dolio,
Dapes inemptas apparet:
Non me Lucrina juverint conchylia,
Magis ve rhombus, aut Scari,
Si quos Eois intonata fluctibus
Hiems ad hoc vertat mare:
Non afra avis descendat in ventrem meum,
Non attagen ionicus
Jucundior, quam lecta de pinguissimis
Oliva ramis arborum;
Aut herba lapathi prata amantis, et gravi
Malvæ salubres corpori;
Vel agna festis cæsa Terminalibus,
Vel hœdus ereptus lupo.
Has inter epulas, ut juvat pastas oves
Videre properantes domum!
Videre fessos vomerem inversum boves
Collo trahentes languido!
Positos que vernas, ditis examen domus,
Circum renidentes Lares! "

Cette pièce si charmante est par avance un résumé des Géorgiques que publiait Virgile en cette même année 724. L'un et l'autre

poète, vers ce temps, s'inspiraient de la campagne. L'épode d'Horace est sa bucolique en même temps que ses Géorgiques. Horace avec une régularité qui ne se fait pas sentir, parle d'abord des travaux de la campagne, et puis de ses plaisirs selon les diverses saisons, enfin il met en scène toute une famille campagnarde que la veillée rassemble. Tandis que les troupeaux rentrent dans les étables le cultivateur, sa femme et ses enfants assis autour d'une table frugale se réjouissent de les voir revenir des champs. Ce tableau serait plus joyeux et plus serein pour nous, s'il ne nous montrait pas autour des Lares du foyer ces esclaves, essaim d'une riche maison.

Voilà les scènes rustiques où aimait à se transporter l'imagination d'Horace ; voilà la vie simple et tranquille vers laquelle tournaient les yeux avec regret les Romains du siècle corrompu d'Auguste. Mais ce n'était plus que de la pensée qu'on pouvait vivre alors de cette vie pure des champs. Les habitants de la ville pouvaient rêver parfois une vie champêtre, loin du tumulte, des affaires et des plaisirs de Rome, mais le rêve n'était pas long :

« Haec ubi locutus fenerator Alfius,
Jamjam futurus rusticus,
Omnem redegit idibus pecuniam...

Quærit Calendis ponere. »

Tous les poëtes du temps ont fait leurs bucoliques et leurs Géorgiques. Les élégies de Tibulle respirent tout à la fois l'amour de Délie et l'amour de la campagne. Ce double amour est comme un parfum qui s'exhale de sa poésie. Parmi les élégies, la première surtout est marquée de ce caractère: c'est une élégie à Délie. Tibulle ne veut pas courir après la fortune, il veut rester dans son petit champ, où il goûtera les tranquilles plaisirs de la vie rustique. Cultiver son mince patrimoine, en remerciant les Dieux champêtres qui le rendent fécond, c'est là toute sa joie. Mais non: il lui faut aussi sa Délie; c'est avec Délie qu'il vivra heureux, retiré dans son étroit domaine. Que Messala aille, sans lui, s'illustrer dans des guerres lointaines; le poète veut vivre et mourir au milieu des champs près de sa Délie:

Eleg. I, 1. vers 5.

« Me mea paupertas vitæ traducat inerti,
  Dum meus exiguo luceat igne focus;
Nec spes destituat, sed frugum semper acervos
  Præbeat, et pleno pinguia musta lacu.
Ipse seram teneras maturo tempore vites
  Rusticus, et facili grandia poma manu

Nec tamen interdum pudeat tenuisse bidentem,
Aut stimulo tardos increpuisse boves;
Non agnamve sinu pigeat, fetumve capellæ
Desertum oblita matre referre domum.
Hic ego pastoremque meum lustrare quotannis,
Et placidam soleo spargere lacte Palem. „

v. 53 ....

Te bellare decet terra, Messala, marique,
Ut domus hostiles præferat exuvias .....
v. 57. Non ego laudari curo, mea Delia, tecum
Dum modo sim, quæso, segnis inersque vocer.
Ipse boves, modo sim tecum, mea Delia, possim
Jungere, et in solo pascere monte pecus;
Et, te dum liceat teneris retinere lacertis,
Mollis in inculta sit mihi somnus humo!

....

v. 73 Te spectem, suprema mihi quum venerit hora,
Te teneam moriens deficiente manu! „

Tel est le ton de la poésie qui nous montre Tibulle amoureux et campagnard. Dans ses vers gracieux et poétiques Tibulle chante l'amour avec un accent de tendresse plus vraie qu'Ovide; avec plus de goût que Properce dont la passion ardente parle un langage trop mythologique: mais Tibulle ne célèbre pas seulement l'amour et Délie: c'est un poète sensible aux

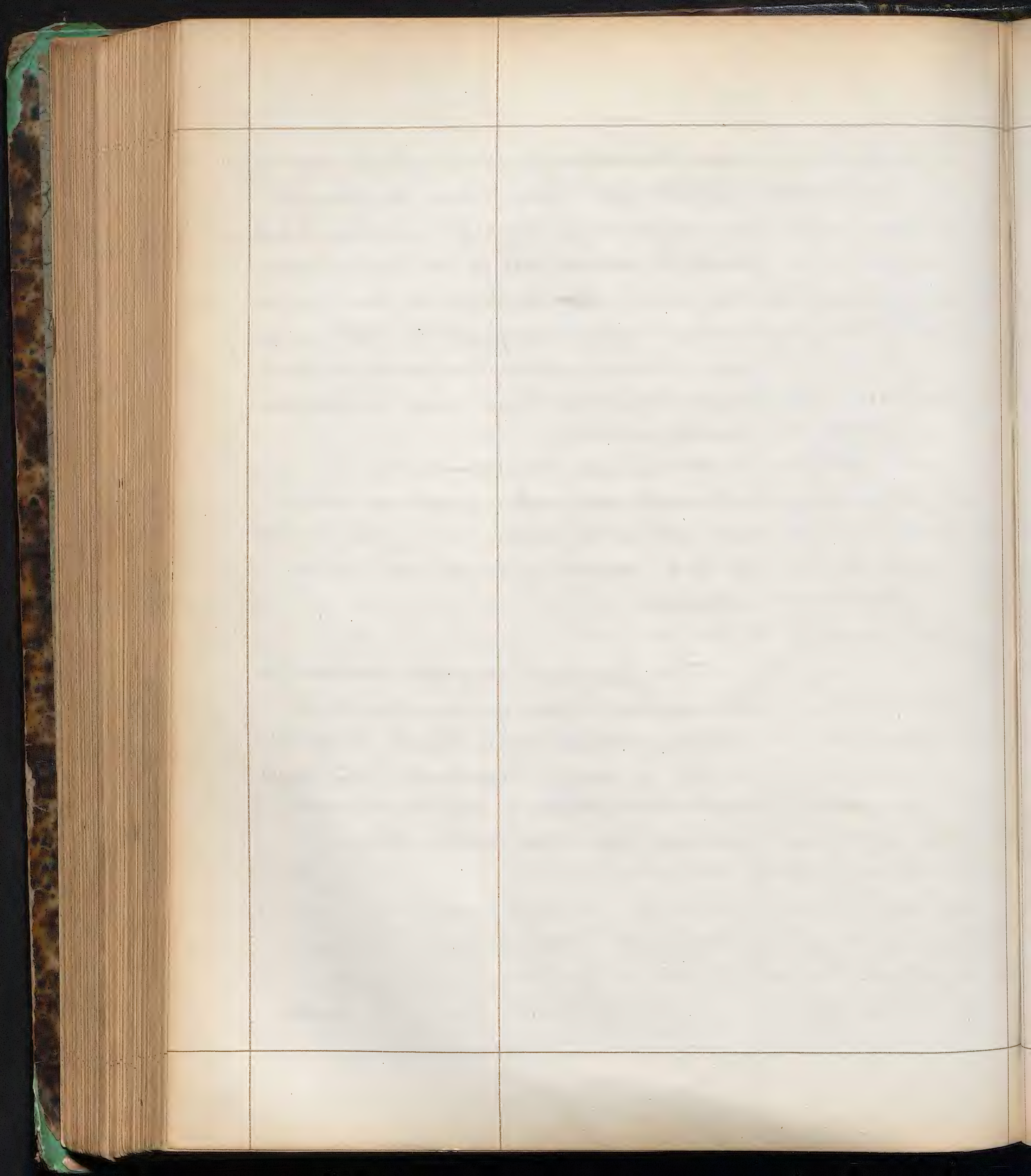
beautés de la nature, qui voudrait cacher son amour au fond de son petit domaine et aimer son champ et son verger en même temps que sa maîtresse. Tibulle chante le bonheur de la vie rustique dans des vers tout pénétrés de l'amour des champs : sa poésie, il est vrai, n'a pas la précision incomparable de Virgile : par une sorte d'indolence naturelle il ne marque pas les contours de ses peintures et écrit comme il voudrait vivre : il aurait pu dire :

« Me mea segnities inertiae traducat inerti .. »

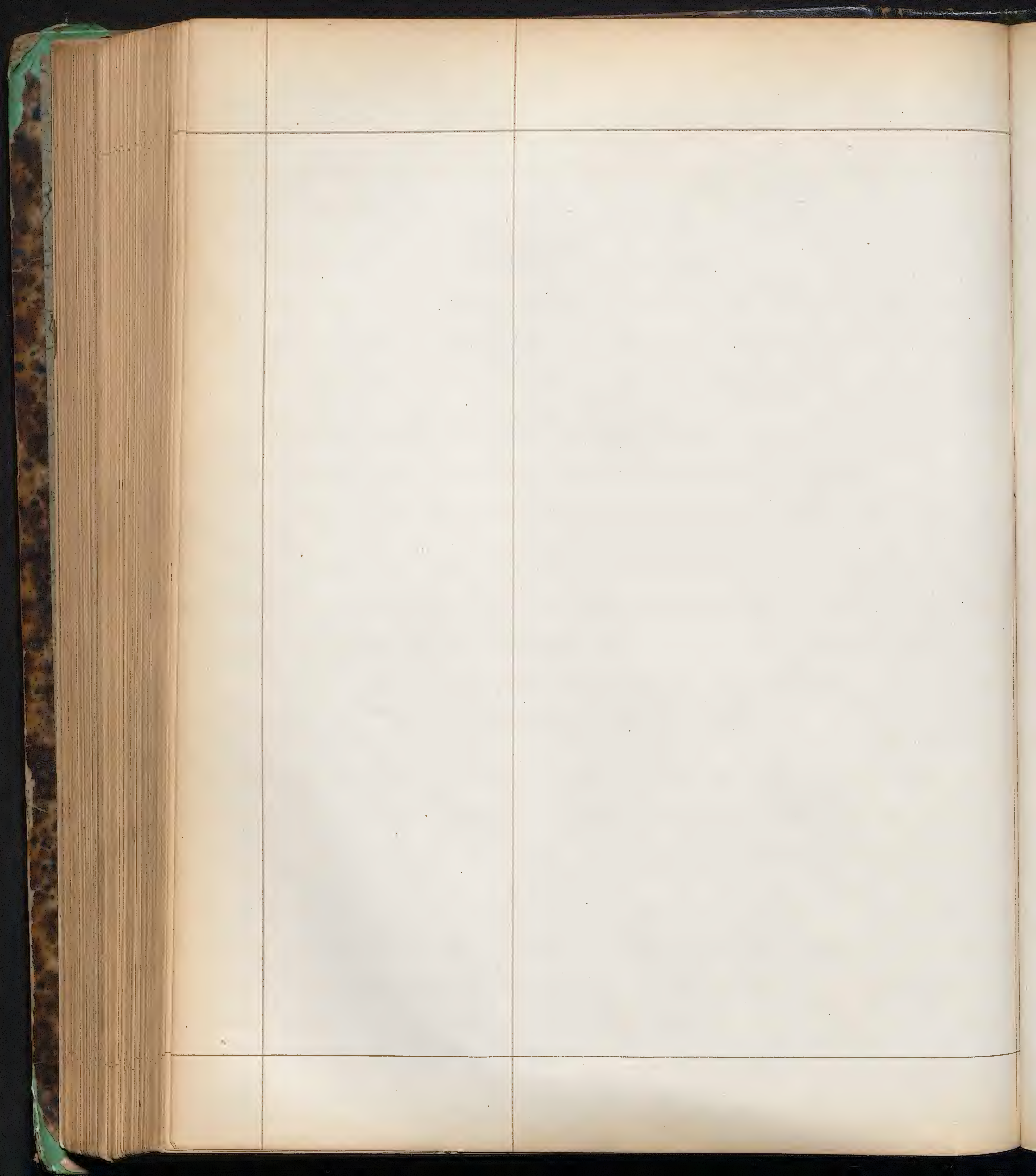
Mais cette poésie molle et paresseuse nous touche et nous prend par un sentiment vrai et profond des beautés de la campagne et des joies pures de la vie champêtre.

Les Géorgiques. nous pouvons maintenant tirer cette conclution de tout ce que nous avons dit, les Géorgiques avaient donc au temps où Virgile les composa, le mérite de l'opportunité. Nous verrons dans la leçon prochaine qu'elles étaient revêtues, pour ainsi dire d'un caractère officiel.

E. Lemas.







40e Leçon.

—

Début des Géorgiques.

———

Rédaction écrite avec soin, sauf qq petites négligences de style.

40e leçon.

Début des *Géorgiques*.

Nous avons vu combien les anciennes mœurs des Romains les disposaient à entendre un poète, qui chanterait les travaux des champs, et quels souvenirs chers et glorieux pouvaient faire revivre dans les âmes ces vers, où allait se peindre la vie de ces dictateurs laboureurs, dont Rome était si fière, et qu'elle savait si peu imiter au siècle d'Auguste. Nous avons reconnu aussi que jamais il n'avait été plus opportun, plus nécessaire de ramener dans les champs les citoyens, qui se pressaient dans les villes, et de rappeler à la tranquillité et au bonheur de la vie champêtre, ceux qu'entraînaient l'avidité et l'ambition. Jamais, nous l'avons vu, l'Italie n'avait eu plus besoin de bras pour la cultiver ; jamais Rome n'avait mieux senti à quels excès peut se porter une multitude oisive et inquiète, qui ne vit que des désordres publics. L'œuvre de Virgile était donc opportune : elle était comme un service rendu à la patrie. Il nous reste à montrer que ce service avait été demandé au poète par son bienfaiteur, par Auguste, et que les *Géorgiques* avaient,

pour ainsi parler, un caractère officiel. Sans doute, dans l'œuvre de réparation entreprise par Auguste, et dans ce renouvellement presque entier de l'administration de l'empire, la part du poëte paraîtra bien modeste : cependant il a eu une influence qu'on ne peut méconnaître. Il est des époques dans l'histoire, où tous les grands esprits contemporains semblent vivre d'une même idée, tendre vers un même but, où l'homme enfin qui a consacré sa vie aux lettres comprend qu'il peut, dans la mesure de ses forces, contribuer au bien public, et seconder les efforts de ceux qui mènent son pays dans une bonne voie. Virgile a eu cette pensée, et c'est sa gloire. Horace l'a eue aussi, et dans ses odes nous retrouvons la trace de ces préoccupations du temps, et des vœux que formaient tous les bons esprits. Il rappelle le souvenir des anciennes vertus, si délaissées ; il aime à peindre ces vieux Romains ; il voudrait faire rougir par la comparaison ses contemporains si dissemblables : mais en homme de bon sens et d'expérience il voit par quel courant son siècle est emporté : il y résiste, mais il espère peu de ses exhortations. Il sait, comme Horace l'a dit, que c'est une lutte impuissante qu'on engage contre les mauvaises mœurs, et qu'aucune digue n'est plus assez forte pour arrêter le débordement

toujours croissant :

« Quid leges sine moribus
Vanae proficiunt.
(Ode 24, livre III. vers 35. Horace)

L'expérience convainquit Auguste de cette triste vérité. Il ne réussit pas dans ses projets de réforme, et la corruption toujours plus forte et plus audacieuse ne put pas même être arrêtée par Tibère, qui redoutait d'essayer contre elle son autorité, et de montrer son impuissance par des efforts inutiles. On voit percer ces sentiments dans la lettre qu'il adresse aux édiles assez imprudents pour l'engager dans une voie si périlleuse :

« Quod si mecum ante viri strenui aediles, consilium habuissent ; nescio an suasurus fuerim omittere potius praevalida et adulta vitia, quam hoc assequi ut palam fieret quibus flagitiis impares essemus. »

(Tacite, Annales, liv. III, ch. 53)

Plus loin, voulant ~~faire juger~~ de la difficulté d'une réforme, il nous représente quel était le luxe de cette société corrompue :

« Quod enim primum prohibere et priscum ad morem recidere aggrediar ? Villarumne infinita spatia, familiarum numerum et

+ aris

nationes? Argenti et auri pondus? ~~Aeris~~+ tabularum que miracula? Promiscuas viris et feminis vestes, atque illa feminarum propria, quis, lapidum causa, pecuniæ nostræ ad externas aut hostiles gentes transferuntur. »

(Tacite, Annal. liv. III. ch. 53)

Il déclare enfin presque ouvertement qu'il ne peut rien et qu'il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher :

« Tot a majoribus repertæ leges, tot quas divus Augustus tulit, illæ oblivione, hæ (quod flagitiosius est) contemptu abolitæ, securiorem luxum fecere. Nam si velis quod nondum vetitum est, timeas ne vetere ; at, si prohibita impune transcenderis, neque metus ultra neque pudor est. »

(Tacite, Annal. liv. III. ch. 54)

Il fallait bien des efforts à Auguste et bien de la fermeté, pour produire quelque bien. Virgile, qui s'associe à ces nobles efforts, invoque les Dieux pour lui, et leur demande de le soutenir dans des travaux si difficiles :

« Di patrii Indigetes, et Romule, Vestaq. mater,
Quæ Tuscum Tiberim et Romana palatia servas,
Hunc saltem everso juvenem succurrere sæclo
Ne prohibete. » (Georg. liv. I. v. 498).

A la fin de l'invocation du premier livre, il se donne le prince lui-même pour collaborateur de ces travaux poétiques, par lesquels il veut ranimer l'agriculture et faire renaître dans les cœurs l'amour de la campagne. C'est dans ces deux vers dont le premier est si touchant :

" Ignaros que viæ mecum miseratus agrestes,
Ingredere, et votis jam nunc assuesce vocari. "
(Virg. Georg. liv. I, 41)

Ce sont le prince et le poète qui, de concert, vont remettre les cultivateurs dans leur voie oubliée. Il fait aussi à Mécène sa part dans cette œuvre réparatrice :

" Tuque ades, inceptumq. una decurre laborem,
O decus, o famæ merito pars maxima nostræ,
Mæcenas, pelagoq. volans da vela patenti.
(Virg. Georg. liv. II. 39) "

Il y a eu des époques dans l'histoire moderne, qui ont pu rappeler ce touchant concert de la politique et de la littérature. En France, par exemple, sous Charles V, Jean de Brie seconde par un livre adressé aux gens des campagnes les vues de la royauté. Voici comme Mr. Michelet parle de cet humble et naïf écrivain :

Tour déjà employé à la 2e page.

« Un livre bien moins connu, et sur lequel je m'arrêterai d'autant plus volontiers, c'est un traité composé pour l'usage du peuple des campagnes par ordre du roi : Le vrai régime et gouvernement des bergers et bergères, composé par le rustique Jehan de Brie, le bon berger. (1379). Dans ce petit livre écrit avec grâce et beaucoup de douceur, on essaie de relever la vie des champs, d'y intéresser le paysan, découragé du travail après tant de calamités. Cela est fort touchant. C'est évidemment le roi qui se fait berger, et qui, sous cet habit, vient trouver le peuple, gisant entre le bœuf et l'âne, le sermonne doucement, l'encourage et essaie de l'instruire. »

(Mr. Michelet, hist. de France. T. III, P. 514)

Dans des temps plus rapprochés de nous, à l'avènement de Henri IV, la France se trouve dans une situation analogue à celle de l'empire romain, après les guerres civiles. L'agriculture est ruinée dans nos campagnes, comme elle l'avait été en Italie, et Henri IV en gémit. Voici ce qu'il écrit en 1595 :

« Nous voyons nos subjets réduits et proches de tomber en une imminente ruine pour la cessation du labour, presque générale en tout nostre royaume .... Les vexations auxquelles

ont été en butte les laboureurs, leur ont fait quitter et abandonner non seulement leur labour et vacation ordinaire, mais aussi leurs maisons, se trouvant maintenant les fermes cense et quasi tous les villages inhabitez et déserts. "

Sully et Henri IV voulurent mettre un terme à des misères si déplorables : Sully avait coutume de dire que le labour et le pâturage étaient les deux mamelles nourricières de la France, et on connaît le vœu touchant et paternel que Henri IV faisait pour les paysans. Aussi des lois et des édits essayèrent aussi de porter remède au mal. Mais ce n'était pas assez. Il fallait encore instruire les cultivateurs et faire aimer l'agriculture. Henri IV fit venir près de lui Olivier de Serres au commencement de 1599. Il savait « qu'il avait appliqué une forte intelligence à l'étude raisonnée de tous les traités d'agriculture des temps anciens et modernes, et des procédés mis en pratique, soit dans les diverses provinces de France, soit dans les pays voisins. » Il lui commanda de publier ce qu'il avait découvert ou reconnu par l'expérience, et bientôt parut ce traité où il a consigné le résultat de ses vastes études : "Le théâtre d'agriculture et mesnage des champs." — Le théâtre d'agriculture est

précédé d'une dédicace au roi, datée du 1er mars 1600. De Serres y parle avec émotion de la paix que le roi a donnée à son peuple et de la protection qu'il accorde à l'agriculture. On y sent un accent de reconnaissance, qui rappelle Virgile :

« Vostre peuple, par vos travaux, demeure en seureté publique, sous son figuier, cultivant sa terre, comme à vos pieds, à l'abri de Vostre Majesté, qui a à ses costés la justice et la paix. »

Henri IV croyant avoir besoin pour le succès de ses projets de réforme, d'Olivier de Serres, d'un homme qui manie la plume et qui peut se faire entendre aux peuples, nous fait mieux comprendre ce qu'Auguste demanda à Virgile.

Virgile a donc fait une œuvre nouvelle, d'un intérêt humain, national et présent. Il nous reste encore à examiner si le sujet, qu'il avait choisi, était un sujet heureux de poésie didactique : Malfilâtre a nié le bonheur de ce sujet, et Delille, dans le discours préliminaire qui précède la traduction des Géorgiques, en partie emprunté à Dryden, est d'un avis tout contraire, comme il était naturel de l'attendre de qui a souvent si bien compris Virgile :

« Un reproche bien plus grave, » dit-il, « c'est le défaut d'intérêt. Deux choses sont né-

cessaires pour rendre un ouvrage d'esprit intéressant, l'agrément et l'utilité. Les poëtes doivent non seulement peindre la nature, mais l'imiter dans ses procédés: partout elle réunit dans ses ouvrages l'agréable et l'utile. Les Géorgiques réunissent ce double intérêt. L'auteur a pris pour sujet le premier de tous les arts, celui qui nourrit l'homme, qui est né avec le genre humain, qui est de tous les lieux, de tous les temps: rien de plus utile. Pour l'agrément, je ne conçois pas de sujet plus heureux. L'attrait naturel de la campagne, les travaux et les amusements champêtres, l'admirable variété des trésors qui couvrent la terre, l'abondance des moissons, la richesse des vendanges, les vergers, les troupeaux, les abeilles, tous ces objets qui, malgré la dépravation de nos mœurs, les préjugés de l'orgueil, ont des droits si puissants sur notre âme; voilà ce que présente le poëme de Virgile: il est riche comme la nature, il est inépuisable comme elle. Joignez à cela des idées d'innocence, de félicité, de tranquillité, attachées à la vie champêtre; ce plaisir délicieux avec lequel nos yeux fatigués de la pompe des villes et des merveilles des arts, se rejettent vers les beautés simples de la campagne et les prodiges variés de la nature: est-il rien de plus intéressant pour les âmes qui conservent encore quelque sensibilité! ......

. . . . . : Le Sujet que Virgile a choisi frappe sans cesse l'imagination ; sans cesse il parle à notre âme par nos sens ; les leçons y sont en images, et les préceptes en tableaux. » (Delille, Discours préliminaire).

En étudiant l'œuvre même de Virgile, nous nous convaincrons de la vérité de ces paroles, et notre admiration sera la meilleure réfutation des reproches qu'on lui a adressés.

Les quatre premiers vers contiennent la division de tout le poème, et elle est aussi simple que précise et élégante :

« Quid faciat lætas segetes, quo sidere terram
Vertere, Mæcenas, ulmis que adjungere vites,
Conveniat ; quæ cura boum, qui cultus habendo
atque Sit pecori : apibus quanta experientia parcis
Hinc canere incipiam. » (Virg. Georg. liv. I. 1).

Servius fait remarquer que le premier vers rappelle le titre du poème d'Hésiode : Ἔργα καὶ ἡμέραι, et que Virgile ne fait que reproduire dans cette division l'ordre que Varron avait déjà adopté. A chacune des quatre parties de son sujet, Virgile consacre un livre.

Lætas segetes est une métaphore dont nous ne goûtons peut-être plus la première saveur, mais elle dut paraître bien heureuse dans sa nouveauté. Hésiode avait déjà dit : Εὔφρονα καρπόν.

Virgile n'avait pas même été le premier à introduire cette image dans la langue latine : elle y était née naturellement. Les paysans, qu'on ne peut pas soupçonner d'avoir imité Hésiode, disaient communément lœta segetes. Cicéron nous l'apprend : "Nam gemmare vites, luxuriem esse in herbis, lætas segetes etiam rustici dicunt. " (Cicéron, De orat. liv. III. ch. 38)

Il revient encore à ces mêmes exemples dans l'Orator :

" Translatione (verborum) sermo omnis utitur non modo urbanorum, sed etiam rusticorum, si quidem est eorum : gemmare vites, sitire agros, lætas esse segetes, luxuriosa frumenta. " (Cicéron, Orat. ch. 24)

Virgile a fait usage dans d'autres vers de ces images, que Cicéron nous donne pour être habituelles aux habitants des Campagnes. Dans ces vers, où il nous montre toute la nature renaissant au printemps, vere rubenti, il emploie fort heureusement ce mot, gemmas, que Cicéron nous dit être familier aux paysans :

"... Nec metuit surgentes pampinus austros,
Aut actum cœlo magnis aquilonibus imbrem,
Sed trudit gemmas, et frondes explicat omnes ."

(Virg. Georg. liv. II. 334).

Ailleurs, " aret ager, vitio moriens sitit aeris herba
(Virg. 7e eglog. v. 57). "

Voici un heureux emploi de luxuries à la fois original et très élégant :

« Quid, qui, ne gravidis procumbat culmus aristis,
Luxuriem segetum tenera depascit in herba,
Quum primum sulcos æquant sata?
(Virg. Georg. liv. I, 112).

Delille a traduit assez heureusement ce vers.

Lafontaine a commenté poétiquement cette expression dans une de ses fables :

« Le blé, riche présent de la blonde Cérès,
Trop touffu, bien souvent épuise les guérets :
En superfluités s'épandant d'ordinaire,
Et poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe sait plaire !
Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons. »

Dans ce vers :

« ... Atque apibus quanta experientia parcis,
on a voulu dire parvis à la place de parcis, mais parcis est plus poétique et plus expressif. Il faut aussi remarquer que quanta experientia s'applique à l'expérience que l'agronome a des abeilles.

Dans Hinc canere incipiam, hinc selon quelques commentateurs, est la transition

des <u>Bucoliques</u> aux <u>Géorgiques</u>. Heyne veut que ce mot désigne seulement le commencement du poème, comme on emploie quelquefois <u>nunc</u>.

On peut remarquer dans cette simple division une heureuse variété de tours, qui voile agréablement la sécheresse didactique.

Entre ces quatre chants que promet Virgile, il y a gradation pour l'intérêt. Les objets sont de plus en plus intéressants, de plus en plus vivants: les moissons l'occuperont d'abord; et il finira par étudier les abeilles, qui sont les animaux les plus intelligents, dont il ait à parler.

Cette exposition très méthodique et très poétique, se reproduit en partie dans l'invocation qui lui succède, mais sous une autre forme.

Ces Dieux sont à peu près rangés dans l'ordre des quatre livres des Géorgiques: Cérès pour le premier livre; Bacchus, Minerve, Sylvain pour le second; Neptune, Pan, Aristée pour les deux derniers:

"... Vos, o clarissima mundi
Lumina, labentem Cœlo quæ ducitis annum,
Liber et alma Ceres, vestro si munere tellus
Chaoniam pingui glandem mutavit arista,
Poculaque inventis Acheloia miscuit uvis;

Et vos, agrestum praesentia numina, Fauni,
Ferte simul, Faunique pedem, Dryadesque puellae :
Munera vestra cano. Tuque, ô, cui prima frementem
Fudit equum magno tellus percussa tridenti,
Neptune... etc. "

Delille a bien traduit les deux premiers vers :
" Astres qui, poursuivant votre course ordonnée,
Conduisez dans les cieux la marche de l'année. "

Dans toute cette invocation la magnificence s'allie à la précision, et à l'élégance. Lucrèce, au contraire, dans un sujet pareil, a de beaux traits, mais il est diffus :

" At vigiles mundi magnum et versatile templum
Sol et Luna suo lustrantes lumine circum
Perdocuere homines annorum tempora verti,
Et certa ratione geri rem, atque ordine certo. "
(Lucrèce, liv. V, 1435)

On a voulu entendre Liber et alma Ceres, comme si Virgile avait voulu personnifier le soleil dans Bacchus, la lune dans Cérès,

mais le sens qui s'offre d'abord à tout le monde est le plus naturel et le seul vrai. Virgile, quoique savant, était surtout poète, et ne descendait pas dans ces curiosités de la science mythologique.

« Poculaque inventis Acheloïa miscuit uvis. »

Il y a une grande hardiesse dans ce vers : le poète attribue à la terre l'usage que les hommes font du raisin ; mais la perfection du style et le courant de la période poétique nous font trouver naturelle la hardiesse du poète : ce n'est qu'à une seconde lecture que nous voyons avec quel art elle est dissimulée.

« Et vos, agrestum praesentia numina, Fauni... »

Lacerda dit que ce sont les divinités qui habitent les campagnes ; d'autres que ce sont les divinités propices : ces deux sens ne s'excluent pas.

La répétition de Fauni dans le vers suivant est pleine de grâce et amène très heureusement : Dryadesque puellae. Heyne cite un manuscrit où on remplace le Fauni du second vers par Satyri. Cette correction n'est pas heureuse.

Ferte pedem s'applique moins bien aux autres divinités qu'à celles dont Virgile vient de parler immédiatement ; mais c'est une figure familière à tous les poètes, surtout dans l'antiquité. L'esprit est amené graduellement à ne plus s'étonner d'une association, qui pourrait pa-

raître extraordinaire, si on rapprochait l'un de l'autre les termes extrêmes. C'est un art qui est familier à Virgile.

Eugène Guyot.

41e Leçon.

Début du *de re rustica* de Varron.

Octave invoqué comme un dieu
par Virgile liv. 1. v. 24.

De l'apothéose
chez les Grecs et chez les Romains.

Rédaction faite avec soin ; exacte, sensée, d'une lecture agréable.

41e — leçon.

Début du *de re rustica* de Varron.
Octave invoqué comme un dieu par Virgile, liv. I. v. 24.
De l'apothéose chez les Grecs et chez les Romains.

« Astres, qui poursuivant votre course ordonnée,
Conduisez dans les cieux la marche de l'année,
Protecteur des raisins, déesse des moissons,
Si l'homme encor sauvage, instruit par vos leçons,
Quitta le gland des bois pour les gerbes fécondes,
Et d'un nectar vermeil rougit les froides ondes ;
Divinités des prés, des champs et des forêts,
Faunes aux pieds légers, vous, Nymphes des guérets,
Faunes, Nymphes, venez ; c'est pour vous que je chante.
Et toi, Dieu du trident, qui de ta main puissante,
De la terre frappas le sein obéissant,
Et soudain fis bondir un coursier frémissant ;
Pallas, dont l'olivier enrichit nos rivages ;
Vous, jeune Dieu de Cée, ami des verts bocages,
Pour qui trois cents taureaux éclatants de blancheur
Paissent l'herbe nouvelle et l'aubépine en fleur ;
Pan, qui sur le Lycée, ou le riant Ménale,
Animes sous tes doigts la flûte pastorale ;
Vieillard, qui dans ta main tiens un jeune cyprès ;
Enfant, qui le premier sillonnas les guérets ;
Vous tous, Dieux bienfaisants, déesses protectrices,

Qui de nos fruits heureux nourrissez les prémices,
Qui versez l'eau des cieux, qui fécondez les champs,
Ainsi qu'à nos moissons, présidez à mes chants. »

Cette traduction de Delille est, en général, exacte et élégante ; elle prête cependant à quelques critiques : on y remarque de petits agréments modernes qui refroidissent un peu, plus de symétrie que dans le texte, et un balancement régulier d'antithèses auquel Virgile n'a pas songé. C'est le défaut de cette traduction. On peut lui reprocher d'être quelquefois infidèle à l'esprit de l'auteur et de ne pas reproduire la sensibilité, la grandeur, l'élévation de cette belle poésie. Néanmoins c'est une œuvre éminente qu'il faut rapprocher de celle de Virgile dont elle est devenue à peu près inséparable.

Le traducteur s'est permis une infidélité dont il s'applaudit et qui n'est peut-être pas aussi heureuse qu'il le pense : il nomme Minerve immédiatement après Neptune : « J'ai rapproché dans ma traduction, dit-il, (Note 2) Pallas de Neptune, parceque, ayant fait naître dans le même jour, l'une l'olivier, et l'autre le cheval, ce rapprochement m'a paru naturel. » Sans doute, il est naturel, mais il n'est pas dans le texte. Cette invocation est sous une autre forme

un renouvellement de l'exposition; en disposer les diverses parties dans un autre ordre, c'est faire disparaître le rapport que Virgile établit entre ces deux énumérations successives. Virgile aurait peut-être évité l'opposition que le traducteur a introduite dans ces deux vers :

« Vieillard, qui dans ta main tiens un jeune cyprès ;
Enfant, qui le premier ... »

Cet autre vers :
« Qui de nos fruits heureux nourrissez les prémices, »
ne traduit pas distinctement l'idée du latin :
« Quique novas alitis non ullo semine fruges. »
Il est vague et obscur.

Ces vers ne sont donc point sans défauts : mais ils sont élégants et agréables, et reproduisent le texte avec une fidélité relative : il n'y en a pas d'autre en fait de traduction en vers.

On ne peut étudier cette invocation de Virgile sans se rappeler qu'il a été inspiré par le commencement de l'ouvrage de Varron, De re rustica. Ce début est adressé à Fundania, femme de Varron, qui vient d'acheter une terre et demande à son époux les conseils de son expérience. Il a hâte de les

lui donner, car il a quatre-vingts ans, et il veut laisser au moins quelques souvenirs de ce qu'il a pu, dans sa longue carrière, apprendre et recueillir sur la culture des terres. C'est une espèce de testament. Il parle avec beaucoup de grâce de sa vieillesse :

« Otium si essem consecutus, Fundania, commodius tibi haec scriberem, quae nunc, ut potero, exponam, cogitans esse properandum, quod, ut dicitur, si est homo bulla, eo magis senex. Annus enim octogesimus admonet me, ut sarcinas colligam ante quam proficiscar e vita. »

Nous avons parlé de cette espèce d'éclectisme d'imitation qui, par le souvenir de plusieurs beautés empruntées à différents modèles, arrive à quelque chose de nouveau et d'original. Il semble que tel a été le procédé de Lafontaine dans ces vers si connus :

« Je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet. »

Sa mémoire fort érudite lui a rappelé divers passages qu'il a réunis en y ajoutant du sien ; c'est le vers de Lucrèce :

« Cur non, ut vitae plenus conviva, recedis ? »

C'est cette expression de Varron. Sarcinas colligam ;

quant à "remerciant son hôte", c'est une heureuse addition du fabuliste. L'hémistiche "et qu'on fit son paquet" a souvent déplu ; il paraît d'un ton plus bas que ce qui précède et en diminue l'effet ; mais nous voyons qui a pu fournir cette expression à Lafontaine.

Varron se compare ensuite à la Sibylle dont les prophéties s'adressent non seulement aux hommes de son temps, mais aux générations suivantes. Tout près de disparaître, il veut composer un ouvrage qui demeure aussi après sa mort, et faire profiter de son expérience ceux qui viendront après lui : « Neque patiar Sibyllam non solum cecinisse quæ, dum viveret, prodessent hominibus, sed etiam quæ, cum perisset ipsa, et id etiam ignotissimis quoque hominibus ; ad cujus libros tot annis post publice solemus redire, cum desideramus quid faciendum sit nobis ex aliquo portento : me, ne dum vivo quidem, necessariis meis quod prosit facere. »

Puis il s'adresse aux Dieux protecteurs de l'agriculture, comme dans une sorte d'invocation : « Et quoniam, ut aiunt, dei facientes adjuvant, prius invocabo eos, nec, ut Homerus et Ennius, Musas, sed XII deos consentes : neque tamen eos urba-

M

hamet

nos, quorum imagines ad forum auratæ stant, sex mares et feminæ totidem; sed illos XII deos, qui maxime agricolarum duces sunt. »

Le mot _facientes_ a ici un sens particulier: _rem divinam facere_, offrir un sacrifice. Macrobe l'explique (_Saturn._ III. 2), dans un passage où il loue Virgile de la propriété de ses expressions, surtout de celles qui ont rapport au culte ou aux cérémonies de la religion: « _Nullis tamen magis propriè usus est quam sacris vel sacrificalibus verbis_ » et il cite ce vers (_Egl._ III. 77):

« _Cum faciam vitula pro frugibus, ipse venito._ »

On peut y ajouter un autre exemple tiré de Plaute (_Stichus_, I, III. 96) : _Quot agnis fecerat._ Dans le même sens on emploie _operari_:

« ... _lætis operatus in herbis._ »
(_Georg._ I, 339)

Le mot _consentes_ est obscur: on l'a expliqué de différentes manières; il peut signifier soit l'accord des Dieux entre eux, _a consentiendo, quasi in eo, quod Dii gerunt est consentio_; soit la bonté divine, qui _conspire_ avec l'objet de nos vœux: sur des médailles les Dieux ont quelquefois cette épithète de _consentiens_, qu'on traduit par _favorable_. Enfin d'autres entendent comme s'il y avait _consulentes_ et traduisent:

" qui forment le conseil de Jupiter. "

Il y a de la grâce, du charme dans cette opposition des Dieux qu'on a faits d'or, comme dit Lafontaine, et des divinités des champs, plus simples et plus humbles. Varron traite un sujet qui regarde les campagnes, c'est aux Dieux des campagnes qu'il s'adresse : Alors vient une énumération curieuse :

" Primum, qui omnes fructus agriculturæ cœlo et terra continent, Jovem et Tellurem. Itaque quod ii parentes magni dicuntur, Jupiter, pater appellatur; Tellus. terra mater. Secundo Solem et Lunam, quorum tempora observantur, cum quædam seruntur et conduntur. Tertio Cererem et Liberum; quod horum fructus maxime necessarii ad victum. Ab his enim cibus et potio venit e fundo. Quarto Robigum ac Floram, quibus propitiis, neque robigo frumenta atque arbores corrumpit, neque non tempestive florent. Itaque publicæ Robigo feriæ robigalia; Floræ ludi floralia instituti. Item adveneror Minervam et Venerem, quarum unius procuratio oliveti, alterius hortorum; quo nomine rustica vinalia instituta. Nec non etiam precor Lympham, ac Bonum Eventum, quoniam sine aqua omnis arida ac misera agricultura, sine successu ac

bono eventu, frustratio est, non cultura. »

Nous avons vu qu'il y avait beaucoup d'autres Dieux agricoles, mais, en prose comme en vers, il n'est pas permis de tout dire, sous peine d'ennuyer.

Virgile invoque un Dieu de plus, auquel Varron n'avait point pu penser : le Dieu Octave; c'est une divinité tutélaire, qui, avec l'auteur des Géorgiques, son interprète, vient au secours des agriculteurs :

« Ignarosque viae mecum miseratus agrestes. »

Voici en quels termes Virgile l'invoque :

« Et toi qu'attend le ciel, et que la terre adore,
Sous quel titre, ô César, faudra-t-il qu'on t'implore?
Veux-tu, le front paré du myrte maternel,
Remplacer Jupiter sur son trône éternel?
Va, préside aux saisons, gouverne le tonnerre,
Protège les cités, fertilise la terre.
Veux-tu sur l'Océan un pouvoir souverain?
Le trident de Neptune est remis dans ta main,
Téthys t'offre sa fille; et, roi des mers profondes,
Tu recevras pour dot tout l'empire des ondes.
Peut-être, plus voisin de tes nobles aïeux,
Nouveau signe d'été, veux-tu briller aux cieux?
Le Scorpion brûlant déjà loin d'Érigone
S'écarte avec respect et fait place à ton trône.
Choisis : mais garde-toi d'accepter les enfers!

Qu'on vante l'Élysée et ses bois toujours verts ;
Fière d'un sceptre affreux, que Proserpine y règne ;
Toi, je veux qu'on t'adore, et non pas qu'on te craigne.
De nos cultivateurs viens donc guider les mains,
Et commence par eux le bonheur des humains. »

Ces vers, où l'apothéose est si complète, devancent de très peu ceux où Horace a consacré l'établissement de la puissance absolue d'Auguste en y ajoutant un caractère théocratique, et en accordant au prince les honneurs divins. Une flatterie si excessive a besoin d'être expliquée, afin que la responsabilité n'en pèse pas trop lourdement sur ces deux grands poètes. Il importe de voir ce qui a amené cette apothéose, soit à Rome, soit hors de Rome. Cette question, pleine d'un vif intérêt historique, touche à l'honneur de ces poètes dont il serait pénible de ne pas estimer le caractère : il faut donc voir si on ne pourrait pas les disculper ou si rien ne les excuse.

Disons d'abord qu'ils ont partagé ce tort avec tous leurs contemporains, et que c'était la faute de tout le monde à cette époque. L'apothéose du prince chez Virgile et Horace n'était pas une forme littéraire comme chez les poètes modernes, ni une

allégorie comme celles qui faisaient représenter Louis XIV sous les traits de toutes les divinités de l'Olympe antique, soit dans les vers des poëtes, soit sur la toile et le marbre des peintres et des sculpteurs : c'était comme la traduction et la reproduction d'une apothéose officielle, légale, provenant d'actes de l'État, et consacrée par certaines cérémonies du culte public.

Ce fait résulte d'un certain nombre de témoignages qu'il est curieux de recueillir chez les historiens. Suétone nous dit (Jul. César LXXXIV) qu'en 710 (vingt ans avant les Géorgiques,) on exposa le corps de César dans une sorte de chapelle construite à la ressemblance du temple de Vénus Génitrix ; on voulait consacrer par ce monument l'origine divine des Jules, que César avait rappelée dans la tribune aux harangues, quand il avait fait l'éloge de sa tante Julia (ib. VI). Bientôt on éleva à César une colonne sur le forum, comme en témoigne Cicéron dans sa correspondance avec Atticus et ses autres amis (Ad Attic. XIV, 15), Famil. XII, 1 ; XIV, 15) et dans ses Philippiques (I. 2 ; II, 42). Abattue d'abord, elle fut relevée, puisque Suétone dit que long-temps après le peuple

allait y offrir des sacrifices, y former des vœux, et terminer certains différends, en jurant par le nom de César : « Apud eamdem longo tempore sacrificare, vota suscipere, controversias quasdam interposito per Cæsarem jurejurando distrahere perseveravit. » C'est donc le peuple qui s'obstine à traiter César en Dieu, à lui sacrifier, à prier devant son autel ; et la superstition populaire autant que la volonté des proches et des partisans de César contribua à le placer dans l'Olympe : « In deorum numerum relatus est, non ore modo decernentium, sed et persuasione vulgi. » (Suet. J. Cæs. LXXXVIII). César, dans la dernière année de sa vie, avait voué des jeux à Vénus Génitrix ; ils furent donnés par Octavianus César, son héritier : pendant la célébration de ces jeux parut une comète qui brilla durant sept jours ; on se plut à y voir l'âme de César reçue dans les cieux : « Stella crinita per septem dies continuos fulsit, exoriens circa undecimam horam(1), creditum que est animam esse Cæsaris in cœlum recepti : et hac de causa simulacro ejus in vertice additur stella (ibid. adde Dion, Appien, Plutarque). En 712 les triumvirs le mirent officiellement au rang des

(1) Vers cinq heures du soir.

Dieux.

Cette première apothéose en prépara une seconde, celle d'Octave. En 718 on lui érigea des temples dans les provinces. C'est le moment où Virgile commençait ses *Géorgiques*. Octave n'accepta ces temples qu'à condition qu'ils seraient en même temps dédiés à Rome; et il les refusa obstinément dans Rome même. Il fit fondre les statues d'argent qui lui avaient été élevées et qui étaient au nombre de quatre-vingt, afin d'en faire des trépieds pour Apollon Palatin. Il garda toujours le même système de modération apparente; il semblait accepter de force ce qu'il convoitait au fond et usurpait en réalité. Tout le monde n'en était pas dupe: Tacite le montre bien; il raconte qu'on disait aux funérailles d'Auguste qu'il avait pris pour lui tous les honneurs des Dieux: « Nihil deorum honoribus relictum, quum se templis et effigie numinum, per flamines et sacerdotes, coli vellet. » (Annales, I, 10) Les temples qu'il refuse sont remplacés par des honneurs semblables à ceux qu'on rendait aux Lares, aux Pénates. En 725 le Sénat porta un décret qui ordonnait que les prêtres des Dieux fissent des vœux pour lui et qu'on lui offrît des libations dans les repas. On ne lui rendait pas un culte public; mais chacun en particu-

lier était tenu de l'honorer. (Dion, 51. 19).

Les poètes avaient suivi et même précédé ces décrets. Virgile a frayé la voie à Horace. En 712 il place César dans l'Olympe sous le nom de Daphnis.

(V^e églogue, vers 56):

" Candidus insuetum miratur limen Olympi,
Sub pedibus que videt nubes et sidera Daphnis "

Il le proclame Dieu:

"... Deus, deus ille, Menalca!"

Il lui adresse des vœux et lui élève des autels:

" Sis bonus o felix que tuis! En quattuor aras:
Ecce duas tibi, Daphni; duoque altaria Phœbo...
... Hæc tibi semper erunt, et quum solemnia vota
Reddemus Nymphis, et quum lustrabimus agros.
Dum juga montis aper, fluvios dum piscis amabit,
Dum que thymo pascentur apes, dum rore cicadæ,
Semper honos, nomen que tuum, laudes que manebunt.
Ut Baccho Cereri que, tibi sic vota quotannis
Agricolæ facient: damnabis tu quoque votis."

En 713 ou 714 vient la neuvième églogue: l'astre de César, le descendant de Vénus, paraît dans le ciel: il présidera à l'agriculture et sous son influence fécondante les moissons jauniront dans les campagnes et le raisin se colorera sur les collines:

« Ecce Dionei processit Cæsaris astrum,
« Astrum quo segetes gauderent frugibus, et quo
Duceret apricis in collibus uva colorem. »

Dès 713, son successeur est un Dieu pour Tityre, qui représente soit Virgile, soit son père : (Egl. I, 6) :

« ... Deus nobis hæc otia fecit :
Namque erit ille mihi semper Deus : illius aram
Sæpe tener nostris ab ovilibus imbuet agnus. »

Ces temples dont Octave ne veut pas, les poètes les lui élèveront : (Georg. III. 15) :

« In medio mihi Cæsar erit, templum que tenebit. »

Les poètes l'adoreront comme un second Romulus sous le nom de Quirinus dont il accepte l'hommage poétique (ibid. III. 27) :

« ... Victoris que arma Quirini. »

En 727 il avait été question de désigner le prince au respect des peuples sous un nom nouveau. On hésita entre plusieurs noms. Il était fort tenté de celui de Romulus, qui l'aurait présenté comme le second fondateur de la ville éternelle ; mais on aurait pu le soupçonner d'aspirer à la royauté ; et il évitait avec soin tout ce qui pourrait entretenir cette opinion. Plancus, grand courtisan, propose celui d'Auguste [*] qui fut aussitôt accepté, parce qu'il semblait indiquer quelque-

[*] Non tantum novo, sed etiam ampliore cognomine, quòd loca quoque religiosa, et in quibus augurato quid consecratur, augusta dicantur, ab auctu, vel ab avium gestu gustu ve, sicut etiam Ennius docet, scribens : "Augusto augurio postquam inclyta condita Roma est..." (Suétone, Auguste, VII)

chose de plus grand que l'homme (1); il entrait dans les plans théocratiques du prince comme celui de Quirinus dont il rejetait l'odieux officiel, mais que l'officieuse complaisance des poëtes savait lui donner à propos. Virgile, au sixième livre de l'Énéide, dans la revue que fait Anchise des principales gloires de Rome, après avoir nommé Romulus, va chercher aussitôt Auguste, au lieu de Numa, pour rapprocher ainsi le second Romulus du premier.

Mais on ne doit pas reprocher aux poëtes ce qui a été fait de tout le monde; ils ne sont que pour moitié dans ces adulations et ces apothéoses : la superstition populaire, l'obséquiosité du sénat, l'ambition du pouvoir, tout se réunissait pour faire un Dieu du prince, et ce concours excuse en partie Horace et Virgile.

C'est pour nous un spectacle bien étrange

---

(1) Dion, 53, 16 trad. latine : "Etenim quum statuissent peculiari eum quodam cognomento insignire, ac alii alia referrent ac probarent, Cesar, quamvis Romuli nomen vehementer appetebat, tamen quum sentiret hinc se suspectum affectati regni fieri, eo omisso, Augustus, quasi hominis natura amplior ipse, cognominatus est. Ideoque σεβαστὸν Graeci Augustum interpretati sunt, quasi venerandum dicas."



que celui de ces apothéoses, et afin de n'en être pas révoltés, nous avons besoin de nous rendre compte des antécédents qui les ont amenées : on en peut trouver en Grèce, en Orient, à Rome même, et dans les croyances Italiennes. Les rappeler tous et les examiner serait trop long : nous n'en ferons que le résumé :

« ... Summa sequar fastigia rerum. »

De tout temps l'apothéose avait existé chez les Grecs. Entre les hommes et les dieux, la croyance populaire avait placé les démons, les héros, les demi-dieux, êtres intermédiaires, inférieurs aux dieux, mais rapprochés d'eux par les liens du sang : tels Hercule, Castor, Bacchus et tant d'autres qui avaient leurs temples, leurs prêtres, leurs autels ; on leur offrait des sacrifices et un culte comme aux Dieux avec quelques différences seulement. Ils étaient préposés au gouvernement secondaire de certaines localités. Parmi ces êtres divins prenaient place les mortels d'un génie éclatant et d'un mérite extraordinaire ; la foule de ces derniers était innombrable, et les temps héroïques ont rempli le monde d'un peuple de divinités. Hésiode, dans les Travaux et les Jours, en compte trente mille. Ces mortels privilégiés étaient les génies chargés de veiller au maintien de la justice sur la terre, et à la prospérité des humains. Plus tard on

fit moins de dieux : on trouve pourtant encore bien des vestiges de cet usage. Chaque ville de la Grèce avait ses héros plus ou moins historiques : Athènes avait Thésée, Eurysacès, Académus, Harmodius et Aristogiton, etc., etc. A Sparte, Lycurgue avait été élevé au rang des demi-dieux. Un passage de Plutarque nous fait connaître encore quelques-uns de ces héros : (Vie d'Aristide, XIX) : (Avant la bataille de Platées), "Aristide ayant envoyé à l'oracle de Delphes, le dieu lui répondit que les Athéniens triompheraient de leurs ennemis s'ils faisaient des prières à Jupiter, à Junon protectrice du Cithéron, à Pan et aux Nymphes Sphragitides [1] ; s'ils sacrifiaient aux héros Androcrates, Leucon, Pisandre, Démocratès, Hypsion, Actéon et Polyïde. [2] » Ces héros étaient les ancêtres des Platéens. On pourrait citer beaucoup d'autres noms, car il en était ainsi de toutes les villes grecques. C'est pour cela que Pausanias dans ses voyages rencontre si souvent des

(1) Le mont Cithéron, en Béotie, s'appelait aussi Sphragidium, c'est-à-dire secret, obscur : de là le nom de ces nymphes, qui y rendaient des oracles.

(2). Trad. Ricard.

traces de ce culte.

Diodore rapporte que Philippe de Macédoine faisait célébrer son apothéose quand il fut assassiné par Pausanias : " La foule courut au théâtre, on vit s'avancer une pompe religieuse préparée avec la plus grande magnificence, où parurent les images des douze dieux, travaillées par les plus habiles artistes et parées des plus riches et des plus précieux ornements ; enfin immédiatement à la suite une treizième image était portée également dans l'attitude d'un dieu ; c'était celle de Philippe lui-même, placée sur un trône comme les douze autres dieux, au rang desquels on montrait ainsi le roi assis et présent à leurs conseils[1]. " (XVI. 92). Ainsi les voies étaient préparées à Alexandre par son père. C'était donc là un fait ancien qui s'était montré non seulement dans la période héroïque et fabuleuse, mais aussi dans les temps historiques : Rome n'a fait que reproduire ce dont elle avait vu de nombreux exemples.

Chez les Orientaux, dans ces monarchies absolues, les rois étaient dieux aussi, mais d'une autre manière. L'apothéose, dans les villes

---

(1) Trad. Miot.

grecques remontait des hommes aux dieux; en Orient, elle descendait des dieux aux hommes. Les dieux se montraient sous la forme mortelle des rois et s'incarnaient en eux pour quelque temps. De la sorte, la flatterie était plus grande et plus complète encore. Lorsque Alexandre et ses successeurs eurent mis ces contrées sous leur domination, les Grecs s'approprièrent cette métamorphose. Alexandre adopta le costume et les mœurs de ces nations et se fit adorer de son vivant comme leurs despotes et eut un culte public. Après sa mort, ses successeurs imitèrent son exemple, et la servilité des peuples les y aida. Leurs surnoms mêmes font voir qu'on les honorait comme des divinités bienfaisantes et protectrices: ainsi Soter, Evergète, Epiphane ou dieu visible, etc. Ils prenaient quelquefois des noms de dieux dont ils se paraient sur les médailles et les monuments publics. Les Lagides et les Séleucides dans leurs apothéoses mêlèrent le procédé grec et le procédé oriental. Plutarque, dans la Vie de Démétrius Poliorcète, nous donne des détails curieux sur toutes ces bassesses. Quand Démétrius eut délivré Athènes, et lui eut rendu ses droits et son gouvernement,

l'enthousiasme des Athéniens les précipita dans tous les excès d'une servilité sacrilège.

" Lorsque Démétrius s'était montré si grand, si illustre par ses bienfaits, ils le rendirent odieux et insupportable par les honneurs immodérés qu'ils lui décernèrent ....

Ils les (Démétrius et Antigone) honorèrent du titre de Dieux sauveurs. Ils abolirent l'ancienne dignité de leur archonte éponyme, et créèrent à la place un prêtre des Dieux sauveurs, qui devait être nommé tous les ans, et dont le nom serait mis à la tête de tous les décrets et de tous les actes publics. Ils décrétèrent encore que les portraits des deux rois seraient brodés, parmi ceux des autres dieux, sur le voile de Minerve. Le lieu où Démétrius était descendu de son char fut consacré; on y éleva un autel à Démétrius descendant du char. Ils ajoutèrent deux nouvelles tribus aux anciennes, la tribu Démétriade et la tribu Antigonide. Le sénat des Cinq-Cents fut porté à Six Cents, parcequ'il devait y avoir Cinquante sénateurs de chaque tribu.

" Mais un trait de la flatterie la plus recherchée, ce fut celui que Stratoclès imagina ... Il fit ordonner que les Athéniens qui seraient envoyés par un décret du peuple vers Antigonus ou Démétrius, au lieu du titre ordinaire d'ambassadeurs, auraient

celui de théores, nom que les villes de Grèce donnent aux députés qu'elles envoient, les jours de fêtes solennelles, conduire à Pytho ou à Olympie leurs sacrifices d'usage . . . .
Un autre flatteur, voulant enchérir sur la bassesse de Stratoclès, ordonna que Démétrius, toutes les fois qu'il viendrait à Athènes, y serait reçu avec les mêmes offrandes qu'on faisait à Cérès et à Bacchus . . . . Enfin on changea le nom du mois de Munychion en celui de Démétrion; le dernier jour de ce mois, qu'on appelle la vieille et la nouvelle lune, fut nommé Démétriade, et la fête des Dionysiaques prit le nom de Démétriaques . . . . Mais ce qu'il y eut de plus étrange et de plus outré dans tous les honneurs qu'on rendit à ces princes, ce fut le décret de Dromoclide, du bourg de Sphettie, qui proposa que, pour la consécration des boucliers dans le temple d'Apollon à Delphes, on reçût l'oracle de la bouche de Démétrius. Je crois devoir transcrire ce décret en propres termes: « Pour le bonheur public, le peuple ordonnera qu'il soit nommé un Athénien pour se transporter auprès du dieu Sauveur, et, après avoir fait des sacrifices, demander à Démétrius Sauveur, quel sera le moyen le plus religieux, le plus magnifique et le plus prompt

de consacrer les offrandes : que le peuple se conforme à la réponse de l'oracle. »

(Athénée (6, 63) nous a conservé un hymne en vers épiphalliques, qui fut composé en l'honneur de Démétrius :

Ὡς οἱ μέγιστοι τῶν θεῶν καὶ φίλτατοι
    τῇ πόλει πάρεισιν !
Ἐνταῦθα γὰρ Δήμητρα καὶ Δημήτριον
    ἅμα παρῆγ' ὁ καιρός.
Χἡ μὲν τὰ σεμνὰ τῆς Κόρης μυστήρια
    ἔρχεθ' ἵνα ποιήσῃ.
Ὁ δ' ἱλαρός, ὥσπερ τὸν θεὸν δεῖ, καὶ καλός,
    καὶ γελῶν πάρεστι
σεμνόν. Ὅθι φαίνεθ', οἱ φίλοι πάντες κύκλῳ,
    ἐν μέσοισι δ' αὐτός,
ὅμοιος ὥσπερ οἱ φίλοι μὲν ἀστέρες,
    ἥλιος δ' ἐκεῖνος.
Ὦ τοῦ κρατίστου παῖ Ποσειδῶνος θεοῦ,
    Χαῖρε κἀφροδίτας. (1)
Ἄλλοι μὲν ἢ μακρὰν γὰρ ἀπέχουσιν θεοί,

(1) Ceci rappelle la philosophie d'Épicure et de Lucrèce.
« Les dieux sont trop loin pour s'occuper des hommes »
« ... Natura deorum
Semota a nostris rebus sejuncta que longe. »

ἢ οὐκ ἔχουσιν ὦτα,
ἢ οὐκ εἰσίν, ἢ οὐ προσέχουσιν ἡμῖν οὐδὲ ἕν.
σὲ δὲ παρόνθ' ὁρῶμεν,
οὐ ξύλινον, οὐδὲ λίθινον, ἀλλ' ἀληθινόν.
Εὐχόμεσθα δή σοι.

Ce monument de vile adulation continue sur ce ton: heureusement on peut lui opposer d'autres vers qu'avait faits le poète Philippide: ils honorent la comédie, et nous font voir que tout le monde à Athènes n'était pas complice de ces bassesses.

Voici ces vers dans la traduction de Ricard:

(Vie de Démétrius, XIV).

C'est lui qui sur la vigne attira la gelée,
Et qui fit déchirer la bannière sacrée;
Qui rendant aux humains les honneurs dûs aux dieux,
Au peuple fait sentir la colère des cieux.
Nous sommes tous punis de son audace impie. »

En effet, comme le rapporte Plutarque, les dieux avaient montré par plusieurs signes combien ils étaient irrités des honneurs sacriléges rendus à Antigone et à Démétrius: « Le voile sacré sur lequel les Athéniens avaient, par un décret public, fait broder les portraits d'Antigone et de Démétrius, avec ceux de Jupiter et de

Minerve, fut déchiré en deux par un ouragan, pendant qu'on le portait en pompe le long du Céramique; il poussa tout à coup, autour des autels consacrés à ces princes, une grande quantité de ciguë, plante assez rare dans ce terroir. Le jour qu'on devait célébrer la fête des Dionysiaques, on fut obligé de remettre la cérémonie, parce qu'il survint, hors de la saison, une glace et un verglas si fort, que la gelée brûla les vignes et les figuiers, et détruisit la plus grande partie du blé qui n'était encore qu'en herbe. » C'est à l'occasion de ces signes de la colère des dieux que Philippide fit les vers que nous avons cités.

L'apothéose gréco-orientale, si on peut la nommer ainsi, passa des mœurs dans la littérature : la poésie alexandrine offre de nombreux exemples de ces apothéoses ; c'est ainsi que Théocrite (XVIIe Idylle) célèbre les louanges de Ptolémée Philadelphe et le salue comme un demi-dieu :

Χαῖρε, ἄναξ Πτολεμαῖε· σέθεν δ' ἐγὼ ἶσα καὶ ἄλλων
μνάσομαι ἡμιθέων...

C'est ainsi que Callimaque, par une flatterie littéraire et astronomique, transportait au ciel la chevelure de Bérénice, et en faisait une constellation nouvelle.

En traduisant cette pièce, (66), Catulle, qui lançait tant d'épigrammes contre César, ne se doutait pas que sa traduction, simple étude littéraire, précédait presque immédiatement les vers de Virgile et d'Horace où ces poètes accorderaient à César et à Octave tous les honneurs et tous les droits de la divinité ; il ne se doutait pas que l'astre de Jules allait sitôt rejoindre au ciel la chevelure de Bérénice.

C'est du contact de Rome avec la Grèce et l'Orient que vint ce goût d'apothéoses : il est vraiment curieux de voir que cette idée singulière fut mise en pratique de très bonne heure dans les provinces. Les Chalcidiens rendirent les honneurs divins à Flamininus, qui fut consul l'an 555 de Rome : (Plutarq. Vie de Titus Flamininus ch. XXIII) : "Les Chalcidiens sauvés par sa protection, lui consacrèrent les plus grands et les plus beaux de leurs édifices publics, dont on voit encore les inscriptions. On lit sur le Gymnase : « Le peuple a dédié ce gymnase à Titus et à Hercule ». D'un autre côté, sur le temple Delphinium : « Le peuple a consacré ce temple à Titus et à Apollon. » Encore aujourd'hui le peuple de Chalcis élit un prêtre de Flamininus, et dans les sacrifices

institués à son honneur; après les libations, on chante un cantique à sa louange. Cet hymne ressemble assez à celui que les Athéniens firent pour Démétrius; il se termine ainsi:

O brillant Apollon! ô Dieu de l'harmonie!
O Titus, notre Dieu sauveur!

Cicéron, dans son gouvernement de Cilicie, risqua fort aussi d'avoir un temple: (Epistola ad Quint. frat. I.1.9.26). "Quum ad templum monumentumque nostrum civitatis pecunias decrevissent, quumque id et pro magnis meis meritis et pro tuis maximis beneficiis summa sua voluntate fecissent; nominatimque lex exciperet, " ut ad templum monumentumque capere liceret"; ... tamen id, in quo erat dignitas, erat lex, erat eorum, qui faciebant, voluntas, accipiendum non putavi." Pline (Livre XXXI, 2) semble dire que Cicéron, dans une de ses villas s'était élevé un monument à sa mémoire: « In qua et monumentum sibi instauraverat, ceu vero non in toto terrarum orbe fecisset. » Cicéron avait eu un moment l'idée d'ériger un temple à sa fille Tullia.

Il ne faut donc pas s'étonner que les triumvirs aient été tentés des honneurs de l'apothé-

ose. Antoine y avait aspiré comme Octave, mais sans réussir aussi bien. Il prétendait descendre d'Anton, fils d'Hercule, et il avait soin que ses habits et son air rappelassent le costume et l'aspect d'Hercule. Il jouait le Dieu : il était Osiris à Alexandrie, Bacchus à Athènes. Les adversaires des triumvirs les imitaient en cela, non Brutus et Cassius, assurément, mais Sextus Pompée ; maître de la mer, il se disait fils de Neptune : c'est pour cela qu'Horace, par dérision, l'appelle Neptunius dux (Épodes, 9, v. 7)

Octave, avant de viser à l'apothéose, s'en égaya chez lui ; il donna un repas où, clandestinement, il parodia les dieux et les fêtes de l'Olympe : « Cœna quoque ejus secretior in fabulis fuit, quæ vulgo δωδεκάθεος vocabatur, in qua deorum dearumque habitu discubuisse convivas, et ipsum pro Apolline ornatum, non Antonii modo Epistolæ singulorum nomina amarissime annumerantis exprobrant, sed et sine auctore notissimi versus :

« Cum primum istorum conduxit mensa choragum,
Sexque deos vidit Mallia sexque deas ;
Impia dum Phœbi Cæsar mendacia ludit,
Dum nova divorum cœnat adulteria :
Omnia se a terris tunc numina declinarunt,

Fugit et auratos Jupiter ipse toros. (1) "

Quoique Octave s'amusât dans son intérieur à de telles plaisanteries au sujet des Dieux, il autorisait des bruits qui faisaient tort à la vertu de sa mère et laissait dire qu'il n'était pas fils d'Octavius : il se faisait représenter sous les attributs d'Apollon dans la bibliothèque Palatine ; voilà pourquoi on parle si souvent d'Apollon dans la poésie de son temps.

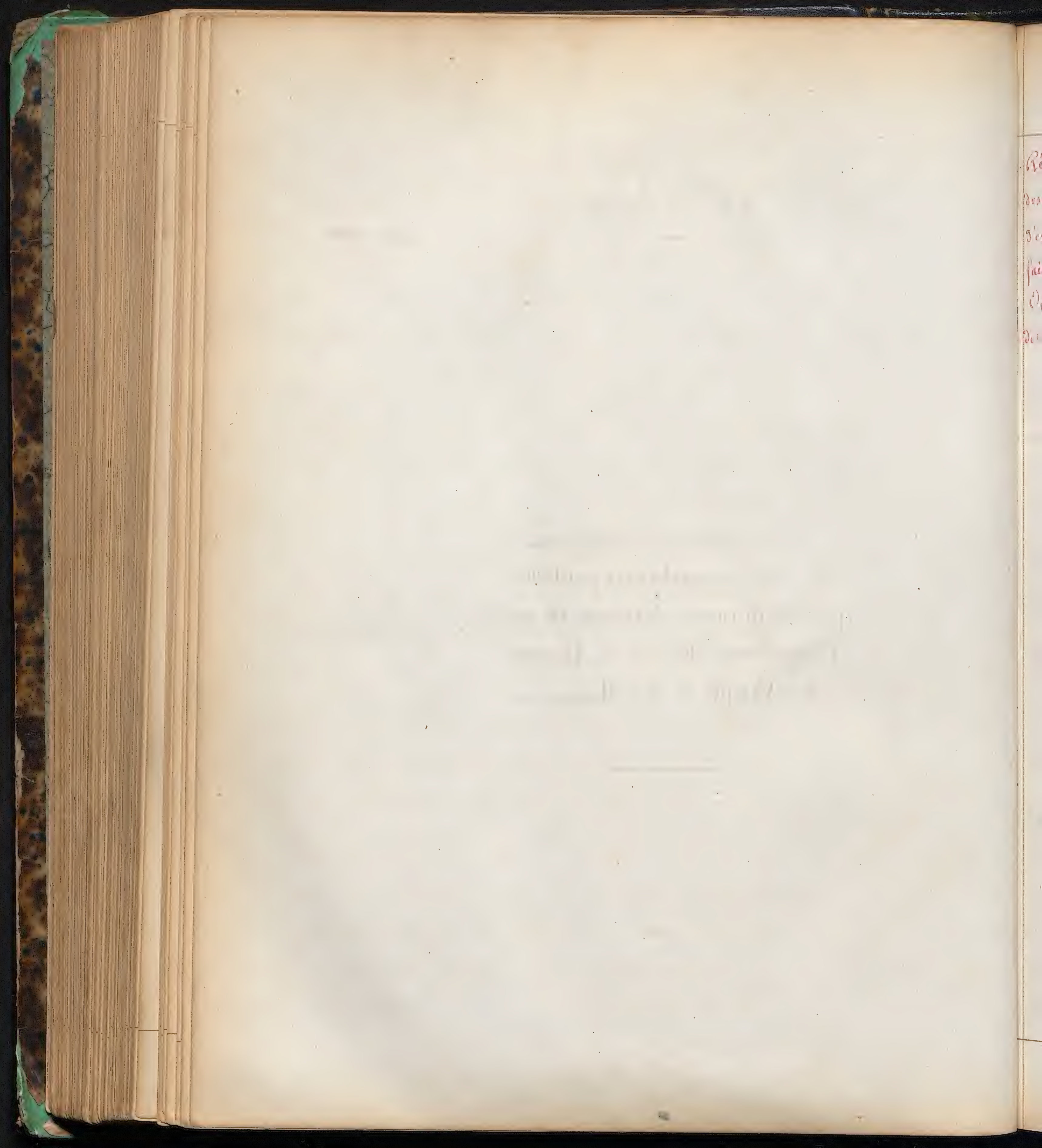
Les voies étaient donc préparées aux entreprises théocratiques du prince et aux apothéoses des panégyristes. Rome suivait les exemples de la Grèce et de l'Orient ; elle cédait aussi à des traditions italiennes et romaines : elle même avait ses héros indigènes. Il était difficile que les poètes officiels pussent échapper aux idées de leur temps, et à l'entraînement général : ils n'ont été que les échos du peuple tout entier : c'est ce dont il faut se souvenir quand on les blâme d'avoir prostitué la religion et leur talent.

(1) Attribué à Cassius de Parme.

Em. Laurent.

48. Leçon.

Des circonstances religieuses
et des circonstances politiques
qui expliquent et excusent en partie
l'apothéose littéraire d'Auguste
chez Virgile et chez Horace.



Rédaction travaillée, attestant des lectures personnelles, et mêlée d'essais de traduction d'un tour facile.
On souhaiterait qq-fois plus d'ordre, de précision, de justesse.

42e leçon

Des circonstances religieuses et des circonstances politiques qui expliquent et excusent en partie l'apothéose littéraire d'Auguste chez Virgile et chez Horace.

Nous avons déjà vu que Virgile et Horace, en décernant au prince le titre de dieu, ne faisaient que se conformer au sentiment du peuple et aux décrets du Sénat. César et Auguste avaient leurs temples avant que les poètes ne fissent leur apothéose. D'ailleurs la coutume d'accorder à un mortel les honneurs divins n'était pas étrangère aux religions de l'antiquité. Les traditions de la Grèce nous présentent plus d'un héros mis après sa mort au nombre des dieux. Dans l'Asie, et plus particulièrement dans l'empire des Séleucides et des Lagides, on regardait les rois comme des divinités descendues sur la terre pour la gouverner. Les Romains qui, devenus maîtres du monde, avaient laissé pénétrer en Italie les religions orientales, étaient donc depuis long-temps accoutumés aux apothéoses, et, loin de croire commettre une impiété en décernant un culte à César et à Octave, ils ne faisaient en cela, pensaient-ils, que se conformer aux antiques traditions et à l'esprit des religions païennes.

Il nous reste à voir maintenant que la coutume des apothéoses était ancienne même en Italie

Les Etrusques, dont la religion est le fond même de la religion romaine, avaient des idées particulières sur la nature humaine, et la croyaient très voisine de la nature divine. Cicéron, au premier livre du De legibus (ch. 8) reconnaît qu'il y a une parenté entre les hommes et les dieux: « Vere vel agnatio nobis cum cœlestibus, vel genus, vel stirps appellari potest. » – Par des expressions si fortes, ne peut-on pas croire que Cicéron veuille indiquer non seulement le simple rapport qui existe entre le créateur avec sa créature, mais une espèce de communauté entre la nature de l'homme et celle de Dieu? Cette philosophie avait pu s'inspirer des traditions italiennes qui faisaient des anciens héros romains les fils des dieux. Enée était fils de Vénus; Romulus, fils de Mars. Néanmoins ils étaient des hommes; mais après leur mort, ces hommes avaient été admis au ciel, et recevaient un culte semblable à celui dont la Grèce honorait les demi-dieux: c'est ce qu'on voit par un texte de la loi des Douze Tables, rapporté au second livre du De legibus (ch. 8): « Divos et eos, qui cœlestes semper habiti, colunto, et ollos quos endo cœlo merita locaverunt, Herculem, Liberum, Æsculapium, Castorem, Quirinum. Ast olla propter quae datur in cœlum ascensus homini, mentem, virtutem, pietatem,

fidem : earumque laudum delubra sunto." On voit Quirinus, c'est-à-dire Romulus, mêlé aux demi-dieux que les Grecs honoraient : ainsi, quatre siècles avant César, Rome adorait déjà ses héros. Ce texte nous montre aussi, et avec la plus grande évidence, que pour faire d'un homme un dieu, il suffisait, dans la religion italienne, de la vertu, de la prudence, de la piété et de la bonne-foi : plus tard ce dogme antique trouva son application dans l'apothéose de César et d'Octave.

Tous ces dieux, que la religion romaine avait multipliés et qu'elle honorait sous le nom de dieux indigetes, c'est-à-dire dieux du pays, de dieux lares, de génies, avaient été des hommes. C'étaient Janus, Picus, Faunus, Enée. On les désignait encore sous les noms de τοπικοὶ et de πατρῷοι. Virgile semble avoir désigné par le terme d'indigenæ, ces dieux indigetes :

« Hæc nemora indigenæ Fauni, nymphæque tenebant. »

(VIIIe. liv. vers 314)

Le même poète applique à Enée l'épithète d'indiges, sans doute dans le même sens :

« Æneam indigetem scis ipsa et scire fateris
Deberi cœlo. »

(XIIe liv. v. 794-95).

Nous retrouvons dans Tibulle une allusion

à ces dieux du pays (liv. II. Eleg. V). A cette époque, les poëtes aimaient beaucoup les allusions aux anciennes traditions de Rome; et si chacun faisait ses Géorgiques, on peut dire aussi que chacun composait son Enéide. Dans cette pièce, Tibulle, au vers 43, donne à Enée le même nom d'indiges :

« Illic sanctus eris, cum te veneranda Numici
Unda deum cœlo miserit indigetem. »

Traduction facile, mais Dieu propice ne traduit pas exactement cet indigetem qui a amené la citation. – Mais peut-être en reste-t-il quelque chose dans cette opposition :
aux habitants du ciel,
à l'Italie.

« C'est là qu'on doit un jour vénérer ton autel
Quand les eaux saintes du Numice
Donneront un convive aux habitants du ciel,
A l'Italie, un dieu propice. »

Tite-Live n'a pas dédaigné ces souvenirs anté-historiques; après avoir raconté la conquête de l'Italie par Enée, il nous indique le lieu où il passait pour avoir été enseveli, et ajoute que les Latins le vénèrent sous le nom de Jupiter Indigète. (Tite-Live, liv. I ch. 2) Ces dieux indigètes, dont la religion romaine avait consacré le culte, sont invoqués par Virgile, dans ce beau mouvement qui termine le premier livre des Géorgiques :

« Di patrii, indigetes, et Romule, Vestaq. mater,

Quæ Tuscum Tiberim et Romana palatia servas"
. . . .

" Dieux antiques, et vous, dieux du pays latin,
Qui veillez sur le Tibre, et sur le Palatin,
Romulus et Vesta.... "

Pays latin est entendu par nous dans un sens qui n'en permet pas l'usage qu'on en fait ici.

Il est probable que _patrii_ s'applique aux antiques divinités des troyens ; _indigetes_, aux dieux du Latium, à ces héros que les traditions religieuses de l'Italie avaient mis à côté des dieux. Vesta représente ici ces dieux antiques, et Romulus, les dieux du pays.

Ovide, au quinzième livre de ses _Métamorphoses_ (vers 861 et suiv.) invoque aussi ces dieux indigètes, avec Mars, Apollon et Vesta :

" Di precor, Æneæ comites, quibus ensis et ignis
Cesserunt : di que indigetes, genitor que Quirini,
Urbis et invictæ genitor, Gradive, Quirini,
Vesta que Cæsareos inter sacrata penates,
Et cum Cæsarea, tu, Phœbe domestice, Vesta,
Qui que tenes altus Tarpeias Jupiter arces,
. . . .

" Dieux, qu'Énée apporta dans l'antique Hespérie,
Au travers des combats des flammes en furie,
Et vous, dieux du pays, antique Latinus,

Et toi, père de Rome, auguste Quirinus,
Et toi, que Romulus osa nommer son père,
Puissant dieu des combats, écoute ma prière :
Vous aussi, que César honore en sa maison,
Vesta, chaste déesse, adorable Apollon,
Et toi, grand Jupiter, à mes vœux sois propice. "
. . . .

Tous ces passages témoignent du culte religieux que les Romains rendaient aux dieux de leur pays. Il ne faut donc pas s'étonner si, à une époque solennelle comme le fut celle du rétablissement de la paix dans le monde, les descendants présumés de ces demi-dieux, consacrés par sept siècles d'adoration, reçurent à leur tour les honneurs de l'apothéose. Un demi-dieu ne différait d'un homme que par le nombre de ses exploits ou de ses vertus, et non par sa nature : il était donc plus naturel alors, qu'il ne nous semble aujourd'hui à nous modernes et chrétiens, qu'on élevât un grand homme au rang des dieux. D'ailleurs, dans les idées religieuses de l'Italie, la nature humaine participait en une certaine manière à celle des êtres supérieurs. Chaque homme avait son génie, qui semblait se confondre et ne faire qu'un avec lui : Genio indulgere, c'était "bien se traiter". Horace, dans la première épître du deuxième

Peu d'ordre dans toute cette partie relative au Genius. Ce qui peut définir cette personnification abstraite de l'homme, est trop dispersé, trop peu lié.

On n'arrive pas assez gradu-

elle-même à l'apothéose à laquelle elle-même a conduit, par un autre chemin.

livre (vers 142) dit des laboureurs qui se reposaient de leurs fatigues: .... "piabant

Floribus et vino Genium, memorem brevis aevi."

obscur

Ces génies qui désignaient ainsi les hommes auxquels ils avaient été attachés, étaient des demi-dieux, à peu près semblables à ces δαίμονες dont Hésiode avait compté trente mille. Parmi ces génies, on comptait les morts qui, sous le nom de lares et de pénates, étaient regardés comme les protecteurs du foyer domestique. Non seulement chaque homme, chaque maison, mais chaque quartier, chaque carrefour avait son génie. Romulus était honoré comme un de ceux qui protégeaient la ville; plus tard on mit les empereurs au nombre des génies; on le voit entre autres témoignages des historiens, par un passage de Capitolinus, au chapitre 18e de la Vie de Marc. Aurèle:

Horace, dans la seconde satire du second livre, donne une définition de cet être un peu abstrait et un peu mystérieux qu'on honorait sous le nom de génie:

(Vers 197-90)

"Scit Genius, natale comes qui temperat astrum
Naturae deus humanae, mortalis in unum-
Quodque caput, vultu mutabilis, albus et ater."

« Nul ne le sait, excepté le Génie ;
Ce dieu qui vit en notre compagnie ;
Qui tous les jours préside à notre sort,
Naît avec nous, et meurt à notre mort :
Enfin ce dieu qui, contraire ou propice,
Sait nos penchants, nos goûts, notre caprice,
Dieu peu constant, qui du matin au soir,
Change toujours, tantôt blanc, tantôt noir. »

D'autres pensaient que le Génie survivait à l'homme ; c'était la partie de notre être qui reste immortelle, et que l'on confondait, pour cela, avec une divinité. Aussi la manière la plus solennelle de prendre un homme à témoin était de jurer par son génie : on attestait dans les serments le génie de l'Empereur ; on suppliait un homme par son génie.

« Quod te per Genium dextramque deosque penates
Obsecro et obtestor, vitae me redde priori. »
(Hor. Epit. VII, liv. II. v. 93)

« Par vos aïeux, Philippe, et par votre Génie !
Ah ! rendez-moi, de grâce, à mon ancienne vie. »

Racine, si pénétré du langage de l'antiquité, le reproduit avec vérité dans ce vers de Britannicus,

« Mon génie étonné tremble devant le sien. »
(acte II, Sc. 8).

Cette conception abstraite de la personnalité humaine et cette habitude de représenter un homme par le nom d'une certaine divinité, avaient pu conduire les Romains à diviniser les héros. Ainsi la religion, loin d'être atteinte par ces apothéoses, y conduisait plutôt, et si l'on ne peut justifier les poëtes romains du reproche de flatterie, ils ne méritent point celui d'impiété; en divinisant César et Auguste, ils paraissaient agir en bons païens (toutefois nous verrons un peu plus loin qu'ils n'attachaient pas une grande valeur à cet acte religieux). La religion, la coutume, les lois avaient plus part qu'eux à cette apothéose; Horace et Virgile n'ont fait que mettre en beaux vers les flatteries conventionnelles et pour ainsi dire officielles; ils n'ont inventé d'eux-même aucune nouvelle forme d'adulation. En effet, à chaque passage de Virgile consacré à l'apothéose d'Auguste correspond un passage d'Horace, dont le sens est exactement le même; si la flatterie prend la même forme, le même tour chez ces deux poëtes, n'est-ce pas déjà une preuve que cette forme était toute de convention? Mais de plus, à chacun de ces passages

peu français

on ne comprend pas bien cet en effet.

On ne saisit pas bien le raisonnement. De convention dit-il ce qu'on veut dire? On a montré précisément qu'elle a eu

son modèle dans la croyance populaire et dans le culte officiel, eux-mêmes conformes à des traditions religieuses de diverses sortes.

—

Toute la page précédente gagnerait à être resserrée et éclaircie.

correspond une croyance populaire antérieure et attestée, soit par l'histoire, soit par des monuments.

Virgile, dans sa première églogue met Auguste au nombre des dieux lares, ces dieux que l'on honorait dans chaque maison d'un culte particulier:

« O Melibœ, deus nobis hæc otia fecit:
Namque erit ille mihi semper deus! illius aram
Sæpe tener nostris ab ovilibus imbuet agnus. »

(vers 6-9)

« O Mélibée, un dieu nous créa ces loisirs:
Un dieu... car il vivra dans tous nos souvenirs.
Souvent, sur son autel, en mon foyer rustique,
J'immole une brebis à ce dieu domestique. »

Horace, dans la troisième ode du troisième livre, met Auguste parmi les demi-dieux: or on sait que le culte de ces divinités avait été assimilé chez les Romains à celui des lares et des pénates:

« Hac arte Pollux et vagus Hercules
Enisus, arces attigit igneas
Quos inter Augustus recumbens
Purpureo bibit ore nectar. »

(Vers 9-12)

« Tels le divin Hercule, et Pollux et son frère,

Par d'immenses travaux s'élevèrent aux cieux.
Tel auprès d'eux César, le vainqueur de la terre,
Goûte le breuvage des dieux. »

Dans la Cinquième ode du quatrième livre, le poète dit à Auguste :

« Te multa prece, te prosequitur mero
Defuso pateris, et Laribus tuum
Miscet nomen, uti Græcia Castoris,
Et magni memor Herculis. »
(vers 33-36)

« Nous t'adressons nos vœux et nos libations,
Comme aux dieux protecteurs du foyer domestique :
Ainsi, pour honorer les grandes actions,
On vit la Grèce antique
A Castor, à Pollux élever des autels,
Et mettre son Hercule au rang des immortels. »

Ces flatteries exprimées en vers si magnifiques et qui nous paraissent si excessives ne sont, pour ainsi dire que la traduction poétique d'un sénatus-consulte rendu l'an 725 de Rome ; par ce décret, le culte d'Auguste était assimilé à celui des dieux pénates ; ainsi le génie du prince devait être honoré dans chaque famille.

La forme même la plus excessive de la flatterie, l'apothéose orientale, se retrouve dans les poètes du temps. Virgile, Horace et Ovide considèrent Auguste, non seulement comme un héros digne d'aller plus tard habiter parmi les dieux, mais comme une divinité descendue du ciel sur la terre. (On sait que les orientaux considéraient leurs princes comme des dieux incarnés et rendus visibles aux yeux des hommes : de là est venu le nom d' Ἐπιφανής, visible, donné à plusieurs princes Séleucides) Virgile, dans l'invocation qui commence *la première Géorgique*, s'adresse à Auguste, et lui demande s'il veut bien venir *visiter la terre* :

« ... Urbesne *invisere*, Cæsar,
Terrarumque velis curam... » (vers 25)

Ce n'est pas à un homme, ni même à un demi-dieu mortel et né sur la terre que cette invitation pourrait s'adresser ; mais à un dieu de l'Olympe. La même flatterie se retrouve au vers 500 du 1er livre :

« Hunc tandem everso juvenem succurrere seclo
Ne prohibete... Satis jampridem sanguine nostro
Laomedonteæ luimus perjuria Trojæ.
Jampridem nobis cœli te regia, Cæsar,
(Vers 500. 505) Invidet, atque hominum queritur curare triumphos. »

"Ah! qu'enfin ce héros, sensible à ma prière,
Vienne du haut du ciel au secours de la terre.
Depuis long temps déjà, notre sang, nos fureurs,
Et la guerre civile, et toutes ses horreurs,
Ont assez expié la fraude d'un barbare!
Depuis long temps déjà l'Olympe trop avare
Le redemande au monde, et Jupiter jaloux
Se plaint que le héros s'occupe trop de nous."

Auguste est donc un dieu de l'Olympe; ce n'est plus seulement un héros, mais quelqu'un des grands Dieux: lequel? Le poète ne le dit pas formellement, mais on peut croire qu'il a voulu faire allusion à Apollon, en rappelant le parjure de Laomédon. Pourquoi rappeler un souvenir si ancien et sans doute oublié des dieux eux-mêmes, Apollon seul et Neptune excepté, si dans l'intention du poète le héros auquel il s'adresse n'était pas Apollon lui-même? On sait que les Romains donnaient à Auguste les attributs du fils de Latone; et c'est à ce même dieu qu'Horace l'assimile dans ses odes, comme on le voit par les vers suivants:

".. Quem vocet divum populus ruentis
Imperii rebus? prece qua fatigent
Virgines sanctæ minus audientem

Carmina Vestam?
Cui dabit partes scelus expiandi
Jupiter? tandem venias precamur
Nube candentes humeros amictus
Augur Apollo."
(I, 2 vers 25. 32).

"Quel dieu viendra sauver l'état,
Et dissiper nos tristes craintes,
Si déjà l'antique Vesta
N'écoute plus nos vierges saintes?

Quel dieu se chargera d'expier nos forfaits?
Phébus, augure saint, Phébus, dieu prophétique,
Voile ton front divin de nuages épais,
Et viens, du haut du ciel, sauver la république.."

Il est vrai qu'Horace compare Auguste non seulement à Apollon, mais aussi à Mercure:

".. Sive mutata juvenem figura
Ales in terris imitaris, almae
Filius Maiae, patiens vocari
Caesaris ultor.

Serus in coelum redeas, diuque

Laetus intersis populo Quirini,
Neve te nostris vitiis iniquum
Ocior aura

Tollat. Hic magnos potius triumphos,
Hic ames dici pater atque princeps:
Neu sinas Medos equitare inultos,
Te duce, Caesar. »

Peut-être est-ce le blond Mercure
Qui d'un héros prend la figure,
Et vient revendiquer l'honneur,
Grand César, d'être ton vengeur.

Ah! retourne bien tard aux demeures célestes,
Dieu bienfaisant! Hélas! que nos crimes funestes,
Ainsi qu'un vent impétueux
Ne t'enlèvent pas à nos yeux.

Demeure parmi nous; reçois le nom de père,
De prince des Romains, et que notre frontière,
En paix sous ton autorité,
Arrête le Parthe indompté. »

Avant qu'Horace n'eût donné à Auguste les noms d'Apollon et de Mercure, ce prince

avait été représenté sous les traits d'Apollon, dans la bibliothèque Palatine. (Ainsi, lors même que ces poètes semblent passer les bornes de la flatterie, ils n'ont du moins rien inventé, mais seulement accepté ce que presque tous les Romains acceptaient alors.

Le vers d'Horace « Serus in cœlum redeas » a été imité par Ovide :

« Tarda sit illa dies, et nostro serior ævo,
Quo caput augustum, quem temperat, orbe relicto,
Accedat cœlo faveatque precantibus absens. »
(Metam. liv. 15. v. 870-72)

« Ah ! puisse-t-il tarder de bien longues années,
Ce jour où, délaissant pour le séjour des dieux,
Toutes ces nations par ses soins gouvernées,
César, du haut du ciel, écoutera nos vœux. »

A ce mot absens, répond naturellement præsens qu'Horace applique à Auguste dans une de ses épîtres (liv. II. ep. 1). Le sens est qu'Auguste, au contraire des demi-dieux qui l'ont précédé, est honoré de son vivant : le poète l'oppose à Castor, à Pollux, à Hercule, déifiés seulement après leur mort, et ajoute :

« Præsenti tibi maturos largimur honores. »
(vers 15).

Il emploie le même mot dans la cinquième ode du troisième livre :

« Cœlo tonantem credidimus Jovem
Regnare : præsens divus habebitur
Augustus, adjectis Britannis
Imperio gravibus q. Persis. »

« La foudre en grondant dans l'air
M'a fait croire à Jupiter.
Mais les Bretons indomptables,
Et les Perses redoutables,
Ces ennemis éternels
Soumis à notre puissance,
D'un dieu parmi les mortels
Nous attestent la présence. . . »

Ovide n'est pas le seul poète qui se soit rappelé le vers : Serus in cœlum redeas.
Martial, au huitième livre de ses épigrammes, l'a imité avec esprit dans un distique adressé, hélas ! à Domitien :

« Esse velis, oro, serus conviva Tonantis ;
Aut, si tu properas, Jupiter ipse, veni. »

Ne va pas de si tôt chez le dieu du tonnerre
Boire, à longs traits, le nectar :
Si Jupin est pressé, qu'il vienne sur la terre,
A la table de César. »

Cette épigramme peu respectueuse fait faire à un critique français du dix-septième siècle, le père Bouhours, une remarque qui n'est pas étrangère à notre sujet. Les poëtes du siècle d'Auguste, dit-il, et il prend Horace pour exemple, tout en assimilant l'empereur aux dieux, ne dépassent jamais une certaine limite qu'imposaient à la flatterie et la religion des Romains, et le bon goût : ils ne manquent jamais de respect aux divinités de l'État, même quand il s'agit de louer la nouvelle divinité. Martial, au contraire, met le prince au-dessus de Jupiter : il invente une forme de flatterie que la religion même païenne désavoue ; et en même temps, il manque aux règles du goût par une ridicule hyperbole. Ce parallèle sert bien à la décharge des poëtes du siècle d'Auguste.

La plus étrange flatterie que Virgile et Horace se soient permise (je dis la plus étrange et cependant nous verrons qu'elle avait des antécédents), consiste à avoir mis l'empereur au nombre des astres. Virgile, au commencement

des Géorgiques, propose à Auguste de choisir sa place au ciel, parmi les feux de la nuit :

" Anne novum tardis sidus te mensibus addas ? "
(vers 30)

Nous trouvons la même pensée dans Horace (ode 25. du 3e livre) :

"Quo me, Bacche, rapis tui
Plenum ? Quae in nemora, aut quos agor in specus,
Velox mente nova ? Quibus
Ant egregii Caesaris audiar
Aeternum meditans decus
Stellis inserere et concilio Jovis ? "

"Bacchus, de quelle fureur
Mon âme est-elle troublée ?
Dans quel antre, dieu vainqueur,
Au fond de quelle vallée
Ferai-je résonner mes chants audacieux ?
Je vais chanter César, ce héros glorieux,
Qui brille à la voûte étoilée
Dans le conseil du roi des dieux. "

Bien longtemps avant Horace, les poètes alexandrins avaient métamorphosé en constellation la chevelure de la reine Bérénice. Avec

la littérature Alexandrine, cette nouvelle forme de flatterie était devenue assez familière aux Romains. Catulle avait même traduit en vers latins la pièce de Callimaque sur la Chevelure de Bérénice. Cet ennemi du dictateur ne pensait guère, sans doute, qu'il populariserait à Rome un modèle de flatterie ingénieuse, qui devait être imité quelques années après par les adulateurs du pouvoir absolu. De plus, ce n'étaient pas seulement les poètes qui plaçaient les grands hommes parmi les étoiles; la croyance populaire semblait les y autoriser: quand il parut une comète à Rome, en 44, le peuple se laissa persuader que c'était l'âme de César. Encore ici, Virgile et Horace n'ont fait que consacrer dans leurs vers une superstition fort en vogue à Rome de leur temps. Si leur excessive complaisance envers le prince ne peut être entièrement justifiée, les temps et les circonstances, du moins, servent beaucoup à les excuser.

D'ailleurs, cette complaisance peut s'expliquer bien naturellement par un sentiment de reconnaissance personnelle. On sait ce que Virgile et Horace devaient à Auguste; ils ne surent pas refuser à leur bienfaiteur les flatteries que tous les Romains lui prodiguaient.

On peut encore alléguer à leur décharge l'intention qu'ils avaient de consacrer par la religion un pouvoir devenu nécessaire aux Romains. C'était la patrie qu'ils croyaient servir en mettant Auguste au rang des dieux.

Enfin ces apothéoses poétiques n'étaient prises tout à fait au sérieux, sans doute, ni par leurs auteurs, ni par le prince : ce n'était guère, on peut le croire, qu'une forme littéraire de la louange. Au dix-septième siècle, ne représentait-on pas Louis XIV en Apollon? Corneille et Quinaut, dans leurs prologues, lui prodiguaient les noms des divinités de la fable : cependant on ne les a jamais accusés d'avoir voulu faire du roi une divinité. Il est vrai que, pour eux, les dieux antiques n'étaient rien, que des noms poétiques ; sans doute ; mais pour Virgile et Horace, étaient-ils autre chose? On peut au moins se le demander.

Lucrèce qui assurément ne pouvait prendre au sérieux aucune apothéose, puisqu'il ne croyait pas aux dieux, a pourtant divinisé Épicure :

« ... Deus, ille deus fuit, inclyte Memmi,
Qui princeps vitae rationem invenit eamque
Nunc appellatur Sapientia. »

De telles hyperboles ne sont chez Lucrèce que des formes poétiques : on peut croire qu'il en est de même chez Virgile et chez Horace.

A l'exemple de Lucrèce, on peut ajouter celui du jurisconsulte Labéon, ce républicain austère du temps d'Auguste. Ce philosophe reconnaissait des dieux, mais s'indignait qu'on rendît à un mortel des honneurs divins (1) : néanmoins il appliquait la même forme à Platon, et le mettait au nombre des demi-dieux honorés par la Grèce ; c'est ce que nous apprenons par Saint-Augustin, dans la Cité de Dieu (livre II. Chap. XIV). Il est donc vraisemblable que les auteurs mêmes de ces apothéoses n'y croyaient pas : mais, dira-t-on, ils n'en sont que plus coupables ; non pas, car ceux-mêmes qu'ils divinisaient n'y croyaient pas d'avantage, et cette forme conventionnelle de la flatterie ne trompait personne. A l'époque de l'Empire, sans doute bien des Romains, et l'Empereur lui-même devaient penser à peu près comme Sévère, dans Polyeucte. On se rappelle de quelle manière

Il eut été bon de citer le passage, ou du moins de remarquer que Saint Augustin adopte cette forme d'éloge, pour son propre compte.

---

(1) C'est à ce même Labéon qu'Horace fait allusion, lorsqu'il dit, peut-être un peu pour flatter le pouvoir : Labeone insanior.

(Sat. 3 du 1er livre, vers 82).

il parle de ces dieux créés par le peuple et le sénat.

« Je te dirai bien plus, mais avec confidence,
La secte des Chrétiens n'est pas ce que l'on pense ;
On les hait ; la raison, je ne la connais point,
Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.
Par curiosité j'ai voulu les connaître ;
On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maître,
Et sur cette croyance on punit du trépas
Des mystères sacrés que nous n'entendons pas.
Mais Cérès, Eleusine et la bonne déesse
Ont leurs secrets, comme eux, à Rome et dans la Grèce ;
Encore impunément nous souffrons en tous lieux,
Leur dieu seul excepté, toute sorte de dieux :
Tous les monstres d'Egypte ont leurs temples dans Rome,
Nos aïeux, à leur gré, faisaient un dieu d'un homme,
Et leur sang parmi nous conservant leurs erreurs,
Nous remplissons le ciel de tous nos empereurs :
Mais, à parler sans fard de tant d'apothéoses,
L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.
Les chrétiens n'ont qu'un dieu, maître absolu de tout ;
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout :
Mais, si j'ose entre nous dire ce qu'il me semble,
Les nôtres, bien souvent, s'accordent mal ensemble,
Et, me dût leur colère écraser à leurs yeux,
(acte IV, Sc. V) Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux. »

insuffisant.
On lui demande comment il se trouve, et il répond : je sens que je deviens dieu.
Cette manière de dire que l'on s'en va est fort piquante trouvée.

On peut croire que dans l'intimité Auguste devait dire à peu près la même chose. On sait que Vespasien riait de ces apothéoses, et qu'en mourant, il dit à ses amis : « Je me sens devenir dieu. » Néanmoins Auguste et ses successeurs tenaient beaucoup à un titre officiel qui entourait leur pouvoir d'une majesté religieuse : mais ces flatteries n'étaient guère que pour le public, au moins au temps d'Auguste ; ce prince qui vivait avec ses amis dans un commerce familier et défendait qu'on l'appelât *Seigneur*, aurait-il permis à Horace et à Virgile de l'appeler dieu, dans l'intimité comme dans leurs vers ?

Après toutes ces considérations, qui atténuent bien le reproche d'adulation si souvent, et quelquefois si durement adressé à ces deux poètes, relisons dans Virgile la belle invocation des *Géorgiques* :

« Tuque adeo, quem mox quae sint habitura deorum
Concilia incertum est, urbesne invisere, Caesar,
Terrarumque velis curam, et te maximus orbis
Auctorem frugum tempestatumque potentem
Accipiat, cingens materna tempora myrto ;
An deus immensi venias maris, ac tua nautae
Numina sola colant ; tibi serviat ultima Thule,

Teque sibi generum Tethys emat omnibus undis;
Anne novum tardis sidus te mensibus addas,
Qua locus Erigonen inter Chelas que sequentes
Panditur: ipse tibi jam brachia contrahit ardens
Scorpius, et cœli justa plus parte relinquit:
Quidquid eris, nam te nec sperent Tartara regem,
Nec tibi regnandi veniat tam dira cupido,
Quamvis Elysios miretur Græcia campos,
Nec repetita sequi curet Proserpina matrem;
Da facilem cursum, atque audacibus annue cœptis,
Ignaros que viæ mecum miseratus agrestes,
Ingredere, et votis jam nunc assuesce vocari."

(Vers 24-42 du 1er livre).

L'expression: "Quæ sim habitura deorum Concilia" rappelle le vers d'Horace que nous avons vu un peu plus haut: "Stellis inserere et concilio Jovis." Ces deux grands poëtes se rencontrent encore ici, et par la pensée, et par l'expression.

Le vers: Auctorem frugum tempestatumque potentem, annonce bien l'intention de l'auteur des Géorgiques: il regarde Auguste comme le protecteur, le restaurateur de l'agriculture; et comme il veut que son poëme soit une œuvre patriotique, autant que poétique, il le dédie pour cela

à Auguste, qu'il regarde comme le génie de la patrie; il est donc tout naturel de faire de ce prince le dieu de l'agriculture.

Par tempestatum potentem, on a entendu "le maître des saisons"; d'autres ont traduit tempestatum par "tempêtes": Auguste est le dieu qui, à son gré et à celui des cultivateurs, envoie ou enchaîne l'orage. C'est dans ce dernier sens que la même expression est appliquée à Eole (Eneid. Ier liv. v. 80):
" Nimborum que facis tempestatum que potentem. "

Le mot venias, si élégant, dans le vers:
" An deus immensi venias maris."
a un sens tout particulier; il veut dire: "descend sur la terre"; mais l'expression n'est pas très précise et n'en a que plus de délicatesse. Un peu plus haut, ces vers:

"... Urbes ne invisere, Cæsar,
Terrarum que velis curam "
expriment la même idée, mais plus formellement.

On ne saurait trop admirer dans ces huit premiers vers l'art exquis de la composition: Virgile nous présente en peu de temps les tableaux les plus magnifiques, et aussi les plus variés; la terre, l'air, la campagne, les vastes plaines de l'Océan, tout passe devant nos yeux. Enfin il élève son héros

jusqu'au ciel, et lui propose de briller parmi les étoiles, comme l'astre de l'été ; c'est ce que l'on doit entendre par ces mots : "novum sidus tardis te mensibus addas." — Par tardis mensibus, le poète veut dire "les mois qui tardent trop à venir" ; ou encore : "les mois où le soleil tarde longtemps à se coucher". Au 1er livre de l'Enéide (vers 746) nous trouvons tardæ noctes, ce qui signifie les nuits d'été. Virgile qui aimait beaucoup cette expression, l'a répétée dans les Géorgiques (livre II. vers 482). Manilius, dans ses Astronomiques, dit aussi tardis mensibus, pour signifier l'été (livre II. vers 198) :

explication très contestable.

" Cum sol adversa per astra
Æstivum tardis attollat mensibus annum."

Tous ces exemples ne permettent guère d'hésiter sur le sens que Virgile attachait à son vers.

On peut supposer une intention fort délicate dans les vers suivants :

"... Ipse tibi jam brachia contrahit ardens (1)
Scorpius, etc."

Les bras du Scorpion sont ce qu'on appelait aussi

---

(1) Ardens peut s'entendre de deux manières, le Scorpion brûlant, ou le Scorpion empressé de te céder la place.

la Balance : les hommes qui naissaient sous le signe de la Balance, étaient destinés, pensaient les Romains, à respecter la justice, et, sans doute aussi quand il s'agissait des grands hommes, à la faire respecter. Manilius (livre IV, vers 546 et suiv.) fait allusion à cette croyance populaire, dans des vers qui semblent désigner Auguste :

« Sed cum autumnales cœperunt surgere Chelæ,
Felix æquato genitus sub pondere libræ.
Judex examen sistet vitæque necisque,
Imponet que jugum terris, leges que rogabit :
Illum urbes et regna trement, nutu que regentur
Unius, et cœli post terras, jura manebunt. »

Si Auguste était vraiment né, comme les poètes le supposent, sous le signe de la balance, qui était l'emblème de la justice et du pouvoir souverain, on comprend pourquoi les poètes l'ont mis au rang des astres. D'ailleurs César lui-même avait sa place au firmament depuis la Comète de l'année 44. Horace et Virgile attestent tous deux cette croyance populaire :

« ... Micat inter omnes
Julium sidus, velut inter ignes
Luna minores. »

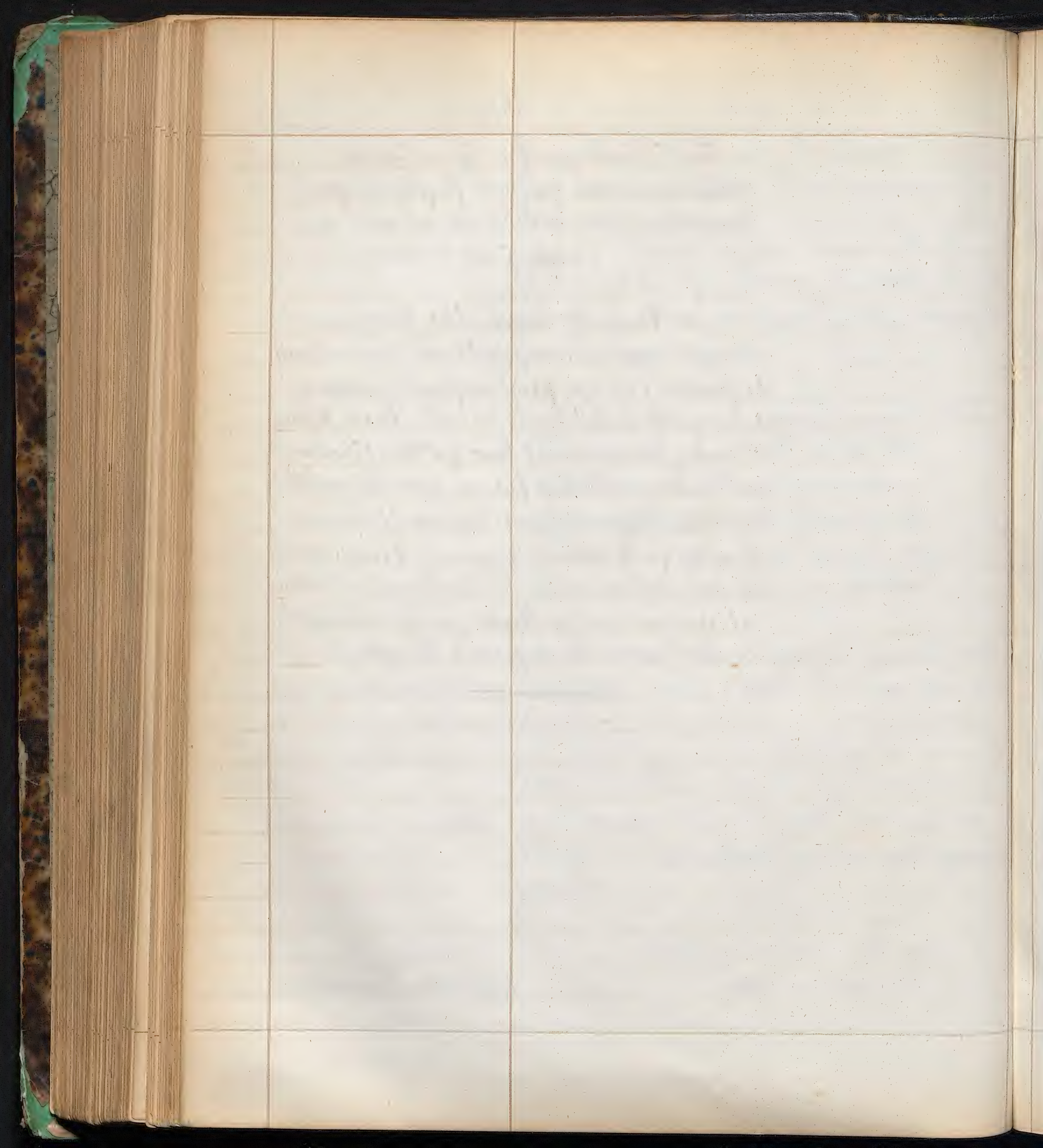
raisonnement un peu faible, car tout homme naissait sous une constellation. Cela seulement donnait l'idée de lui assigner une place particulière dans le ciel,
Ou plutôt c'était une manière indirecte de rappeler, par allusion, la date de cette naissance.

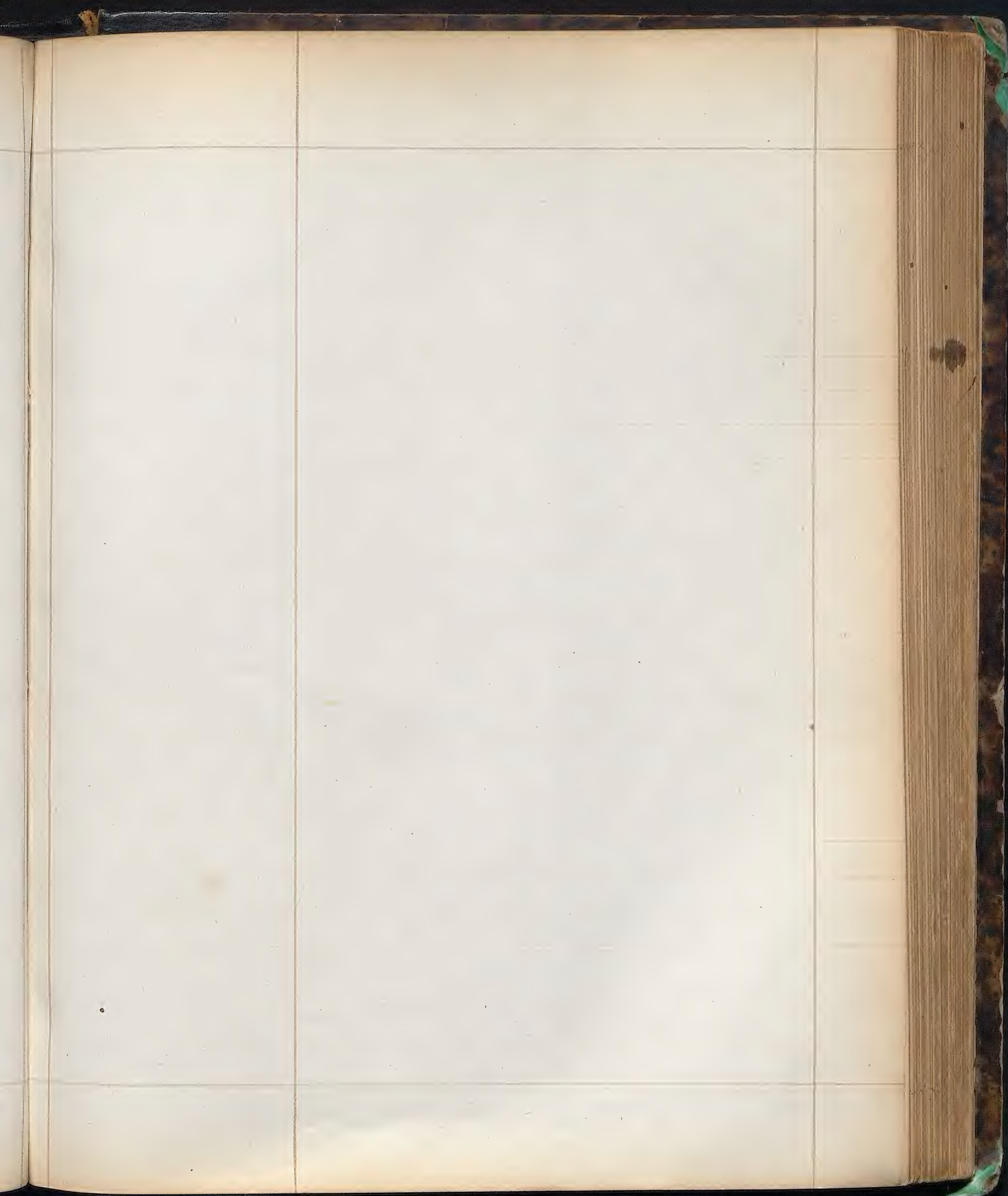
(12e ode, liv. 1er vers 46 et suiv.)

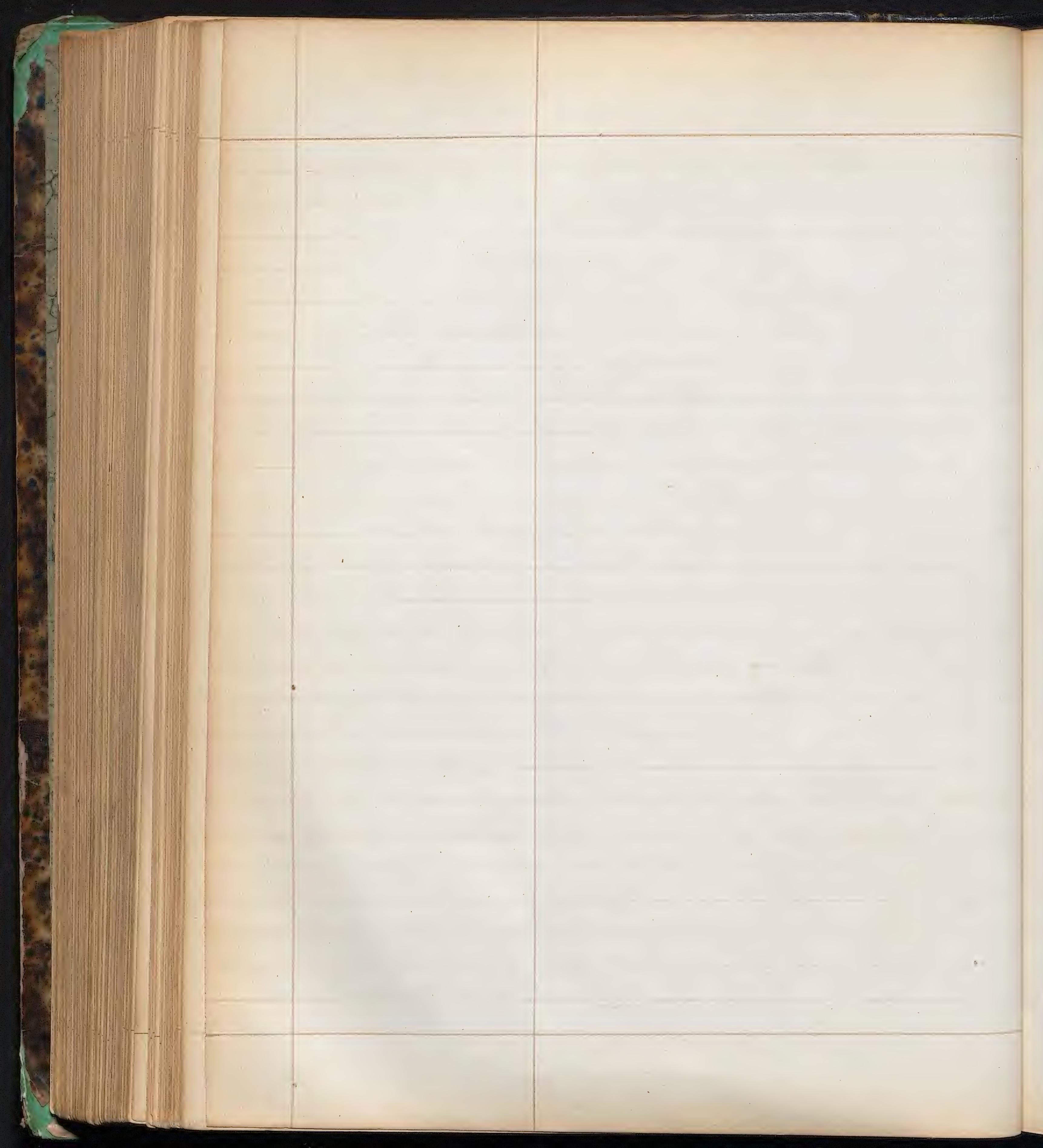
« Ecce Dionei processit Caesaris astrum,
Astrum quo segetes gauderent frugibus, et quo
Duceret apricis in collibus uva colorem. »
(Egl. 9e vers 47 et suiv.)

Cette admirable invocation des Géorgiques a été imitée par plusieurs poètes de la décadence; mais la flatterie chez eux prend une forme si excessive et si basse, qu'elle tombe dans le ridicule. Lucain, Valérius Flaccus, Stace n'ont eu à louer que des Néron et des Domitien : ils l'ont fait avec toute la servilité de l'adulation et, peut-être aussi, de la peur. Tout ce qu'ils avaient d'esprit et d'imagination, ils l'ont employé à chercher des formes de flatterie extraordinaires et révoltantes par leur absurdité. Quelle distance de ces poètes à Virgile !

Ch. Desdouits,







43e Leçon.

Début allégorique du IIIe livre des *Géorgiques*.

Rédaction faite avec soin ; exacte, serrée, d'un ton facile.

43e leçon

Début allégorique du IIIe livre des Géorgiques

Nous avons vu comment Virgile, au début du 1er livre des Géorgiques, invoque le prince et le met au rang des Dieux, et en essayant de nous rendre compte du goût des Romains pour l'apothéose, nous avons cherché non pas la justification entière du poète, mais son excuse et celle d'Horace qui lui est conforme en tant de points divers, et qui a partagé avec lui les mêmes sentiments d'enthousiasme pour Auguste. Ce que ces formes d'éloge ont d'excessif chez Virgile et chez Horace, est au moins atténué par le mérite du prince et le bon goût de ses panégyristes. Mais après le règne d'Auguste se développent les excès du pouvoir tyrannique et les excès d'une adulation dont la bassesse est égalée par le ridicule. Il est curieux de voir comment ces louanges, apprêtées avec tant d'art pour les oreilles d'Auguste, se transforment ensuite, pour être adressées à d'autres empereurs, de voir par exemple, ce qu'elles deviennent chez Lucain, chez Stace, où, malgré le mérite de la versification et du langage, elles prennent quelquefois le caractère de la parodie.

C'est au début de la Pharsale, de ce poème

où Lucain célèbre Pompée aux dépens de César, que Néron, selon l'usage reçu, est placé au rang des Dieux, et que les exagérations de l'apothéose sont poussées à un degré voisin du ridicule. On s'est demandé comment de pareilles louanges pouvaient se trouver en tête d'un pareil poëme : si elles avaient été données à Néron au début de son règne, lorsqu'il affectait encore la modération et la douceur, ou plus tard, lorsqu'il eut levé le masque et donné libre carrière à son despotisme. Mais on a reconnu qu'elles étaient bien adressées à Néron, devenu cruel et sanguinaire, et Mr. Villemain, entr'autres, a dit qu'elles n'auraient pu être données à un bon prince, qu'elles ne pouvaient être adressées qu'à un tyran. On serait tenté de croire que Lucain a voulu, par l'exagération même de ses vers, mettre à couvert sa dignité, afin qu'on ne pût se méprendre sur le fond de ses intentions. Voici en effet ce qu'il dit en s'adressant au prince, livre 1er vers 45 :

« ... Te, quum, statione peracta,
Astra petes serus, prælati regia cœli
Excipiet, gaudente polo. »

Nous avons déjà rencontré l'expression de serus chez Horace : serus in cœlum redeas, dit-il dans l'ode 2e du 1er livre, quand il représente Auguste comme descendu du ciel et devant un jour y retourner.

Statione peracta est une belle expression; il semble, cette théocratie admise, que le prince ait été placé là comme dans un poste d'où il sera retiré après avoir accompli sa mission.

Nous allons voir maintenant Lucain s'inspirer de l'imagination de Virgile qui donnait à Octave le choix entre les différents départements de l'univers. Les vers sont la traduction des vers de Virgile, et quant aux idées, c'en est la véritable parodie :

« ... Seu sceptra tenere,
Seu te flammigeros Phœbi conscendere currus,
Telluremque, nihil mutato sole timentem,
Igne vago lustrare juvat; tibi numine ab omni
Cedetur, jurisque tui natura relinquet,
Quis deus esse velis, ubi regnum ponere mundi. »

Le poète fait d'abord une allusion à l'aventure de Phaéton : l'univers avait tremblé, quand ce jeune téméraire avait conduit le char du soleil : quand ce sera Néron, on n'aura rien à craindre. Il nous présente ensuite une fusion étrange entre les différents systèmes par lesquels on s'expliquait le gouvernement du monde. Ou bien, on croyait, comme Lucrèce, à une nature souveraine, natura creatrix, natura gubernans; ou bien on admettait des Dieux. Lucain

accepte les deux opinions :

« .. tibi numine ab omni
Cedetur, juris que tui natura relinquet,
Quis deus esse velis, ubi regnum ponere mundi. »

Il admet la nature et en même temps les Dieux : il unit par un mélange bizarre, le système de Lucrèce, et le système que Lucrèce a détrôné.

Parmi les départements offerts à Octave, Virgile excluait la royauté des enfers ; il la dédaignait en son nom :

« Quidquid eris, nam te nec sperant Tartara regem,
Nec tibi regnandi veniat tam dira cupido. »

Ce tour est reproduit aussi dans le passage de Lucain :

« Sed neque in arctoo sedem tibi legeris orbe,
Nec polus adversi calidus qua vergitur austri,
Unde tuam videas obliquo sidere Romam. »

L'idée qu'une divinité, placée à tel ou tel endroit du ciel, ne pourrait pas commodément abaisser ses regards sur la ville qu'elle protège, est assez curieuse.

Il y en a une autre qui n'est pas moins étrange et qui a été reproduite du temps de Voltaire. Il avait concouru pour le prix de poésie à l'Académie française ; mais il ne réussit pas, et ce fut un certain abbé

Du Ja   qui remporta le prix. Malheureusement il y avait dans la pièce de vers de ce rival le vers suivant :

« Et du pôle glacé jusqu'au pôle brûlant. »

Cette idée d'un pôle brûlant amusa beaucoup Voltaire, qui eut soin d'en égayer longtemps ses lecteurs.

C'est cette idée bizarre qui est exprimée par ce vers de Lucain :

« *Nec polus adversi calidus qua vergitur Austri.* »

Brébeuf a bien traduit ce passage ; il a très adroitement rendu son modèle :

« Alors il ne faut pas que ta divinité
Choisisse pour son trône un climat écarté,
D'où tes yeux ne pourraient sur Rome gémissante
Verser qu'une influence oblique et languissante. »

Ces vers conservent le ridicule de l'idée et l'élégance du langage, deux choses qui se trouvent chez Lucain.

Les éloges que nous venons de voir semblent être le comble de l'adulation : mais il n'en est rien, on n'est pas encore arrivé au dernier terme de la déclamation et de la flatterie. Le poète va encore au-delà, et c'est ce qui confirme dans l'idée qu'il ne prenait pas au sérieux toutes ces bizarreries de son imagination. Le prince pouvait peut-être s'y méprendre ; mais les lecteurs judicieux ne s'y mépre-

naient pas, on s'en convaincra par ces vers :

« Ætheris immensi partem si presseris unam,
Sentiet axis onus. Librati pondera cœli
Orbe tene medio : pars ætheris illa sereni
Tota vacet, nullæque obstent a Cæsare nubes. »

Certainement si Lucain s'est proposé de pousser jusqu'aux derniers excès les exagérations imaginées par Virgile, mais atténuées chez lui par la délicatesse de l'expression, il a parfaitement réussi : il a été jusqu'à la parodie, quoique son langage soit encore sérieux, noble et élégant.

Valérius Flaccus, au début de ses Argonautiques, a le même fonds d'idée dans des vers embarrassés et obscurs, et qui n'ont pas le mérite de style de ceux de Lucain. Il s'adresse à Vespasien, et il représente aussi la divinité du prince adorée sous la figure d'un astre :

« ... Quum jam genitor lucebis ab omni
Parte poli. »

Dans ce morceau, il introduit en même temps l'éloge de Titus et de Domitien, fils de Vespasien.

Nous ne nous arrêterons pas à Valérius Flaccus : nous examinerons les louanges adressées par Stace à Domitien.

Ce sont les mêmes idées, mais poussées également à un excès qu'il est difficile d'égaler. On est déjà un peu loin de Lucain, qui était lui-même loin de Virgile. Chez Lucain, l'expression est encore assez pure; au temps de Valérius Flaccus et de Stace, c'est par exception que les vers sont faciles à saisir; le plus souvent ils ne le sont pas.

Voici comment Stace fait l'apothéose de Domitien, au livre 1er de sa Thébaïde, vers 22 et suiv :

« ... Tu que, ô Latiæ decus addite famæ,
Quem nova maturi subeuntem exorsa parentis,
Æternum sibi Roma cupit: licet arctior omnes
Limes agat stellas, et te plaga lucida cœli
Pleïadum, Boreæque, et hiulci fulminis expers
Sollicitet; licet ignipedum frenator equorum
Ipse tuis alte radiantem crinibus arcum
Imprimat aut magni cedat tibi Juppiter æqua
Parte poli; maneas hominum contentus habenis,
Undarum terræque potens, et sidera dones. »

Nova maturi subeuntem exorsa parentis, est assez difficile : ce vers signifie que le prince va succéder aux nouvelles entreprises de son père mûr pour l'apothéose, pour la gloire du ciel.

Nous avons vu chez Horace Serus in cœlum

redeas ; chez Lucain, Astra petes serus ; comme nous pourons le remarquer, dans ces éloges où l'on fait du souverain un Dieu, on a toujours soin de dire que l'on souhaite de ne le voir retourner au ciel que le plus tard possible, parceque la mort n'est pas une chose très agréable à s'entendre annoncer : c'est pour cela que Stace, enchérissant encore, dit ici : « Æternum sibi Roma cupit. »

Il y a chez Corneille, dans la tragédie de Nicomède, acte IV. Scène 3, un trait semblable aux précédents, mais plus naturel. Nicomède vient de déclarer à Prusias son père, qu'il cède à son frère Attale ses états et il dit :

« Que cédé-je à mon frère en cédant vos états ?
Ai-je droit d'y prétendre avant votre trépas ?

Puis, sentant ce qu'il y a de dur dans cette expression, il ajoute aussitôt :

« Pardonnez-moi ce mot, il est fâcheux à dire :
Mais un monarque enfin comme un autre homme expire. »

Dans Virgile, les bras du Scorpion se retirent pour faire place à l'astre du prince :

«... ipse tibi jam brachia contrahit ardens
Scorpius, et cœli justa plus parte relinquit. »

Dans Stace, ce sont tous les astres qui se retirent devant la nouvelle divinité, et cette exagération est exprimée d'une manière assez singulière :

«.. licet arctior omnes
Limes agat stellas. »

On voit que toutes les étoiles se pressent, et sont mal à l'aise, pour ainsi dire, dans la région trop étroite qui les reçoit.

Par ce qui suit :

«. Et te plaga lucida cœli
Pleïadum, Boreæque, et hiulci fulminis expers
Sollicitet. »

on devine que c'est vers l'Orient que cet astre prendra sa place et que les trois autres parties du ciel le demandent en vain. Pleïadum désigne l'occident, Boreæ, le Nord ; hiulci fulminis expers, le midi.

Mitis habenis hominum contentus habenis, — rappelle le vers d'Horace, ode deux du livre 1er :

«... diuque
Lætus intersis populo Quirini. »

Sidera dones ne s'explique pas très bien; c'est une expression trop elliptique : cela veut dire "abandonne à d'autres les astres, laisse à d'autres l'empire du Ciel, contente-toi de la terre et des hommes."

Tels sont les morceaux imités de Virgile : si Virgile a mérité d'être blâmé de ses complaisances poétiques, il en a reçu son châtiment par les imitations approchant de la parodie, qu'on en a faites.

On éprouve une sorte de soulagement quand on revient de ces adulations serviles des poètes ses successeurs aux louanges qu'il a adressées à un prince plus digne d'être loué. Ces louanges se continuent dans d'autres parties du poème des Géorgiques. Ainsi, au livre 1er, vers 478 et suivants, il vient de parler des guerres civiles : elles comptent parmi les causes qui ont précipité la ruine de l'agriculture, et il conjure les Dieux de permettre que les maux qu'elles ont entraînés à leur suite puissent être réparés par le jeune Souverain de Rome :

« Hunc saltem everso juvenem succurrere sæclo
Ne prohibete ! »

Il témoigne la crainte que le ciel ne redemande trop tôt ce Dieu qu'il a cédé à la terre pour lui rendre la prospérité :

« ... Satis jampridem sanguine nostro
Laomedonteæ luimus perjuria Trojæ.
Jam pridem nobis cœli te regia, Cæsar,
Invidet, atque hominum queritur curare triumphos »

Nous avons déjà cité ces vers, quand nous nous occupions de la forme orientale de l'apothéose, où les Dieux paraissent sur la terre sous une forme mortelle pour faire du bien aux hommes.

Mais c'est surtout au début du troisième livre que se complète l'apothéose de ce prince qui va bientôt recevoir le nom d'Auguste. Le début du troisième livre est, comme celui du premier, plein de magnificence : ceux du deuxième et du quatrième sont plus simples. Il y a encore une autre analogie entr'eux : c'est que dans ces deux derniers, c'est Mécène qui domine, tandis que dans les débuts du premier et du troisième, c'est le prince lui-même, c'est César, c'est Octave.

Ici encore, le poëte commence par une invocation aux Dieux. Au premier livre, il avait fait présider Cérès ; au deuxième, Bacchus. Au troisième, où il s'agira des troupeaux, il s'adresse à Palès, à Apollon qui a été berger, à Pan, et il arrive ensuite à César :

« Te quoque, magna Pales, et te memorande
- Canemus

Pastor ab Amphryso, vos, silvæ amnesque Lycæi,"

On remarque ici la variété des tours, perpétuelle chez Virgile. Il nomme Palès; et les deux autres, il les désigne par des circonstances géographiques.

Pastor ab Amphryso, c'est Apollon, le berger de l'Amphryse. Privé de sa divinité pour avoir tué les Cyclopes, il s'était fait berger, et avait gardé les troupeaux d'Admète sur les bords de l'Amphryse en Thessalie.

Le dieu Pan, est désigné par le séjour qu'il habite, le Lycée, montagne d'Arcadie qui lui était consacrée.

La traduction de Delille n'est pas exacte quand il dit :

« Déesses des forêts, divinités des eaux »

Son vers est bien plus général que celui de Virgile.

Après cette courte exposition sous la forme d'une invocation, Virgile fait valoir la nouveauté de son sujet par une revue maligne des lieux communs épiques que la poésie latine a empruntés à la fable grecque. Il a ouvert une voie qui a été souvent suivie après lui. Les moqueries sur la fable grecque ont été imitées par Horace, Tibulle, Properce, par Juvénal. C'est Virgile qui a donné le modèle de cette satire littéraire :

« Cetera, quae vacuas tenuissent carmine mentes,
Omnia jam vulgata : quis aut Eurysthea durum,
Aut illaudati nescit Busiridis aras?
Cui non dictus Hylas puer et Latonia Delos?
Hippodame que; humero que Pelops insignis eburno,
Acer equis? Tentanda via est, qua me quoque possim
Tollere humo, victor que virum volitare per ora. »

Cetera quae vacuas tenuissent carmine mentes, est un vers charmant pour désigner tous ces lieux communs acceptés par le loisir des esprits.

Omnia jam vulgata : il est impossible de mieux exprimer la banalité de ces sujets.

Illaudati a de bonne heure arrêté les critiques. On a remarqué d'abord qu'Isocrate, par son éloge de Busiris, avait donné d'avance un démenti à Virgile.

Aulu-Gelle (livre II, chap. 6) et Macrobe (Saturn. liv. VI, chap. 7) après avoir rappelé que illaudati a été trouvé trop faible par les grammairiens, disent que cette expression, loin de leur paraître trop faible, leur semble au contraire désigner le comble de la méchanceté. Aulu-Gelle la rapproche de inamabilis, qui se trouve dans les Géorgiques, liv. IV, v. 479:

« … tarda que palus inamabilis unda
Alligat, »

et dans l'*Énéide*, livre VI, vers 438. Il lui semble que c'est une expression du même genre, une litote qui remplace l'hyperbole, en un mot une figure par laquelle on dit moins pour faire entendre davantage.

On sait que Busiris était un tyran d'Égypte qui immolait aux Dieux les étrangers et qu'il fut tué par Hercule.

Victor que virum volitare per ora : Virgile s'est heureusement appliqué ces belles expressions. Mais on les trouve chez d'autres poètes. Victor était déjà chez Lucrèce (livre I. vers 76) :

« Unde refert nobis victor, quid possit oriri. »

Et quant à Virum volitare per ora, « voler sur les lèvres des hommes », cette charmante expression appartient à Ennius ; on la trouve dans l'épitaphe qu'il s'était faite à lui-même :

« Nemo me lacrimis decoret, nec funera fletu
Faxit. Cur ? Volito vivu' per ora virum. »

Nous voyons ainsi le travail qui se fait dans l'imagination de Virgile ; elle est très riche de son propre fonds ; mais il sait en même temps profiter avec un rare bonheur des inventions des poètes qui l'ont

précédé et dont il est l'héritier naturel. Voici quelque chose encore qui appartient à cet héritage :

Lucrèce (livre 1er v. 118) avait dit en parlant d'Ennius :

« Ennius ut noster cecinit, qui primus amœno
Detulit ex Helicone perenni fronde coronam,
Per gentes italas hominum quæ clara clueret. »

Le souvenir de ces vers est présent à Virgile et l'inspire, lors qu'il dit de lui-même :

« Primus ego in patriam mecum, modo vita supersit,
Aonio rediens deducam vertice Musas ;
Primus idumæas referam tibi, Mantua, palmas. »

Dans ces vers il y a à la fois un certain orgueil et beaucoup de modestie : le poète veut imiter les Grecs et amener les Muses dans sa patrie.

In patriam, ce n'est pas Rome, ni l'Italie, c'est simplement Mantoue, nommée un peu plus loin.

Rédiens, ne fait pas allusion à un voyage réel que Virgile aurait l'intention d'entreprendre, mais à un voyage imaginaire à l'Hélicon, séjour des Muses. L'Hélicon est désigné par Aonio Vertice.

Idumæas est une épithète d'ornement comme

on en trouve beaucoup dans la poésie antique, grecque ou latine. L'Idumée était célèbre par ses palmiers.

Cette victoire qu'il se présage l'amène à l'idée de la fondation d'un temple sur les bords du Mincius, de ce beau fleuve qu'il aime à rappeler perpétuellement, comme Horace rappelle l'Aufide, et qu'il ne peut se lasser de dépeindre.

Ainsi c'est du Mincius qu'il était question dans la 1re églogue, vers 52, quand Mélibée disait à Tityre:

« Fortunate senex! hic inter flumina nota,
Et fontes sacros, frigus captabis opacum. »

Il en était encore question dans la septième églogue, au vers 12, où il est désigné par ces charmantes expressions, si agréablement descriptives:

« Hic viridis tenera praetexit arundine ripas
Mincius, eque sacra resonant examina
quercu. »

On le voit reparaître au deuxième livre des Géorgiques, vers 198, dans un passage où Virgile parle de campagnes semblables à celles qu'arrose le Mincius:

« Et qualem infelix amisit Mantua campum,
Pascentem niveos herboso flumine cycnos. »

Enfin, il ne l'a pas oublié même dans l'Enéide. Au livre X, vers 206, le vaisseau qui porte les auxiliaires venus de Mantoue pour se joindre à Enée, vogue sur le Mincius; et ce n'est pas seulement le nom du fleuve, sorti du lac Benacus (du lac de Garda); c'est en même temps, suivant l'usage mythologique, le nom d'un héros, fils de Benacus:

« Quos patre Benaco, velatus arundine glauca,
Mincius infesta ducebat in æquora pinu. »

Nous le retrouvons ici, et c'est sur ses bords qu'il plaît à l'imagination de Virgile d'élever en idée un temple et de célébrer des jeux en l'honneur de sa victoire poétique :

« Et viridi in campo templum de marmore ponam
Propter aquam, tardis ingens ubi flexibus errat
Mincius, et tenera prætexit arundine ripas. »

Il s'est pris à lui-même ce dernier vers, dans la Septième églogue.

Il ne construit ce temple imaginaire que

pour y placer César : c'est une forme nouvelle qu'il donne à l'apothéose du 1er livre :

" In medio mihi Cesar erit templum que tenebit. "

César n'avait point encore de temple à Rome ; mais il en avait dans les provinces : Virgile est comme autorisé par là à cette fiction poétique par laquelle il lui élève un temple sur les bords du Mincius.

Des jeux accompagnaient nécessairement la dédicace : le poète en donne et y préside en longs habits de pourpre :

" Illi victor ego, et tyrio conspectus in ostro,
Centum quadrijugos agitabo ad flumina currus. "

Delille a traduit admirablement ces deux vers :

" En longs habits de pourpre attirant les regards,
Moi même aux bords des eaux ferai voler cent chars. "

Cette traduction élégante reproduit très bien l'original : le mot Conspectus surtout est parfaitement rendu par "attirant les regards". Les deux vers de Virgile ont quelque chose de bien majestueux, de bien pompeux par le choix des mots, le mouvement, l'harmonie. C'est un

souvenir de Catulle, à la fin du poème des Noces de Thétis et de Pélée. Catulle suppose que les Dieux vivaient primitivement en commun avec les hommes, mais que nos crimes les ont relégués dans le ciel. Il suppose aussi que Jupiter descendait quelquefois sur la terre pour assister aux jeux qu'on célébrait en son honneur, et il dit (vers 388) :

« Sæpe pater divum templo in fulgente revisens,
Annua quum festis venissent sacra diebus,
Conspexit terra centum procurrere currus. »

Il y a beaucoup de ressemblance entre les deux passages. Virgile succédait naturellement à Lucrèce; il succédait naturellement aussi à Catulle, et il semble que c'est par un progrès naturel que la poésie est arrivée chez lui à son exquise élégance.

On s'est demandé si Centum est l'expression d'un nombre exact. C'est l'opinion de Servius : il croit qu'il s'agit de 25 Courses qui avaient lieu dans la journée aux jeux du Cirque. A chaque Course, la lutte avait lieu entre quatre chars. D'autres n'y voient, avec raison sans doute, qu'une simple hyperbole.

Ces jeux, célébrés par la munificence de Virgile, à qui rien ne coûte dans ses vers, efface-

vous les jeux de la Grèce, ceux d'Olympie, ceux de Némée. La Grèce entière les désertera pour accourir aux siens :

« Cuncta mihi, Alpheum linquens lucosque Molorchi,
Cursibus et crudo decernet Græcia cæstu. »

Les jeux d'Olympie sont désignés par Alpheum, ceux de Némée, par lucos Molorchi. Molorchus était un berger de Cléonie, qui avait donné l'hospitalité à Hercule. Hercule reconnaissant tua en sa faveur le lion de Némée qui ravageait le pays. C'est en l'honneur de cette victoire qu'il institua les jeux Néméens. Crudo Cæstu : les vieux interprètes traduisent crudo par a corio crudo, "fait de cuir non préparé, et par conséquent très dur."

Vient ensuite un passage que l'on peut entendre d'une double manière :

« Ipse, caput tonsæ foliis ornatus olivæ,
Dona feram. »

Tonsæ olivæ, signifie-t-il un olivier cueilli pour en faire des couronnes ? On l'a quelquefois entendu

en ce sens, et l'on cite à l'appui un vers d'Horace (Ode 7e du livre 1er vers 7) :

« Undique decerptam fronti præponere olivam. »

D'autres pensent que tonsæ est pour attonsæ : ce serait alors une branche d'olivier dont on a besoin de réduire un peu le feuillage pour en faire une couronne.

Dona feram est plus difficile à entendre. Cela veut-il dire : je proposerai des prix aux vainqueurs, ou j'apporterai comme prêtre des offrandes aux Dieux ? Le sens est assez incertain : la première explication toutefois a été donnée par un plus grand nombre d'interprètes.

Enfin à ces jeux, il y aura aussi des sacrifices. Le poète se figure qu'il y est déjà, et il s'écrie avec l'accent de l'enthousiasme :

« ... Jam nunc solemnes ducere pompas
Ad delubra juvat, cæsosque videre juvencos ;
Vel scena ut versis discedat frontibus, utque
Purpurea intexti tollant aulæa Britanni. »

Les deux derniers vers indiquent qu'il y aura en outre des représentations théâtrales.

Versis frontibus s'explique par des expressions

qu'on trouve chez d'autres auteurs. Il y avait deux sortes de décorations, désignées par les mots scena ductilis, et scena versatilis, celles qui sortaient de la coulisse, et celles qui se tournaient sur elles-mêmes.

Purpurea tollant aulea, se rapporte aussi aux usages de la scène antique. Auleum, c'est le rideau, qui, contrairement à nos usages, remontait pour cacher le théâtre.

Intexti Britanni est susceptible de deux sens: Servius pense qu'il s'agit de prisonniers bretons chargés du service de faire mouvoir le rideau. Mais comme il y a intexti, on a supposé que sur ce rideau étaient brodées les images des Bretons soumis par Auguste, ou du moins qui étaient venus lui rendre respectueusement leurs hommages, ce qui le fit célébrer par les poètes comme leur vainqueur. Delille adopte les deux sens: il suppose que c'étaient des prisonniers Bretons qui faisaient mouvoir la toile, et que les images de ces prisonniers y étaient en même temps brodées:

J'y vole: nos captifs, à ma vue empressée,
Étalent ces tapis où leur honte est tracée."

Ce spectacle est dépeint très ingénieusement dans des vers d'Ovide, livre III des Métamorphoses,

vers 111 et suiv. C'est un passage où il raconte que des guerriers naquirent des dents du fameux dragon tué par Cadmus. Il décrit d'abord le fait, il montre ces guerriers sortant de la terre :

« Inde, fide majus! glebæ cœpere moveri,
Primaque de sulcis acies apparuit hastæ,
Tegmina mox capitum picto nutantia cono,
Mox humeri pectusque, onerataque brachia telis
Existunt, crescitque seges clypeata virorum. »

Puis, pour bien faire comprendre cette moisson étrange d'hommes armés, il a recours à une comparaison, qui sert elle-même à faire comprendre le vers de Virgile :

« Sic, ubi tolluntur festis aulæa theatris,
Surgere signa solent, primumque ostendere vultum,
Cetera paulatim; placidoque educta tenore
Tota patent, imoque pedes in margine ponunt. »

C'est un développement fort ingénieux, fort agréable de ce que Virgile a dit en deux ou trois mots. On peut ainsi se représenter ces figures de Bretons qui s'élèvent avec le rideau et semblent l'élever

elles-mêmes.

Virgile arrive ensuite à la description de son temple, et comme au vers 20 du VIe livre de l'Enéide, il commence par dire ce qu'on voit sur les portes. Ces représentations qui décorent les portes d'un temple imaginaire sont empruntées aux faits mêmes tout contemporains du règne d'Auguste; elles sont dépeintes avec beaucoup de magnificence et reproduisent le souvenir de grandes choses. Elles font allusion à la victoire d'Actium, à la victoire d'Alexandrie, puis à des succès plus diplomatiques que militaires. La présence d'Octave à Alexandrie avait en effet intimidé l'Orient et lui avait attiré de grands hommages de la part des peuples de l'Asie. Plus tard, il reçut aussi des ambassades des Bretons, des peuples du Nord, et alors on le représente comme vainqueur de toutes ces nations. Son règne est pacifique, mais continuellement sur la défensive; c'est cette protection constante des frontières que les poëtes représentent comme une image de victoires. Il y a là quelque chose de vrai, et quelque chose de faux tout à la fois.

Les vers de Virgile sont très beaux, très majestueux; c'est l'apothéose du règne en même temps que celle du prince.

« In foribus pugnam ex auro solido que elephanto

Gangaridum faciam, victoris que arma Quirini,
Atque hic undantem bello magnum que fluentem
Nilum, ac navali surgentes ære columnas.
Addam urbes Asiæ domitas, pulsumque Niphaten
Fidentemque fuga Parthum versisque Sagittis,
Et duo rapta manu diverso ex hoste tropæa,
Bisque triumphatas utroque ab littore gentes."

Gangaridum désigne les Indiens qui habitaient aux bouches du Gange.

Déjà, au livre II des Géorgiques, v. 170, le poète avait parlé d'une victoire remportée sur les Indiens:

"Et te, maxime Cæsar,
Qui nunc extremis Asiæ jam victor in oris,
Imbellem avertis Romanis arcibus Indum.."

Cette prétendue victoire se réduisait à ce que, en 724, le vainqueur d'Antoine avait reçu des ambassades des peuples orientaux. C'est au même fait que Virgile fait plus tard allusion, dans l'Enéide (liv. I.er v. 289) quand il fait dire par Jupiter à Vénus:

"Hunc tu olim cœlo spoliis Orientis onustum
Accipies secura.."

Quirinus -

Quirinus désigne le prince lui même. Quand on lui chercha un nouveau titre, en 727, il craignit de prendre ce surnom qui rappelait Romulus et la royauté si odieuse aux Romains; il se contenta de celui d'Augustus imaginé par Plancus. Les Géorgiques sont un peu antérieures à l'année 727: mais c'est par prévision que le poëte donne déjà au prince le nom de Quirinus.

Navali surgentes aere columnas est un appel à des souvenirs contemporains. On avait élevé après la victoire d'Actium, des colonnes rostrales, ornées de proues de navires, comme trophée en l'honneur de la victoire d'Actium.

Domitas est une expression exagérée: la soumission n'avait pas été violente; elle avait été toute respectueuse.

Pulsumque Niphaten. On ne sait pas trop ce que c'est que le Niphate. Les géographes en font une montagne, les poëtes, un fleuve. Cela veut dire en tous cas: les habitants des environs du Niphate. On a lu quelquefois Niphate, au lieu de Niphaten et l'on a rapporté pulsum à Parthum: les Parthes repoussés du Niphate. Ce serait alors une allusion à un événement de 734, où Tibère chassa les Parthes de l'Arménie. Mais cela rapprocherait beaucoup la composition des Géorgiques; il faudrait les dater de cette année, 734; ou bien, comme elles ont été publiées en 724, supposer que Virgile

2. a retouché dans la suite <u>à</u> son poème. Il y a du reste bien des difficultés sur cette date que contrarient certaines particularités du poème.

Horace parle de ces victoires du règne d'Auguste dans l'ode neuvième du deuxième livre, où il donne à son ami Valgius, affligé de la mort d'un jeune esclave, cette consolation toute politique :

" . . . . Desine mollium
Tandem querelarum, et potius nova
Cantemus Augusti tropœa
Cœsaris, et rigidum Niphaten ;
Medumque flumen, gentibus additum
Victis, minores volvere vortices ;
Intraque prœscriptum Gelonos
Exiguis equitare Campis. "

C'est ainsi qu'Horace fait la revue poétique des frontières protégées par les armes d'Auguste.

Dans ces deux vers enfin :

« <u>Et duo rapta manu diverso ex hoste tropœa,</u>
<u>Bisque triumphatas utroque ab littore gentes,</u> »

Il est question d'un double triomphe ; mais le fond de la pensée est un peu obscur : sont-ce deux victoires

réelles remportées sur deux peuples? On pense que c'est plus général, et qu'il s'agit du triomphe sur l'Orient et l'Occident. Il y a en effet de l'inconvénient à donner à toutes les louanges d'Horace et de Virgile un sens par trop précis. Auguste a passé sa vie à tenir les frontières sur la défensive, à les protéger contre les attaques des barbares; c'est à cette victoire perpétuelle que les poètes font allusion.

Virgile, après avoir ainsi gravé sur les portes du temple les grandeurs politiques et militaires du règne d'Auguste, ne termine pas là sa description: nous le verrons orner son monument des statues représentant les aïeux fabuleux du prince.

Harquel.

44e. Leçon.

Début allégorique du IIIe. livre des *Géorgiques*.

(Suite)

Imitations diverses de ce morceau.

Interprétations diverses dont il est susceptible.

assez bonne rédaction; citations exactes; développements un peu secs.

44e — leçon.

Début allégorique du IIIe livre des Géorgiques (Suite)
Imitations diverses de ce morceau.
Interprétations diverses dont il est susceptible.

Au commencement du troisième livre de ses Géorgiques, Virgile, ainsi que nous l'avons vu, après avoir fait hommage à sa patrie de ses conquêtes poétiques, consacre sa victoire par la dédicace d'un temple, et par la célébration de jeux imaginaires, où préside la figure divinisée du prince dont le poète lui-même se constitue le prêtre. Si l'on admet ces idées d'apothéose du prince, qui n'avaient rien d'extraordinaire à l'époque où elles furent exprimées, ainsi que le prouve l'histoire, on ne pourra s'empêcher de remarquer que les vers qui commencent ce passage sont d'une grande beauté:

« Primus ego in patriam mecum, modo vita supersit,
Aonio rediens deducam vertice Musas;
Primus Idumæas referam tibi, Mantua, palmas;
Et viridi in campo templum de marmore ponam
Propter aquam, tardis ingens ubi flexibus errat
Mincius, et tenera prætexit arundine ripas.
In medio mihi Cæsar erit templumq. tenebit.
Illi victor ego, et Tyrio conspectus in ostro,

Centum quadrijugos agitabo ad flumina currus.
Cuncta mihi, Alpheum linquens lucos q. Molorchi,
Cursibus et crudo decernet Græcia cæstu.
Ipse caput tonsæ foliis ornatus olivæ,
Dona feram; jam nunc solemnes ducere pompas
Ad delubra juvat, cæsos que videre juvencos;
Vel scena ut versis discedat frontibus, ut que
Purpurea intexti tollant aulæa Britanni.
In foribus pugnam ex auro solido que elephanto
Gangaridum faciam, victoris que arma Quirini;
Atque hic undantem bello magnum que fluentem
Nilum, ac navali surgentes ære columnas.
Addam urbes Asiæ domitas, pulsum q. Niphaten,
Fidentem que fuga Parthum versis q. sagittis,
Et duo rapta manu diverso ex hoste tropæa,
Bis que triumphatas utroque ab littore gentes. »

Mais outre ces portes où l'artiste a rassemblé par un heureux mélange les triomphes de Romulus et les victoires d'Auguste, ce temple offrira aux yeux du spectateur des statues consacrées à la famille du prince, à cette famille fabuleuse d'Assaracus, d'où vint Anchise, et à Apollon lui-même, auquel Auguste aime à rattacher sa race :

« Stabunt et Parii lapides, spirantia signa,

Assaraci proles, demissæque ab Jove gentis
Nomina, Tros que parens et Trojæ Cynthius auctor.
Invidia infelix Furias amnemque severum
Cocyti metuet, tortos que Ixionis angues,
Immanem que rotam, et non exsuperabile saxum. "

Ces vers se font remarquer par plus d'une belle expression; il en est cependant quelques-unes qui méritent davantage d'être relevées. Ainsi cette fin du premier vers :

« ... Parii lapides, spirantia signa, »
nous rappelle un passage du 6e livre de l'Enéide, où l'expression spirantia æra est employée avec le même bonheur :

(Eneid. VI 848) « Excudent alii spirantia mollius æra. »

Cet autre vers « Tros que parens et Trojæ Cynthius auctor nous fait souvenir qu'Horace, dans cette ode du troisième livre qui commence par ces vers si connus,

(ode III, 3e livre.)

« Justum ac tenacem propositi virum
Non civium ardor prava jubentium
Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solida ... »

a dit en parlant de Troie :

Ter

« Fer si resurgat murus aheneus
Auctore Phœbo. »

La représentation allégorique des ennemis d'Auguste sous la figure de l'Envie se fait aussi remarquer par une grande énergie d'expression ; ces tortos Ixionis angues qu'on y rencontre sont, d'après Servius, les nœuds de serpent qui attachent Ixion à sa roue.

Il ne faut pas s'étonner de la magnificence de ce temple imaginaire ; les poètes en général dans ces monuments que construit leur fantaisie, prodiguent sans peine les matières les plus précieuses. Voyez cette statue que promet à Priape un simple berger :

(Eglog. VII. 35 et 4)

« Nunc te marmoreum pro tempore fecimus : at tu,
Si fetura gregem suppleverit, aureus esto. »

On voit bien que l'or, pas plus que le marbre, ne leur coûte rien.

La fontaine, lui aussi, élevait à sa protectrice, Mme de la Sablière un temple dans ses vers, où rien n'était épargné pour qu'il fût digne de la divinité qu'il y voulait placer. C'est dans la 15e fable du livre douzième, « Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat. » :

Je

" Je vous gardais un temple dans mes vers,
Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
Déjà ma main en fondait la durée
Sur ce bel art qu'ont les Dieux inventé,
Et sur le nom de la divinité
Que dans ce temple on aurait adorée.
Sur le portail j'aurais ces mots écrit :
« Palais sacré de la déesse Iris ! »
Non celle-là qu'a Junon à ses gages ;
Car Junon même et le maître des dieux
Serviraient l'autre, et seraient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'apothéose à la voûte eût paru :
Là tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un dais de lumière.
Les murs auraient amplement contenu
Toute sa vie ; agréable matière,
Mais peu féconde en ces événements
Qui des états font les renversements.
Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son souris, ses appas,
Son art de plaire et de n'y penser pas,
Ses agréments, à qui tout rend hommage.
J'aurais fait voir à ses pieds des mortels,
Et des héros, des demi-dieux encore,
Même des dieux : ce que le monde adore)

Vient quelquefois parfumer des autels. "

Ces vers renferment un agréable souvenir de Virgile, et, malgré quelques langueurs qu'explique et qu'excuse la vieillesse du poète, cette dédicace est charmante.

La Fontaine nous offre encore un agréable souvenir de Virgile dans un sacrifice poétique qu'il veut faire à Mr. de Barillon, ambassadeur de France en Angleterre :

Fable IV livre VIII
Le pouvoir des Fables

Si votre esprit, plein de souplesse,
Par éloquence et par adresse,
Peut adoucir ces cœurs et détourner ce coup,
Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup
Pour un habitant du Parnasse. "

On reconnaît ici le vers de la 1.re églogue :

" .. Illius aram
Sæpe tener nostris ab ovilibus imbuet agnus. "

Cette apothéose d'Auguste, faite ainsi de son vivant même par Virgile, n'avait rien de réel, ni pour le poète ni pour la haute société de Rome, ni pour le prince lui-même. Cependant pour le peuple elle avait quelque chose de plus sérieux que cette

apothéose de Louis XIV que faisaient à l'envi les peintres et les poëtes du 17e siècle. Des actes officiels du sénat confirmaient l'apothéose d'Octave; on lui avait élevé des temples dans les provinces; il était, depuis la mort de Lépide, devenu le chef de la religion en recevant le grand pontificat. Il veillait du reste avec grand soin à l'exercice du culte, et l'inscription connue sous le nom de Monument d'Ancyre, et qu'on regarde comme son testament politique, atteste qu'il restaura 82 temples détruits et en construisit beaucoup de nouveaux.

On a pensé par suite que les vers de Virgile pouvaient bien être une allusion flatteuse à ces monuments restaurés ou entrepris; on a même conjecturé, et d'une façon assez vraisemblable, que le temple imaginaire de Virgile n'était que la description d'un temple plus réel, celui d'Apollon Palatin, voué par Auguste en 724, et dont la dédicace se fit en 726. Ce temple devint une sorte de monument littéraire qu'ont chanté presque tous les poëtes de ce siècle. Il était entouré d'un portique qui renfermait une bibliothèque, ainsi que nous le témoignent ces vers d'Horace:

Vell. Patercul. (lib. II cap. 80)

« Quid mihi Celsus agit? monitus multumque mo-
-nendus

Epist. III. lib. I. (vers 16 et 399)

Privatas ut quærat opes, et tangere vites
Scripta Palatinus quæcumque recepit Apollo."

Horace célèbre encore la dédicace de ce temple dans la 31e ode du 1er livre, ode charmante par la modestie de l'allusion. Elle consiste en deux vers à peine :

" Quid dedicatum poscit Apollinem
Vates? Quid orat de patera novum
Fundens liquorem? "

Le reste est consacré par le poëte à l'éloge de la médiocrité, et à une invocation au Dieu nouveau. Il lui demande de garder toujours cette médiocrité si chère, ainsi que le talent poétique dont il sait si bien se servir :

" Frui paratis, et valido mihi,
Latoë, dones, et precor, integra
Cum mente : nec turpem senectam
Degere, nec Cithara carentem. "

Properce parle aussi du nouveau temple dans la 33e pièce du second livre de ses Elégies. Il s'y prend d'une façon ingénieuse pour introduire dans ses poésies amoureuses un sujet politique. Il suppose que Cinthie est irritée de ce qu'il

s'est fait attendre au rendez-vous, et il s'excuse en lui disant qu'il a été arrêté par l'ouverture du portique d'Apollon Palatin, dont il fait la description :

« Quæris cur veniam tibi tardior ? Aurea Phœbi
Porticus a magno Cæsare aperta fuit.
Tantam erat in speciem Pœnis digesta columnis !
Inter quas Danaï femina turba senis.
Hic equidem Phœbo visus mihi pulchrior ipso
Marmoreus tacita carmen hiare lyra.
Atque aram circumsteterant armenta Myronis
Quatuor artificis vivida signa boves.
Tum medio claro surgebat marmore templum,
Et patria Phœbo carius Ortygia.
Auro Solis erat supra fastigia currus,
Et valvæ Libyci nobile dentis opus.
Altera dejectos Parnassi vertice Gallos,
Altera mœrebat funera Tantalidos.
Deinde inter matrem deus ipse, interque sororem
Pythius in longa carmina veste sonat. »

Ce morceau présente quelques expressions singulières ou obscures qu'il est bon de relever. C'est ainsi qu'au troisième vers l'on rencontre l'expression <u>in speciem</u> qui a ici une valeur adverbiale et signifie « magnifiquement. »

Au onzième vers, le mot auro semble présenter quelqu'obscurité; on a proposé de le remplacer par in qui qui rendrait la phrase plus claire.

Ce temple, ainsi que le fait voir la description de Properce, était au fond d'une place entourée de portiques soutenus par des colonnes. Entre les colonnes se trouvaient placées les statues des cinquante filles de Danaüs; et, alternant avec elles, d'autres statues équestres représentaient les fils d'Egyptus. C'est de ce portique orné de statues que parle Ovide, quand il dit dans ses pièces amoureuses :

(Amours, II, 2 vers 4 et 5) « Hesterna vidi spatiantem luce puellam
Illa, quae Danai porticus agmen habet. »

Dans le temple était la statue du prince sous la figure et avec les attributs d'Apollon. Autour de l'autel, étaient des vaches d'airain, produit de l'art de Myron.

(Tome 2. p. 377) Mr. Dezobry, dans son savant ouvrage sur Rome au siècle d'Auguste, a donné une exacte description de ce temple dans le chapitre sur les Jeux Séculaires.

« Les Cérémonies religieuses de la dernière journée se passèrent dans le magnifique temple d'Apollon Palatin. Dès l'aurore la foule remplissait ses portiques soutenus par des colonnes de marbre de Numidie, entre lesquelles s'élè-

vent les cinquante statues des Danaïdes, et celle de Danaüs, qui les menace de son épée. Le dieu du jour semblait vouloir augmenter son éclat radieux, pour contribuer à la pompe de cette pieuse fête à laquelle sa demeure allait servir de théâtre; et les murs de l'édifice en marbre blanc de Paros, et ses portes d'ivoire, ornées de bas-reliefs triomphaux ou religieux, et le quadrige doré, qui en surmonte le fronton, réflétaient une lumière qui aurait presque laissé supposer la présence du dieu lui-même. "

On croit que c'est aux statues des fils d'Egyptus que Perse fait allusion dans sa seconde satire lorsqu'il dit :

(II. 56 et suiv.)

" ... Nam fratres inter ahenos
Somnia pituita qui purgatissima mittunt,
Præcipui sunto, sitque illis aurea barba. "

(liv. II, ch. 44)

Enfin Suétone, dans sa Vie d'Auguste, nous indique la situation du temple et la circonstance qui amena sa fondation :

" Templum Apollinis in ea parte palatinæ domus excitavit, quam fulmine ictam desiderari a deo haruspices pronuntiarant. Addidit porticus cum bibliotheca latina græcaque; quo loco jam senior sæpe senatum habuit, decuriasque judicum recognovit. "

Il est facile de remarquer que ces différentes descriptions, et surtout celle de Properce, renferment quelques circonstances que Virgile reproduit dans la description de son temple imaginaire ; ainsi ces portes d'ivoire ornées de sujets allégoriques, ces statues, et surtout celle du prince représenté sous l'image d'Apollon.

L'année même de la dédicace de ce temple d'Apollon Palatin (726 de la fondation de Rome), Auguste célébra, avec Agrippa, les jeux actiaques, auxquels Virgile fait allusion au troisième livre de l'*Enéide*, lorsqu'il décrit les jeux qu'Enée célèbre en Epire, près de l'endroit où s'éleva plus tard Actium. L'année suivante (727) Auguste reçut officiellement le titre de Quirinus. Tout nous porte donc à croire que Virgile songeait à toutes ces circonstances, quand il élevait à Auguste ce temple allégorique sur les bords du Mincius.

On a songé aussi que le poëte avait pu être inspiré par la fondation du temple de Mars Vengeur au milieu du *Forum Augusti*. Ce temple, ainsi que nous le dit Suétone, avait été voué par Auguste, au moment où il allait marcher contre Brutus et Cassius. (Aug. 11, Cap. 44)

« Ædem Marti, bello Philippensi, pro ultione paterna suscepto, voverat. Sanxit ergo ut

de bellis triumphisque hic consuleretur Senatus : provincias cum imperio petituri, hinc deducerentur : qui que victores redissent, huc insignia triumphorum inferrent. »

Ovide n'a pas oublié dans ses <u>Fastes</u> ce vœu et cette dédicace :

(Fastes V, 548 et sq)

« Fallor, an arma sonant? non fallimur; arma sonabant :
Mars venit, et veniens bellica signa dedit.
Ultor ad ipse suos cœlo descendit honores,
Templaque in Augusto conspicienda foro.
Et deus est ingens, et opus : debebat in urbe
Non aliter nati Mars habitare sui.
Digna giganteis hæc sunt delubra tropæis;
Hinc fera Gradivum bella movere decet;
Seu quis ab Eoo nos impius orbe lacesset,
Seu quis ab Occiduo sole domandus erit.
Prospicit armipotens operis fastigia summi;
Et probat invictos summa tenere deos.
Prospicit in foribus diversæ tela figuræ,
Armaque terrarum milite victa suo.
Hinc videt Æneam oneratum pondere sacro,
Et tot Juleæ nobilitatis avos.
Hinc videt Iliaden humeris ducis arma ferentem,
Claraque dispositis acta subesse viris.
Spectat et Augusto prætextum nomine templum,

Et visum, lecto Caesare, majus opus.
Voverat hunc juvenis tunc, quum pia sustulit arma,
A tantis princeps incipiendus erat.
Ille manus tendens, hinc stanti milite justo,
Hinc conjuratis, talia dicta dedit:
Si mihi bellandi pater est, Vestæque sacerdos
Auctor, et ulcisci numen utrumque paro,
Mars, ades: et satia scelerato sanguine ferrum,
Stet que favor causa pro meliore tuus.
Templa feres, et, me victore, vocaberis <u>ultor</u>.
Voverat, et fuso lætus ab hoste redit. "

Ce morceau ne renferme aucune obscurité; il est facile de comprendre, quand on lit les derniers vers, que <u>princeps</u> est mis là pour <u>principatus</u>. Les vers sont en général élégants et faciles; il y a même quelque grandeur surtout dans cette invocation qu' Octave adresse à Mars. On reconnaît toutefois à certaines expressions qu'ils furent écrits dans un temps où l'affermissement du pouvoir impérial avait voué à la haine publique Brutus et Cassius. Ce n'est plus alors qu' Horace eût osé se vanter d'avoir servi dans l'armée républicaine, et Virgile ne se serait pas borné, comme il l'a fait, à déplorer ces guerres impies. Ce ne fut pas bien long temps après cette époque que Crémutius

Cordus fut poursuivi pour avoir manifesté trop ouvertement son admiration pour le dernier des Romains ; et lorsque Junie, femme de Cassius et sœur de Brutus, vint à mourir, leurs images brillèrent par leur absence, ainsi que le dit Tacite, au milieu de ce cortège d'ancêtres que l'on portait aux funérailles.

La description d'Ovide n'en est pas, du reste, moins poétique et moins ingénieuse. Elle est heureusement animée par cette conception du poète, qui fait descendre Mars dans son temple, imitant ainsi une idée de Catulle, dans son poème des Noces de Thétis et Pélée :

(Sæpe pater divum etc. ad finem).

C'était dans ce temple de Mars que l'on déposait ces trophées, remportés sur les ennemis, dont il est si souvent question dans les poètes au milieu de ce règne pacifique d'Auguste. Le forum Augusti était lui-même entouré de portiques où se trouvaient les statues des grands hommes de Rome. Pline nous dit qu'on y voyait un tableau d'Apelle qui a pu inspirer à Virgile les vers où il représente l'Envie enchaînée et d'autres vers du 1er livre de l'Énéide que l'on peut rapprocher de ceux que nous venons de rappeler : (lib. 35, cap V)

Dira

(Æneid. I 293 sqq) " . . . . . diræ ferro et compagibus arctis
Claudentur belli portæ. Furor impius intus
Sæva sedens super arma, et centum vinctus ahenis
Post tergum nodis, fremet horridus ore cruento."

De cet autre temple a pu aider l'imagination de Virgile, chez lequel on rencontre aussi cette opposition de l'histoire et de la fable, que nous trouvons dans les vers d'Ovide.

Les derniers vers du morceau qui commence le troisième livre des Géorgiques peuvent aussi se rattacher au succès qui fut remporté sur les Parthes en 734 et qui est perpétuellement célébré par les poetes. Virgile cependant n'a pu le célébrer directement, puisqu'il est mort en 735, mais du moins il l'aurait, pour ainsi dire, prédit. Mais Ovide, en revanche, et aussi Horace l'ont longuement célébré :

Horace, Odes, IV. 15 v. 5 sqq.

" . . . . . . tua, Cæsar ætas
Fruges et agris rettulit uberes,
Et signa nostro restituit Jovi,
Derepta Parthorum superbis
Postibus, et vacuum duellis
Janum Quirini clausit ... "

dit à ce propos dans une de ses odes le poète de

Vénusie. C'est probablement aussi à cette honte des Parthes que se rapporte l'épithète bis ultor qu'Ovide donne à Mars dans la suite du morceau que nous avons cité.

On peut donc admettre aussi que Virgile songeait en écrivant ses Géorgiques à ce temple consacré à Mars vengeur; mais il résulterait de là quelque doute sur l'époque réelle de la composition de ce poëme. On le résoudrait toutefois en admettant que Virgile a fait des additions à son premier travail.

On peut supposer en dernier lieu que ce temple allégorique, élevé à la gloire d'Auguste, n'est autre chose que l'Énéide elle-même, dont le poète avait déjà conçu le projet. Ce poëme nous offre en effet cette conciliation de l'histoire et de la fable, et ce mélange d'événements antiques et contemporains que nous avons remarqués dans les sculptures des portes du temple. Jupiter, au 1er. livre, y annonce les victoires et le gouvernement d'Auguste; la suite des grands hommes de la République y est passée en revue au 6e livre; les autres faits de l'histoire romaine sont gravés sur le bouclier d'Énée, et l'ouvrage tout entier pourrait porter pour épigraphe :

"In medio mihi Cæsar erit, templumq. tenebit."

Cette dernière hypothèse serait confirmée par la transition qui rattache ce morceau à la suite du livre.

« Interea Dryadum sylvas saltus que sequamur
Intactos, tua, Mæcenas, haud mollia jussa. »

Interea, c'est-à-dire en attendant ce temps-là, revenons à notre sujet présent, sujet dont la simplicité se retrouve dans le « Dryadum sylvas saltus que », mais il est vrai de dire qu'en revanche ce sujet est encore tout nouveau, intactos, comme dit le poëte.

Un peu plus loin, lorsque Virgile passe des armenta aux pecora, il reprend cette forme de transition :

(Georg. III. 291) « Sed me Parnassi deserta per ardua dulcis
Raptat amor, juvat ire jugis, qua nulla priorum
Castaliam molli devertitur orbita clivo.
Nunc veneranda Pales, magno nunc ore
Sonandum. »

Dès le second des vers, qui rattachent cette introduction au reste du livre, nous voyons apparaître Mécène :

« … tua, Mæcenas, haud mollia jussa »
C'est à lui, après l'empereur, qu'est dédié ce

poème, mais il n'est que dans un rang secondaire, et c'est avec une grande habileté que Virgile marque cette distinction. Ce vers du reste est curieux, car il témoigne sans conteste du caractère officiel des Géorgiques :

« ... tua, Mæcenas, haud mollia jussa.

C'est Mécène qui a ordonné, qui a conseillé l'œuvre, il est pour ainsi dire le collaborateur de Virgile : au 1.er livre, ce collaborateur était le prince lui-même :

(Georg. I, 40 sq) « Da facilem cursum atque audacibus annue cœptis,
Ignaros que viæ mecum miseratus agrestes,
Ingredere, et votis jam nunc adsuesce vocari. »

Au second livre, Bacchus :

(ib. II. 7 sq) « Huc, pater, o Lenæe, veni, nudata que musto
Tinge novo mecum direptis crura cothurnis. »

Au troisième, c'est Mécène : on voit que cette forme est familière au poète.

C'est donc à Mécène qu'il s'adresse, et non à lui-même, comme on l'avait supposé, dans les vers suivants :

En age

"... En age, Segnes
Rumpe moras; vocat ingenti clamore Cithæron,
Taygeti que Canes; domitrix q. Epidaurus equorum;
Et vox adsensu nemorum ingeminata remugit—."

Cette énumération où le poète annonce tout ce qu'il va chanter est agréable et gracieuse. Remarquons d'ailleurs une fois de plus que Virgile se place toujours sous l'invocation de la Grèce. Ici tous les animaux dont il va parler viennent de la Grèce, du Cithéron, du Taygète, d'Épidaure. Au second livre, quand il cherchera un frais asile où l'on puisse doucement couler sa vie, c'est à la Grèce qu'il pensera aussitôt :

(Georg. II. 846 sq)

"... O ubi campi
Sperchius que, et virginibus bacchata Lacænis
Taygeta ! O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra !"

Partout le poète aime à ramener un souvenir de la Grèce, à rendre hommage à cette poésie grecque, maîtresse de cette poésie latine dont il est lui-même l'honneur.

Delille, en traduisant ces vers, a effacé ces détails précis que nous donne Virgile; il a

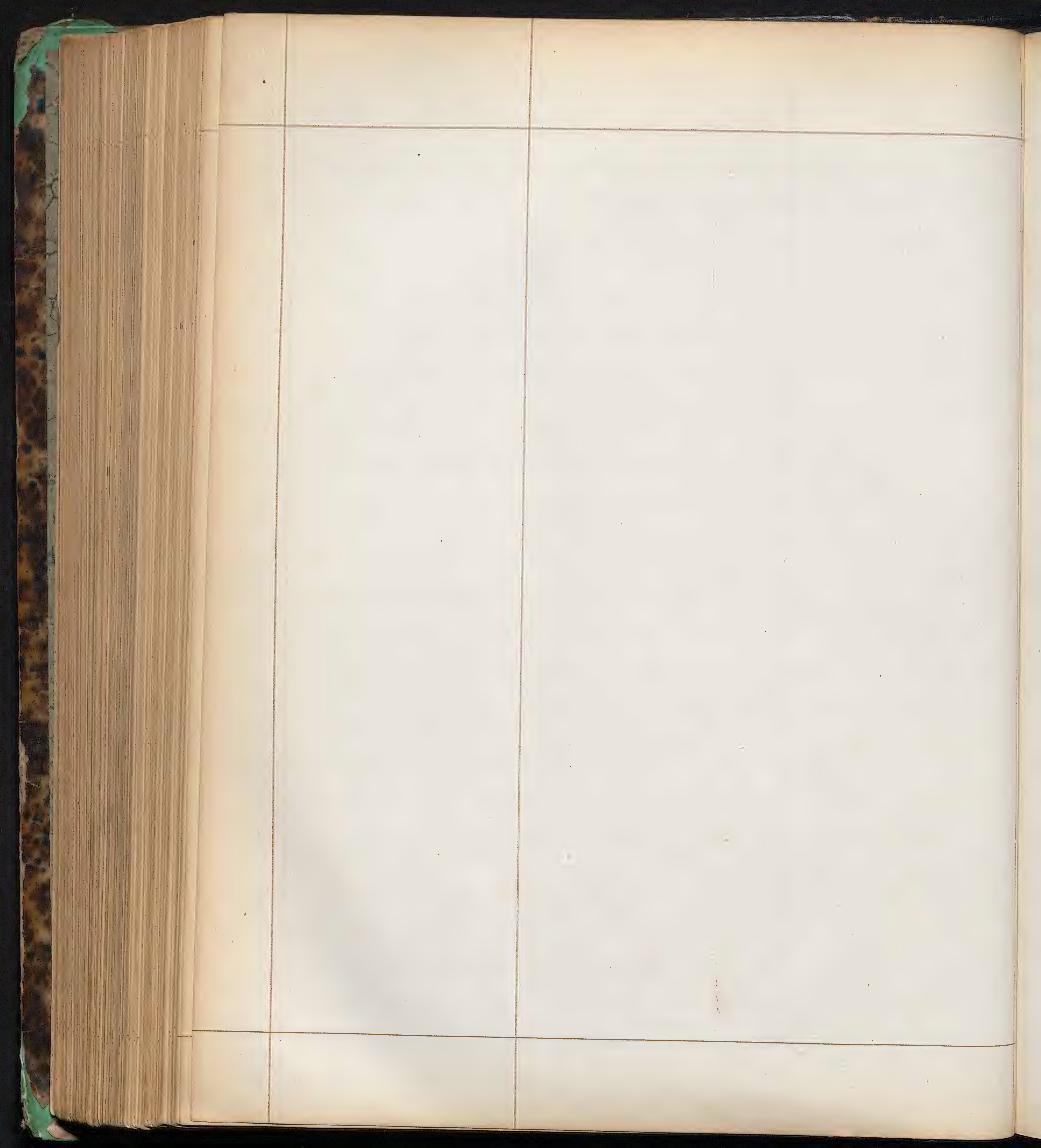
entor. La poésie latine en général, et surtout l'ancienne poésie latine, dont Virgile est le plus parfait modèle, aimaient à particulariser et à localiser toutes choses. C'est ce que n'a pas compris Delille quand il dit :

« Viens, déjà des bergers les trompes m'avertissent ;
Déjà des chiens ardents les clameurs retentissent ;
Le coursier frappe l'air de ses gémissements ;
Le taureau lui répond par ses mugissements ;
Et l'écho des forêts, et l'écho des rivages
Se joignent au concert de leurs accents sauvages. »

Ces vers sont bien faits, sans doute, mais on n'y retrouve plus ce tableau que nous a dépeint Virgile ; les détails précis et le ton général du morceau ont entièrement disparu dans la traduction du poète français.

C. Gendron.





45e Leçon.

1er livre des Géorgiques.

De la composition de ce livre.

Rédaction exacte ; expression qq fois vague ; forme d'éloges trop hyperbolique et par là un peu commune ; il faut caractériser les choses en les louant.

45e leçon.

1er livre des Géorgiques.
De la composition de ce livre.

Après avoir passé en revue les diverses invocations de Virgile adressées soit aux dieux de la fable, soit à la divinité d'Auguste, il est temps d'entrer dans l'analyse du 1er livre des Géorgiques. Ce 1er livre est d'une grande brièveté ; il ne compte que cinq cent quatorze vers. Ces proportions restreintes, qu'on peut facilement mesurer du regard, sont le caractère distinctif des monuments de l'antiquité. Tous se laissent embrasser d'un coup-d'œil. Ils sont plus accessibles, et n'ont pas moins de beauté.

Ce livre se divise naturellement en six parties. La première, renfermée dans les quarante-trois premiers vers, comprend l'exposition et l'invocation. Le poète annonce et divise son sujet ; il place ses chants sous la protection des divinités champêtres, et d'Auguste. La seconde, du vers quarante-trois au vers quatre-vingt-dix-neuf, nous met tout d'abord en pleine



culture. Elle enseigne quels sont les travaux préparatoires de l'agriculture, en quel temps et de quelle manière il faut labourer, quelles sont les meilleures terres, les mieux exposées, quels sont les divers soins du cultivateur, la jachère, l'engrais, l'incendie des herbes. Dans la troisième partie comprise entre le vers Cent et le vers Cent Cinquante neuf, le poète nous fait assister aux travaux qui suivent ceux de l'ensemencement; on doit arroser souvent, écarter les oiseaux pillards des moissons, et retrancher l'herbe trop abondante. La quatrième, du vers Cent Cinquante neuf au vers deux cent cinq est consacrée presque tout entière à la description des outils de labour, et surtout à la charrue. Elle se termine par quelques vers sur les signes d'une heureuse récolte et sur le choix des semences. Des conseils sur la distribution des temps remplissent toute la Cinquième partie du vers 205 au vers 310. Le poète enseigne quels sont les temps propices aux diverses cultures, quelles sont les bonnes saisons, les jours, les heures propices ou défavorables, à quoi le laboureur doit employer l'hiver et les heures de la veillée. La sixième termine le poème par le tableau de la moisson. Il faut choisir avec grandes précautions l'époque de la moisson, se garder des orages, et apprendre à

distinguer les divers pronostics. De là il vient aux présages qui ont annoncé les guerres civiles et effrayé Rome à la mort de César.

Ces vers peuvent se présenter à nous sous un double aspect : il y a deux jugements à porter, sur le fond et sur la forme. Les critiques n'ont guère à s'occuper du fond. Il leur suffit de savoir que Virgile, élevé à la campagne, a rappelé dans ces vers ce qu'il a vu faire dans les champs ; qu'à ces connaissances pratiques, pour ainsi dire, il a ajouté l'étude des principaux traités d'agriculture. Sa conformité même avec les traités spéciaux d'agriculture est si grande qu'il est cité comme une autorité par tous les auteurs agronomes. Ainsi Columelle dit de lui dans son traité : « Verissimo vati velut oraculo crediderimus. » Pline l'ancien cite un vers des Géorgiques comme un oracle : « In omni quidem parte culturæ, sed in hac quidem maxime, velut oraculum illud : quid quæque regio patiatur. »

Pline l'anc. XVIII, 47.

Virgile est donc d'un commun accord loué par les agronomes pour son exactitude et sa science. Sénèque seul contredit cet éloge unanime. Dans une de ses épîtres à Lucilius, il dit en citant un vers des Géorgiques, que le poète a plutôt songé à la beauté de la forme qu'à la

vérité des faits. Il ajoute qu'il n'a pas voulu instruire les agriculteurs, mais plaire aux lecteurs. Voici le passage, pris dans la 86e épître : « Te quoque

Seneq. ep. à Lucilius 86e.

protegit illa, quae

« Tarda venit, seris factura nepotibus umbram, »

ut ait Virgilius noster; qui non, quid verissime, sed quid decentissime diceretur, respexit, nec agricolas docere voluit, sed legentes delectare. Nam (ut omnia alia transeam) hoc, quod mihi hodie necesse fuit deprehendere, adscribam:

« Vere fabis satio est : tum te quoque, Medica, putres
Accipiunt sulci, et milio venit annua cura. »

An uno tempore ista ponenda sint, et an utriusque verna sit satio, hinc aestimes licet. Junius mensis est; quo tibi scribo, jam proclivis in Julium : eodem die vidi fabam metentes, milium serentes. »

Le vers incriminé par Sénèque est le 215e du 1er livre. Le sujet de ce vers est bien commun, il s'agit de recommander aux laboureurs de semer au printemps les fèves, le sainfoin et le millet. Un tel vers ne peut valoir que par la forme, par l'art délicat avec lequel le poète a embelli

une matière nue et aride. Mais ce n'est pas une raison pour en suspecter l'exactitude, comme le fait Sénèque, qui prétend avoir vu semer au mois de Juin la fève et le millet. A cela on peut lui répondre que les époques varient suivant la diversité des climats et des pays. Il [Virgile] s'est naturellement conformé à ce qu'on faisait aux environs de Mantoue sa patrie. D'ailleurs Pline, dans son 18e livre témoigne contre Sénèque, lorsque en parlant du mois d'avril il dit : « Extremo autem hoc tempore punici milii quae satio est. »

Le climat de Mantoue est-il si différent de celui de Côme ?

Pline l'anc. XXVIII, 66.

La question de fond ainsi écartée, étudions la forme, et voyons quelle est la méthode suivie par le poète. Cette méthode est double : il y a l'ordre logique des préceptes, et l'ordre poétique des ornements.

L'ordre logique est loin d'être aussi rigoureux qu'il le serait dans un traité. Virgile a grand soin de ne pas trop marquer la suite des idées : il craindrait de se trop rapprocher de la prose. — Horace, dans ses _Satires_, ses _Epîtres_ et son _Art poétique_, cache l'ordre de sa composition sous le Caprice et l'abandon. Virgile fait exactement la même chose. Ce n'est pas à dire que l'ordre manque aux _Géorgiques_, puisque tout le poème et chaque livre se subdivisent régulièrement.

Mais le poëte en affaiblit, en efface à demi les traces. Comme Lucrèce, il fait bon marché des transitions, et n'est pas plus scrupuleux sur ce point qu'il ne faut.

Cependant presque toujours, si la transition n'est pas dans les mots, elle est dans les idées. Dans tout le 1er livre, il n'y a qu'un seul passage, où la liaison des idées semble manquer au fond. C'est quand Virgile, passant de la 5e à la 6e partie, dit au vers 311:

Virg. Georg. I, 311.

" Quid tempestates autumni et sidera dicam,
Atque ubi jam brevior que dies et mollior æstas,
Quæ vigilanda viris. "

Le poëte, dans les vers précédents, nous a enseigné quels travaux agricoles se font avec plus de profit la nuit ou le jour, l'été ou l'hiver. A ce vers, il nous décrit les inquiétudes si vives que les orages de l'automne donnent au cultivateur, et les soins religieux par lesquels on peut les conjurer. Entre ces deux développements poétiques il n'y a aucun rapport. Le lien se brise: au lieu d'unir des idées, il ne fait que rapprocher artificiellement des mots. Toute la transition est dans le mot Autumni opposé à l'hiver dont il vient de parler.

Mais partout ailleurs les idées se succèdent

naturellement : D'ailleurs l'absence de ces transitions rigoureuses n'est pas beaucoup à regretter. Virgile les a sacrifiées à dessein : il craignait avec juste raison qu'elles ne jetassent du froid et de la langueur sur tout le poëme. Dans nos traductions nous nous sommes quelquefois permis de les restituer à Virgile. Cette audace n'a guère été heureuse et ne pouvait l'être. Delille lui-même a échoué. On en a un exemple remarquable au vers 104 du 1.er livre. Virgile vient de montrer que la nature fait beaucoup pour le succès de nos travaux, en nous donnant des temps favorables ; et il veut nous apprendre que c'est le cultivateur qui achève l'ouvrage de la nature. La transition n'est qu'un mot :

Virg. Georg. I, 100.

« Humida solstitia, atque hiemes orate serenas,
Agricolæ ; hiberno lætissima pulvere farra,
Lætus ager. Nullo tantum se Mysia cultu
Jactat, et ipsa suas mirantur Gargara messes.
Quid dicam, jacto qui semine cominus arva
Insequitur, cumulos que ruit male pinguis arenæ !
Deinde satis fluvium inducit, rivos q. sequentes. »

Il y a plusieurs remarques intéressantes à faire sur ces vers. Cominus se rapporte à jacto semine,

et non à *insequitur*, comme plusieurs critiques l'ont pensé. *Insequitur* lui-même est une belle expression qui peint la chose et nous la met sous les yeux. On peut rapprocher ce vers du vers 99 du même livre :

Virg. Georg. I 99 « Exercet que frequens tellurem, atque imperat arvis. »

et du vers 155 :

ibid. 155 « Quod nisi et assiduis terram insectabere rastris. »

L'expression *Cumulus male pinguis arenæ*, employée dans les mêmes vers nous représente les glèbes d'une terre trop compacte et par conséquent inféconde : il faut les rompre et en disperser la poudre : c'est ce que rend admirablement le verbe *ruit*. Le vers suivant semble dans l'expression de *rivos que sequentes* nous montrer les ruisseaux qui suivent la main du cultivateur.

Dans ce passage, les idées se lient assez par elles-mêmes. Delille a rétabli la transition des mots, mais avec peu de bonheur :

Delille, Georg. I. « Mais l'art du laboureur peut tout après les dieux.
Dans les champs la semence est-elle déposée ?
Il la couvre à l'instant sous la glèbe écrasée ;

Puis d'un fleuve, coupé par de nombreux canaux,
Court dans chaque sillon distribuer les eaux. »

Comme on a pu le juger, la manière de Virgile dans ce poëme est à la fois l'abandon et la rapidité. Delille lui-même en fait l'observation dans la préface de sa traduction des Géorgiques :

Delille, préface de la trad. des Géorgiques.

« On reproche aussi à Virgile le défaut de transitions. J'avoue qu'elles sont moins marquées que celles de nos ouvrages de philosophie, et même de poésie et d'éloquence. Elles consistent, pour l'ordinaire, dans une conjonction qui marque, entre ce qui précède et ce qui suit, ou une opposition ou une ressemblance, ou quelque autre rapport. Cette conjonction tient peu de place : par ce moyen le style marche rapidement ; point de vide d'idées, point de liaisons froides, allongées ; où nous mettons une phrase, Virgile ne met qu'un mot. » Puisque Delille reconnait tout l'agrément de ces transitions rapides, pourquoi remplace-t-il ces conjonctions par des phrases entières ? Plus loin il ajoute : « Les transitions sont dans les choses plus que dans les mots, et comme il n'y a jamais un grand intervalle entre l'idée qui suit et celle qui précède, il ne lui faut pas de longues transitions pour le remplir. »

Ces transitions verbales, Virgile les varie avec un art infini. Quelquefois même il leur donne

quelque développement. Ainsi, au vers 176, en passant du détail des instruments aratoires, à des conseils sur la construction de l'aire destinée à recevoir le grain, il s'arrête un instant et appuie sur la transition :

Virg. Georg. I. 176.

« Possum multa tibi veterum praecepta referre,
Ni refugis, tenues que piget cognoscere curas. »

Il faut remarquer l'expression tenues curas, comme elle est jolie et combien elle a d'agréments. Elle désigne des soins peu importants, des petits détails.

On trouve un autre exemple de ces transitions un peu développées au vers 257. Virgile vient de montrer que les signes célestes donnent aux laboureurs le signal de leurs travaux, il veut décrire les occupations de l'hiver, et lie ces deux parties par deux vers que voici :

ib. 257.

« Nec frustra signorum obitus speculamur et ortus,
Temporibus que parem diversis quattuor annum. »

Dans ces deux vers, Virgile a dérogé à ses habitudes de transitions brèves. Mais si elles sont peu apparentes, elles suffisent à cause de la liaison des idées.

Nous pouvons conclure qu'un grand art de composition éclate dans tout le livre. Le poete nous

peint d'abord le labourage et l'ensemencement ; à propos des travaux rustiques, il continue par le détail des instruments nécessaires au cultivateur, par la distribution des temps, l'emploi des saisons, des terres, des jours ; il en vient à la description des orages et enfin à la moisson qui termine l'année rustique et est le dénouement de ce drame agricole. Ce mot drame en effet peut être employé ; car le poëte nous met sous les yeux tous les dangers qui menacent la moisson, et, nous énumérant toutes les pratiques par lesquelles on la protége, nous fait trembler pour elle. Le cultivateur s'est épuisé de travail pour faire naître et mûrir la moisson et voici que tout est un danger pour elle. Il n'est rien dans le poëme qui ne vienne aboutir à ces espérances et à ces craintes. On le voit : l'ordonnance de ce livre est simple et naturelle, aussi poétique que logique, et jusqu'à un certain point dramatique.

L'ordonnance poétique n'est pas d'un art moins consommé. Les ornements sont artistement distribués, habilement gradués, de telle sorte que l'intérêt va toujours en croissant. C'est l'unique souci de Virgile, c'est la bonne méthode. Le poëte veut à la fois être utile et plaire ; il allie ces deux choses, en ayant soin toutefois de faire prévaloir l'agrément sur l'utilité. Il suit le précepte donné par Horace dans son *Art poétique* :

Hor. Art poétique 333. « Aut prodesse volunt aut delectare poetæ,
Aut simul et jucunda et idonea dicere vitæ.
Quidquid præcipies esto brevis, ut cito dicta
Percipiant animi dociles teneantque fideles :
Omne superracuum pleno de pectore manat. »

Etudions cet art dans la composition de l'œuvre de Virgile. Tout poète en commençant veut prévenir le lecteur en sa faveur par une invocation qui annonce agréablement le sujet. Virgile n'y manque pas. Il a soin de donner à son introduction tout le charme et l'agrément possible. De même en finissant il laisse, comme tout poète doit le faire, dans l'esprit une impression favorable. Après avoir parlé des signes qui annoncent la tempête, des pronostics si souvent funestes du soleil, il est amené naturellement à rappeler les prodiges qui ont effrayé le peuple à la mort de César. Il déplore les malheurs des guerres civiles, la ruine de l'agriculture qui en est la suite, et implore les Dieux en faveur d'Auguste qui va sauver l'état, repeupler l'Italie et rendre ses champs aux travaux de l'agriculture. Quel épisode! Quel tableau à la fois poétique et éloquent ! Ces deux épisodes, ouvrant et terminant le livre, servent comme de cadre aux préceptes que donne le poète.

Dans la partie didactique, Virgile sauve l'a-

rudité des préceptes par l'élégance de l'expression. Il en rompt même la suite par des digressions épisodiques. De temps en temps il repose notre esprit par quelque charmante peinture.

Ainsi dans la seconde partie où il parle de la nature des terrains, il glisse au milieu des préceptes une courte digression sur la variété des produits de la terre, nous menant avec lui jusqu'en Grèce et en Orient. Il fait même remonter l'origine de cette variété aux pierres jetées par Deucalion sur la terre déserte :

Virg. Georg. I, 54

« Hic segetes, illic veniunt felicius uvæ;
Arborei fetus alibi atque injussa virescunt
Gramina. Nonne vides croceos ut Tmolus odores
India mittit ebur, molles sua thura Sabæi,
At Chalybes nudi ferrum, virosaque Pontus
Castorea, Eliadum palmas Epirus equarum?
Continuo has leges æternaque fœdera certis
Imposuit natura locis, quo tempore primum
Deucalion vacuum lapides jactavit in orbem,
Unde homines nati, durum genus. »

Quelle grâce charmante dans cette expression de injussa virescunt, qui amène la petite digression qui suit ! Tous les vers sont admirables. On

ne peut trop insister sur l'élégance des vers, la variété infinie des tours, des mouvements et des expressions. Il faut remarquer en outre que le mot _Continuo_, au 60e vers doit se joindre à _quo tempore_. L'expression _durum genus_ appliquée aux hommes nés des pierres jetées par Deucalion se retrouve dans Ovide (_Métamorphoses_, livre 1er) :

Ovide. Métam. I, 414

« Inde genus durum sumus, experiens que laborum,
Et documenta damus, qua simus origine nati. »

Nous avons vu cette même expression dans le poème de Lucrèce, qui fait naître de la terre le genre humain :

Lucrèce, Ve livre 923.

« Et genus humanum multo fuit illud in arvis
Durius, ut decuit, tellus quod dura creasset ;
Et majoribus et solidis magis ossibus intus
Fundatum, et validis aptum per viscera nervis. »

Ces mots _durum genus_ ramènent Virgile à ses préceptes : _Ergo, age_, etc : il faut donc travailler la terre avec ardeur. Il rentre dans la suite de ses descriptions des travaux de la campagne. C'est un épisode bien amené, bien conduit et bien terminé.

Delille a fait une petite addition à Virgile, qui ne fait que refroidir et gâter le mouvement.

Delille, trad. des Géorg. I. « Connais donc la nature et règle-toi sur elle. »

Un exemple bien plus remarquable encore de ces sortes de digressions se trouve dans la 2e partie. Virgile vient de faire l'énumération des divers travaux auxquels la culture du blé condamne l'homme. Il remonte à la première origine du travail. Il cherche d'où nous a été imposée cette dure loi, surtout dans ce qui regarde la culture de la terre.

Virg. Georg. I 118. « Nec tamen, hæc quum sint hominumque boumque labores
Versando terram experti, nihil improbus anser,
Strymoniæque grues, et amaris intuba fibris,
Officiunt, aut umbra nocet. Pater ipse colendi
Haud facilem esse viam voluit, primusq. per artem
Movit agros, curis acuens mortalia corda,
Nec torpere gravi passus sua regna veterno. »

Il est inutile de faire ressortir tout le charme et l'agrément de ces vers, toute leur poésie et leur élégance. Le mot improbus seulement au vers 119 a besoin d'explication. Il a un

sens assez vague et les anciens en faisaient un grand usage. Il veut dire généralement insatiable, avide, violent : ainsi à la fin de cet épisode voyons-nous cet adjectif joint au substantif labor.

A cette petite digression, qui nous montre Jupiter comme l'auteur de nos peines et ayant le premier condamné les mortels au travail, se rattache un épisode plus considérable. Virgile va maintenant nous apprendre comment Jupiter a rendu le travail de la terre pénible. Il a recours pour embellir son sujet aux traditions mythologiques, et fait un tableau de l'age d'or qu'il oppose à l'âge de fer amené sur la terre par Jupiter. Mais ici, comme en tant d'autres endroits de ses poëmes, Virgile a un modèle, c'est Lucrèce, qui avait déjà traité ce sujet, non comme Virgile, mythologiquement, mais d'après des idées d'ordre naturel. Le poëte, argumentant contre la Providence, peint avec les plus sombres couleurs les misères et les angoisses des hommes renfermés dans les zones si étroites que leur abandonne la nature :

Lucr. V 201. « Principio, quantum cœli tegit impetus ingens,
Inde avidam partem montes silvæque ferarum

Possidere, tenent rupes, vastæ que paludes,
Et mare, quod late terrarum distinet oras.
Inde duas porro prope partes fervidus ardor,
Assiduus que geli casus mortalibus aufert.
Quod superest arvi tamen id natura sua vi
Sentibus obducat, ni vis humana resistat,
Vitaï causa valido consueta bidenti
Ingemere, et terram pressis proscindere aratris.
Si non fecundas vertentes vomere glebas,
Terraï que solum subigentes cimus ad ortus,
Sponte sua nequeant liquidas exsistere in auras.
Et tamen interdum magno quæsita labore,
Cum jam per terras frondent, atque omnia
- florent,
Aut nimiis torret fervoribus ætherius sol,
Aut subiti perimunt imbres, gelidæ que
- pruinæ,
Flabra que ventorum violento turbine vexant.
"

Cet admirable morceau réunit tous les mérites de poésie et de style. Il peint avec une grande énergie l'antagonisme des deux forces qui se disputent la terre. Il nous présente un tableau plein de vérité et de mouvement des durs travaux imposés à l'homme par la nature. Tous les détails sont habilement disposés,

et contribuent à la beauté de l'ensemble. Cette science de mettre tout en son jour, de donner aux peintures une couleur dramatique, si bien possédée par Virgile, est déjà tout entière en germe dans ces vers. Lucrèce sait également jeter des détails gracieux au milieu de traits fort énergiques, comme il le fait au vers 215: frondent atque omnia florent. C'est un art que saura lui dérober Virgile, comme il lui emprunte souvent ses expressions. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, l'expression ingemere du vers 210, nous la rencontrons au vers 46 des Géorgiques:

Virg. Georg. I. 46. « Depresso incipiat jam tum mihi taurus aratro
Ingemere, et sulco attritus splendescere vomer. »

Le passage de Lucrèce qu'on vient de lire est comme un argument des peintures du 1er livre des Géorgiques. Virgile cependant ne s'astreint pas à une imitation servile, ou plutôt à une seule imitation. Il emprunte aux Grecs et surtout à Hésiode la tradition de l'âge d'or et du règne de Saturne remplacé par celui de Jupiter. Seulement il s'approprie ces divers emprunts, en leur donnant un ton particulier et en les ajustant à son sujet. De là est sorti cet épisode si admirable, qui est un résumé brillant de tout le cinquième livre de

Lucrèce et des traditions de l'ancienne Grèce.

Virg. Georg. I 121. Pater ipse colendi
Haud facilem esse viam voluit, primusque per artem
Movit agros, curis acuens mortalia corda,
Nec torpere gravi passus sua regna veterno.»

Movere agros, expression heureuse et qui peint: donner pour ainsi dire le mouvement aux campagnes. Curis signifie les pensées inquiètes qui troublaient l'homme. Sua regna se rapporte à Jupiter, a le sens de "son empire", c'est-à-dire "les hommes".

Maintenant Virgile décrit l'âge d'or qui a précédé Jupiter:

« Ante Jovem nulli subigebant arva coloni;
Nec signare quidem aut partiri limite campum
Fas erat;: in medium quærebant; ipsaque tellus
Omnia liberius, nullo poscente, ferebat.»

Le mot subigebant, comme nous allons le voir, est emprunté à Lucrèce. Tout ce tableau est un résumé rapide, vif, élégant du bonheur des hommes avant le règne de Jupiter. Il se termine par un

vers charmant et plein de grâce. On peut rapprocher de ces vers une peinture analogue de Lucrèce dans son cinquième livre. Il dépeint l'état des hommes et de la terre, avant que l'art de cultiver la terre n'eût été inventé.

Lucr. V. 935 « Quod sol atque imbres dederant, quod terra crearat
Sponte sua, satis id placabat pectora donum:
Glandiferas inter curabant corpora quercus
Plerumque; et quae nunc hiberno tempore cernis
Arbuta Pœniceo fieri matura colore,
Plurima tunc tellus etiam majora ferebat:
Multa quae praeterea novitas tum florida mundi
Pabula dia (ou dira) tulit miseris mortalibus
ampla. »

Ce sont deux tableaux semblables pour la forme, mais bien différents par le fond, puisque l'un nous représente ce premier état des hommes comme un état de félicité, l'autre comme un état de malheur.

« Le blé pour se donner sans peine ouvrant la terre,
N'attendait pas qu'un bœuf pressé de l'aiguillon,
Traçât à pas tardifs un pénible sillon. »

Virgile raconte la révolution qui opéra Jupiter dans le monde, et comment tout ce qui était bien se changea en mal :

Virg. Suite

" Ille malum virus serpentibus addidit atris,
Prædari que lupos jussit, pontum que moveri,
Mella que decussit foliis, ignemque removit,
Et passim rivis currentia vina repressit. "

L'expression de Virus addidit est très spirituelle. Rien n'égale la vivacité de ce vers : Mella q. decussit foliis.

Virg. Suite.

" Ut varias usus meditando extunderet artes
Paulatim, et sulcis frumenti quæreret herbam,
Et silicis venis abstrusum excuderet ignem. "

Le premier vers est d'une beauté achevée. Le mot extunderet mis en la place qu'il occupe et venant après les mots qui le précèdent, rend admirablement tous les efforts de l'industrie humaine. Lucrèce avait dit, livre V, vers 1387 :

Lucr. V. 1387.

" Sic unumquidquid paulatim protrahit ætas
In medium, ratio que in luminis eruit oras. "

On dirait que Virgile a voulu lutter avec Lucrèce.

Lucrèce cache pour ainsi dire toutes les vérités dans quelque antre obscur, et nous montre l'homme qui les en retire et les expose à la lumière du jour.

Le vers suivant a également son correspondant dans Lucrèce. Virgile montre tous les soins qu'il faut prendre pour faire produire à la terre. L'homme à la fin s'imagine de creuser un sillon pour tirer le blé de son sein. C'est un sentiment pareil qui anime Lucrèce lorsqu'il dit dans son cinquième livre au vers 212:

Lucr. V. 212 — « Terrāique solum subigentes cimus ad ortus. »

Achate, dans le premier livre de l'Enéide, allume des feuilles sèches à l'aide d'une étincelle qu'il tire d'un caillou: Virgile a presque reproduit les mêmes vers:

Virg. Enéid. I 174. — « Ac primum silici scintillam excudit Achates,
Suscepit que ignem foliis, atque arida circum
Nutrimenta dedit. »

Virgile continue l'énumération des inventions humaines:

« Tunc alnos primum fluvii sensere cavatas;
Navita tum stellis numeros et nomina fecit;
Pleïadas, Hyadas, claramque Lycaonis Arctor; »

Alnos, aulnes, sortes d'arbres qui croissent sur les bords de l'eau, et qui par conséquent devaient être employés les premiers à la navigation. Le mot sensere appliqué aux fleuves est un mot très heureux qui prête du sentiment pour ainsi dire aux fleuves. Virgile a su retrouver une expression équivalente dans son Enéide, lorsqu'il nous peint le vaisseau d'Enée voguant sur le Tibre :

Virg. Eneid. VIII. 91.

« Labitur uncta vadis abies, mirantur et undæ,
Miratur nemus insuetum fulgentia longe
Scuta virum, fluvio pictasque innare carinas. »

On peut encore répéter, comme toujours avec Fénelon : « Vous animez et vous passionnez toute la nature. »

V. Remy.

46e Leçon.

Episodes du 1er livre des *Géorgiques*.

L'origine du travail, v. 120.

Description de la Sphère céleste, v. 231.

Rédaction exacte et sensée, mais un peu faible de style. On n'a pas assez recherché cette variété d'expressions et de tours dont on loue Virgile.

46e leçon

Épisodes du 1er livre des Géorgiques.

L'origine du travail, v. 120.

Description de la Sphère Céleste, v. 231.

Nous avons considéré que le premier livre des Géorgiques était très court, mais que dans ses 514 vers il comprenait sans sécheresse de grands objets : nous y avons distingué en même temps six parties. La première (1-43) contient l'exposition, la division et l'invocation. Dans la seconde (43-99) il est question du temps, des terres et des différentes façons de labourage. La troisième (100-159) décrit les travaux qui succèdent à l'ensemencement. La quatrième (159-203) renferme le détail des outils nécessaires au laboureur, la charrue, le hoyau, les chariots, etc., et nous apprend les signes heureux de la récolte. La cinquième 203-310) nous enseigne quels temps et quelles saisons sont propres aux diverses occupations rustiques. La sixième enfin (311-514) nous montre la moisson déjà mûre : le poète nous dit quelles précautions il faut prendre, quelles pratiques pieuses il faut observer, à quels signes nous reconnaîtrons le beau temps et quels présages nous pouvons tirer de l'inspection du ciel.

Dans tout poème didactique, il y a deux choses à considérer, le fond et la forme : pour le fond, nous avons décliné notre compétence et sans juger nous-mêmes l'exactitude agronomique de Virgile, nous nous en sommes rapportés à sa propre expérience, à ses études et aussi au témoignage des agronomes latins, Columelle et Pline. Sénèque seul a cru surprendre Virgile en faute.

Pour la forme, nous avons considéré l'ordre, la méthode logique des préceptes : elle nous a paru naturelle, mais sans rigueur, comme il convient à un poème didactique : les transitions ne manquent pas, mais elles sont dissimulées en quelque sorte. En parlant de l'ordre poétique des ornements, nous avons remarqué deux parties assez étendues qui encadrent en quelque sorte le poème, et sont rattachées l'une à l'autre par une sorte de lien : je veux parler de l'exposition et de la dédicace poétique que Virgile au début de ses Géorgiques adresse à Auguste et de l'épisode sur la mort de César et les malheurs de Rome qui termine le 1er Chant du poème. Entre ces deux grands épisodes, il y en a un certain nombre de plus petits que le poète amène avec beaucoup d'art pour distraire son lecteur et se délasser lui-même.

Nous avons déjà étudié deux de ces petits épisodes qui viennent agréablement à la fin de chacune des six parties couper la continuité des préceptes didactiques. Nous avons vu le premier, dans la seconde partie où Virgile nous parle des différentes productions des différents pays, et nous avons lu déjà les deux tiers du second de ces épisodes, au vers 118 où Virgile nous apprend l'origine du travail : nous avons eu lieu de citer ce que Lucrèce avait dit sur le même sujet et nous avons remarqué les rapports et les différences. Chez Lucrèce, le poète ne développe que des idées naturelles ; Virgile rappelle des traditions mythologiques, il nous parle des premiers âges du monde et nous montre l'industrie humaines aux prises avec la volonté de Jupiter. Sauf cette différence, c'est le même fond d'idées, d'images et parfois même d'expressions.

Nous en sommes restés au vers 136.

« Tunc alnos primum fluvii sensere cavatas ;
Navita tum stellis numeros et nomina fecit,
Pleiadas, Hyadas, claramque Lycaonis Arcton.
Tum laqueis captare feras, et fallere visco
Inventum, et magnos canibus circumdare saltus.
Atque alius latum funda jam verberat amnem,

Alta petens, pelago que alius trahit humida
lina. »

Sensere. Virgile prête ici le sentiment et la vie aux fleuves : c'est ainsi qu'il a dit plus tard dans son Énéide, livre VIII. 90 :

« Labitur uncta vadis abies, mirantur et undæ,
Miratur nemus insuetum fulgentia longe
Scuta virum fluvio pictas que innare carinas.
»

Virgile continue par un tour nouveau, et c'est là un des secrets de son art merveilleux.

Feras comprend les bêtes sauvages et en même temps les oiseaux.

Ici encore il change de tour, car il craint de fatiguer son lecteur, et il a grand soin de réveiller à tout moment l'attention par le choix et la variété de ses tournures.

Verberat est très expressif : il nous semble voir le filet lancé par le pêcheur qui frappe l'eau et la fait rejaillir de tous côtés.

Alta petens présente une difficulté : cette expression s'applique-t-elle au premier vers ou bien au second ? S'agit-il du fond des fleuves, ou bien de la pleine mer ? le dernier sens est le plus probable.

On trouve dans ces vers une gradation remarquable: grâce au génie du poète, on voit l'humanité marcher de progrès en progrès. D'abord faibles et ignorants, les hommes se hasardent peu à peu à se confier aux flots, puis ils apprennent à connaître les étoiles: ils se contentaient d'abord de prendre au lacet quelques animaux, quelques oiseaux à la glu; mais bientôt ils ont dressé des chiens et ils ont entouré de filets les bois, retraite des bêtes sauvages. De même pour la pêche; ils s'aventurent jusqu'au milieu de la mer. Delille a négligé cette gradation, et par là sa traduction ne reproduit qu'imparfaitement la pensée de Virgile: on n'y voit pas comme dans le poète latin les progrès de la civilisation:

« La terre obéissante et les flots étonnés
Par la rame et le soc sont déjà sillonnés;
Déjà le nocher compte et nomme les étoiles;
Les chiens lancent un cerf, le chasseur tend ses toiles;
La glu trompe l'oiseau, le crédule poisson
Tombe dans des filets, ou pend à l'hameçon. »

Il y a dans ces vers un peu de confusion.

Virgile continue sa description des progrès de l'humanité: alors viennent les arts et

l'industrie :

« Tum ferri rigor atque argutæ lamina serræ,
Nam primi cuneis scindebant fissile lignum.
Tum variæ venere artes. Labor omnia vincit
Improbus, et duris urgens in rebus egestas. »

Le premier de ces vers est célèbre par une heureuse rencontre d'harmonie imitative. Virgile n'a pas cherché cet effet ; mais les grands poëtes trouvent naturellement sous leur plume ces traits qui peignent leur pensée et la rendent sensible.

Lucrèce avait dit déjà, livre II, 413 :
« Serræ stridentis acerbum Horrorem. »

Ce vers est plus imitatif encore que celui de Virgile. Delille a traduit :
« J'entends crier la dent de la lime mordante. »

Au milieu de ces épisodes sur l'origine du travail, le poëte n'oublie pas son sujet ; dans ces progrès de la civilisation, il ne manque pas de rappeler l'agriculture : ainsi un peu plus haut il nous dit que Jupiter a secoué le miel des feuilles des arbres qui jusqu'alors l'avaient produit, qu'il tarit les ruisseaux de vin pour forcer l'homme à travailler :

« Ut varias usus meditando extunderet artes
Paulatim, et sulcis frumenti quæreret herbam. »

Virgile, même au milieu de ses écarts se souvient toujours qu'il chante l'agriculture. Enfin la conclusion rattache encore davantage cet épisode au sujet général, qui était de nous montrer les peines qu'ont les Cultivateurs à combattre..

« Prima Ceres ferro mortales vertere terram
Instituit : quum jam glandes atque arbuta sacræ
Deficerent silvæ, et victum Dodona negaret.
Mox et frumentis labor additus : ut mala culmos
Esset robigo, segnis que horreret in arvis
Carduus : intereunt segetes ; subit aspera silva,
Lappæque tribulique, interq. nitentia culta
Infelix lolium et steriles dominantur avenæ. »

Virgile n'est pas d'accord avec Lucrèce, quand il nous peint cette disette de glands qui menace les premiers hommes. Lucrèce au contraire nous disait que cette nourriture leur suffisait et était pour eux presque une richesse :
« Pabula dura tulit, miseris mortalibus ampla. »

Frumentis labor additus. Nous avons déjà vu la même expression au vers 129:
" Ille malum virus serpentibus addidit atris. "
Jupiter rend la vie plus difficile et plus dure: là aussi il ajoute des fléaux pour détruire le blé, présent de Cérès.

Labor comprend deux choses: il désigne les fléaux eux-mêmes qui nuisent aux moissons et en même temps les travaux que font les laboureurs pour combattre ces fléaux.

Avec quel art Virgile nous trace ce tableau! On croit voir la rouille dévorer la moisson et les chardons hérisser la plaine. Virgile varie les tours: tantôt il emploie le parfait, tantôt le présent: les coupes des vers changent avec chaque détail. Il nous peint les moissons étouffées, puis la croissance de ces forêts sauvages, et enfin, pour terminer ce tableau, il y a, comme toujours chez Virgile, un détail plus considérable et plus développé. Ces vers répondent au début du morceau, au vers 120.

Ce tableau des progrès de l'industrie humaine, ce sujet si intéressant pour l'homme que nous avons étudié dans Lucrèce et Virgile, avait excité le génie des tragiques grecs. Dans Eschyle nous trouvons comme dans Virgile, l'antagonisme de la race mortelle contre Jupiter. C'est au vers 445

insuffisant

du Prométhée enchaîné. Prométhée trace au chœur des Océanides le tableau de l'industrie humaine :

« Croyez-moi, dit-il, ce n'est ni l'orgueil ni le dédain qui cause mon silence. Mais j'ai le cœur rongé d'un cuisant chagrin, à la vue des outrages où je suis en butte. Et pourtant, ces nouveaux dieux, à qui doivent-ils leurs honneurs? A qui, sinon à moi? Mais n'en parlons point, ce serait vous dire ce que déjà vous savez. Écoutez plutôt quel était le triste destin des hommes, et comment ces êtres, stupides autrefois, acquirent par mes bienfaits raison et sagesse. Ce n'est pas que j'aie à faire aucun reproche aux hommes : je parle pour rappeler seulement quels furent mes dons et ma bonté. Autrefois ils voyaient, mais ils voyaient mal ; ils entendaient, mais ils ne comprenaient pas. Semblables aux fantômes des songes, ils vivaient, depuis des siècles, confondant pêle-mêle toutes choses. Ils ne savaient se servir ni des briques, ni du bois, pour construire des maisons éclairées par le jour. Comme la frêle fourmi, ils habitaient sous terre, dans des cavernes profondes où ne pénétrait pas le soleil. Nul signe certain qui distinguât à leurs yeux l'hiver, soit du printemps plein de fleurs, soit de l'été aux moissons abondantes. Ils agissaient, mais toujours au hasard,

sans réflexion. Enfin je leur enseignai l'instant où se lèvent les astres, et l'art plus difficile encore d'observer leur coucher. C'est moi qui inventai pour eux la science des nombres, la plus noble des sciences; pour eux, je formai l'assemblage des lettres, je fixai la mémoire, la mère, l'instrument des Muses. C'est moi aussi qui, le premier, accouplai sous le joug les animaux, désormais esclaves de l'homme; et le corps des mortels fut soulagé des travaux les plus rudes. C'est moi qui attelai les chevaux, dociles au frein, à ces chars splendides, orgueil de l'opulence. Enfin, ces autres chars aux ailes de lin, qui emportent le matelot sur les ondes, quel autre que moi les a inventés? Infortuné! mon industrie a tout créé pour les mortels, et je ne trouve, pour moi-même, aucun moyen de me délivrer de mon tourment."

(Trad. de Mr. Pierron.)

Un des successeurs d'Eschyle, Moschion, qui avait, comme son devancier, chanté les guerres Médiques dans son Thémistocle, nous a laissé aussi un tableau de la vie des premiers hommes. Stobée (I, 9. 38) nous a conservé ce fragment:

Πρῶτον δ' ἄνειμι, καὶ διαπτύξω λόγῳ
Ἀρχὴν βροτείου καὶ κατάστασιν βίου.
Ἦν γάρ ποτ' αἰὼν κεῖνος, ἦν, ὁπηνίκα

Θηρσὶν διαίτας εἶχον ἐμφερεῖς βροτοὶ
Ὀρειγενῆ σπήλαια, καὶ δυσηλίους
Φάραγγας ἐνναίοντες· οὐδέπω γὰρ ἦν
Οὔτε στεγήρης οἶκος, οὔτε λαΐνοις
Εὐρεῖα πύργοις ὠχυρωμένη πόλις.
Οὐ μὲν ἀρότροισιν ἀγκύλοις ἐτέμνετο
Μέλαινα καρποῦ βῶλος ὀμπνίου τροφὸς,
Οὐδ' ἐργάτης σίδηρος εὐϊώτιδος
Θάλλοντας οἴνης ὀρχάτους ἐτημέλει,
Ἀλλ' ἦν ἀκύμων κωφά τ' ἐκφέρουσα γῆ.
Βοραὶ δὲ σαρκοβρῶτες ἀλληλοκτόνους
Αὐτοῖς παρεῖχον δαῖτας· ἦν δ' ὁ μὲν νόμος
Ταπεινὸς, ἡ βία δὲ σύνθρονος Διΐ,
Ὁ δ' ἀσθενὴς ἦν τῶν ἀμεινόνων βορά.
Ἐπεὶ δ' ὁ τίκτων πάντα καὶ τρέφων χρόνος
Τὸν θνητὸν ἠλλοίωσεν ἔμπαλιν βίον,
Εἴτ' οὖν μέριμναν τὴν Προμηθέως σπάσας,
Εἴτ' οὖν ἀνάγκην, εἴτε τῇ μακρᾷ τριβῇ
Αὐτὴν παρασχὼν τὴν φύσιν διδάσκαλον,
Τόθ' εὑρέθη μὲν καρπὸς ἡμέρου τροφῆς
Δήμητρος ἁγνῆς, εὑρέθη δὲ Βακχίου
Γλυκεῖα πηγή· γαῖα δ' ἡ πρὶν ἄσπορος
Ἤδη ζυγουλκοῖς βουσὶν ἠροτρεύετο·
Ἄστη δ' ἐπυργώσαντο καὶ περισκεπεῖς
Ἔτευξαν οἴκους· καὶ τὸν ἠγριωμένον
Εἰς ἥμερον δίαιταν ἤγαγε βίον.

Κἀκ τοῦδε τοὺς θανόντας ὥρισεν νόμος
Τύμβοις καλύπτειν κἀπιμοιρᾶσθαι κόνιν,
Νεκροὺς τ' ἀθάπτους μηδ' ἐν ὀφθαλμοῖς ἐᾶν
Τῆς πρόσθε θοίνης μνημόνευμα δυσσεβές.

Cet épisode sur l'industrie humaine dans lequel le poëte, ainsi que nous l'avons vu, nous rappelle par quelques détails le sujet de ses chants, se termine par des conseils aux laboureurs :

« Quod nisi et assiduis terram insectabere rastris,
Et sonitu terrebis aves, et ruris opaci
Falce premes umbras, votis que vocaveris imbrem :
Heu ! magnum alterius frustra spectabis acervum,
Concussa que famem in silvis solabere quercu. »

Nous avons déjà remarqué cette expression énergique <u>insectabere</u> qui peint la lutte du cultivateur contre la terre qu'il veut soumettre. Les vers de Virgile sont remplis de hardiesses qui disparaissent dans le tissu du style. Ici nous en trouvons un exemple frappant. Virgile a dit :
« ... <u>Ruris opaci</u>
<u>Falce premes umbras</u>. »
C'est le feuillage que la faulx retranche ; mais le poëte recommande poétiquement aux laboureurs

de couper l'ombre, car c'est l'ombre qui nuit aux moissons.

Remarquons comme ce morceau finit d'une manière vive et spirituelle et par un détail qui est en rapport avec la couleur générale de cet épisode. Après le tableau de la première société des hommes, il n'est pas inutile de rappeler le gland, leur première nourriture. Tout est parfaitement composé, avec un art qui pour le lecteur se cache sous la continuité du plaisir, car il y a plaisir à quitter sa route et à la retrouver sans s'en apercevoir.

Ces épisodes sont une nécessité pour la poésie didactique : ils laissent un moment de repos au lecteur et le délassent de l'attention qu'il doit accorder aux préceptes plus sérieux que lui donne le poète. Delille dans son _Homme des Champs_, livre IV, où il a placé une suite de préceptes pour le poète qui doit chanter l'agriculture, recommande l'usage des épisodes :

« Quelquefois des leçons interrompant la chaîne,
Suspendez votre course; et, reprenant haleine,
Au lecteur fatigué présentez à propos
D'un épisode heureux l'agréable repos.
Homère en décrivant les soins du labourage,
Offre de ce précepte une charmante image.

Chaque fois que du bœuf pressé de l'aiguillon
Le conducteur lassé touche au bout du sillon,
Chaque fois d'un vin pur abreuvé par son maître,
Il retourne gaîment à son labour champêtre.
Ainsi par la douceur de vos digressions,
Faites boire l'oubli des austères leçons ;
Puis, suivez votre course un instant suspendue,
Et de votre sujet parcourez l'étendue. »

Cette comparaison, très ingénieuse et très spirituelle, s'applique bien à l'art de Virgile qui prend toujours soin de nous ménager un repos au bout du sillon.

Nous avons dit qu'après chacune des six parties dont se compose le premier livre, il y avait un épisode plus ou moins long : pour la quatrième partie cet épisode est très court ; ce n'est qu'une maxime générale et une comparaison, ~~très courte~~ peu développée comme toutes les comparaisons, mais qui suffit pour donner un moment de relâche au lecteur :

« Vidi lecta diu, et multo spectata labore,
Degenerare tamen, ni vis humana quotannis
Maxima quæque manu legeret. Sic omnia fatis
In pejus ruere, ac retro sublapsa referri.
Non aliter quam qui adverso vix flumine lembum

Remigiis subigit; si brachia forte remisit,
Atque illum in praeceps prono rapit alveus amni. »

Vis humana est une expression employée par Lucrèce lorsqu'il parle de la lutte de l'homme contre la nature envahissante (livre V. 207) :

« Quod superest arvi, tamen id natura sua vi
Sentibus obducat, ni vis humana resistat,
Vitaï causa valido consueta bidenti
Ingemere, et terram pressis proscindere aratris. »

Cette expression de Lucrèce était restée en dépôt dans la mémoire savante et ingénieuse de Virgile. Il faut remarquer avec quel art et quel naturel est amenée la comparaison qui termine ce morceau. Sublapsa donne l'idée d'un courant fatal et prépare ce qui suit. Subigit est plein de propriété pour exprimer les efforts de cet homme qui veut remonter le courant. On est frappé du bonheur de l'expression et de l'harmonie, et dans les vers qui suivent est très bien exprimée la lassitude, le temps d'arrêt et l'entraînement du pauvre rameur. Les tours changent avec la pensée ; les temps varient suivant les diverses idées que le poète veut exprimer et l'harmonie s'accorde avec ces changements.

Au dernier vers, atque surprend d'abord, mais suivant Servius et Aulu-Gelle (livre X, ch. 29), et leur opinion est la plus probable, atque a ici le sens de statim, aussitôt.

Subigit a été employé plus tard par Virgile dans son Enéide, livre VI, vers 301, en parlant de Caron et de sa barque :

« Ipse ratem conto subigit. »

Il y a d'autres comparaisons dans le 1er livre des Géorgiques, comme aux vers 102, 303, 513, mais dans ces différents endroits elles n'ont pas le caractère d'un petit épisode qu'a celle-ci.

Dans la cinquième partie le poète donne des préceptes sur les différentes cultures : il enseigne à quelle époque il faut confier à la terre les diverses espèces de plantes, dans quels temps elles pousseront le mieux. Il indique à quels signes célestes on reconnaîtra le changement des saisons. Il nous donne alors une description de la sphère céleste, d'après les savants et les poètes d'Alexandrie, Eratosthène et Aratus. C'est au vers 231.

Ce sujet avait déjà été traité souvent avant Virgile : il est bien des détails de sa description que l'on pourrait rapprocher de Marcus Terentius Varron, de Varron d'Atax, de Quintus Cicéron ; mais nous avons déjà parlé de ces vers au commence-
- ment

de ce cours, et nous n'y reviendrons pas ici. Lucrèce avait aussi, au livre V. vers 201, donné une description de la sphère, mais en deux vers seulement :

« Inde duas porro prope partes fervidus ardor,
Assiduusque geli casus mortalibus aufert. »

Mais dans ces deux vers on sent un sentiment très vif et une sorte de passion.

Après Virgile, Ovide reprit ce sujet dans les Métamorphoses, livre I. 45 :

« Utque duæ dextra cœlum, totidemque sinistra
Parte secant Zonæ, quinta est ardentior illis ;
Sic onus inclusum numero distinxit eodem
Cura Dei, totidemque plagæ tellure premuntur :
Quarum quæ media est, non est habitabilis æstu :
Nix tegit alta duas ; totidem inter utrasque locavit,
Temperiesque dedit, mixta cum frigore flamma. »

La facilité, l'élégance, l'exactitude sont poussée au plus haut point, et de plus Ovide est le seul qui ait marqué la correspondance de la sphère céleste et de la sphère terrestre ; mais ces vers

sont froids, il n'y a pas l'émotion et le sentiment de Lucrèce ou de Virgile. Car chez ces deux poètes, outre la beauté de la composition, il y a quelque chose qui anime leurs vers. Lucrèce avait à exprimer, comme nous l'avons déjà dit, l'idée d'une lutte contre une puissance ennemie, et c'est cette idée qui a donné à ses vers si courts la tristesse et la passion que nous remarquions tout à l'heure. Virgile a dû son émotion à une autre cause : plus religieux, il fait intervenir une divinité propice qui protège l'homme. Au lieu de la tristesse sombre de Lucrèce, il y a dans ses vers une sorte de douce reconnaissance pour les Dieux, en même temps qu'une tendre pitié pour les hommes.

(vers 231)

" Idcirco certis dimensum partibus orbem
Per duodena regit mundi Sol aureus astra.
Quinque tenent cœlum zonæ, quarum una corusco
Semper sole rubens et torrida semper ab igni:
Quam circum extremæ dextra lævaque trahuntur
Cærulea glacie concretæ atque imbribus atris:
Has inter mediam que duæ mortalibus ægris
Munere concessæ divum. Via secta per ambas,
Obliquus qua se signorum verteret ordo.
Mundus, ut ad Scythiam Rhipæas que arduus arces
Consurgit, premitur Libyæ devexus in austros.

Hic vertex nobis semper sublimis; at illum
Sub pedibus Styx atra videt Manes q. profundi.
Maximus hic flexu sinuoso elabitur anguis
Circum, per que duas in morem fluminis Arctos,
Arctos Oceani metuentes æquore tingi.
Illic, ut perhibent, aut intempesta silet nox,
Semper et obtentâ densantur nocte tenebræ,
Aut redit a nobis Aurora, diemque reducit;
Nosque ubi primus equis Oriens afflavit anhelis,
Illic sera rubens accendit lumina Vesper. »

Ces vers ne sont pas moins élégants ni moins faciles que ceux d'Ovide, et de plus ils ont une couleur plus vive :

« ... _mortalibus ægris_
Munere concessæ divum, »

Voilà le trait de sentiment qui anime toute cette description et la distingue entre tous les morceaux que nous avons cités. Peut-être Ovide a-t-il voulu imiter ce trait quand il a dit :

« _Sic onus inclusum numero distinxit eodem_
Cura Dei. »

Mais on voit comme il a affaibli son modèle et fait disparaître la sensibilité qui est le caractère des vers de Virgile.

Mortalibus ægris se trouve souvent dans

Virgile. C'est une expression qu'il avait empruntée à Lucrèce, au début du livre VI. dans l'éloge d'Athènes :

« Primæ frugiferos fœtus mortalibus ægris
Dididerunt quondam præclaro nomine Athenæ. »

– Ainsi nous remontons sans cesse de Virgile à Lucrèce : nous trouvons dans Virgile la même sensibilité, la même poésie et souvent aussi les mêmes expressions et les mêmes images que dans son devancier, bien que chacun de ces grands poètes garde son esprit et son caractère particulier.

Après avoir parlé de la terre et en avoir décrit les différentes zones, Virgile revient au Zodiaque :

Il est difficile de dire où Virgile place le Styx et l'empire des Manes : est-ce au centre de la terre ? est-ce au dessous de la terre ? On ne sait, car les deux sens peuvent sortir également du vers de Virgile. Delille a tourné heureusement la difficulté : il dit :

« Du Tartare profond l'autre (pôle) touche l'abîme. »

Virgile parle des Antipodes : il nous décrit le pôle arctique avec le Serpent dont Aratus nous avait donné une belle description dans des vers traduits par Cicéron. Il nous peint l'Ourse, cette Ourse qui craint de se plonger dans la mer, expression bien poétique pour nous dire que cette constellation ne disparaît jamais du ciel.

Le poète nous décrit ensuite le pôle antarctique.

Silet nox est une expression bien hardie.
Intempesta est l'épithète attribuée ordinairement à la nuit où cessent toutes les occupations.
Obtenta nocte : la nuit ressemble à un rideau étendu sur toute la nature.
Diemque reducit : Virgile a dit de même dans les Géorgiques : Ducebatque diem.
Dans ce qui suit, il y a un heureux mélange de la vérité scientifique et de la mythologie. Oriens, c'est l'Orient, l'Est, le terme scientifique. Equis nous rappelle les chevaux du soleil et la mythologie.
Afflavit, il nous touche, c'est l'idée de l'air plus vif qui précède le lever du jour. Virgile a encore employé cette expression dans l'Énéide, V. 739, quand l'ombre d'Anchise obligée de quitter son fils au point du jour lui dit :

« Jamque vale : torquet medios nox humida cursus ;
Et me saevus equis Oriens afflavit anhelis. »

Lumina exprime-t-il le flambeau de Vesper ? ou bien Virgile veut-il dire que Vesper paraît rallumer les astres du ciel ? ou bien encore rougit l'horizon ? Le premier sens est le plus vraisemblable.

Delille a bien traduit ces derniers vers. La traduction de ce morceau a quelque fois de la faiblesse et ne rend pas certaines beautés de Virgile, mais les derniers vers reproduisent bien l'original:

« Pour régler nos travaux, pour marquer les saisons,
L'art divise du ciel les vastes régions.
Soleil, âme du monde, océan de lumière,
Douze astres différents partagent ta carrière.
Cinq zones de l'Olympe embrassent le contour:
L'une des feux brûlants est l'aride séjour;
Deux autres qu'en tout temps attriste la froidure,
Des deux pôles glacés ont formé la ceinture.
Mais entre ces glaçons et ces feux éternels,
Deux autres ont reçu les malheureux mortels;
Et dans son cours brillant bornent l'oblique voie
Ou du dieu des saisons la marche se déploie.
Le globe vers le nord hérissé de frimas
S'élève et redescend vers les brûlants climats.
Notre pôle des cieux voit la clarté sublime,
Du Tartare profond l'autre touche l'abîme.
Calisto, dont le char craint les flots de Téthys,
Vers les glaces du nord brille auprès de son fils;
Le Dragon les embrasse ainsi qu'un fleuve immense.
Le pôle du midi, noir séjour du silence,
N'offre aux tristes humains qu'une éternelle nuit:

Peut-être en nous quittant Phébus chez eux s'enfuit,
Et lorsque ses coursiers nous soufflent la lumière,
Pour eux l'obscure nuit commence sa carrière. »

Comme on voit, Delille a sacrifié plusieurs des beaux traits de Virgile, comme le Minere Concesse divum, et la répétition si agréable d'Arctos qu'il change en Calisto, mais les derniers vers sont bien rendus.

Malfilâtre, dans son Génie de Virgile, les a traduits ainsi :

« Peut-être, quand sur nous cette jeune courrière
Ordonne à ses coursiers de souffler la lumière,
Là l'étoile du soir, au départ du soleil,
Allume son flambeau dans l'horizon vermeil. »

Louis Bosseux.

47e Leçon.

Autres épisodes du 1er livre des *Géorgiques*.

rédaction faite avec soin, malgré qq. négligences de style dans le détail. L'auteur ne dit pas les choses assez simplement, et il en résulte parfois des défauts de justesse.

47e leçon.

Autres épisodes du 1er livre des Géorgiques.

A la fin de la dernière leçon, nous nous étions arrêtés devant cette célèbre description de la sphère céleste, où nous remarquions que Virgile a semé les agréments de la poésie sur des détails abstraits et techniques : (Georg. I, 231) :

« Idcirco certis dimensum partibus orbem
Per duodena regit mundi sol aureus astra.
Quinque tenent cœlum zonæ ; quarum una corusco
Semper sole rubens et torrida semper ab igni :
Quam circum extremæ dextra lævaq. trahuntur
Cœruleæ glacie concretæ atque imbribus atris :
Has inter médiamque, duæ mortalibus ægris
Munere concessæ divum ; via secta per ambas,
Obliquus qua se signorum verteret ordo.
Mundus, ut ad Scythiam Rhipæasque arduus arces
Consurgit, premitur Libyæ devexus in austros.
Hic vertex nobis semper sublimis : at illum
Sub pedibus Styx atra videt, Manesque profundi.

Maximus hic flexu sinuoso elabitur anguis
Circum, perque duas in morem fluminis Arctos,
Arctos Oceani metuentes æquore tingi :
Illic, ut perhibent, aut intempesta silet nox,
Semper et obtenta densantur nocte tenebræ ;
Aut redit a nobis Aurora, diemque reducit ;
Nosque ubi primus equis Oriens afflavit anhelis,
Illic sera rubens accendit lumina Vesper. »

Voici la traduction de Delille :

« Pour régler nos travaux, pour marquer les saisons,
L'art divisa du ciel les vastes régions.
Soleil ! âme du monde, océan de lumière,
Douze astres différents partagent ta carrière.
Cinq zones de l'Olympe embrassent le contour :
L'une des feux brûlants est l'aride séjour ;
Deux autres, qu'en tout temps attriste la froidure,
Des deux pôles glacés ont formé la ceinture.
Mais entre ces glaçons et ces feux éternels,
Deux autres ont reçu les malheureux mortels,
Et dans son cours brillant bornent l'oblique voie
Où du dieu des saisons la marche se déploie.
Le globe vers le nord hérissé de frimas
S'élève et redescend vers les brûlants climats.
Notre pôle des cieux voit la clarté sublime,

Du Tartare profond l'autre touche l'abîme.
Calisto, dont le char craint les flots de Téthys,
Vers les glaces du nord brille auprès de son fils;
Le dragon les embrasse ainsi qu'un fleuve immense.
Le pôle du midi, noir séjour du silence,
N'offre aux tristes mortels qu'une éternelle nuit:
Peut-être en nous quittant Phébus chez eux s'enfuit;
Et lorsque ses coursiers nous soufflent la lumière,
Pour eux l'obscure nuit commence sa carrière. "

Cette traduction, généralement élégante et précise, pourrait cependant donner prise à quelques reproches de détail: ce qui ne surprendra personne. Pourquoi Delille ajoute-t-il ce détail qu'il n'a pas trouvé dans Virgile: âme du monde? C'est au moins une addition inutile. Il n'avait pas non plus trouvé dans Virgile cette apostrophe au Soleil. Ce n'est pas contraire, il est vrai, à l'esprit poétique de Virgile; mais les modernes sont portés à abuser de cette figure dont les anciens se servent plus sobrement. Delille aurait mieux fait de suivre plus fidèlement son modèle, et de ne pas apostropher le soleil, puisque Virgile n'avait pas jugé à propos de le faire. Un reproche plus grave que nous devons adres-
-ser

à Delille, c'est d'avoir négligé ce bel hémistiche de Virgile : Munere Concessæ divum. C'est un trait du caractère de Virgile que le traducteur devait respecter. En effet Virgile, au milieu de son épicuréisme même, attiré par les doctrines de Lucrèce, a une âme profondément religieuse. Les malheureux mortels ne tiennent pas Delille quitte envers Virgile. Le via secta est sacrifié dans la traduction française. Mais pour être justes, nous devons remarquer que le vers français qui traduit le vers de Virgile Sub pedibus .... est habile par la réserve même de l'expression. Les anciens ne plaçaient pas le Tartare dans un lieu fixe : et le vague de la traduction française répond assez bien au vague même des idées antiques sur ce sujet. On ne sait trop pourquoi Calisto a, dans la traduction de Delille, pris la place de l'Ours. Ces détails mythologiques, peu compris par les modernes, doivent pour cette raison être ménagés, et nous ne devons pas les multiplier sans raison, surtout quand le texte ne le demande pas. Ainsi nous remarquons chez Virgile un style plus élevé, plus naturel que chez Delille. Le traducteur

français a quelquefois des agréments un peu mesquins et un peu modernes. La traduction est en cela plutôt infidèle dans son esprit général que dans les détails, rendus avec une heureuse précision. Ces réflexions, loin de rabaisser le mérite de Delille, sont propres à nous faire juger de la grandeur d'une entreprise qui offrait tant d'écueils : il ne faut pas s'étonner que tous les dangers n'aient pas été évités.

Les vers de Virgile nous ont rappelé naturellement ceux de Lucrèce sur le même sujet. Virgile n'était pas le premier qui eût soupçonné l'existence des antipodes. Lucrèce en avait parlé aussi, et, comme Virgile, il admettait plusieurs explications, qu'il présentait d'un ton peu affirmatif : (V, 650) :

« At nox obruit ingenti caligine terras,
Aut ubi de longo cursu sol ultima cœli
Impulit atque suos efflavit languidus ignes
Concussos itere et labefactos aere multo,
Aut quia sub terras cursum convertere cogit
Vis eadem, supra quæ terras pertulit orbem
Tempore item certo roseam Matuta per oras
Ætheris auroram differt et lumina pandit,
Aut quia Sol idem sub terras ille revertens

Anticipat cœlum radiis, accendere tentans;
Aut quia conveniunt ignes et semina multa
Confluere ardoris consuerunt tempore certo
Quæ faciunt solis nova semper lumina gigni:
Quod genus Idæis fama est e montibus altis
Dispersos ignes orienti lumine cerni,
Inde coire globum quasi in unum et conficere
orbem. "

Lucrèce ne prend pas au sérieux sa seconde hypothèse: quelque grossière que fût la science de l'astronomie, on ne pouvait attacher scientifiquement aucune importance à cette rêverie poétique. Aussi faut-il toujours, dans les morceaux de ce genre, distinguer la forme et le fond: et nous voyons ici que la forme est embellie de tous les charmes de la poésie. A côté de vers qui ne laissent plus rien à désirer, nous en retrouvons quelques-uns encore un peu chargés et prolixes, par exemple, celui-ci:
" Quæ faciunt solis nova semper lumina gigni."
De tels vers donnent la date du chef-d'œuvre de Lucrèce.

Cette hypothèse, frivole sans doute aux yeux même de Lucrèce, ne doit pas cependant être traitée trop légèrement. C'était en effet un article de foi de la philosophie d'Héraclite, que la

terre était tous les jours éclairée par un soleil nouveau. Cette opinion avait donné naissance à un dicton populaire que l'on retrouve plusieurs fois chez les auteurs latins : " Heraclitео sole citius extingui." Quant au fait que du sommet de l'Ida on voyait le soleil se former, nous le trouvons mentionné plusieurs fois chez Diodore de Sicile, et particulièrement chez Pomponius Méla (I. 18) :

" Ipse mons Idæus vetere divarum certamine et judicio Paridis memoratur, orientem solem aliter quam in aliis terris solet aspici, ostentat. Namque ex summo vertice ejus speculantibus, pene a media nocte spargi ignes passim que micare, et, ut lux appropinquat, ita coire ac se conjungere videntur, donec magis magis que collecti, pauciores subinde et una ad postremum flamma ardeant. Ea cum diu clara et incendio similis effulsit, cogit se ac redundat, et fit ingens globus. Diu is quoque grandis, et terris annexus apparet : deinde paulatim decrescens, et quanto decrescit, eo clarior fugat novissime noctem, et cum die jam sol factus attollitur. "

D'autre part, nous trouvons une tradition analogue chez Strabon : un phénomène pareil avait lieu sur les côtes de l'Espagne :

" Λέγειν γὰρ δή φησι Ποσειδώνιος

τοὺς πολλοὺς μείζω δύνεν τὸν ἥλιον ἐν τῇ Παρωκεανίτιδι (καὶ) μετὰ ψόφου παραπλησίως ὡσανεὶ σίζοντος τοῦ πελάγους κατὰ σβέσιν αὐτοῦ διὰ τὸ εμπίπτειν εἰς τὸν βυθόν. ψεῦδος δ' εἶναι καὶ τοῦτο καὶ τὸ παραχρῆμα νύκτα ἀκολουθεῖν μετὰ τὴν δύσιν· οὐ γὰρ παραχρῆμα, μικρὸν δ' ὕστερον, καθάπερ καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις πελάγεσι τοῖς μεγάλοις. Ὅπου μὲν γὰρ εἰς ὄρη δύεται, πλείω τὸν μετὰ δύσιν χρόνον τῆς ἡμέρας συμβαίνειν ἐκ τοῦ παραφωτισμοῦ, ἐκεῖ δὲ πλείω μὲν οὐκ ἐπακολουθεῖν, μὴ μέντοι μηδὲ παραχρῆμα συνάπτειν τὸ σκότος, καθάπερ καὶ ἐν τοῖς μεγάλοις πεδίοις. τὴν δὲ τοῦ μεγέθους φαντασίαν αὔξεσθαι μὲν ὁμοίως κατά τε τὰς δύσεις καὶ τὰς ἀνατολὰς ἐν τοῖς πελάγεσι διὰ τὸ τὰς ἀναθυμιάσεις πλείους ἐκ τῶν ὑγρῶν ἀναφέρεσθαι. διὰ δὲ τούτων ὡς δι' αὐλῶν κλωμένην τὴν ὄψιν πλατυτέρας δέχεσθαι τὰς φαντασίας, καθάπερ καὶ διὰ νέφους ξηροῦ καὶ λεπτοῦ βλέπουσαν δυόμενον ἢ ἀνατέλλοντα τὸν ἥλιον ἢ τὴν σελήνην, ἡνίκα καὶ ἐνερευθὲς φαίνεσθαι τὸ ἄστρον ....»

(Strabon, 3, 1, 5).

Ce fait est rappelé chez les poètes. C'est ainsi que Juvénal, condamnant en vers énergiques la folie de ces malheureux entraînés par l'espoir

du gain aux aventures les plus périlleuses, s'écrie :

« ..... Veniet classis quocumque vocarit
Spes lucri, nec Carpathium Gætulaque tantum
Æquora transiliet : sed longe Calpe relicta,
Audiet herculeo stridentem gurgite solem. »
(Sat. XIV)

Enfin nous trouvons une allusion à ce phénomène dans une lettre écrite par Ausone à son fils Pont. Paulinus qui commence par ces vers :

« Condiderat jam solis equos Tartesia Calpe :
Stridebat que freto Titan insignis Ibero. »
(Epist. 19. 1)

Quoiqu'il en soit, les vers de Virgile par leur élégante précision ont prévalu, et toute l'antiquité les a sus par cœur et cités. Sénèque les détourne à l'expression d'une idée morale. C'est en raillant ceux qui font du jour la nuit : « Turpis, qui alto sole semisomnus jacet, cujus vigilia medio die incipit : et adhuc multis hoc antelucanum est. Sunt qui officia lucis noctis que perverterint, nec ante diducant oculos hesterna graves crapula, quam oppetere nox cœpit. Qualis illorum conditio dicitur, quos natura, ut ait Virgilius, sedibus nostris subditos

e contrario posuit :

« Nos que ubi primus equis Oriens afflavit anhelis,
Illic sera rubens accendit lumina Vesper. »

Talis horum contraria omnibus, non regio sed vita est. » (Seneq. Lett. à Lucilius, 122)

Lafontaine, qui a pris le soin de traduire, pour son ami Pintrel, traducteur des Epîtres à Lucilius, les citations poétiques qu'elles renferment en si grand nombre, a fait, entre autres, ce vers heureux et d'une agréable précision :

« Vesper leur apparaît, quand nous voyons l'aurore. »

Cette doctrine des antipodes est revenue plus tard : chez les modernes, elle a passé pour être contraire à la foi catholique. Nous voyons une allusion à cette histoire singulière dans la 18e Provinciale : « Ne vous imaginez pas que les lettres du pape Zacharie, pour l'excommunication de St. Virgile, sur ce qu'il tenait qu'il y avait des antipodes, aient anéanti ce nouveau monde... »

Bayle a rapporté tout au long l'histoire de ces persécutions dirigées contre ce Virgile, évêque de Saltzbourg (art. Virgile) Malgré la protection du duc de Bavière, il est jugé digne d'être dégradé du sacerdoce, pour avoir soutenu cette

Ceci est trop court et insuffisant. Ne fait pas comprendre que l'évêque Virgile du VIIIe siècle est cru l'auteur des vers de notre poète sur les antipodes.

Ne dit pas qu'il renvoie la faute à un autre évêque du même nom du VIIe siècle. Ces méprises sur Virgile étaient ce que l'anecdote avait pour nous de piquant.

doctrine que Zacharie trouvait si dangereuse. On ne sait comment se termina cette ridicule affaire, mais on aime à croire, avec Velserus, et malgré Bayle, que la concorde fut bientôt rétablie entre ces saints personnages.

Enfin, pour compléter l'histoire des vers célèbres du poète latin, nous devons rappeler l'ingénieuse et brillante allusion faite par Pitt dans son discours sur l'Abolition de la traite des noirs. Cet éloquent discours se terminait par ce mouvement d'enthousiasme : " Si nous écoutons la voix de la raison et du devoir, si nous obéissons cette nuit à leurs conseils, quelques-uns d'entre nous pourront vivre assez pour contempler le revers du spectacle dont nous détournons aujourd'hui les yeux avec honte et regret. Nous pourrons voir les naturels d'Afrique engagés dans les paisibles travaux de l'industrie et dans les soins d'un commerce légitime ; nous pourrons voir les rayons de la science et de la philosophie poindre sur cette terre qui, dans une époque plus tardive encore, pourra briller d'une pleine lumière ...... Alors nous pourrons espérer que l'Afrique enfin, après toutes les autres parties du monde, recevra, vers le soir, ces félicités qui sont descendues sur nous avec tant d'abondance

à une heure plus matinale de l'univers. Alors l'Europe, profitant de cette amélioration et de ce bonheur, recevra une juste compensation de sa générosité, s'il faut appeler générosité de ne plus retenir ce continent sur les ténèbres qui, dans d'autres régions plus favorisées, ont disparu si vite :

« Nos primus equis Oriens afflavit anhelis ;
Illic sera rubens accendit lumina Vesper. »

(Mr. Villemain. Litt. au 18e siècle 57e leçon)

Continuons à rechercher les épisodes des six parties entre lesquelles nous avons divisé le 1er livre des Géorgiques. Dans la cinquième partie il s'occupe des jours, comme Hésiode, mais moins d'après Hésiode que d'après Démocrite. Il serait curieux de comparer une fois encore Hésiode à Virgile : ce rapprochement nous montrerait combien la poésie de Virgile est plus riche, plus variée et surtout plus humaine. Cependant Hésiode donne 60 vers à une idée que Virgile développe en une quinzaine de vers. Veut-on voir d'une manière encore plus frappante comment un grand poète transforme les idées vulgaires, triviales même, que l'on recherche le sujet de ces vers traité par Pline dans toute sa sécheresse didactique :

peu clair. La différence est ici plutôt dans la sobriété de Virgile, qui, judicieusement, s'arrête à des détails un peu puérils sur lesquels a insisté Hésiode.

« Napi vero Amiternini, quorum eadem fere natura, gaudent æque frigidis. Seruntur et ante Kalendas Martias, in jugero sextarii quatuor. Diligentiores quinto sulco napum seri jubent, rapa quarto, utrumque stercorato. Rapa laetiora fieri, si cum palea seminentur. Serere nudum volunt, precantem sibi et vicinis serere se. Latus utrique generi justus, inter duorum numinum dies festos, Neptuni atque Vulcani : ferunt que subtili observatione, quota luna præcedente hieme nix prima ceciderit, si totidem luminum die intra prædictum temporis spatium serantur, mire provenire . . . . . » (Pline, Hist. nat. liv. XVIII, 35)

Placez en face de cette prose sévère et sèche les vers de Virgile, vous sentirez combien cette poésie sait relever les moindres objets :

« Ipsa dies alios alio dedit ordine luna
Felices operum. Quintam fuge; pallidus Orcus,
Eumenides que satæ ; tum partu Terra nefando
Cœumque Japetum que creat, sævumque Typhœa,
Et conjuratos cœlum rescindere fratres.
Ter sunt conati imponere Pelio Ossam

Scilicet, atque Ossæ frondosum involvere Olympum;
Ter Pater exstinctos disjecit fulmine montes.
Septima post decimam felix, et ponere vitem,
Et prensos domitare boves, et licia telæ
Addere. Nona fugæ melior, contraria furtis.
Multa adeo gelida melius se nocte dedere,
Aut quum sole novo terras irrorat Eous.
Nocte leves melius stipulæ, nocte arida prata
Tondentur; noctes lentus non deficit humor."

Le mot d'operum a un sens général et répond à l'expression grecque ἔργα. Remarquons dans ces vers cette variété de coupes qui donnent un tour heureux et naturel à la pensée, et empêche que des mètres égaux soient monotones. Il n'est pas rare non plus de trouver dans Virgile des inversions de temps, comme dedit suivi de creat. Les petits artifices de style sont nombreux chez les plus grands poëtes. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple connu, nous voyons dans l'épisode de Nisus et d'Euryale, Ascagne promettre à Nisus, pour prix de son dévouement, un cratère que lui a donné Didon. Le fait est déjà ancien, mais le poëte se transporte tout d'un coup au moment où le don a été fait:

On ne comprend pas bien comment le naturel résulte de cette variété de coupes.

Æneid. IX, 266

« Cratera antiquum, quem dat Sidonia Dido. »

Dans ce petit tableau de la guerre entreprise par les Titans contre Jupiter, voyez avec quel art délicat Virgile a trouvé, sans la chercher, l'harmonie imitative, qui marque le rapport entre la pensée et l'expression. Le rhythme est pénible quand les révoltés entassent Pélion sur Ossa, il devient léger, quand Jupiter détruit leur ouvrage.

Delille s'est appliqué à rendre cet effet :

« Et vous, fameux Titans, géants audacieux,
Que la Terre enfanta pour attaquer les Cieux ;
Trois fois roulant des monts arrachés des campagnes,
Leur audace entassa montagnes sur montagnes,
Ossa sur Pélion, Olympe sur Ossa ;
Trois fois, la foudre en main, le Dieu les renversa. »

Remarquons seulement dans cette traduction fidèle et brillante que Delille a marqué une antithèse entre la Terre et les Cieux, que Virgile avait justement négligée.

Dans la sixième partie où il est question des moissons, des orages et des moyens de les prévoir, nous trouvons encore une partie épisodique. C'est une poétique dissertation sur les instincts des animaux :

(I, 415)

" Haud equidem credo quia sit divinitus illis
Ingenium, aut rerum fato prudentia major;
Verum ubi tempestas et cœli mobilis humor
Mutavere vias, et Jupiter uvidus austris
Densat, erant quæ rara modo, et quæ densa, relaxat,
Vertuntur species animorum, et pectora motus
Nunc alios, alios dum nubila ventus agebat,
Concipiunt. Hinc ille avium concentus in agris,
Et lætæ pecudes, et ovantes gutture corvi. "

Virgile donnera aux abeilles une semblable intelligence :

(IV, 220)

" His quidam signis, atque hæc exempla secuti,
Esse apibus partem divinæ mentis et haustus
Ætherios dixere .... "

Dans les vers de Virgile cités plus haut, un mot a embarrassé les commentateurs, c'est le mot _fato_. Est-ce le synonyme de _divinitus_, ou bien faut-il le construire avec _major_? La première construction semble la plus naturelle. Les expressions un peu vagues ne sont pas déplacées en un pareil sujet, elles répondent au vague même du sujet. Remarquons aussi que les expressions scientifiques, grâce à leur

entourage poétique, n'ont aucune sécheresse. Delille a peut-être trop appuyé là où Virgile avait passé légèrement, il a eu tort de prendre l'expression trop juste: « L'instinct seul les éclaire .... » Ce mot rabaisse les animaux, et sans doute c'est pour cette raison que Virgile l'a négligé. L'instinct donne l'idée d'actes non réfléchis, de sentiments involontaires: Virgile a écarté cette question, Delille a eu tort de nous montrer la cause au lieu des effets.

On ne peut pas dire que Virgile a négligé un mot qu'il ne connaissait pas. Bornons-nous à dire que Delille a eu tort de le lui prêter.

On a pu juger avec quel art sont variés et distribués les épisodes de Virgile. D'abord l'invocation du commencement répond à l'épisode de la fin. Cette harmonieuse régularité ressemble à celle que Lucrèce a établie dans son chef-d'œuvre, dans lequel l'invocation du premier livre semble répondre à l'épisode final si considérable du dernier livre. Outre ces deux grands morceaux du 1er livre des Géorgiques, nous voyons d'autres épisodes secondaires, qui de temps en temps reposent le poète et les lecteurs. Virgile amène ces épisodes avec une facilité merveilleuse, il revient naturellement à son sujet: il semble, en un mot, s'engager involontairement dans ces épisodes, et il paraît aussi s'en dégager involontairement. Chez les poètes de second ordre ces morceaux brillants se font trop remarquer: ce sont toujours pièces de placage:

il est impossible chez Virgile de distinguer la trame de son ouvrage, tant le tout est tissé avec art !

En étudiant avec soin tout le détail de ce 1er livre, nous verrons par exemple que l'invocation à César se rattache au reste de l'ouvrage. Voyez, par exemple, ce vers (1, 26) :

« Tu que adeo, quem mox quae sint habitura deorum. »

Cette unité de la pensée de Virgile au milieu même de la variété de ses tableaux n'a pas échappé à Blair ni à Delille, qui en a parlé avec beaucoup de justesse et d'agrément : « Virgile, sage même dans ses écarts, a senti que les digressions, quelque agréables qu'elles fussent par elles-mêmes, ne devaient point être un hors-d'œuvre dans son poëme ; que les fleurs y étaient nécessaires pour en couvrir les épines, mais qu'elles doivent naître du fond du sujet, et non y être transplantées ; que, dans les épisodes, les plus étrangers en apparence au sujet des Géorgiques, on devait voir la campagne au moins en perspective. Voyez, à la fin du premier livre, comment après avoir parlé de la mort de César, des batailles de Pharsale et de Philippes, il rentre ingénieusement dans son sujet, et intéresse le cultivateur au récit de ces grands évènements. » — On peut ajouter que cet épisode n'est pas lié seulement par cette circons-tance

de détail : il y a un lien plus général. Virgile veut remettre l'agriculture en honneur. Or les guerres qui ont suivi la mort de César ont été fatales au sort des agriculteurs et de cet art si important, puis qu'il nourrit les hommes. Ces idées générales amènent naturellement Virgile à ce magnifique Épisode.

Nous admirerons aussi l'habile gradation que Virgile a établie dans l'intérêt. Plus nous avançons, plus nous nous sentons intéressés aux personnages de Virgile. Ces personnages sont le labourage, l'ensemencement, la moisson. Les peintures du poète deviennent de plus en plus attachantes : nous partageons ses craintes pour la mauvaise récolte, nous nous réjouissons avec lui des espérances d'une riche moisson : s'il faut protéger ces richesses contre l'attaque des fléaux, nous sommes pleins de zèle comme Virgile.

Il est bien hardi d'appeler ces choses des personnages.

Mais le poète sait trop bien qu'il faut reposer son lecteur, et qu'il ne faut pas chercher toujours à l'émouvoir. De là ces épisodes qui sont des temps de halte, qui nous reposent sans nous faire oublier notre voyage. Enfin Virgile sait profiter de tous les avantages de son sujet pour en faire valoir jusqu'au moindre détail : il passe vite sur les enseignements didactiques :

Transition peu naturelle. — Ce n'est pas de l'émotion que Virgile veut nous reposer, mais de la continuité des préceptes. Il nous en repose, outre l'agrément de ses épisodes :
par la brièveté de l'expression ;
par la variété des tours ;
par son habileté à tourner

tour ... images.

Cet ordre n'est pas assez indiqué dans cette page un peu confuse, pas assez didactique.

« Quidquid præcipies, esto brevis ...... »

Il ne dédaigne pas jusqu'aux artifices de tours qui donnent plus de variété à la versification: surtout l'humilité des sujets est relevée par un soin d'élégance qui écarte toute apparence d'uniformité et ne permet pas au lecteur de désirer la page suivante.

« In tenui labor .... »

Voici quelques vers qui sont propres à faire comprendre ce mérite du poète latin:

« Vere fabis satio: tum te quoque, medica, putres
Accipiunt sulci, et milio venit annua cura,
Candidus auratis aperit quum cornibus annum
Taurus, et adverso cedens Canis occidit astro. »

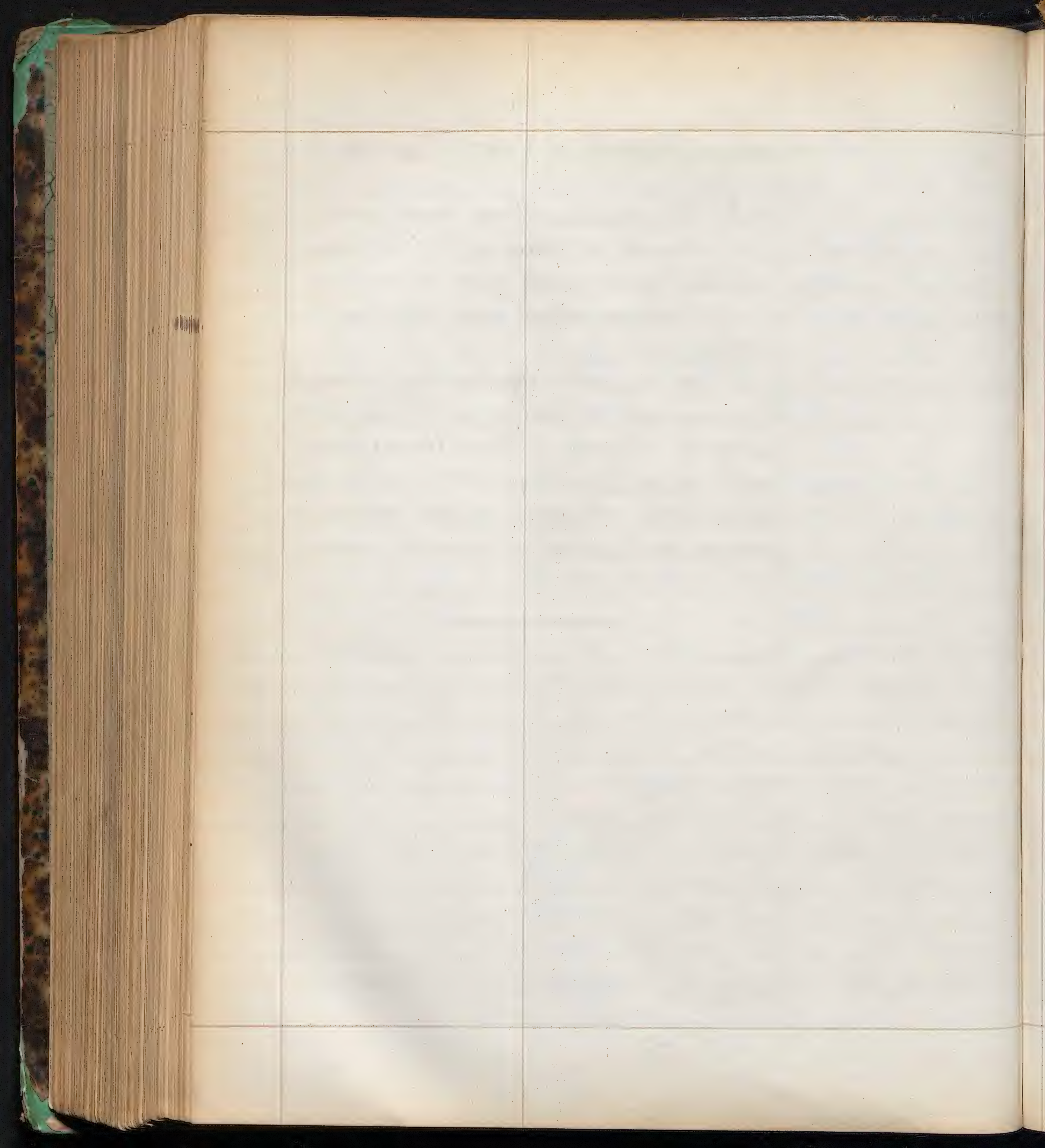
Sous ce mot aperit se cache une étymologie. C'est de là que vient le mot aprilis. Macrobe est pour cette dernière opinion; il dit (Saturn. I, 12) qu'à l'ouverture du printemps les arbres et tous les végétaux laissant échapper de leur sein les germes reproducteurs, cela a mérité au mois dont il s'agit le nom d'Avril, de même que le mois correspondant chez les Athéniens se nomme ανθεστηριον, parce qu'à cette époque toutes les plantes fleurissent. Mais Ovide tient pour l'ancienne étymologie, sans doute parce que Vénus

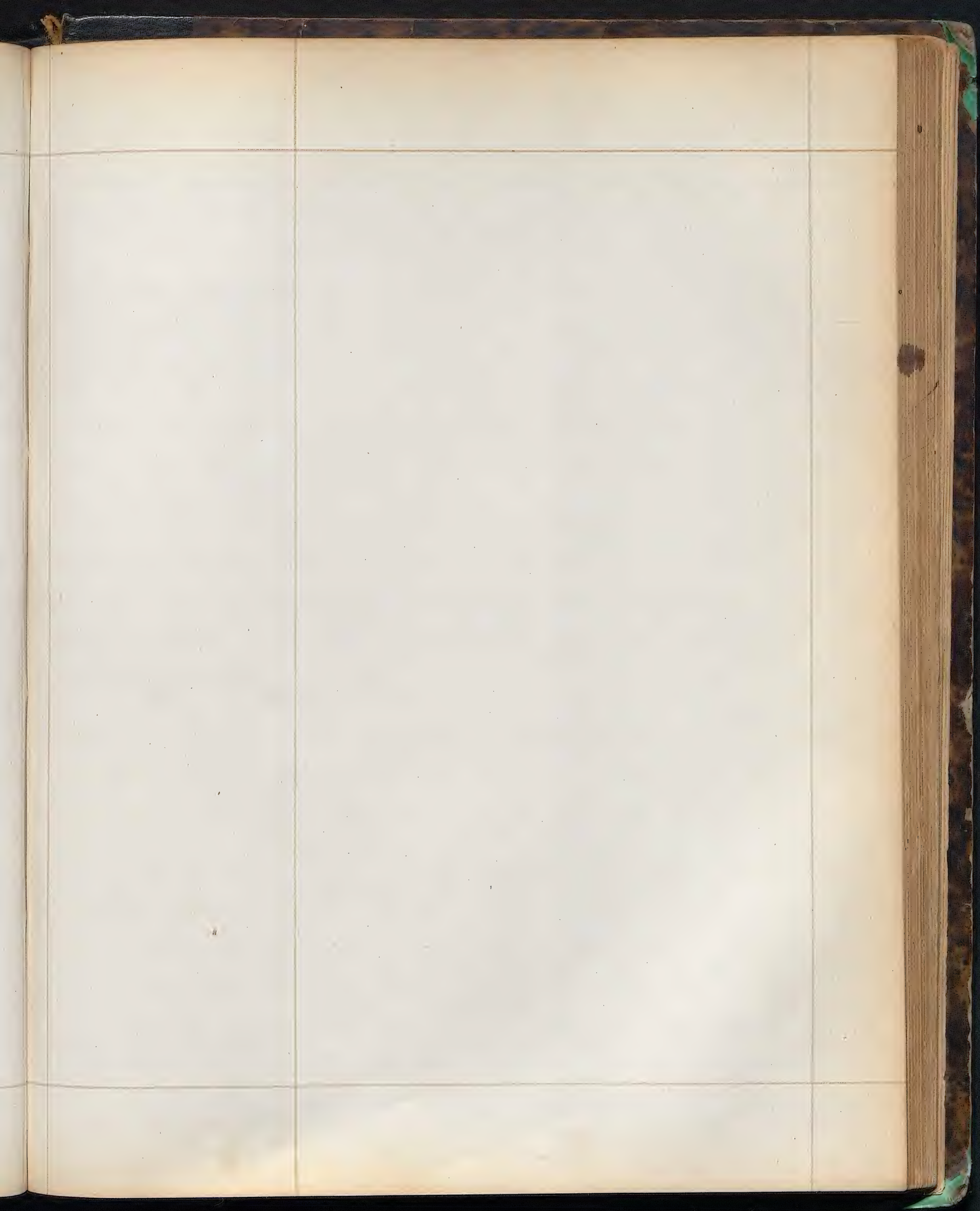
est mère de la famille de César (*Fastes*, IV. 61) :

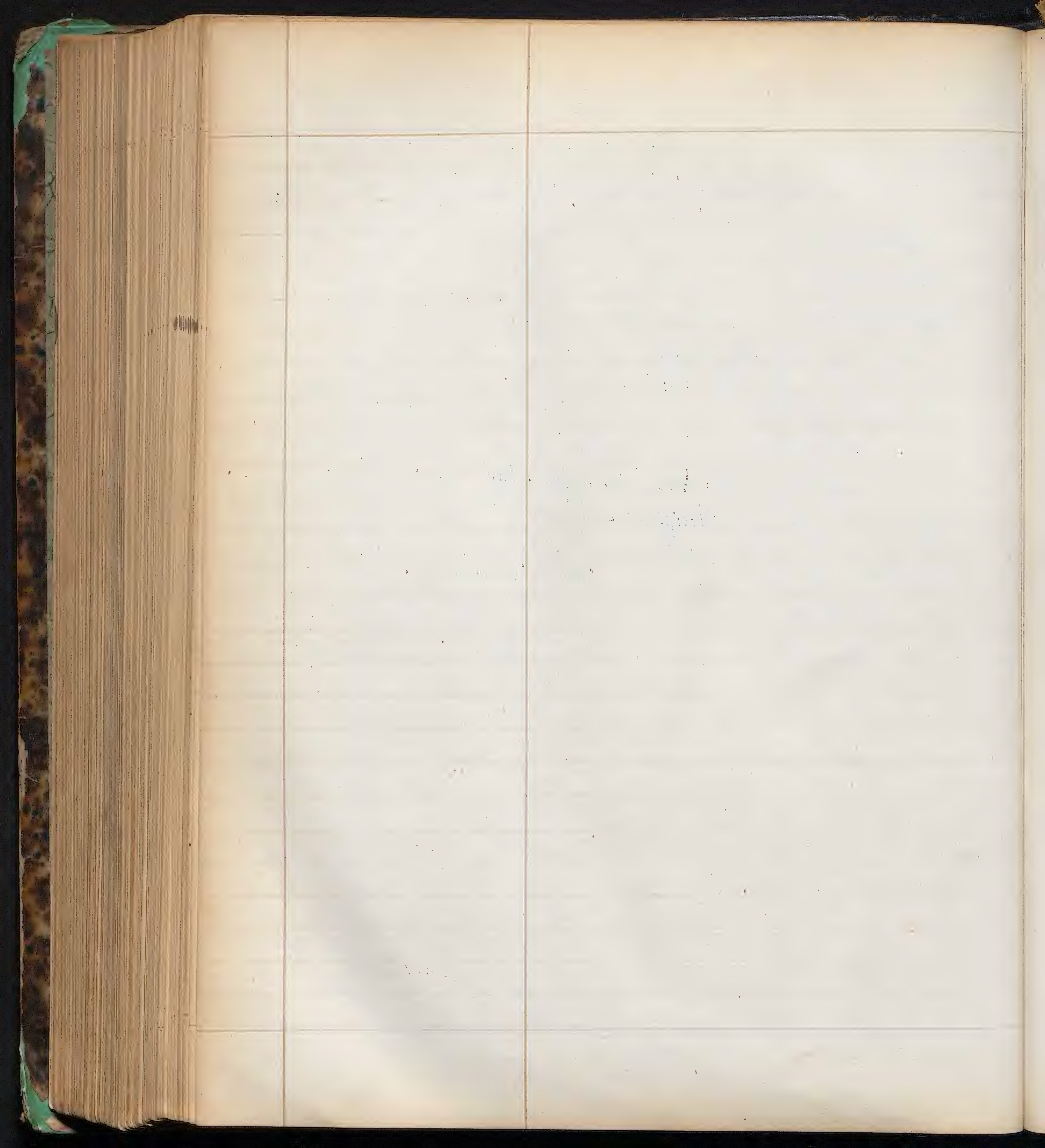
« Sed Veneris mensem Graio sermone notatum
Auguror, a spumis est dea dicta maris.
Nec tibi sit mirum Graio rem nomine dici :
Itala nam tellus Græcia major erat. »

Il faut se méfier des étymologies trop flatteuses, et le plus sage parti est d'incliner vers l'étymologie impartiale de Macrobe. On a beaucoup discuté sur le *adverso astro*. Virgile veut-il parler du taureau ou du soleil ? Le procès est encore pendant, et peut-être est-il prudent de s'abstenir de prononcer.

Feugère.







48e Leçon.

Le génie, l'art de Virgile étudié dans le 1er livre des Géorgiques.

Très bonne rédaction. Non seulement les choses y sont saisies avec justesse, mais elles y sont exprimées avec agrément. Les passages cités sont accompagnés de traductions qqfois heureuses.

48e leçon.

Le génie, l'art de Virgile étudié dans le 1er livre des Géorgiques.

Virgile est souvent très bien servi par son sujet. Il se trouve alors amené naturellement à nous tracer quelques uns de ces grands tableaux que tous les siècles ont admirés et qui font le principal ornement de son œuvre. La description d'un orage (v. 315), d'un sacrifice champêtre (v. 337), des signes qui annoncent la tempête (350) exigeait beaucoup de son génie poétique, mais lui prêtait beaucoup aussi. Tout homme qui considère de pareils objets sent son imagination fortement ébranlée, et s'il n'est pas poète lui-même, il conçoit du moins facilement que celui à qui la nature a départi ce don puisse s'inspirer de tels spectacles. Mais dans un poème didactique, il n'en va pas toujours ainsi. Il y a de simples préceptes à donner, il y a de petites choses à dire. Rien ne serait plus aisé que de les exprimer en prose; rien n'est plus difficile que de les rendre poétiques et dignes de prendre place à côté de ces tableaux pleins de grandeur ou de grâce. Il est arrivé quelquefois à des hommes d'un vrai génie d'échouer devant cette difficulté; Virgile l'a

surmonte toujours; et quand il abaisse son vol, ce n'est jamais pour tomber. Quelques exemples feront mieux comprendre l'art merveilleux par lequel il se soutient.

Le premier précepte qu'il donne, c'est de commencer à labourer au printemps. D'une idée si simple, il a su tirer un morceau charmant, ou plutôt quelques vers délicieux qui font sentir à l'âme tout ce qu'il y a de douceur dans ce premier réveil de la nature longtemps glacée par l'hiver:

" Au printemps nouveau, quand du sommet blanchissant des montagnes coulent de frais torrents, quand la glèbe amollie par le zéphyre se dissout en poussière, que dès ce moment le taureau gémisse en enfonçant la charrue dans la plaine, et que le soc brille dans le sillon.

" Vere novo, gelidus canis quum montibus humor
Liquitur, et Zephyro putris se gleba resolvit,
Depresso incipiat jam tum mihi taurus aratro
Ingemere, et sulco attritus splendescere vomer. "

Peut-on mieux peindre en moins de mots? Ne voyons-nous pas ces hauts sommets des montagnes où les neiges commencent à se fondre, mais qui pendant quelques jours encore, pendant tout l'été peut-être, resteront couronnés de blancs frimas? Cette

terre, si dure en hiver, et qui semblait ne former qu'une masse solide, se couvre de glèbes poudreuses. Puis nous assistons au travail pénible et courageux de l'homme et du bœuf; nous voyons la charrue s'enfoncer profondément dans le sol; nous entendons le laboureur et le taureau gémir sous l'effort; enfin Virgile nous rappelle ingénieusement que pendant toute une saison les travaux ont été interrompus; le Soc inactif s'est rouillé à la maison, le frottement dans le sillon lui rend son éclat.

[illegible]

Lucrèce avait écrit un beau vers sur ces travaux de la campagne qui nous coûtent tant d'efforts.

« Nous fatiguons les bœufs, dit-il, nous épuisons les forces des laboureurs :

« Conterimus que boves et vires agricolarum. »

Le même sentiment a dicté à Virgile son expression d' ingemere aratro.

Boileau, après ces deux poètes, a rendu la même idée dans ces vers bien connus :

« Le blé, pour se donner, sans peine ouvrant la terre,
N'attendait pas qu'un bœuf, pressé de l'aiguillon,
Traçât à pas tardifs un pénible sillon. »

L'auteur des Géorgiques passe ensuite à un détail qui paraît d'abord peu poétique. Il veut recommander les 4 labours : rien de plus simple qu'un pareil précepte, rien aussi qui semble mieux se refuser à être exprimé en vers dignes de ce nom. Ici pourtant, comme partout ailleurs, Virgile sait rester poète, et pour cela il use de son grand art d'animer et de passionner toute la nature.

« La seule terre, dit-il, qui réponde aux vœux de l'avide cultivateur est celle qui deux fois a senti la chaleur du soleil, et deux fois aussi les froids de l'hiver; les moissons qu'elle donne font crouler les greniers sous leur poids:

« Illa seges demum votis respondet avari
Agricolæ, bis quæ solem, bis frigora sensit:
Illius immensæ ruperunt horrea messes. »

L'avidité du laboureur, qui semble n'être jamais content de sa récolte, suffit déjà à rendre intéressant le précepte que le poète va lui donner. Mais la terre elle-même s'anime; elle n'est pas seulement exposée deux fois au soleil, et deux fois aux vents glacés; elle sent le froid et la chaleur (Sensit). Enfin l'imagination du lecteur s'arrête sur une peinture courte mais vive des moissons, entassées

dans le grenier prêt à s'écrouler sous le poids. Nous retrouverons souvent dans Virgile cette partie de son art, ce procédé comme l'on dit maintenant, appliqué fort à propos à la fin d'une énumération ou du développement d'une idée simple par elle-même et qui a besoin d'être relevée :

Delille a traduit tout ce passage avec beaucoup d'élégance et d'exactitude. Il n'est cependant pas parvenu à rendre la beauté et l'effet de ce mot Sensit. Voici ses vers, qui méritent d'être retenus :

" Quand la neige au printemps s'écoule des montagnes,
Dès que le doux zéphyr amollit les campagnes,
Que j'entende le bœuf gémir sous l'aiguillon ;
Qu'un soc longtemps rouillé brille dans le sillon.
Veux-tu voir les guérets combler tes vœux avides ?
Par les soleils brûlants, par les frimas humides,
Qu'ils soient deux fois mûris et deux fois engraissés :
Tes greniers crouleront sous tes grains entassés. "

On voit que ce passage est un de ceux où l'habile versificateur s'est trouvé le plus à son aise. Tout est peinture dans les Géorgiques, et chacune des leçons du poète est présentée sous la forme d'image. Il veut avertir le laboureur

que s'il néglige la culture de son champ, sa récolte manquera et trompera ses espérances. Il trace alors le tableau du cultivateur paresseux et désappointé :

« Si tu ne tourmentes pas la terre d'un hoyau infatigable, si tu n'effraies pas les oiseaux par le bruit, si tu négliges de réprimer avec la faulx le luxe du feuillage, et d'appeler la pluie par tes prières, trompé dans ton espoir, hélas ! tu verras chez un autre d'immenses tas de blé, et toi, tu seras contraint d'aller secouer le chêne dans les forêts pour apaiser ta faim :

« Quod nisi et assiduis terram insectabere rastris,
Et sonitu terrebis aves et ruris opaci
Falce premes umbras, votis que vocaveris imbrem;
Heu! magnum alterius frustra spectabis acervum,
Concussa que famem in sylvis solabere quercu. »

Nous avons touché à ces vers, en les rapprochant de ceux d'Hésiode ; nous avons vu qu'on ne pouvait mieux peindre cette lutte de l'homme contre la terre, cette espèce de persécution qu'il lui fait subir (<u>insectabere</u>). Delille, ici, est un peu sec et il a surtout le tort d'intervertir les détails. Avec un poète comme Virgile, qui s'est rendu compte de tout ce qu'il faisait, et qui par consé-
quent

n'a rien fait en vain, on risque toujours beaucoup à de pareilles transpositions. Le traducteur français semble n'avoir pas bien compris tout le mérite de ce passage. Il l'a rendu légèrement en 4 vers qui paraissent lui avoir peu coûté et qui n'approchent nullement du modèle.

« Tourmente donc la terre, appelle donc la pluie,
Chasse l'avide oiseau, détruis l'ombre ennemie,
Ou bientôt affamé près d'un riche voisin,
Retourne au gland des bois pour assouvir ta faim. »

Tous ces petits préceptes sont bien secs dans la traduction ! Tourmente la terre ne dit pas tout ce que dit Virgile. Détruis l'ombre ennemie est une expression vulgaire substituée à une charmante image : falce premes umbras. Mais ce qu'il y a de plus malheureux, c'est la transposition des détails. Le Votisque vocaveris imbrem devait venir après tout le reste ; le laboureur commence par préparer son champ à recevoir la pluie, et ensuite il la fait descendre du ciel par ses prières.

Lucrèce nous avait déjà parlé des commencements de l'agriculture et suivant sa coutume il avait rejeté bien loin la légende de Cérès

enseignant aux hommes à semer le blé. Il croyait cependant, avec les autres poètes, que l'art du labourage avait été long temps inconnu, et que les premiers hommes se nourrissaient de glands et de fruits sauvages:

« Glandiferas inter curabant corpora quercus
Plerumque, et quæ nunc hiberno tempore cernis
Arbuta Puniceo fieri matura calore,
Plurima tum tellus etiam majora ferebat:
Multa que præterea novitas tum florida mundi
Pabula dira tulit, miseris mortalibus ampla. »

Virgile, qui conserve tout entière la tradition religieuse sur l'invention de l'agriculture, fait ici une allusion spirituelle et un peu maligne à cette nourriture des premiers hommes.

Ovide, dans ses _Fastes_ (liv. IV, v. 395) enchérit encore sur la légende du _gland_. Selon lui il y eut un temps où l'on se nourrissait plus mal encore; et le _gland_ lui-même fut un progrès:

« Panis erant primis virides mortalibus herbæ,
Quas tellus, nullo sollicitante, dabat:
Et modo carpebant vivax e cespite gramen,
Nunc epulæ tenera fronde cacumen erant.

Post modo glans nata est. Bene erat, jam glande reperta;
"Duræ que magnificas quercus habebat opes."

Sénèque cite à chaque instant Virgile; les vers précédents ont, entr'autres, trouvé place dans le septième livre de son traité des Bienfaits (Chap. 5). Toutes ces citations en général et celle-ci en particulier sont un éloge indirect de l'art du poète.

Voici maintenant une peinture charmante des efforts et des succès du bon laboureur :

« Celui, dit-il, qui brise avec son hoyau les glèbes inutiles, et qui traîne la claie d'osier sur ses sillons, aide beaucoup la terre à être féconde; du haut de l'Olympe la blonde Cérès le contemple, et ce n'est point en vain; elle aime aussi celui qui en fendant la plaine soulève des éminences de terre sur lesquelles il ramène ensuite obliquement la charrue pour les abattre, celui enfin qui sans cesse tourmente le sol et commande en maître aux guérets :

« Multum adeo rastris glebas qui frangit inertes,
Vimineasque trahit crates, juvat arva; neque illum

Flava Ceres alto nequidquam spectat Olympo;
Et qui, proscisso quae suscitat aequore terga,
Rursus in obliquum verso perrumpit aratro,
Exercet que frequens tellurem atque imperat
arvis. "

Remarquons d'abord cet ingénieux contraste entre deux bons laboureurs: tous deux ont du courage; mais l'un se borne au nécessaire; il aide la terre à produire (juvat arva); l'autre est infatigable, et il exige tout de son champ (imperat arvis).

Cérès attentive du haut de l'Olympe à leurs travaux présente une bien gracieuse image. A ce trait, nous reconnaissons l'âme religieuse de Virgile. Il ne croit pas à la Cérès de la fable, mais il ne peut s'empêcher de penser qu'une divinité protectrice veille sur les hommes.

Le premier vers est pénible à dessein; tous les mots sont merveilleusement choisis pour exprimer à la fois par leur sens et par leur harmonie les durs labeurs de la Campagne.

Virgile n'a pas, du reste, tout tiré de lui-même dans ce morceau. Le vieux Caton avait dit déjà que la terre ne refuse jamais d'obéir: " Terra nunquam recusat imperium. "
Callimaque, dans un hymne à Diane,

représentait cette déesse souriant à celui qui cultive son champ: « Partout, dit-il, où tu portes tes regards souriants et propices, les champs sont féconds en blé, les troupeaux se multiplient, les richesses s'accroissent heureusement:

Οὓς δὲ κεν εὐμειδής τε καὶ ἵλαος αὐγάσσηαι
Κείνοις αὖ μὲν ἄρουρα φέρει στάχυν, αὖ δὲ γένεθλα
Τετραπόδων, αὖτ' ὄλβος ἀέξεται....

Delille, si fidèle d'ordinaire, a gravement altéré ce passage; il commence par bouleverser tout l'ordre des idées, sans paraître se douter que le poète ait voulu mettre une gradation dans ses vers. Il efface également la distinction si ingénieuse entre le bon laboureur et le laboureur excellent. Sa traduction reste pourtant élégante, et il faut reconnaître qu'elle rend assez bien un des sentiments exprimés par Virgile, celui de la peine attachée au travail de chaque jour:

« Vois-tu ce laboureur, constant dans ses travaux,
Traverser ses sillons par des sillons nouveaux,
Écraser sous le poids des longs rateaux qu'il traîne
Les glèbes dont le soc a hérissé la plaine,

Gourmander sans relâche un terrain paresseux?
Cérès à ses travaux sourit du haut des cieux. »

Au vers 104, nous trouvons des conseils sur l'arrosement des campagnes. Ce morceau offre de grandes ressemblances avec celui que nous avons étudié en commençant. C'est le même art de passionner et d'animer les objets insensibles. C'est aussi le même talent de bien peindre en quelques mots :

« Parlerai-je du laboureur qui après avoir jeté la semence tourmente la terre par un travail infatigable, et brise les amas d'un sable stérile; puis fait pénétrer dans ses guérets l'eau d'un torrent partagée en dociles ruisseaux. Quand la campagne brûlée languit et voit mourir sa verdure; tout-à-coup du sommet sourcilleux d'une colline, il fait jaillir l'onde, qui, tombant au milieu des cailloux polis, murmure, et rafraîchit par ses cascades les champs altérés :

« Quid dicam jacto qui semine comminus arva
Insequitur, cumulosque ruit male pinguis arenæ;
Deinde satis fluvium inducit rivosque sequentes;

Et quum exustus ager morientibus æstuat herbis,
Ecce supercilio clivosi tramitis undam
Elicit: illa cadens raucum per levia murmur
Saxa ciet, scatebrisque arentia temperat arva."

Les idées contenues dans les deux premiers vers ont été déjà exprimées, et à peu près de même. Mais aussitôt après, un charmant paysage se déroule devant nos yeux. Le tableau est achevé: nous voyons d'abord la crête sourcilleuse (supercilio) de la montagne, puis l'eau qui jaillit, qui court, qui murmure. Et ce qui nous touche le plus, c'est l'aspect de cette campagne mourante, dont le ruisseau vient étancher la soif. Nous souffrons avec ces herbes desséchées par l'ardeur du soleil, et nous reprenons courage quand nous les voyons ranimées par la fraîcheur de l'eau. La vie, le sentiment sont répandus dans ces vers; Virgile ne nous décrit pas les objets; il les peint; mieux que cela, il les anime.

Les plus petits détails méritent d'être remarqués. Le rejet du mot elicit, par exemple, n'est-il pas très heureux? Et ce rapide dactyle n'exprime-t-il pas bien le jaillissement de l'eau?

Le traducteur français n'a pas rendu toutes ces beautés. Ici encore il a remplacé par des expressions vulgaires les expressions passionnées

de Virgile. Une transition lui a semblé nécessaire entre ces vers et ceux qui les précèdent immédiatement dans le texte. Peut-être en effet le goût moderne, si exigeant pour la liaison des idées, trouvait-il quelque chose à désirer en cet endroit. La transition adoptée par Delille n'est pas du reste, trop malheureuse :

« Mais l'art du laboureur peut tout après les Dieux.
Dans les champs la semence est-elle déposée ?
Il la couvre à l'instant sous la glèbe écrasée ;
Puis d'un fleuve, coupé par de nombreux canaux,
Court dans chaque sillon distribuer les eaux.
Si le soleil brûlant flétrit l'herbe mourante,
Aussitôt je le vois par une douce pente
Amener, du sommet d'un rocher sourcilleux
Un docile ruisseau qui sur un lit pierreux
Tombe, écume, et roulant avec un doux murmure,
Des champs désaltérés ranime la verdure. »

Je vois bien un peu de lenteur mais non de l'embarras ?

La longueur un peu embarrassée de cette dernière période poétique montre que le traducteur a été gêné dans ce morceau.

Virgile avait trouvé chez Homère la peinture toute tracée de ce ruisseau que détourne le laboureur. Achille a engagé la lutte avec le fleuve de Xanthe ; il court dans la plaine pour échapper

à ses ondes irritées ; mais le fleuve déborde et le poursuit. Homère introduit alors une de ces comparaisons qui reposent quelques instants notre esprit des sanglantes images de la guerre :

« Lorsqu'un fontainier tenant en main son hoyau divise un cours d'eau au milieu des arbres et des jardins et retire la digue qui fermait le canal, le ruisseau en coulant remue tous les petits cailloux ; il descend avec rapidité sur la pente et faisant entendre son murmure devance celui même qui le dirige. Ainsi, malgré son agilité, le flot atteignait toujours Achille ; car les Dieux sont plus puissants que les hommes :

« Ὡς δ' ὅτ' ἀνὴρ ὀχετηγὸς ἀπὸ κρήνης μελανύδρου
ἂμ φυτὰ καὶ κήπους ὕδατι ῥόον ἡγεμονεύῃ,
χερσὶ μάκελλαν ἔχων, ἀμάρης ἐξ ἔχματα βάλλων·
τοῦ μέν τε προρέοντος, ὑπὸ ψηφῖδες ἅπασαι
ὀχλεῦνται· τὸ δέ τ' ὦκα κατειβόμενον κελαρύζει
χώρῳ ἔνι προαλεῖ, φθάνει δέ τε καὶ τὸν ἄγοντα·
ὣς αἰεὶ Ἀχιλῆα κιχήσατο κῦμα ῥόοιο,
καὶ λαιψηρὸν ἐόντα· θεοὶ δέ τε φέρτεροι
ἀνδρῶν. »

(Iliad, XXI, 257).

Cette peinture est naïve et poétique. Mais l'em-porte-telle

sur celle de Virgile ? Ici nous trouvons un art plus savant et qui a plus conscience de lui-même ; nous trouvons aussi plus de sentiment, et c'est là peut-être ce qui ferait pencher la balance en faveur du poète latin.

« Dans un poème comme les Géorgiques, il était difficile de ne pas parler des jachères et des assolements, ces deux méthodes de culture entre lesquelles l'opinion s'est longtemps partagée ; mais il était plus difficile encore d'en parler poétiquement. Virgile triomphe de tous les obstacles, et avec tant de bonheur que l'effort qu'il a dû faire échappe à une première lecture. On ne se doute pas tout d'abord que des passages aussi poétiques auraient pu ne pas l'être. Mais le lecteur attentif qui veut se rendre compte de ce qu'il sent et étudier l'art de son auteur s'aperçoit bientôt de l'extrême difficulté du sujet et admire le génie qui l'a vaincue.

Voici donc un nouvel exemple de ce bonheur singulier avec lequel Virgile sait tout rendre intéressant et poétique. Il conseille au laboureur de laisser reposer sa terre après chaque récolte, ou d'y semer alternativement le blé et les différentes légumineuses. C'est bien là la double méthode dont nous parlions plus haut.

« Permets, dit-il, à une terre moissonnée de se reposer sans culture ; laisse un champ épuisé reprendre sa vigueur première ; — ou bien l'année suivante, sème le blé dans une terre où tu auras d'abord fait naître la fève féconde qui porte une cosse tremblante, et la vesce légère, et les tiges fragiles du noir lupin et toute une forêt retentissante.

(Georg. livre I. vers 71) :

« Alternis idem tonsas cessare novales,
Aut ibi flava Ceres, mutato sidere, farra,
Unde prius lætum siliqua quassante legumen,
Aut tenues fetus viciæ tristisque lupini
Sustuleris fragiles calamos sylvamq. sonantem. »

Le premier vers renferme le précepte des jachères, les quatre derniers celui des assolements. Ici Virgile emploie l'une après l'autre les deux grandes ressources, ou pour mieux dire, les deux grands secrets de son génie. D'abord il anime et passionne cette terre qu'il conseille de laisser reposer. Elle est fatiguée ; il faut lui permettre (patiere) de reprendre un peu de force. On ne parlerait pas autrement d'un vieux serviteur dont les forces épuisées réclameraient quelques instants de repos. Le poète met ensuite sous

nos yeux le champ qu'on a soumis à la méthode des assolements et qui porte tour à tour du blé et des plantes légumineuses. Nous voyons s'agiter toute cette forêt retentissante, toutes ces tiges légères et frêles, que Virgile distingue avec soin et qu'il caractérise par des traits justes et courts.

Delille a fait ici d'heureux efforts:

« Qu'un vallon moissonné dorme un an sans culture;
Son sein reconnaissant te paie avec usure:
On sème un pur froment dans le même terrain
Qui n'a d'abord produit que le frêle lupin,
Ou la vesce légère, ou ces moissons bruyantes
De pois retentissants dans leurs cosses tremblantes. »

Mais il y a des plantes qu'il faut écarter d'un champ où l'on veut cultiver le blé; Virgile le dit en deux vers:

« Le lin, l'avoine brûlent le champ qui les porte, et les pavots aussi, les pavots tout remplis de sucs assoupissants:

« Urit enim lini campum seges, urit avenæ;
Urunt lethæo perfusa papavera somno. »

(De Sucs ; dans la traduction, fait disparaître la hardiesse figurée de perfusa somno.)

Le dernier vers, très difficile à rendre, peint merveilleusement cette plante toute gonflée d'un suc qui enchaîne les sens. Le pavot semble avoir été trempé dans les eaux du fleuve de l'oubli (Lethaeo).

Ovide, dans sa description allégorique du Sommeil, reprend cette expression : « Le dieu, dit-il, tient dans ses mains des pavots du Léthé (trempés dans l'eau du fleuve, ou croissant sur ses bords) : « Lethaea papavera gestans. »

Delille a échoué en traduisant ces deux vers ; il a fait entièrement disparaître l'image mythologique, et a présenté l'idée sous une forme un peu sèche :

« Pour l'avoine et le lin, et les pavots brûlants,
De leurs sucs nourriciers ils épuisent les champs. »

Cela ne ressemble-t-il pas trop à deux lignes de prose ?

Nous allons voir maintenant comment Virgile décrit une machine construite par le travail de l'homme, une charrue par exemple. La précision était ici bien nécessaire, et peut-être aussi la concision ne l'était-elle pas moins. Il fallait

surtout faire un choix dans les détails, ne pas céder au plaisir de tout décrire; car on sait qu'en poésie, tout décrire empêche de bien peindre. L'esprit dont on attire l'attention sur tant de choses n'en voit plus aucune distinctement. Virgile, nous le savons déjà, excelle dans ce choix des détails. Aussi sa description de la charrue est-elle un véritable modèle; elle est complète, car elle n'omet rien de nécessaire; elle est vive et rapide, car en quelques vers la machine se trouve construite et mise en mouvement:

" D'abord, dit-il, on choisit dans les forêts un orme que l'on ploie avec effort et qui forme le corps recourbé de la charrue. A la base de ce corps, s'adapte un timon qui se prolonge de 8 pieds en avant, puis deux orillons, et un soc à deux faces. Pour faire le joug, on coupe un tilleul léger; et enfin le bois d'un hêtre élevé forme le manche qui sert à diriger par derrière la marche de la charrue. La fumée du foyer durcit ces bois suspendus au dessus de la flamme:

" Continuo in sylvis magna vi flexa domatur
In burim, et curvi formam accipit ulmus aratri:
Huic a stirpe pedes temo protentus in octo,

Binae aures, duplici aptantur dentalia dorso.
Cæditur et tilia ante jugo levis, alta que fagus,
Stiva que quæ currus a tergo torqueat imos ;
Et suspensa focis explorat robora fumus. »

Nous retrouvons, dans ce dernier vers, un procédé familier à Virgile, celui qui consiste à arrêter l'esprit du lecteur sur une image. Ici nous voyons au-dessus du foyer du laboureur ces bois suspendus que la fumée va durcir.

Delille a beaucoup allongé ce passage. Il nous dit dans ses notes qu'il l'a trouvé difficile. On le croit ; mais on peut également le soupçonner d'avoir saisi l'occasion de décrire à sa manière. Or sa manière est très inférieure à celle de Virgile ; elle consiste à tout dire, à n'omettre aucun détail. Il démonte pièce à pièce la machine que Virgile avait construite ; il examine tout ; il parle de tout. Mais son habileté et son élégance de versification ne l'abandonnent pas :

« De la charrue enfin dessinons la structure.
D'abord il faut choisir pour en former le corps,
Un ormeau que l'on courbe avec de longs efforts.
Le joug qui t'asservit ton robuste attelage,

Le manche qui conduit ton champêtre équipage,
Pour soulager tes mains et le front de tes bœufs,
Du bois léger   seront formés tous deux.
Le fer, dont le tranchant dans la terre se plonge,
S'enchâsse entre deux coins d'où sa pointe s'allonge.
Aux deux côtés du soc de larges orillons,
En écartant la terre, exhaussent les sillons
De huit pieds en avant que le timon s'étende ;
Sur deux orbes roulants que ta main le suspende ;
Et qu'enfin tout ce bois éprouvé par les feux,
Se durcisse à loisir sur ton foyer fumeux. »

Ces vers semblent être quelquefois un commentaire de ceux de Virgile, fait pour les gens qui ne connaissent pas bien l'usage des diverses parties de la charrue. Ainsi Delille nous avertit que les deux orillons serviront à écarter la terre, que le joug doit assujétir les bœufs et peser encore assez doucement sur leurs têtes. Tout cela est vrai, utile, habilement dit, mais trop lent et trop peu poétique. Hésiode, lui aussi, décrit la charrue, mais avec une sécheresse plus technique ; il ne sait pas peindre et surtout animer les objets, comme le fait Virgile.

« Rapporte à la maison, dit-il, le corps d'une charrue ; dès que tu l'auras trouvé en cherchant sur la montagne ou dans la plaine. Que

ce corps de charrue soit en bois d'yeuse ; c'est le bois le plus solide pour le labour. Mais il faut que le serviteur de Pallas le fixe par des clous à un soc et y adapte un timon. Fais-toi deux charrues, en travaillant à la maison, l'une de plusieurs pièces, l'autre d'une seule. C'est le plus sage ; si tu en brises une, tu attelleras tes bœufs à l'autre. Les planches les plus solides sont de laurier ou d'orme ; la partie où s'enchâsse le soc doit être de chêne ; le corps de la charrue en bois d'yeuse.

" φέρειν δὲ γύην ὅταν εὕρῃς
Εἰς οἶκον, κατ' ὄρος διζήμενος ἢ κατ' ἄρουραν,
Πρίνινον· ὃς γὰρ βουσὶν ἀροῦν ὀχυρώτατός ἐστιν,
Εὖτ' ἂν Ἀθηναίης δμῶος ἐν ἐλύματι πήξας,
Γόμφοισιν πελάσας προσαρήρεται ἱστοβοῆι.
Δοιὰ δὲ θέσθαι ἄροτρα, πονησάμενος κατὰ οἶκον,
Αὐτόγυον καὶ πηκτόν, ἐπεὶ πολὺ λώϊον οὕτω.
Εἴ χ' ἕτερόν γ' ἄξαις, ἕτερόν κ' ἐπὶ βουσὶ βάλοιο·
Δάφνης δ' ἢ πτελέης ἀκιώτατοι ἱστοβοῆες,
Δρυὸς ἔλυμα, γύης πρίνου. "

Ce sont de bons conseils d'agriculture, mais pas autre chose.

Virgile, après avoir construit la charrue, construit l'aire à battre le grain. Il intéresse à cette

œuvre en décrivant tous les ennemis qui la menacent :

« Il faut avant tout, dit-il, égaliser le terrain de l'aire avec le cylindre massif, le pétrir avec la main, le consolider avec de l'argile visqueuse, de peur que les herbes ne s'y glissent, que la sécheresse ne le fende et ne le réduise en poussière. Alors différents fléaux viennent l'attaquer : souvent le mulot y fait sa demeure et y établit ses greniers souterrains ; les taupes aveugles y creusent leur nid ; le crapaud se cache dans les trous ; et mille autres monstres que la terre enfante. Le charançon ravage un immense tas de blé ; la fourmi prévoyante vient faire des provisions pour sa vieillesse :

« Area cum primis ingenti æquanda cylindro,
Et vertenda manu, et creta solidanda tenaci,
Ne subeant herbæ, neu pulvere victa fatiscat ;
Tum variæ illudant pestes : sæpe exiguus mus
Sub terris posuitque domos atque horrea fecit,
Aut oculis capti fodere cubilia talpæ ;
Inventusque cavis bufo, et quæ plurima terræ
Monstra ferunt, populatque ingentem farris acervum
Curculio, atque inopi metuens formica senectæ. »

On voit d'abord la construction de l'aire, les

soins et le travail qu'elle exige ; puis le poète nous avertit de tout ce qu'on doit y redouter.

Ne subeant herbae représente bien l'herbe qui se glisse, qui paraît à l'improviste

Neu pulvere victa fatiscat est une expression qui prête de la vie à la terre elle-même ; vaincue par la chaleur, elle se fend, s'affaisse et tombe en poudre.

Illudant est spirituel ; tous ces animaux malfaisants semblent vouloir se jouer du laboureur ; chacun d'eux est très bien caractérisé en quelques mots ; Virgile sait de plus nous intéresser à leurs mœurs en leur prêtant les actions et les inventions de l'homme. Pour nous les faire mieux craindre, il paraît vouloir exagérer leurs dimensions et leur puissance ; ce sont des monstres que la terre enfante. Il y a là plusieurs idées et plusieurs expressions qui rappellent Lafontaine ; dans le fabuliste, les animaux ont aussi des maisons et des greniers.

Delille fait encore ici disparaître la gradation établie par le poète latin. Ce n'est pas sans raison que Virgile nous parle d'abord de la taupe et du crapaud, qui soulèvent l'aire et en sapent le terrain, sans toucher au blé lui-même, et ensuite du charançon et de la fourmi, qui ravagent les provisions amassées. Il faut d'ailleurs un surcroît de précautions, pour

écarter ces petits ennemis, presque invisibles. — Les vers français sont cependant bien faits et agréables :

« D'abord qu'un long cylindre également roulé
Aplanisse la terre où tu battras le blé.
Si d'un ciment visqueux tes mains ne la pétrissent,
D'herbes et d'animaux les fentes se remplissent :
Là l'immonde crapaud dans un coin s'assoupit ;
Dans son trou tortueux la taupe se tapit ;
Prévoyant les besoins de la triste vieillesse,
La fourmi diligente y butine sans cesse ;
Le charançon dévore un vaste amas de grains,
Et le mulot remplit ses greniers souterrains. »

Virgile excelle donc à tourner en images tous les enseignements qu'il doit donner. Aussi ne peut-on le surprendre, comme tant d'autres, en flagrant délit de prosaïsme. Il sait également tirer un parti merveilleux des souvenirs mythologiques. Son énumération des instruments aratoires en fournit un exemple :

« Je dois dire quelles sont les armes des rudes laboureurs, sans lesquelles on ne peut semer ni faire naître les moissons : un soc d'abord, une charrue recourbée et pesante, les lourds chariots de la déesse d'Eleusis, des cylindres, des

traîneaux, des râteaux d'un poids énorme, d'humbles corbeilles d'osier pareilles à celles de Célée, des claies de branches d'arbousier et le van mystique d'Jacchus. Tous ces instruments, tu les mettras longtemps d'avance en réserve, si tu aspires à la gloire de la divine agriculture :

Georg. I, 160 :

« Dicendum et quæ sint duris agrestibus arma,
Queis sine nec potuere seri, nec surgere messes.
Vomis, et inflexi primum grave robur aratri
Tardaque Eleusinæ matris volventia plaustra,
Tribulaque, traheæque, et iniquo pondere rastri ;
Virgea præterea Celei vilisque supellex,
Arbuteæ crates et mystica vannus Iacchi ;
Omnia quæ multo ante memor provisa repones,
Si te digna manet divini gloria ruris. »

On peut remarquer dans ce morceau l'art avec lequel le poète entremêle l'énumération <u>simple</u>, et l'énumération <u>caractérisée</u>, la seule qui soit vraiment poétique. Ainsi les cylindres et les traîneaux (<u>tribulaque, traheæque</u>) qui figurent dans cette liste n'ont aucune épithète, aucune allusion qui les relève ; mais immédiatement auparavant les chariots avaient rappelé à notre imagination les fêtes d'Eleusis, et aussitôt après les

râteaux vraiment propres à la culture de la terre sont parfaitement caractérisés par cette pesanteur que le poëte exige.

Les détails mythologiques de ce morceau sont peu familiers aux modernes, mais les anciens n'avaient nulle peine à les comprendre. Ils connaissaient tous les chariots d'Eleusis, et savaient que le van était un emblême très usité dans les mystères de Bacchus.

Célée avait accordé l'hospitalité à Cérès, lorsqu'elle cherchait par toute la terre sa fille Proserpine. L'hymne à Cérès, qui porte le nom d'Homère, nous le représente comme un homme riche; Ovide, dans ses <u>Fastes</u> (liv. IV, v. 501) en fait un pauvre cultivateur, et lui donne par là quelque analogie avec Philémon. C'est cette dernière légende que Virgile paraît avoir suivie en cet endroit.

Hésiode (v. 423 et suiv.) conseille de même au laboureur de se pourvoir longtemps à l'avance des instruments nécessaires, ou plutôt des bois dont on les construit. Cette partie de son poëme est peut-être encore plus technique que les vers déjà cités sur la charrue. Il donne la mesure exacte de tous les outils et des pièces de bois qui servent à les faire. Sans l'harmonie du rhythme, on croirait lire de la prose. Delille a eu tort de supprimer les détails mythologiques, devant lesquels on ne recu-
-lait

cependant pas de son temps. Il a craint sans doute que ce ne fût là une mythologie trop savante, trop inconnue des modernes. Cette belle expression de divini gloria ruris, parfaitement amenée par les souvenirs religieux, par l'idée de ces mystères où les instruments de culture jouaient un grand rôle comme emblèmes, n'a plus de raison de se retrouver dans sa traduction et ne s'y retrouve pas en effet. Il a substitué au dernier vers de Virgile une ligne dont la sécheresse et la platitude sautent aux yeux les moins exercés. Mais les vers qui précèdent sont encore élégants. Il y a au début, une expression heureuse, que nous soulignerons, et qui n'est pourtant pas sans recherche :

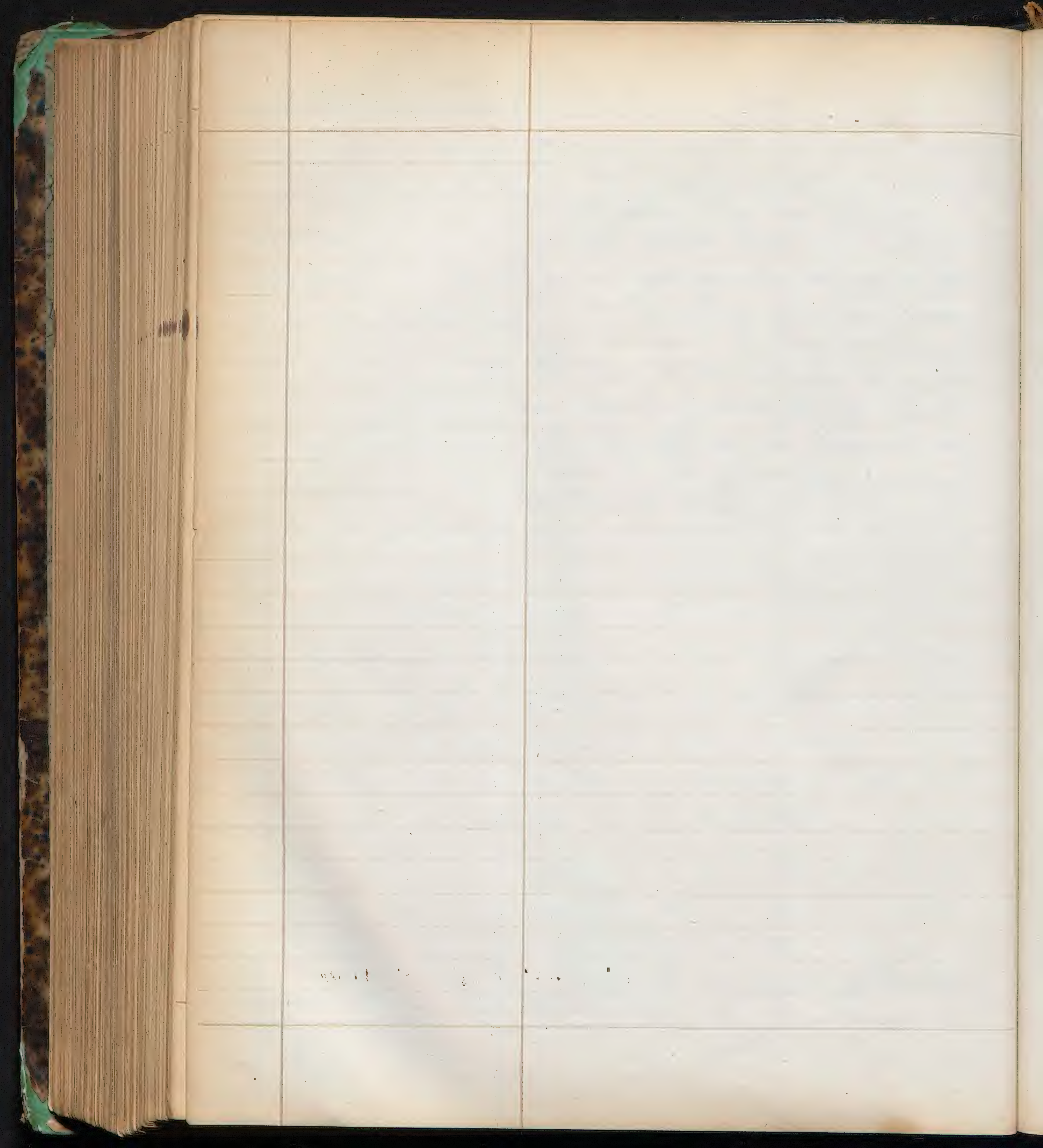
« Mais les moments sont chers hâte-toi de connaître
Ce qui doit composer ton arsenal champêtre.
D'abord on forge un soc ; on taille des traîneaux ;
De leurs ongles de fer on arme des râteaux ;
On entrelace en claie un arbuste docile ;
Le van chasse des grains une paille inutile ;
Le madrier pesant te sert à les fouler ;
Et des chars au besoin seront prêts à rouler.
Sans tous ces instruments, il n'est point de culture. »

Enfin, une des grandes ressources de Virgile



pour animer sa matière c'est l'expression des sentiments. Les traits à la fois touchants et profonds abondent dans son poëme. Nous avons déjà admiré le *Munere concesso divum*. Lorsqu'il a à peindre certaines scènes rustiques un peu tristes ou à tracer des tableaux de douleur, jamais son cœur ne manque à lui dicter des mots semblables. Fils d'un cultivateur, et exposé dès sa jeunesse aux coups de l'adversité, il sait compatir à toutes les souffrances des laboureurs; citoyen généreux, il sait pleurer sur sa patrie en proie aux discordes civiles.

A. de Tréverret.



49e _ Leçon.

Suite de la même étude.

Bonne rédaction, exacte et précise ; sentiment juste des choses.

49e _ leçon.

Suite de la même étude.

L'étude des procédés divers de l'art de Virgile, tels qu'ils se montrent dans le premier livre des Géorgiques, nous a peu à peu amenés à des beautés qui font autant honneur au caractère de ce poète qu'à son imagination. Çà et là Virgile sème dans son œuvre avec un art merveilleux des traits qui reposent l'esprit en intéressant le cœur. C'est toujours cette sensibilité, principal attribut du génie de Virgile et qui lui a fait si justement appliquer ce beau vers :

« Sunt lacrymæ rerum et mentem mortalia tangunt. »

Lucrèce aussi avait eu cette profonde sympathie pour l'homme : mais dans le sentiment de Virgile il y avait quelque chose de plus tendre et de plus religieux. C'est ce que prouvent d'une manière évidente deux passages bien connus de ces deux grands poètes : l'un où Lucrèce

Ve liv. vers 200. parle avec une sorte de colère de l'étroit espace laissé à l'homme sur la terre et de la puissance ennemie de cette nature envahissante qui resserre de plus en plus son domaine ; l'autre

où Virgile remercie les Dieux d'avoir accordé deux zones aux malheureux mortels :

" Duæ mortalibus ægris
Munere concessæ divum. "

(1er livre, 237).

Rien n'est plus ressemblant que ces deux passages, et en même temps rien n'est plus différent. Ce trait de caractère qui nous apparaît au milieu d'un morceau tout scientifique se montre encore mieux dans certaines descriptions de la vie rustique. Ainsi au vers 290, Virgile peint les occupations des longues veillées d'hiver : il nous représente le laboureur préparant des torches résineuses et à côté de lui son active compagne qui charme par des chants la monotonie de son travail :

" Et quidam seros hiberni ad luminis ignes
Pervigilat, ferroque faces inspicat acuto :
Interea, longum cantu solata laborem,
Arguto conjux percurrit pectine telas,
Aut dulcis musti Vulcano decoquit humorem,
Et foliis undam tepidi despumat aheni. "

Rien de plus élégant et aussi de plus touchant que ce petit tableau : seros ignes, pervigilat, longum laborem peignent bien l'activité et la longueur de cette veillée laborieuse. Longum

cantu solata laborem est un trait touchant : elle travaille, et ce travail imposé par le besoin, elle essaie de l'égayer et de tromper sa fatigue. On sent bien là encore le goût délicat de ce même poète qui dans l'Enéide oppose avec tant d'art à la coquetterie d'une Vénus voluptueuse la vertueuse activité d'une femme qui dès l'aube travaille afin de pouvoir conserver sans tache l'honneur de son époux et élever ses jeunes enfants :

« ... Castum ut servare cubile
Conjugis, et possit parvos educere natos. »

(VIIIe liv. 405.)

Ces vers si souvent admirés sont contemporains des jolis vers d'Horace (Epodes. II. 39) :

« Quod si pudica mulier in partem juvet
Domum atque dulces liberos,
Sabina qualis, aut perusta solibus
Pernicis uxor Appuli ;
Sacrum vetustis exstruat lignis focum,
Lassi sub adventum viri ;
Claudensque textis cratibus laetum pecus,
Distenta siccet ubera ;
Et horna dulci vina promens dolio,
Dapes inemptas apparet ;
Non me Lucrina juverint conchylia. »
etc

Voltaire, lui aussi, dans la première partie de son Discours sur l'homme, a très bien rendu le bonheur de cette simplicité laborieuse et tranquille :

« Vois-tu dans ces vallons ces esclaves champêtres
Qui creusent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres,
Qui détournent ces eaux, qui, la bêche à la main,
Fertilisent la terre en déchirant son sein.
Ils ne sont point formés sur le brillant modèle
De ces pasteurs galants qu'a chantés Fontenelle ;
Ce n'est point Timarette et le tendre Tircis,
De roses couronnés, sous des myrtes assis,
Entrelaçant leurs noms sur l'écorce des chênes,
Vantant avec esprit leurs plaisirs et leurs peines :
C'est Pierrot, c'est Colin dont le bras vigoureux
Soulève un char tremblant dans un fossé bourbeux ;
Perrette au point du jour est aux champs la première ;
Je les vois haletants et couverts de poussière,
Braver dans ces travaux chaque jour répétés
Et le froid des hivers, et le feu des étés.
Ils chantent cependant : leur voix fausse et rustique
Gaîment de Pellegrin détonne un vieux cantique.
La paix, le doux sommeil, la force, la santé
Sont le fruit de leur peine et de leur pauvreté.

C'est un équivalent très spirituel du tableau que nous admirons chez Virgile. Virgile, grâce à ce tact, à ce goût du naturel qui ne l'abandonne jamais, ne craint pas de descendre dans les plus simples détails, comme le prouve ce dernier vers :

" Et foliis undam tepidi despumat aheni. "

Delille, dans sa traduction, a eu tort de le supprimer ainsi que le

" ... ferro que faces inspicat acuto. "

Ce sont là des détails, mais des détails nécessaires : les ôter, c'est enlever au tableau sa couleur. Aussi ces suppressions et quelques changements en apparence très légers font que la traduction de Delille, quoique très élégante, est de beaucoup inférieure au texte. On regrette trop de n'y pas sentir comme dans l'original cet accent de rustique simplicité qui fait le charme des vers de Virgile :

" Plusieurs pendant l'hiver, près d'un foyer antique,
Veillent à la lueur d'une lampe rustique :
Leur compagne près d'eux, partageant leurs travaux,
Tantôt d'un doigt léger fait rouler ses fuseaux,
Tantôt cuit dans l'airain le doux jus de la treille,
Et charme par ses chants la longueur de la veille. "

- Détail transposé à tort -

Ces vers sont fidèles à la lettre ; mais où est

l'accent pénétré, le sentiment des choses de la campagne, ce je ne sais quoi qui nous touche dans Virgile et que nous retrouvons avec tant de plaisir dans ces vers un peu rudes sans doute, mais si sincèrement émus de Racan (Bergeries : Stances à Thirsis)

. . . .

« Son fertile domaine est son petit empire ;
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau ;
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces ;
Et sans porter envie à la pompe des princes,
Se contente chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous la faucille,
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers ;
Et semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides vallons, et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers. »

*

Au vers 300, Virgile fait une riante peinture des plaisirs de l'hiver et de ces repas où s'égaie la modeste simplicité du laboureur. De même Horace nous décrit avec bien de la grâce les rustiques festins de l'honnête Ofellus. Dans les jours ordinaires rien sur sa table,

« ... <u>prater olus, fumosæ cum pede pernæ</u>. »

* On a cité encore d'autres vers de Racan, qui ont un rapport plus direct avec la scène d'extérieur rustique peinte par Virgile :

« Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis..
(etc)

(Bergeries).

Mais vient-il quelque voisin ou quelque ami longtemps attendu, un poulet et un chevreau font les frais du festin ; puis vient le dessert :

« ... tum pensilis uva secundas
Et nux ornabat mensas cum duplice ficu.
Post hoc ludus erat c   potare magistra.
Ac venerata Ceres (ita culmo surgeret alto)
Explicuit vino contractæ seria frontis. »

Que de charme dans ces vers ! Mais que de charme aussi dans ceux de Virgile !

« Frigoribus parto agricolæ plerumque fruuntur,
Mutuaque inter se læti convivia curant.
Invitat genialis hiems, curasque resolvit :
Ceu pressæ quum jam portum tetigere carinæ,
Puppibus et læti nautæ imposuere coronas. »

Avec quel art est amenée cette comparaison qui nous transporte pour ainsi dire dans un autre séjour ! Quelle grâce touchante dans ce vers qui nous montre le laboureur comme consolé et rendu heureux par un jour de fête ! Ce sont là de ces traits que les grands poëtes seuls savent trouver, et ils ne doivent ces pathétiques accents qu'à leur vive sympathie

pour toute la nature. Tout ce qui vit, tout ce qui respire, intéresse Virgile, et cet intérêt se trahit à chaque instant dans ses moindres expressions. Ainsi quoi de plus touchant et en même temps de plus naturel que ces vers sur un oiseau assurément peu aimé des poëtes et aussi des autres hommes, le corbeau?

(410)

« Tum liquidas corvi presso ter gutture voces
Aut quater ingeminant, et sæpe cubilibus altis,
Nescio qua præter solitum dulcedine læti,
Inter se foliis strepitant: juvat imbribus actis,
Progeniem parvam dulcesque revisere nidos. »

« Ces œufs, ces tendres œufs, sa plus chère espérance »

a dit de même Lafontaine.

Grâce au sentiment que Virgile donne à ces corbeaux, leurs ébats, leur joie nous intéressent, et le bonheur qu'ils éprouvent nous est à nous-même un plaisir. Delille du reste a bien rendu ce passage:

« Même les noirs corbeaux bannissant la tristesse,
Annoncent les beaux jours par trois cris d'allégresse,
Et d'un gosier moins rauque expriment leur gaîté:
Souvent au haut de l'arbre où flotte leur cîté,
Vous voyez leurs ébats agiter le feuillage;

Une douceur secrète attendrit leur ramage :
Ils aiment à revoir, depuis long temps bannis,
Leur arbre hospitalier, leur famille et leurs nids. »

Virgile anime tout, il prête du sentiment même à ce qui paraît en être dépourvu, et il a le rare privilège d'être toujours heureux dans ces hardiesses : par exemple, le Quid cogitet humidus Auster, au vers 462, est charmant d'audace et de simplicité. C'est ainsi qu'en étudiant cet admirable poète il faut revenir sans cesse à ces paroles de Fénélon (Dialogues des morts : Horace et Virgile) : « Vos Géorgiques sont pleines des peintures les plus riantes : vous animez et vous passionnez toute la nature. » De là en effet vient la vivacité, l'intérêt, la vie de cette œuvre qui n'est jamais froidement descriptive, ni sèchement didactique :

« . infusa per artus
Mens agitat molem, et magno se corpore miscet. »

A cette sensibilité qui se répand dans tout le poème se joignent quelques idées générales qui relèvent la simplicité de la matière et ouvrent, pour ainsi dire, de vastes perspectives :

« Largior hic campos æther et lumine vestit
Purpureo, solemque suum, sua sidera norunt. »

Ainsi souvent Virgile encadre les travaux du laboureur dans des descriptions de la nature, des tableaux

de la campagne. L'agriculture est un art modeste : mais les travaux des champs se relient au cours des saisons ; le cours des saisons au cours des astres. De là tant d'admirables descriptions des révolutions du ciel, et ainsi le précepteur du laboureur devient le rival d'Eratosthènes, d'Aratus et de Lucrèce. L'astronomie a donc une place nécessaire dans le premier livre des Géorgiques : aussi apparaît-elle sans cesse et fournit-elle à Virgile mille charmants détails. Mais si nous voulons voir avec quel goût, quelle discrète habileté il s'est servi de cette science, il nous faut étudier le grand morceau astronomique qui s'étend du vers 204 au vers 258 et dont nous connaissons déjà quelques parties.

Au vers 204, Virgile, voulant désigner la saison des pluies et des orages, choisit l'Arcture, signe menaçant des tempêtes, le même auquel Plaute fait dire, dans le prologue du Rudens :

« Namque Arcturus signum omnium sum acerrimus,
Vehemens sum exoriens ; cum occido, vehementior. »

Il signale aussi à la vigilante observation du laboureur les chevreaux et le serpent, tristes avant-coureurs des tempêtes :

Praeterea

Præterea tam sunt Arcturi sidera nobis
Hædorumque dies servandi, et lucidus anguis,
Quam quibus in patriam ventosa per æquora vectis
Pontus et ostriferi fauces tentantur Abydi. »

Le « in patriam ventosa per æquora vectis » est comme un antécédent du vers 203 :
« Ceu pressæ quum jam portum tetigere carinæ… »
Virgile s'intéresse à ces malheureux qui cherchent au milieu d'une mer orageuse à regagner leur patrie. Le dernier vers,
« Pontus et ostriferi fauces tentantur Abydi »
nous dépayse agréablement. C'est ainsi qu'assez souvent Virgile déplace tout-à-coup le lieu de la scène et pour nous reposer nous transporte un moment loin du champ de son laboureur. Mais ce n'est jamais que par forme d'épisode ; il est loin de faire comme Hésiode qui donne des préceptes de tout et confond toutes les sciences.+
Au vers 208 Virgile veut décrire l'équinoxe d'automne :
« Libra die somni que pares ubi fecerit horas,
Et medium luci atque umbris jam dividit orbem, ».

On dirait que c'est la balance qui rend égaux les jours et les nuits : jamais l'expression ne languit : il y a toujours quelque chose de nouveau qui ré-
-veille

+ Il ne faut pas en faire un reproche à Hésiode. Les hommes alors font un peu de tout comme l'Ulysse de l'Odyssée, expert en tous métiers. Il faut donc leur apprendre à la fois bien des choses, la navigation aussi bien que le labourage. Les mêmes hommes qui cultivent la terre vont au loin trafiquer de leurs grains.
Plus tard les occupations se divisent, et aussi le champ de la poésie didactique.

et attache : puis il continue ses enseignements.

insisté au pluriel et critiqué par Bavius et Mævius : « hordea qui dixit superest ut tritica dicat. »

« Exercete, viri, tauros, serite hordea campis,
Usque sub extremum brumæ intractabilis imbrem.
Nec non et lini segetem, et cereale papaver
Tempus humo tegere et jamdudum incumbere aratris,
Dum sicca tellure licet, dum nubila pendent. »

C'est tout un paysage d'automne : rien n'est plus court ni cependant plus complet que ces rapides descriptions disséminées avec tant d'art dans tout l'ouvrage. Mais poursuivons notre lecture et voyons avec quelle élégance Virgile indique en passant les signes astronomiques des différentes saisons de l'année :

« Vere fabis satio ; tum te quoque, medica, putres
Accipiunt sulci, et milio venit annua cura,
Candidus auratis aperit quum cornibus annum
Taurus, et adverso cedens Canis occidit astro. »

Et plus loin :

durissimum far (Pline l'ancien)

« At si triticeam in messem robustaque farra
Exercebis humum, solisque instabis aristis,
Ante tibi Eoæ Atlantides abscondantur,
Gnosiaque ardentis decedat stella coronæ,

Debita quam sulcis committas semina, quamque
Invitæ properes anni spem credere terræ.
Multi, etc."

Toujours ces expressions exercebis, instabis, qui peignent l'activité, l'ardeur avide du laboureur qui par son travail opiniâtre arrache à la terre d'abondantes moissons. Mais sème-t-il avant l'époque voulue, la terre ne reçoit sa semence qu'à regret,

(Delille) "Et de maigres épis trompe son espérance."

"Multi ante occasum Maiæ cœpere: sed illos
Exspectata seges vanis elusit aristis."

C'est en même temps bien spirituel et bien élégant.

"Si vero viciamque seres vilemque faselum,
Nec Pelusiacæ curam aspernabere lentis,
Haud obscura cadens mittet tibi signa Bootes:
Incipe, et ad medias sementem extende pruinas."

Ainsi toujours ces énumérations sont relevées par des traits, des détails qui piquent la curiosité et rendent l'attention agréable: c'est la poésie même, c'est la vie. L'intervention de l'astronomie donne

de l'élévation à la matière et en augmente l'intérêt. Nous voici enfin parvenus au bel épisode de la sphère qui se trouve, comme on le voit, très bien placé au milieu de ces détails astronomiques. Mais passons sur ce morceau que nous avons déjà lu et arrivons au vers 252 :

« Hinc tempestates dubio prædiscere cœlo
Possumus, hinc messisque diem tempusque serendi;
Et quando infidum remis impellere marmor
Conveniat, quando armatas deducere classes,
Aut tempestivam sylvis evertere pinum. »

Il y a là de ces expressions qui ont passé dans le domaine commun, marmor par exemple, mais qui ont dû frapper chez le premier qui les a trouvées. Du reste marmor dans ce sens n'appartient pas à Virgile ; il avait déjà été employé par Lucrèce (IIe livre, 765)

« Ut mare, cum magni commorunt æquora venti,
Vertitur in canos candenti marmore fluctus. »

Et avant Lucrèce par Ennius (Annales, liv. XIV) :

« Verrunt extemplo placidum mare marmore flavo. »

Cette astronomie rustique, qui est un des princi-
- pause

agréments de ce premier livre et qui agrandit, qui élargit en quelque sorte l'horizon du poète se trouve déjà avec moins de science peut-être, mais avec tout autant de charme dans le poëme d'Hésiode (Les travaux et les jours. Ainsi nous en voyons d'heureux exemples au vers 383 :

> Πληϊάδων Ἀτλαγενέων ἐπιτελλομενάων
> ἄρχεσθ' ἀμήτου. ἀρότοιο δὲ δυσομενάων,

Puis au vers 607 :

> Εὖτ' ἂν δ' Ὠρίων καὶ Σείριος ἐς μέσον ἔλθῃ
> οὐρανόν, Ἀρκτοῦρον δ' ἐσίδῃ ῥοδοδάκτυλος Ἠώς,
> ὦ Πέρση, τότε πάντας ἀπόδρεπε οἴκαδε
> -βότρυς.

Et encore plus loin au vers 616 :

> . . . . αὐτὰρ ἐπὴν δὴ
> Πληϊάδες θ' Ὑάδες τε τό τε σθένος Ὠρίωνος
> δύνωσιν, τότ' ἔπειτ' ἀρότου μεμνημένος εἶναι
> ὡραίου.

C'est une science en quelque sorte plus modeste, plus familière, mais d'une simplicité bien agréable. On peut donc dire qu'Hésiode qu'Hésiode a devancé Virgile dans cet art de peindre les phénomènes célestes d'après les apparences sensibles et de les rattacher

à l'ordre même des travaux des champs. Virgile, du reste, est discrètement scientifique et bien souvent il mêle aux observations des savants les observations plus simples que le spectacle quotidien de la nature suggère au paysan.

Nous avons déjà dit avec quel art était composé le premier livre des Géorgiques. Virgile nous a successivement montré les différentes occupations de l'agriculture, le labourage, les semailles et il nous amène peu-à-peu au dénouement des travaux rustiques, la moisson. Mais de combien de dangers n'est pas menacée cette moisson qui a coûté tant de fatigues et tant de sueurs! de quelles inquiétudes n'est-elle pas l'objet! Ainsi se place naturellement ici la description des périls de toute sorte auxquels est exposée cette moisson, l'espérance du laboureur. Nous touchons à la partie pour ainsi dire dramatique du 1er livre, partie qui se trouve admirablement résumée dans ces beaux vers de Lucrèce (V. 214):

« Et tamen interdum magno quæsita labore,
Cum jam per terras frondent atque omnia florent,
Aut nimiis torret fervoribus æthereus Sol,
Aut subiti perimunt imbres, gelidæque pruinæ,
Flabraque ventorum violento turbine vexant. »

Il y a là en effet tout un drame: Virgile soulève

autour de cette petite moisson toutes les forces de la nature : les vents, la foudre, Jupiter même conjurent contre cette moisson si faible et se liguent pour la détruire. — Étudions en détail cette admirable description qui est peut-être la plus belle de ce premier livre : c'est un chef-d'œuvre. Il y a trois parties et, pour ainsi parler, trois actes dans ce drame de l'orage : les vents, la pluie, la foudre. Le début contraste heureusement avec ce qui suit : c'est un charmant tableau qui par sa grâce rappelle les Moissonneurs de Léopold Robert :

« Sæpe ego quum flavis messorem induceret arvis
Agricola, et fragili jam stringeret hordea culmo. »

« La javelle remplit la main du moissonneur »
(Racan)

Mais au moment même où le moissonneur met la main sur la tige du blé et va la trancher d'un coup de sa faucille, l'orage éclate. Le vent saisit le blé depuis la tige jusqu'au pied et l'arrachant avec effort le lance à travers les airs :

« Omnia ventorum concurrere prælia vidi,
Quæ gravidam late segetem ab radicibus imis
Sublime expulsam eruerent : ita turbine nigro
Ferret hiems culmumque levem stipulasque volantes. »

"..... lenifluit agmine Tibris.."
(Ennius)

"... inde super terras fluit agmine dulcis
(Lucrèce V. 272)

"À leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent:
des ministres du dieu les <u>escadrons flottants</u>
entraînèrent sans choix animaux,
habitans."
(Lafontaine: Philémon et Baucis)

Enfin la pluie se précipite :

« Sæpe etiam immensum cœlo venit <u>agmen aquarum</u>
Et fœdam glomerant tempestatem imbribus atris
Collectæ ex alto nubes ; ruit arduus æther,
Et pluvia ingenti <u>sata læta, boumque labores</u>
Diluit : implentur fossæ, et cava flumina crescunt
Cum sonitu, fervetque fretis spirantibus æquor. »

[illegible]

Ce tableau est de la plus grande beauté : la vérité de la description, la force et la grandeur des images, la perfection du style, tout le rend admirable. Dans le "<u>Sata læta boumque labores</u>" il y a un sentiment de regret pour ces belles moissons, fruits de tant de labeurs et aujourd'hui détruites par la tempête : quelle habile gradation ! Avec quel art Virgile sait élargir son sujet et faire entrer dans son tableau toute la nature ! Alors seulement, comme pour grandir encore le tableau, au milieu de cette nuit affreuse, au milieu de ce déchaînement de la nature entière, le roi des Dieux, Jupiter, apparaît et du haut des cieux lance la foudre :

« Ipse pater, media nimborum in nocte, corusca
Fulmina molitur dextra ; quo maxima motu
Terra tremit, fugere feræ, et mortalia corda

Per gentes humilis stravit pavor : ille flagranti
Aut Atho, aut Rodopen, aut alta Ceraunia telo
Dejicit ; ingeminant Austri et densissimus imber. "

(Delille).

« Dans cette nuit affreuse environné d'éclairs,
Le roi des Dieux s'assied sur le trône des airs :
La terre tremble au loin sous son maître qui tonne ;
Les animaux ont fui ; l'homme éperdu frissonne ;
L'univers ébranlé s'épouvante .... le Dieu
D'un bras étincelant dardant un trait de feu,
De ces monts si souvent mutilés par la foudre,
De Rhodope ou d'Athos met les rochers en poudre,
Et leur sommet brisé vole en éclats fumants ;
Le vent croît, l'air frémit d'horribles sifflements ;
En torrents redoublés les vastes cieux se fondent. "

un peu de redondance : luxe inutile de mots.

Tous les traits d'un orage sont là : tout y est et il n'y a rien de trop. C'est d'un art bien parfait. C'est l'art des anciens et surtout celui de Virgile. Lacerda remarque avec raison combien est généreux son Jupiter qui se contente d'effrayer les hommes et qui lance ses foudres inutiles sur les sommets inhabités de l'Athos ou du Rhodope :

Jupiter et les tonnerres. (VIII, 20)

« Tout père frappe à côté »
a dit ingénieusement La fontaine ; le Jupiter de Virgile le prouve. Il est curieux et intéressant

de rapprocher de ce passage un morceau analogue de Lucrèce qui ne voit dans le tonnerre qu'une force aveugle de la nature. Pourquoi, demande-t-il avec ironie, si c'est Jupiter qui lance la foudre, laisse-t-il ses traits s'émousser sur la terre ou se perdre dans les eaux? que n'en frappe-t-il les coupables?, pourquoi ces feux du ciel tombent-ils sur des têtes innocentes?

Livre VI, vers 386)

« Quod si Jupiter atque alii fulgentia divi
Terrifico quatiunt sonitu cœlestia templa,
Et jaciunt ignes, quo cuique est cumque voluptas,
Cur, quibus incautum scelus aversabile cumque est,
Non faciunt, icti flammas ut fulgoris halent
Pectore perfixo, documen mortalibus acre?
Et potius nullæ sibi turpis consciu' rei
Volvitur in flammis innoxius, inque
Turbine cœlesti subito correptus et igni?
Cur etiam loca sola petunt, frustraque laborant?
firmantque lacertos?
In terraque patris cur telum perpetiuntur
Obtundi? cur ipse sinit, neque parcit in hostes?
Denique cur nunquam cœlo jacit undique puro
Jupiter in terras fulmen sonitusque profundit?
An simul ac nubes successere, ipse in eas tum
Descendit, prope ut hinc teli determinet ictus?
In mare qua porro mittit ratione? Quid undas

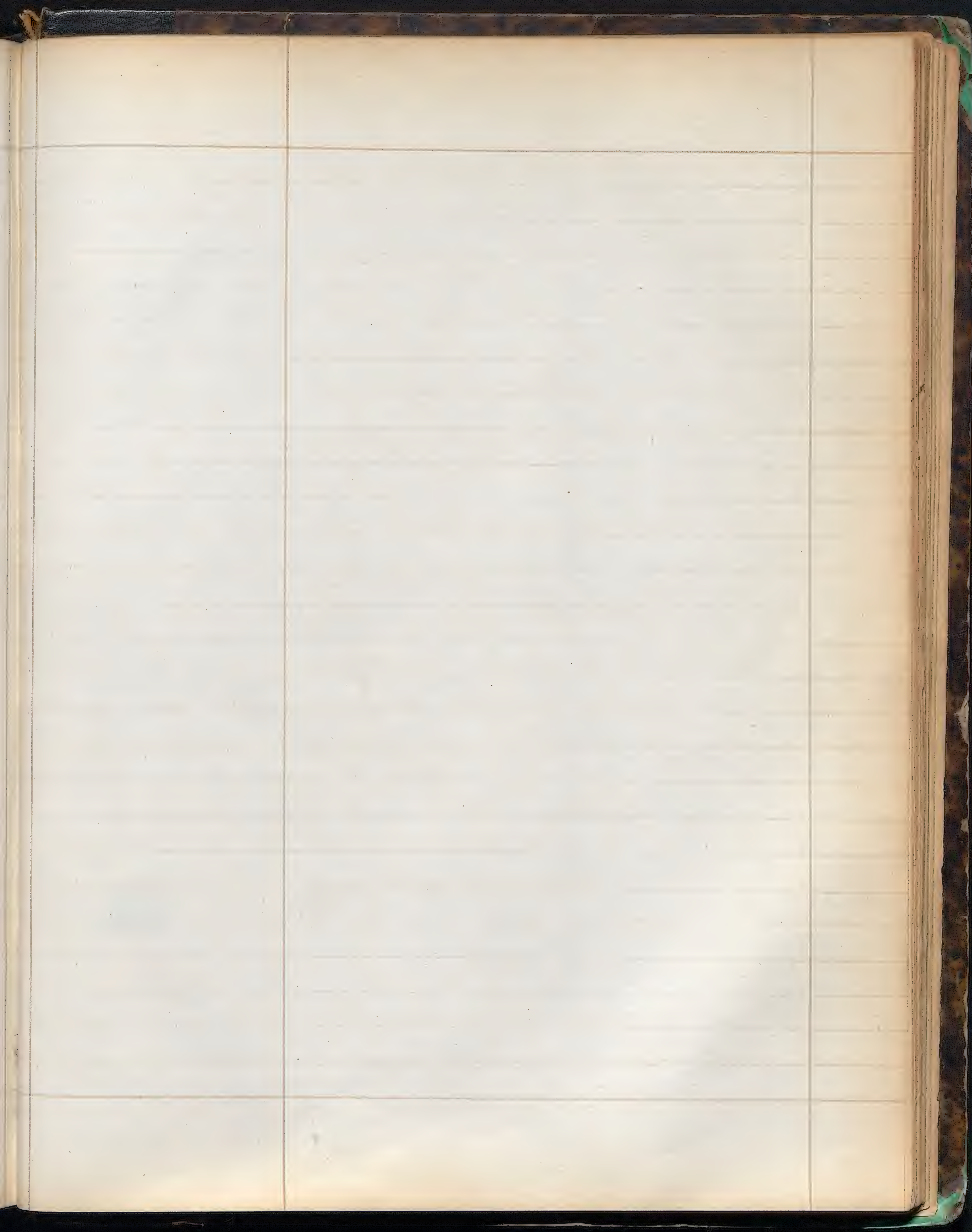
Arguit, et liquidam molem, camposque natantes? "

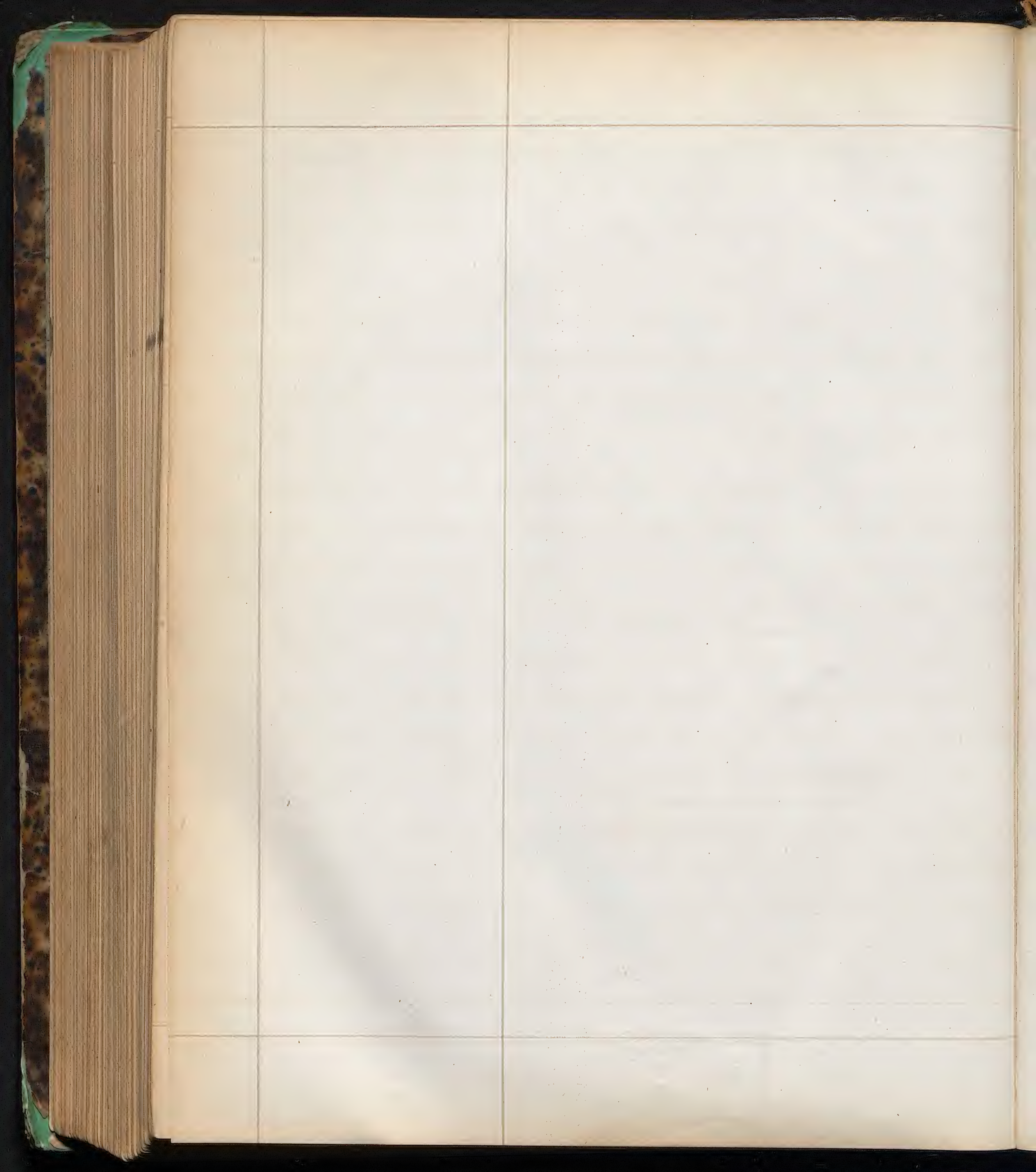
Comme on le voit, le sentiment est bien différent et le Jupiter du sceptique Lucrèce ne ressemble guère à celui du religieux Virgile. Mais revenons à Virgile. Pour achever son tableau, il nous montre les bois et les rivages qui retentissent sous les coups du vent et dont les sourds gémissements sont comme le dernier murmure de la tempête expirante:

" Nunc nemora ingenti vento, nunc littora plangunt. "

Ce qui rend cette description si parfaite, c'est le naturel et la rapidité du style, la variété, l'élégante précision et la discrétion des détails, enfin l'ordonnance admirable des circonstances. Cette description en un mot prouve une fois de plus quelle grandeur et quel intérêt Virgile a su donner à son sujet.

Herbault (Léopold)





30e Leçon.

Du dernier épisode du 1er livre des *Géorgiques*.

Fin du cours.

Bonne rédaction.
De la justesse, de la facilité d'exposition, avec quelques négligences dans le détail.

50e leçon.

Du dernier épisode du 1r livre des Géorgiques
Fin du Cours.

Le théâtre des leçons de Virgile est le champ de ce petit cultivateur auquel il aime à s'adresser; mais il ouvre de larges perspectives qui étendent cet horizon; il encadre ses préceptes dans les grands aspects de la nature qu'il considère au point de vue de la science et de l'observation journalière et dont il tire tantôt des détails savants, tantôt des descriptions familières. C'est avec cet habile mélange qu'il a composé ces deux morceaux que nous venons d'étudier, la description de la sphère et de l'orage, morceaux considérables non par le nombre des vers, mais par leur valeur poétique.

Nous sommes conduits à un autre passage qu'il est impossible d'oublier quand on s'occupe du 1r livre des Géorgiques. Ces orages dont le poète nous a fait une si terrible peinture, on peut les connaître à l'avance par des signes nombreux dont il n'est ni le premier ni le dernier à nous parler. Pline a consacré à ce sujet les derniers chapitres de son 18e livre. Mais en qualité de poète, Virgile peut avoir dans son exposi-
-tion

une méthode moins sévère et moins exacte, quoiqu'il mêle un ordre régulier à un apparent abandon. La revue de ces signes avait intéressé déjà les poëtes grecs et latins. Virgile copie un passage du Ciris; il emprunte à Varron d'Atax et à Cicéron des détails traduits ou imités d'Aratus qui lui-même les avait empruntés à la théorie des vents de Théophraste et à la météorologie d'Aristote.

Ce morceau considérable qui ne comprend pas moins de 162 vers se divise naturellement en deux parties : 351-393, signes du mauvais temps, 393-463 signes du beau temps. Nous avons déjà étudié la plupart de ces vers si pleins d'une vérité pittoresque à propos des poésies didactiques de Cicéron et de Varron. Dans ce long morceau on trouve un mélange agréable d'observations de différentes natures, les unes prises des objets familiers qui entourent le cultivateur, la lampe qui l'éclaire, les mouvements des habitants de sa basse-cour, de ses troupeaux, ou des grands phénomènes de la nature : les étoiles filantes, l'aspect des astres, les préludes physiques de l'orage. Il y a part pour l'observation familière et pour l'observation plus relevée.

La peinture de l'orage qu'a déjà faite Virgile se complète dans les vers 356 et suivants:

« Continuo, ventis surgentibus, aut freta ponti
Incipiunt agitata tumescere, et aridus altis
Montibus audiri fragor; aut resonantia longe
Littora misceri et nemorum increbescere murmur.
Jam sibi tum curvis male temperat unda carinis:
Quum medio celeres revolant ex æthere mergi,
Clamorem que ferunt ad littora; quamque marine
In sicco ludunt fulicæ; notas que paludes
Deserit, atque altam supra volat ardea nubem. »

Il n'y a point de vers descriptifs préférables à ceux que nous venons de citer par l'art de saisir les circonstances, de les présenter dans un ordre naturel et de les réunir dans un ensemble; cette succession de détails est si conforme à la nature et si rapide que l'imagination embrasse le tableau d'un seul coup-d'œil et en est vivement frappée. Les différents traits qui le composent ne sont pas nouveaux et la critique pourrait les retrouver chez d'autres auteurs. Par exemple, ce mouvement de la mer qui n'est pas encore soulevée complètement, mais qui va bientôt l'être, est peint par Homère dans un passage de l'Iliade (XIV, 16) où il compare à ces préludes de l'orage les incertitudes

de Nestor qui ne sait encore de quel côté il doit porter secours aux Grecs poussés par les Troyens :

« Ὡς δ' ὅτε πορφύρῃ πέλαγος μέγα κύματι κωφῷ,
ὀσσόμενον λιγέων ἀνέμων λαιψηρὰ κέλευθα
αὔτως, οὐδ' ἄρα τε προκυλίνδεται οὐδετέρωσε,
πρίν τινα κεκριμένον καταβήμεναι ἐκ Διὸς οὖρον. »

Virgile a encore emprunté beaucoup de détails soit à Aratus lui-même, soit à ses imitateurs latins. Il doit à Lucrèce une expression louée par sa justesse, _aridus_. Lucrèce a dit :

« _Aridus unde aures terget sonus ille_. »
(VI, 118)

Mais ces nombreux emprunts, Virgile se les approprie par l'art suprême de sa composition. En quelques vers, il nous montre un immense paysage qui comprend la terre, les montagnes, les rivages, les forêts, la mer, les airs. Dans une comparaison de l'_Enéide_ (X, 96) il renouvelle et resserre en deux ou trois vers cette description déjà si courte :

« ... Ceu flamina prima
Quum deprensa fremunt sylvis, et cæca volutant
Murmura, venturos nautis prodentia ventos. »

Lucain (v. 540) met en action les pronostics de la tempête. César voulant passer d'Épire en Italie frappe à la porte d'un pêcheur qui lui représente les mauvais pronostics et donne des détails très longs qui doivent impatienter César non moins que le lecteur. On ne trouve plus dans ce passage la simplicité et la mesure qui font le charme du tableau rapide des Géorgiques et les défauts du poète de la Pharsale vont en s'augmentant jusqu'à la description emphatique de cette tempête qui fait regretter la sobriété de Virgile. En résumé, le poète donne à ce précepte une grandeur singulière en représentant le cultivateur comme écoutant et comprenant le langage de la nature.

Politien a le sentiment de cette grandeur que Virgile donne ainsi à son sujet en y mettant toute la nature et au commencement d'un Cours sur les Géorgiques et les Travaux et les Jours, il apporta une grande pièce de vers latins, le Rusticus, où il disait du Cultivateur de Virgile :

« Ergo in consilium maria advocat, æthera, terras,
Naturamque, vivitque auctoribus astris,

Cura deum, agricola. »

Par ce dernier trait, Cura deum, Politien marque un autre caractère propre à Virgile par lequel il se distingue de Lucrèce; c'est le sentiment religieux. Il appelle la campagne divine, divini gloria ruris. Au delà de cette nature qu'il peint si bien et de ce champ où il donne ses leçons, il fait apparaître les dieux attachés aux travaux de l'agriculture. Ce sont ces dieux qu'il désigne en commençant d'une manière générale (vers 10):
« Et vos agrestum praesentia numina, Fauni. »
Qu'y a-t-il de plus gracieux et de plus agréable que cette image de Cérès qui du haut de l'Olympe regarde avec faveur le laboureur diligent. Homère avait rendu les dieux attentifs aux combats des hommes; Sénèque, à la lutte de l'homme courageux et de la fortune:
« Ecce par deo dignum, vir fortis cum mala fortuna compositus. » (de Prov. 2). Pour Virgile, c'est sur les humbles travaux du laboureur, sur le hersage et le labour qu'il appelle les regards de Cérès.

Cet esprit religieux anime tout le 1er livre; il se montre dans plusieurs vers:

Prima

« Primus Ceres ferro mortales vertere terram
Instituit. »

Et encore au vers 163 :

« Tarda que Eleusinæ matris volventia plaustra »

Aux vers 338 et suiv. il recommande surtout le culte de Cérès. Quelle est cette fête dont le poète fait la description ? La fête célébrée en l'honneur de Cérès au nom de l'Etat et conduite avec une grande cérémonie par les frères Arvales remonte à Romulus lui-même qui faisait partie de ce collège de prêtres. Ils ne cessent de se recruter parmi l'aristocratie romaine et Antonin nous est représenté dans ce costume. La tradition s'est perpétuée et les chants eux-mêmes ont été retrouvés en 1778 dans leur texte primitif. Quoique le langage en soit peu intelligible, cependant on distingue parmi les divinités invoquées le dieu Mars. Ce n'est pas de ce culte public que Virgile s'occupe en cet endroit, mais du culte privé que chaque agriculteur avec sa maison célèbre à la fête des Ambarvalia. Dans cette fête, on promène la victime autour du domaine et on l'immole sur un autel de gazon.

au lieu du porc, de la brebis et du taureau, Suovetaurilia, que l'on immolait dans la cérémonie publique, le père de famille offre un veau, un cochon de lait, ou des libations de lait, de vin et de miel pour purifier la campagne et ses habitants. Ces espèces de rogations ne sont pas oubliées de la poésie rustique et Virgile les a rappelées plus d'une fois avant de les décrire :

Dans l'églogue III, 77 :

« Cum faciam vitula pro frugibus ipse venito. »

Et Eglogue V, 75 :

« Hæc tibi semper erunt, et quum solemnia vota
Reddemus Nymphis et quum lustrabimus agros. »

Dans le 1.er livre, Virgile décrit cette fête d'une manière charmante et avec une précision à laquelle peu de vers suffisent :

« Imprimis venerare deos atque annua magnæ
Sacra refer Cereri lætis operatus in herbis,
Extremæ sub casum hiemis, jam vere sereno.
Tunc pingues agni, et tunc mollissima vina ;
Tunc somni dulces densæque in montibus umbræ.
Cuncta tibi Cererem pubes agrestis adoret ;
Cui tu lacte favos et miti dilue Baccho,
Terque novas circum felix eat hostia fruges ;

Omnis quam chorus et socii comitentur ovantes,
Et Cererem clamore vocent in tecta. Neque ante
Falcem maturis quisquam supponat aristis,
Quam Cereri, torta redimitus tempora quercu,
Det motus incompositos et carmina dicat. "

(338-351).

Virgile insiste sur les idées riantes qui lui servent à marquer avec précision le printemps; il le peint par des détails charmants, les agneaux, le vin, le repos qui suit le sacrifice, l'ombre agréable des arbres. En quelques mots, il décrit les présents, les libations offertes par le métayer, sa famille et sa maison rustique, la promenade de la victime autour du champ, les acclamations sacrées et joyeuses. Il groupe habilement les circonstances, le mouvement un peu confus de cette foule pieuse, les chants, les cris. Enfin le mot tecta jeté ingénieusement à la fin ramène le lecteur avec tout le cortège à la maison.

Dans cette autre fête où l'on invoque les dieux au moment de la moisson, Virgile complète le tableau commencé, vers 315. Dans ce passage il nous montrait le moissonneur saisissant la javelle; ici, nous le voyons appuyant la faucille. Pourquoi cette couronne de chêne? Servius nous dit que c'est pour rappeler l'ancienne nourriture des hommes. Ce tableau est plein de grandeur, mais aussi de grâce rustique et de

vérité. C'est ainsi que dansent les paysans dans les Moissonneurs de Léopold Robert; ce sont ceux qui inspirent la musique de Bethoven dans la Symphonie pastorale; ce sont aussi les grossiers agriculteurs de Lucrèce (V, 1398):

« Tum caput atque humeros plexis redimire coronis
Floribus et foliis lascivia læta monebat:
Atque extra numerum procedere, membra moventes
Duriter, et duro terram pede pellere matrem. »

C'est de ce tableau que Virgile a tiré ce trait: Dat motus incompositos.

Delille a traduit ce passage avec élégance, mais avec quelque inexactitude. L'infériorité du poète français tient à la suppression de certains détails, au déplacement d'idées qui ne sont pas mises au hasard; il devait d'autant moins réussir que Virgile exprimait avec simplicité des traits de la vie champêtre et que cette simplicité échappait à l'élégance un peu artificielle de Delille. Le sentiment de la vie rurale lui fait défaut.

Ces plaisirs de la campagne avaient le plus grand charme pour les Romains qui de leur raffinement social aimaient à tourner les regards vers les anciennes mœurs. Tibulle (Eleg. II. 1) fait une peinture analogue des Ambarvalia ou plutôt il réunit dans sa pièce les différents traits d'une fête célébrée dans son domaine;

sa description est moins précise, plus développée avec un facile abandon et une sorte de mouvement lyrique, mais avec un charme pareil et un goût égal pour la campagne. — Ovide (Fastes, I, 663) décrit également une fête où il implore les dieux pour les semences. Mais ce morceau a beaucoup moins de sentiment, et plus d'esprit que celui de Tibulle ; une certaine facilité qui se joue un peu trop complaisamment, mais aussi de l'élégance et de la noblesse. Virgile n'est point dépassé.

Ainsi ce sujet un peu restreint du 1er livre reçoit un grand agrément de l'art avec lequel le poète élargit l'horizon et ménage de nouvelles perspectives. Il nous a montré l'agriculture en rapport avec la science et la religion, il nous la montre aussi en rapport avec la politique. Au dessous des dieux, Virgile fait apparaître une puissance tutélaire qui veille sur l'agriculture, et sa reconnaissance d'accord avec l'adulation publique en fait une divinité. Dans l'invocation, il a déjà mêlé la politique à la religion :

« . urbes ne invisere, Cæsar,
Terrarum que velis curam, et te maximus orbis
Auctorem frugum tempestatumque potentem
Accipiat. »

Et

Et encore vers 40 :

« Da facilem cursum, atque audacibus annue cœptis,
Ignarosque viæ mecum miseratus agrestes,
Ingredere et votis jam nunc adsuesce vocari. »

A la fin du livre il l'invoque encore comme le réparateur des maux de la guerre civile. L'agriculture abandonnée et perdue ne pouvait être réparée que par celui qui avait tout rétabli dans le monde. Les vers de Virgile sont l'expression poétique d'un vœu patriotique.

Ce vœu est surtout exprimé dans le grand morceau final (463-514) qui occupe dans ce livre une étendue considérable ; dans ce morceau, d'une grande élévation de pensée et de style, il ouvre à l'esprit hors des limites étroites de son sujet une vaste perspective, le tableau de la situation politique de Rome et du monde. Par une transition inattendue mais naturelle, il arrive à parler des prodiges qui suivent la mort de César. Après une longue énumération et une description des signes des bons et des mauvais jours, il y ajoute les grands flambeaux du monde. Mais le Soleil prédit

« ... Solem quis dicere falsum
Audeat ? Ille etiam cæcos instare tumultus

Sæpe monet fraudemque et operta tumescere bella."

Delà il passe aux prodiges qui ont précédé la mort de César et aux malheurs qui l'ont suivie. Les historiens Suétone (César, 80), Plutarque (Vie de César), Dion Cassius (45), Appien (Guerre Civile, IV) ont parlé de ces prétendus prodiges consacrés par la superstition populaire toujours portée à mêler les révolutions du ciel aux grands événements de la terre. Ces faits que les historiens ont dû mentionner appartiennent surtout au poète :

" Ille etiam exstincto miseratus Cæsare Romam :
Quum caput obscura nitidum ferrugine texit,
Impia que æternam timuerunt sæcula noctem."

Virgile prête un sentiment de pitié à ce soleil qu'il nous avait déjà présenté comme conseiller de l'homme (admonet) Quel chemin le poète nous a fait faire en quelques vers, et que nous sommes loin des signes du beau et du mauvais temps que l'agriculteur demandait familièrement au soleil. 19 vers sont ensuite consacrés à énumérer les prodiges de toute espèce par lesquels on pensait que la nature avait annoncé les malheurs de Rome :

Tempore

« Tempore quamquam illo tellus quoque et æquora ponti
Obscenique canes, importunæque volucres
Signa dabant. Quoties Cyclopum effervere in agros
Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam,
Flammarumque globos liquefactaq. volvere saxa!
Armorum sonitum toto Germania cælo
Audiit; insolitis tremuerunt motibus Alpes.
Vox quoque per lucos vulgo exaudita silentes
Ingens; et simulacra modis pallentia miris
Visa sub obscurum noctis; pecudesque locutæ;
Infandum! sistunt amnes, terræque dehiscunt,
Et mæstum illacrimat templis ebur æraque sudant.
Proluit insano contorquens vertice sylvas
Fluviorum rex Eridanus, camposq. per omnes
Cum stabulis armenta tulit. Nec tempore eodem
Tristibus aut extis fibræ apparere minaces,
Aut puteis manare cruor cessavit, et altæ
Per noctem resonare lupis ululantibus urbes.
Non alias cælo ceciderunt plura sereno
Fulgura; nec diri toties arsere cometæ. »

Ces vers admirables ne sont pas entièrement nouveaux. Déjà Apollonius (Argon. IV, 1280) avait décrit des prodiges; Virgile trouvait

encore une description semblable chez les Latins. Cicéron, dans le poème où il a chanté son consulat, a pu lui servir d'occasion et animer sa verve. Dans le second chant, Cicéron fait énumérer par Uranie les prodiges qui précédèrent la conjuration de Catilina; lui-même en instruisait le peuple romain dans la troisième Catilinaire (8) et les rappelait encore dans le 1.er livre de la Divination. Ces vers encore un peu rudes et un peu confus sont semés de beaux traits; on y voit déjà poindre la poésie latine et on peut sans trop de désavantage les lire après ceux de Virgile.

Celui-ci suit un ordre régulier dans ses premiers vers, puis pour éviter la monotonie il brouille un peu ce qu'il avait distribué. Le beau rejet de ingens est propre à marquer l'effroi que causent les puissances surnaturelles. Horace (Odes, I.2), Tibulle (V.71), Ovide (Mét. XV.782), Lucain (I, 525) ont aussi décrit des prodiges. On y retrouve les mêmes détails présentés avec sobriété et précision par Horace et Tibulle, avec plus d'énergie par Horace et plus de facilité élégante par Tibulle, et développés sans mesure et sans ordre par Ovide et par Lucain. L'auteur de la Pharsale épuise le sujet, mais dans cette recherche

laborieuse, il arrive quelquefois à de beaux traits; par exemple, vers 563:

« Matremque suus conterruit infans. »

(Vers 568)

« Compositis plenæ gemuerunt ossibus urnæ. »

et encore ce passage où il montre au milieu de la campagne de Rome l'ombre de Sylla rendant des oracles, et sur les bords de l'Anio où Sylla a fait répandre ses cendres Marius épouvantant les laboureurs:

« Et medio visi consurgere campo
Tristia Syllani cecinere oracula manes;
Tollentemque caput, gelidas Anienis ad undas,
Agricolæ fracto Marium fugere sepulcro. »

(580-584).

Il y a beaucoup d'originalité dans ce lieu commun; au lieu de montrer des ombres inconnues, Lucain évoque Sylla et Marius pour leur faire annoncer la guerre civile.

Virgile en présente un tableau propre à nous toucher, parce qu'on y sent la douleur du poëte:

« Ergo inter sese paribus concurrere telis
Romanas acies iterum videre Philippi;
Nec fuit indignum superis, bis sanguine nostro
Emathiam et latos Hæmi pinguescere campos.

Scilicet et tempus veniet, quum finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabra rubigine pila,
Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes,
Grandia que effossis mirabitur ossa sepulcris. »

Il faut faire retomber iterum sur Concurrere pour éviter toute difficulté. Latos pinguescere campos est un trait par lequel Virgile revient vers son sujet aussi habilement qu'il s'en était éloigné; il représente le laboureur frappé d'étonnement en contemplant ces vestiges de la guerre civile. Virgile s'écrie alors dans un mouvement lyrique.

« Di patrii Indigetes, et Romule, Vesta que mater,
Quæ Tuscum Tiberim et Romana palatia servas,
Hunc saltem everso juvenem succurrere sæclo
Ne prohibete. Satis jampridem sanguine nostro
Laomedonteæ luimus perjuria Trojæ.
Jampridem nobis cœli te regia, Cæsar,
Invidet, atque hominum queritur curare triumphos. »

Laomedonteæ. On s'étonne de voir Virgile remonter si haut pour chercher les causes des malheurs du peuple romain. Horace, plus

modéré, remonte seulement jusqu'au meurtre de Rémus. Dans la 7e épode, il demande aux Romains quelle cause les pousse ainsi à la guerre civile: est-ce une aveugle fureur? une force puissante? est-ce leur faute? Non, c'est l'expiation du meurtre de Rémus.

« Sic est: acerba fata Romanos agunt,
Scelus que fraternæ necis,
Ut immerentis fluxit in terram Remi
Sacer nepotibus cruor. »

Peut être les deux poëtes en parlant de la guerre civile craignaient-ils d'être aussi embarrassés que Pollion, comme Horace nous le montre dans la première ode du second livre:

« Motum ex Metello consule civicum,
Belli que causas, et vitia, et modos,
Ludum que Fortunæ, graves que
Principum amicitias, et arma
Nondum expiatis uncta cruoribus,
Periculosæ plenum opus aleæ,
Tractas, et incedis per ignes
Suppositos cineri doloso. »

Virgile et Horace redoutaient de trouver des crimi-
-nels

parmi leurs protecteurs, parmi ceux qu'ils désignaient comme les réparateurs de tous les maux ; de là cette fuite vers une antiquité fabuleuse.

Cette crainte que le ciel n'envie César à la terre se retrouve dans la seconde ode du premier livre où Horace semble avoir lutté contre ce morceau. Après avoir rappelé les guerres civiles, le poète se demande quel sera le réparateur de ces maux : Sera-ce Apollon ou Mercure, sous les traits d'Octave ? Il termine l'ode en souhaitant qu'il puisse prolonger sa sainte mission sur la terre :

« Serus in cœlum redeas, diuque
Lætus intersis populo Quirini ;
Neve te nostris vitiis iniquum
Ocyor aura
Tollat. Hic magnos potius triumphos,
Hic ames dici pater atque princeps ;
Neu sinas Medos equitare inultos,
Te duce, Cæsar. »

On retrouve dans ce morceau les mêmes idées, et il y a identité, sinon pour la forme, qui est variée avec art, du moins pour le fond. Horace indique en un mot que ce sont les fautes des Romains qui les priveront de l'appui de ce dieu. Virgile

développe cette idée en plusieurs vers:

"Quippe ubi fas versum atque nefas, tot bella per orbem,
Tam multæ scelerum facies; non ullus aratro
Dignus honos; squalent abductis arva colonis,
Et curvæ rigidum falces conflantur in ensem.
Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum;
Vicinæ, ruptis inter se legibus, urbes
Arma ferunt; sævit toto Mars impius orbe:
Ut, quum carceribus sese effudere quadrigæ,
Addunt in spatia, et frustra retinacula tendens
Fertur equis auriga, neque audit currus habenas."

On s'est demandé à quelle époque précise il fallait rapporter ce tableau; comme la composition des Géorgiques embrasse sept années, on ne sait si c'est une allusion à l'année 717 où l'accord entre les triumvirs semblait se rompre, où il fallait combattre Sextus Pompée, ou bien à l'année 722 au moment de la guerre d'Actium. Peut-être vaut-il mieux ne pas choisir et laisser à ce tableau toute sa généralité. Virgile termine par une comparaison sur laquelle il laisse se reposer l'imagination du lecteur. Delille y veut voir davantage: "Cette comparaison,

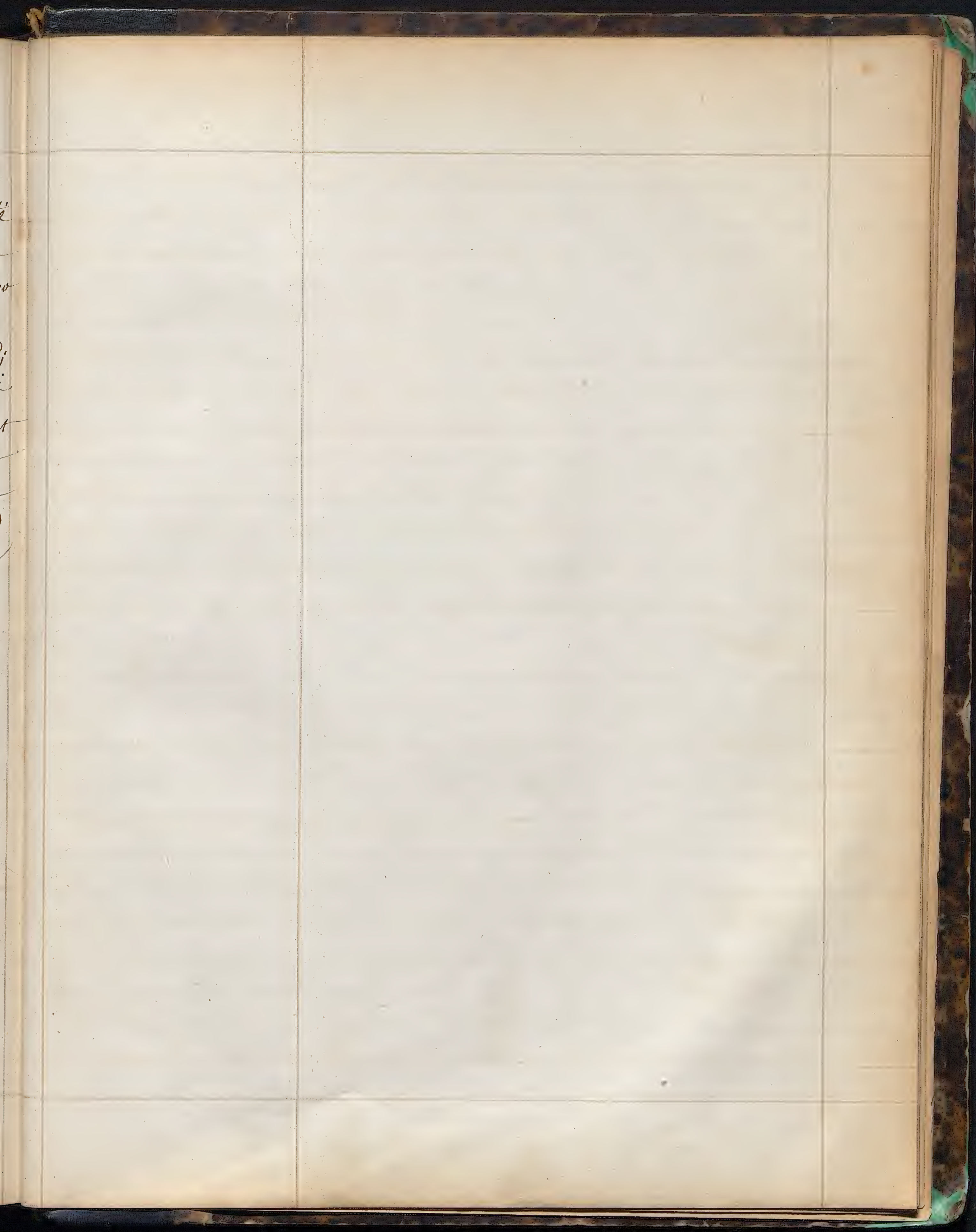
dit-il, est une apologie adroite d'Auguste, qu'il suppose faire la guerre malgré lui, et comme entraîné par le torrent des événements.

Ovide, dans un morceau où il célèbre la réparation de l'agriculture (Fastes, 697 699) répète à satiété l'opposition entre falces et ensem. Il semble en le lisant que l'on a obtenu ce que Virgile demandait. C'est un complément historique du morceau qui termine le premier livre, mais qui, avec son élégance, n'a pas le même goût ni la même simplicité et la même émotion. Ces derniers vers de Virgile sur la ruine de l'agriculture sont le lien par lequel le poète rattache cet épisode à son sujet.

Malgré l'apparente modicité de la matière qu'il traite, le poète a su en faire une grande œuvre et féconder la poésie didactique toujours exposée à la sécheresse. Il donne à sa composition une forme dramatique qui nous intéresse aux progrès et aux dangers de la moisson ; il repose l'imagination par des épisodes habilement mêlés au sujet principal ; il varie la monotonie des préceptes par la diversité et la vivacité des formes ; il arrête les yeux sur des tableaux charmants où les nuances sont graduées avec un art merveilleux qui lui

rend propres les traits empruntés aux autres poëtes. Mais surtout le poëte anime son œuvre par cette sensibilité qui passionne toute la nature; il agrandit son cadre un peu restreint par des idées générales qui font entrer la terre, la mer et le ciel dans ses tableaux, par le mélange de la science et de l'observation populaire; il élève son sujet par le sentiment religieux, et lui donne enfin un intérêt très-vif et très-présent en mettant sa muse au service de la politique du prince et des besoins de Rome. Art de composition, intelligence et amour de la nature, science, sentiment, religion et politique, Virgile a tout employé avec bonheur pour vaincre l'aridité de leçons sur l'agriculture.

Foucart.



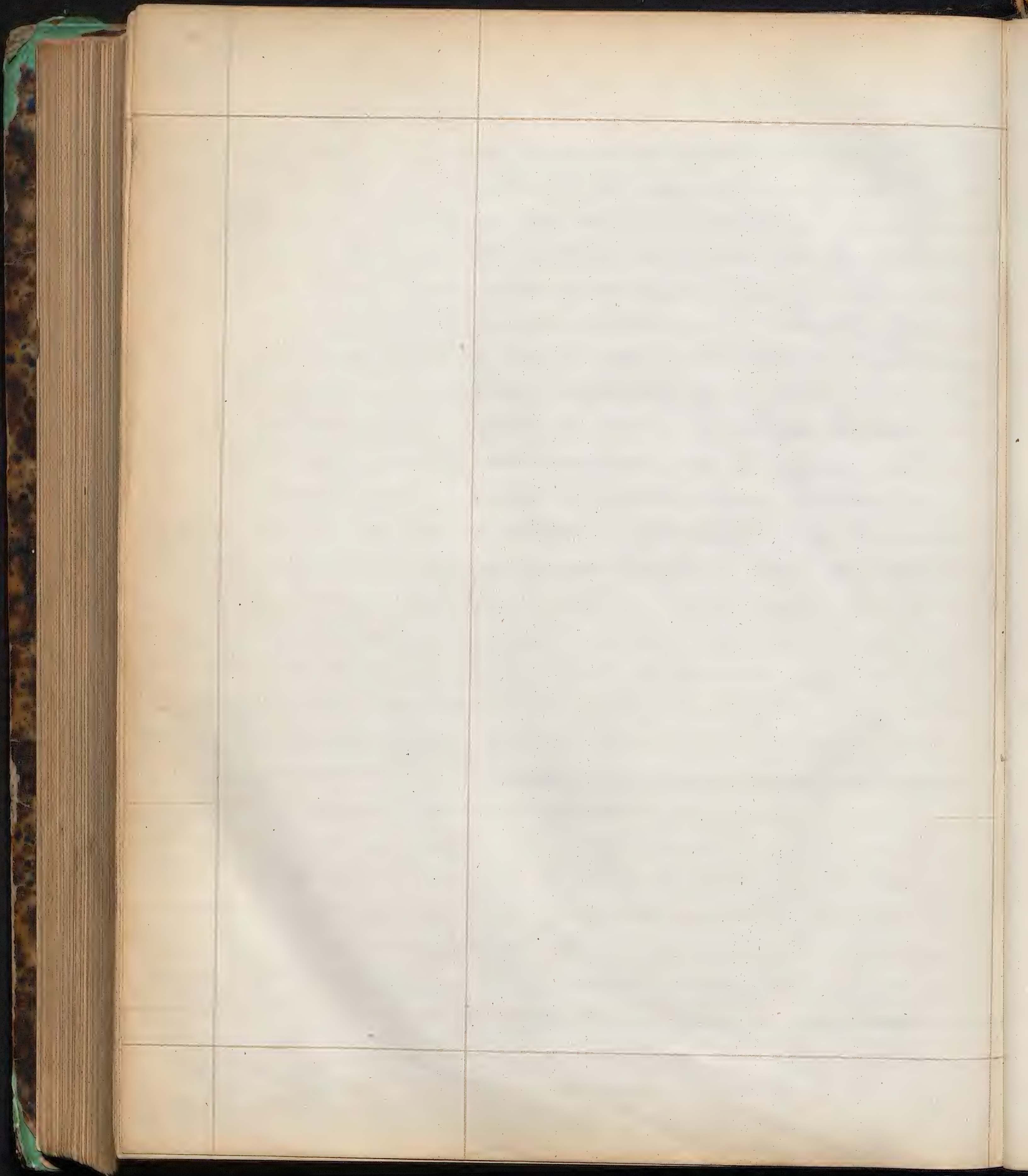


Table des matières

